

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIX-1981. N° 3 (Juillet - Septembre)

Mélanges offerts

au XVI<sup>e</sup> Congrès International d'Études Byzantines

Vienne, Octobre 1981

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

## Comité de rédaction

*Rédacteur en chef adjoint:* ALEXANDRU DUȚU  
*Membres du comité:* EMIL CONDURACHI, AL. ELIAN,  
VALENTIN GEORGESCU, H. MIHĂESCU, COSTIN  
MURGESCU, D.M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL. ROSETTI,  
EUGEN STĂNESCU  
*Secrétaire du comité:* LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P. O. Box 136—137, télex 11226, str. 13 Decembrie, n° 3, R—79517 București, România ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 50 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 71119 București, sectorul 1, str. I.C. Frimu, 9, téléphone 50 75 25, pour la

### REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79 717 București—România

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIX

1981

Juillet — Septembre N° 3

## SOMMAIRE

Mélanges offerts au XVI<sup>e</sup> Congrès International d'Études Byzantines  
Vienne, octobre 1981

### *Hommes et choses*

- HARALAMBIE MIHĂESCU, Les termes byzantins βέρρον, βέρρος «casaque, tunique d'homme» et γούνα «fourrure» . . . . . 425
- EMANUELA POPESCU-MIHUȚ, Contributions à l'étude des mots latins dans la littérature juridique byzantine . . . . . 433
- ANDRÉ GUILLOU (Paris), Outils et travail dans les Balkans du XIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle 443
- OCTAVIAN ILIESCU, Notes en marge d'une monographie récente concernant la Romanie génoise . . . . . 451
- LAURA BALLETO (Genova), Marchands italiens en Orient au XII<sup>e</sup> siècle. De Savone à Byzance en 1179 . . . . . 463
- SILVIA BARASCHI, Les sources byzantines et la localisation de la cité de Kilia (XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles) . . . . . 473
- PETRE DIACONU, Un dénéral monétiforme trouvé à Păcuiul lui Soare . . . . . 485

### *Productions artistiques et société*

- ION BĂRNEA, Le cripte delle basiliche paleocristiane della Scizia Minore . . . . . 489
- VASILII PUTKO (Kaluga), О ленинградских фрагментах Иерусалимской Псалтыри 1053—1054 гг . . . . . 507
- CORNELIA PILLAT, Quelques notes sur le thème de la Déisis et son emplacement dans la peinture murale roumaine du Moyen Âge . . . . . 517
- MARIA GEORGESCU, The Kiosk of the Princely Court of Tîrgoviște and Its Place in the Architecture of the 17th and the 18th centuries . . . . . 531

### *Structures sociales et relations politiques*

- EUGENIA ZAHARIA, Über die Frühmittelalterlichen Dörfgemeinschaften Die sozialökonomische und militär-politische Rolle . . . . . 543
- AURELIAN PETRE, Byzance et Scythie Mineure au VII<sup>e</sup> siècle. . . . . 555

JOHANNES IRMSCHER (Berlin), <i>Hellenische Polis und byzantinisches Staatsdenken</i>	569
NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, <i>De la Vlachie des Assénides au Second Empire Bulgare</i>	581
STELIAN BREZEANU, 'Blachi' and 'Getae' on the Lower Danube in the Early Thirteenth Century	595
J. G. NANDRIS (London), <i>The Role of "Vlah" and its Rulers on Athos and Sinai</i>	605
TUDOR TEOTEOI, <i>Ascalon — A Mistaken Toponym in The Life of Niphon II, Patriarch of Constantinople.</i>	611

### Comptes rendus

Școala muzicală de la Putna. Manuscrisul nr. 56/544/576 ( <i>Adriana Șirli</i> ); Inscriptiile antice din Dacia și Scythia Minor ( <i>Haralambie Mihăescu</i> ); GHEORGHE I. BRĂTIANU, Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești ( <i>Lucian Boia</i> ); NICOLAE CARTOJAN, Istoria literaturii române vechi ( <i>Cătălina Velculescu</i> ); Enlightenment and Romanian Society ( <i>Andrei Pippidi</i> ); The Past in Medieval and Modern Greek Culture ( <i>Lia Brad</i> ); România în relațiile internaționale ( <i>Alexandru Zub</i> ).	623
--	-----

LES TERMES BYZANTINS βίρρον, βίρρος « CASAQUE,  
TUNIQUE D'HOMME » ET γοῦνα « FOURRURE »\*

H. MIHĂESCU

Dans l'antiquité, les fourrures et les vêtements de peau parvenaient en Grèce et en Italie par voie commerciale, surtout par mer, et cela de deux directions principales : du monde celtico-germanique, c'est-à-dire de Gaule, de Bretagne et de la Germanie, ou de l'Orient, notamment de Mésopotamie, de Perse, d'Asie Mineure, du Pont Euxin et de l'Asie Centrale. Les voies terrestres vers l'Europe Centrale et Orientale étaient plus difficiles et en conséquence moins fréquentées<sup>1</sup>. C'est pourquoi les points de départ, l'expansion et l'évolution des termes susmentionnés doivent être recherchés le long des grandes artères commerciales, en rapport étroit avec les objets qu'ils désignent, avec la matière première, leur mode de confection, leur destination et le milieu social où ils circulaient.

En grec, le terme βίρρον ou βίρρος est attesté pour la première fois autour de 180 de n.è. dans l'ouvrage Ὀνειροκριτικά (« Interprétations de rêves ») d'Artémidore de Daldis (Lydie) : χλαμὺς δέ, ἣν ἔνιοι μανδύην, οἱ δὲ ἐφεστρίδα, οἱ δὲ βίρρον καλοῦσι<sup>2</sup>. Les trois synonymes ne se recouvraient du point de vue sémantique qu'approximativement. Le vêtement court nommé μανδύη ou μανδύας, qui était en drap de grosse laine et n'était porté que par les hommes, provenait de Perse. Le mot ἐφεστρίς, créé sur le territoire de la langue grecque, avait un sens plus général et désignait habituellement une sorte de manteau court, porté par les hommes et les femmes de toutes les couches sociales. En échange, le βίρρον ou βίρρος, y compris son diminutif βιρρίον, attesté dans les papyrus à partir du II<sup>e</sup> siècle, avait un sens plus restreint, à savoir « capote à capuchon, kurzer Mantel mit Kapuze », et s'adressait à une clientèle de riches<sup>3</sup>. La présence de ce terme dans *edictum de pretiis rerum venalium* promulgué en 301 par l'empereur Dioclétien montre que l'objet qu'il désignait circulait dans l'empire et apparaissait dans les transactions commerciales. L'ouvrage *Historia Lausiaca* de Palladius le mentionne en

\* Abréviations : CGIL = *Corpus Glossariorum Latinorum*, edd. G. Loewe—G. Goetz, t. V, Leipzig, 1910 ; PG = *Patrologia Graeca*, éd. J. P. Migne, Paris ; RE = Pauly—Wissowa, *Realencyclopädie der Altertumswissenschaft*, Stuttgart ; ThL = *Thesaurus linguae Latinae*, Leipzig.

<sup>1</sup> M. Besnier, dans Daremberg—Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. IV, Paris, 1908, p. 371—374 ; K. Schneider, RE, Stuttgart, 1937, p. 367—373.

<sup>2</sup> Artemidori *Oneirocritica*, 2, 4 (éd. R. Hercher, Paris, 1864, p. 88, 7).

<sup>3</sup> F. Preisigke—E. Kiessling, *Wörterbuch des griechischen Papyrusurkunden*, t. IV, Berlin, 1944, p. 367.

420 comme objet du culte, à côté de *στιχάριον* « robe sacerdotale » (*λαβὼν ἑαυτοῦ τὸ στιχάριον καὶ τὸ βίρριν*), ce qui prouve qu'il avait pénétré aussi dans la terminologie ecclésiastique<sup>4</sup>. Les lexiques du moyen âge l'expliquent de manière stéréotype : *βίρρον*, *ἱμάτιον ῥωμαϊκόν*, ce qui semble indiquer que le terme était considéré comme d'origine latine et l'objet comme circulant dans les sphères nobiliaires<sup>5</sup>. De toute façon, tant l'étoffe que le vêtement désignés par ce terme étaient en tissu fin, soie ou pourpre : quand le tissu ne présentait aucun mélange de qualité inférieure, on l'appelait *ὀλόβιρρον* ou *ὀλόβηρον*, c'est-à-dire « entièrement en soie ou en pourpre »<sup>6</sup>. La première partie de ce composé était devenue productive en grec, apparaissant dans un grand nombre de mots, même dans des mots empruntés au latin, comme : *ὀλόγραφος* — *holographus* « écrit entièrement de sa propre main », *ὀλόκληρος* — *holoclerus* « héritage qui forme un tout », *ὀλοκάρπωμα* — *holocarpoma* « fruit intégral, offrande », *ὀλοκαύστωσις* — *holocaustosis* « combustion intégrale, sacrifice », *ὀλόκαυστος* — *holocaustus* « holocauste », *ὀλόλαμπος* — *hololampus* « qui brille partout », *ὀλοσηρικὸς* — *holosericus* « entièrement en soie », *ὀλόχρυσος* — *holochrysus* « entièrement en or ». Avec le temps, ce procédé s'est imposé aussi, partiellement, dans la langue latine, où l'on rencontre également un composé hybride, *holovitreus* « entièrement en verre »<sup>7</sup>. Sous l'influence du terme *ὀλόβιρρον* ou *ὀλόβηρον* contaminé avec l'adjectif *verus*, -a, -um « vrai, authentique », on est arrivé par étymologie populaire à la forme *holoverum*, attesté d'abord dans l'Empire d'Orient<sup>8</sup>. La voyelle *i* de *birrus* était courte et se confondait avec *e* dans la langue parlée, ce qui est confirmé également par les reflets des langues romanes occidentales (occitan *beret*, fr. *béret*, it. *berretto*)<sup>9</sup>. La fluctuation dans la prononciation de la voyelle *i* courte en *e* (dans la langue parlée) et en *i* (dans la langue écrite) peut être observée aussi sur le territoire de la langue grecque, car le lexique de Hésyche du VI<sup>e</sup> siècle enregistrait les variantes : *βεῖρρον* ἄδασύ « velu, poilu », *βίρροξ* ἄδασύ, « velu, poilu » et *βηρίδες ὑπόδοῦματα*, ἃ ἡμεῖς ἐμβάδας λέγομεν « chaussure de luxe faite de fourrures d'animaux »<sup>10</sup>. La consonne *β* de l'alphabet grec était prononcée *v* après le III<sup>e</sup> siècle, cependant que la voyelle latine *e* longue se confondait normalement avec la prononciation *i* dans les emprunts d'origine latine de la littérature byzantine (*catena* — *κατῆνα*, *esca* — *-ῆσκα*,

<sup>4</sup> E. A. Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods* (from B.C. 146 to A.D. 1100), Cambridge, Massachusetts/New York, 1887, s.v. ; Palladii Helenopolitani episcopi *Historia Lausiaca*, PG, XXXIV, 1860, c. 1235 B.

<sup>5</sup> *Suidae Lexicon*, éd. Ada Adler, Leipzig, 1928/1931, s.v. ; Ioannis Zonarae *Lexicon* edidit J. A. Tittmann, Leipzig, 1808, p. 389 ; *Œuvres complètes* de Gennade Scholarios, publiées par Louis Pctit, X. A. Sideridès et Martin Jogie, t. VIII, Paris, 1936, p. 428, 32.

<sup>6</sup> Φ. ΚΟΥΚΟΥΛΗ, *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμὸς (Vie et civilisation byzantine)*, t. VI, Athènes, 1955, p. 281.

<sup>7</sup> ThL, t. VI, Leipzig, 1938, p. 2857—2861.

<sup>8</sup> Cod. Theod. 10,21 : *de vestibis holoveris et auratis*, 369 de.n.è. = *Theodosiani libri XVI cum constitutionibus Sirmondianis* edidit, adsumpto apparatu P. Kruegeri, Th. Mommsen, Berlin, 1904 (1962) ; *Codex Justinianus* recognovit et retractavit Paulus Krueger, Berlin, 1895 (1959), 11,9 (8), 9 : *reddenda aerario holovera vestimenta virilia protinus offerantur*, 424 de n.è.

<sup>9</sup> W. Meyer—Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3. Aufl., Heidelberg, 1935, n° 1117 a.

<sup>10</sup> *Hesychii Alexandrini Lexicon*... recensuit Mauricius Schmidt, t. I, Jena, 1858, n° 9471, 9541, 9580, 9634.

*regem* — ῥήγας). Rien, par conséquent, ne nous empêche de considérer le terme byzantin βίρρον, βίρρος ou la seconde partie de δλόβηρον comme un emprunt du latin. Le vêtement ou la matière première connus sous le nom de δλόβηρον ou δλόβηρον ont circulé dans une vaste aire et pendant longtemps dans l'Empire byzantin : ils sont mentionnés dans un document roumano-slave de Valachie de 1479 (*i za olovir* « aussi pour le vêtement entièrement en soie ou en pourpre »)<sup>11</sup>.

Considéré unanimement comme un héritage de la culture romane de langue latine<sup>12</sup>, le terme dont il s'agit offre en Occident des informations supplémentaires sur ses sens. Les variantes *birrum*, *birrus* ou *byrrus* « capote à capuchon » ne doivent pas être confondues avec l'adjectif *birrus*, -a, -um ou *burrus*, -a, -um, « roux » qui a persisté dans certaines langues ou certains dialectes romans<sup>13</sup>. Les exemples enregistrés dans *Thesaurus Linguae Latinae* sont postérieurs au III<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup> : les citations des sermons de saint Augustin (vers 400 de n.è.) et de la correspondance de l'évêque Ruricius (autour de 500 de n.è.) qui y sont reproduites montrent clairement que le mot n'avait pas encore pénétré dans la terminologie religieuse, mais avait seulement un sens « séculier » (*saeculi birrus* ou *byrrus*), par opposition au cilice, habit ecclésiastique rudimentaire, signe de l'usure par contrition (*cilicium*, *contritionis indicium*)<sup>15</sup>. Dans les glossaires tardifs on rencontre l'explication *byrrus*, *cuculla brevis*, « capuchon court »<sup>16</sup> et dans les scholies de Juvénal l'auteur opine pour l'origine celtique du terme<sup>17</sup>, opinion confirmée par l'irlandais médiéval *berr* « court » et par le cymrique *byrr* « court » ; en conclusion, il est permis de croire que le terme latin était originaire de Gaule et désignait un vêtement court en fourrure importé de chez les Celtes.

L'histoire du mot byzantin γούνα « peau, pelisse, fourrure » est plus compliquée et sous certains rapports incertaine. Vers l'an 900, dans une polémique avec un représentant de la religion islamique, le moine Bartholomaios d'Edesse se servait de ce mot dans le sens de « peau, pelisse »<sup>18</sup>. Un peu plus tard, vers 950, à propos des relations entre Bulgares et Serbes, Constantin Porphyrogénète écrivait que le chef des Bulgares avait fait des cadeaux importants (δέδωκεν . . . δωρεάς μεγάλας) et que les princes serbes leur avaient envoyé en échange, en signe d'amitié, deux esclaves (δύο ψυχάρια), deux faucons (φαλκώνια δύο), deux chiens de chasse (σκυλιὰ δύο) et quatre-vingt fourrures (γούνας ὀγδοήκοντα)<sup>19</sup>.

<sup>11</sup> I. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și Țara Ungurească în veacurile XV și XVI*, t. I (1413–1508), București, 1905, n° 122, p. 151.

<sup>12</sup> Hjalmar Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, t. I, Heidelberg, 1960, p. 239.

<sup>13</sup> A. Ernout–A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1959, p. 71 et 78.

<sup>14</sup> ThL, t. II, 1906, p. 2005–2006, Münscher.

<sup>15</sup> Augustini *Sermones*, éd. A. Mai, 64,2 : *Cyprianus expoliatur birrum et vestitur martyricum* ; Ruricii *Epistulae* 2,21 : . . . *ut deponant saeculi byrrum et sumant ecclesiae vestimentum, quid est cilicium, contritionis indicium*.

<sup>16</sup> CGIL, t. V, Leipzig, 1910, p. 410, 80.

<sup>17</sup> Juvénalis, éd. O. Jahn, Berlin, 1851, ad sat. VIII, v. 145 : *Santonico . . . cucullo de byrro Gallico scilicet, nam apud Santonas oppidum Galliae conficiuntur*.

<sup>18</sup> *Confutatio Agareni*, PG, CIV, 1405 A et 1445 B.

<sup>19</sup> Constantin Porphyrogenetus, *De administrando imperio*, éd. Gy. Moravcsik, Budapest, 1949, § 32, 56.

Dans son ouvrage *De ceremoniis*, cet empereur érudit affirmait que les Goths portaient des fourrures retournées (οἱ Γότθοι φοροῦντες γούνας ἐξ ἀντιστρόφου)<sup>20</sup>. Les scholies de Lycophron et d'Aristophane, ainsi que les lexiques, expliquaient le mot par les synonymes δέρμα, διφθέρα et μηλωπή<sup>21</sup>. Mais comme on peut voir, aucun de ces synonymes ne se superposait exactement à γούνα et ne le rendait superflu, car δέρμα signifiait « peau écorchée, peau d'un animal ou d'un homme vivant (latin *cutis*), écorce d'arbre », διφθέρα était « la peau apprêtée ou le parchemin pour écrire », μηλωτή « la peau du mouton », enfin σισύρα exprimait la notion de « peau à l'état brut, fourrure épaisse et grossière ». Le testament du couroupalate Symbatios Pacourianos et de son épouse Kale, de 1093, mentionne un vêtement à fourrure détachable (τὸ δέξυ μου ἱμάτιον τὸ μετὰ γούνης . . . τὸ ἐν μετὰ γούνης ἄσπρης)<sup>22</sup>. Le roman populaire « Lybistros et Rhodamne » du XIV<sup>e</sup> siècle entendait également par γούνα la fourrure « tour de cou » que l'on pouvait détacher du vêtement<sup>23</sup>. Dans un acte du patriarcat de Constantinople datant de 1400 il était fait mention des « fourrures d'écurueil de Valachie » (δέθωκε . . . γούνας βερβερίτσας ἀπὸ τῆς Βλαχίας)<sup>24</sup>.

La popularité du mot γούνα dans la littérature byzantine est confirmée par l'existence parallèle de plusieurs dérivés et composés. Le diminutif γουνίον désignait dans le langage militaire un manteau de cuir que l'on portait par-dessus la cote de mailles et les armes afin de les protéger contre la pluie et la bruine<sup>25</sup>. Les boutiques ou, dans les marchés, les baraques en bois des pelletiers, étaient nommées γουνάρια τοῦ φόρου au X<sup>e</sup> siècle et il était facile de leur mettre le feu<sup>26</sup>. Le terme est attesté également dans la toponymie (Γουνάρια) à la fin du XI<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Le dérivé γουνάριος « fabricant ou marchand de peaux » apparaît dans des inscriptions du VI<sup>e</sup> siècle, mais il était certainement plus ancien<sup>28</sup>, car le suffixe d'origine latine -άριος était devenu productif et on le rencontre non

<sup>20</sup> Constantin Porphyrogénète, *Le livre des cérémonies*, texte établi et traduit par Albert Vogt, t. II, Paris, 1967, § 92 (83), p. 182, 11.

<sup>21</sup> Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, Lyon, 1688, s.v.; Λεξικὸν σχεδογραφικόν,, dans J. Fr. Boissonade, *Anecdota Graeca e codicibus regis*, t. V, Paris, 1832, p. 366—412, vers n° 720; *Lexiques grecs inédits* publiés par Emm. Miller, « Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France », t. VIII, 1974, p. 242, vers 158.

<sup>22</sup> Ἰωακείμ Ἰβηρίτης, Ἐκ τοῦ ἀρχείου τῆς ἐν Ἀγίῳ Ὀρει μονῆς Ἰβήρων Βυζαντινῶν διαθήκαι, dans « Ὁρθοδοξία » t., V, 60, 1930, p. 314—318; t. VI, 66, 1931, p. 364—371, chez G. Sankova-Petkova, dans « Извори за българската история », t. XIV, 1968, p. 69.

<sup>23</sup> Τὰ κατὰ Λύβιστρον καὶ Ροδάμνην, dans W. Wagner, *Trois poèmes grecs du moyen âge*, Berlin, 1881, p. 242—349, vers 462 et 954.

<sup>24</sup> *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana collecta* edidit F. Miklosich—J. Müller, t. II, Wien, 1862, n° 564, p. 375.

<sup>25</sup> Mauricii *Strategicon* edidit, Dacoromanice vertit, prolegomenis instruxit H. Mihăescu, Bucarest, 1970, p. 82, 24.

<sup>26</sup> Theophanes Continuatus ex recognitione Immanuelis Beckeri, Bonn, 1838, p. 420, 16 : ὅστε κατακαῆναι τὰ τε κερπολεῖα καὶ τὰ γουνάρια τοῦ φόρου; p. 142, 2; 744, 20; Leonis Grammatici *Chronographia* recognovit Immanuel Becker, Bonn, 1842, p. 321, 7.

<sup>27</sup> Ioannis Scylitzae *Synopsis historiarum*, Editio princeps recensuit Ioannes Thurn, Berlin, 1973, p. 489, 74 : Γουνάρια ὁ τόπος κατονομάζεται..

<sup>28</sup> *Spätgriechische un spätlateinische Inschriften aus Bulgarien* herausgegeben von Veselin Beševliev, Berlin, 1964, n° 99, 4 γουνάρις; 100,4 et 102,3 γουνάρλου.



seulement dans des termes empruntés du latin comme βαλλιστράριος « celui qui maniait l'arme lance-projectiles nommée *ballistra* »<sup>29</sup> et σαλαγάριος « qui conserve dans la saumure »<sup>30</sup>, mais aussi dans des mots grecs comme αϊγάριος « chevrier », βαλνικάριος « chef des bains », ιματικάριος « marchand de vêtements », πλακουντάριος « pâtissier, confiseur »<sup>31</sup>, σιτιστάριος « éleveur de volaille ou de bétail », τροχαδάριος « cordonnier, marchand de chaussures », etc.<sup>32</sup> Dans la *Chronique de Chypre* de Leontios Machairas, rédigée vers 1435, apparaît la variante γουνάρης « fourreur »<sup>33</sup>, cependant que le « Dictionnaire de la langue grecque populaire médiévale » de la période 1100—1669 d'Emmanouil Kriaras enregistre également les dérivés ou composés γουναράς « fourreur », γουνίτσα « petite fourrure », γουνομεσοθόριον « manteau en fourrure recouvrant le dos et la poitrine » et γουνοποιός « fourreur »<sup>34</sup>. On peut donc affirmer que le terme en question a circulé tout le long de l'histoire byzantine, d'où l'on peut déduire que la production et le commerce des fourrures étaient actifs. Il a laissé des traces dans le grec moderne : γουναράς ou γουνάρης « pelletier », γουναρική « l'art du pelletier », γουναρικό « pelleterie », γούνωμα « petite doublure fourrée d'une robe ou d'un bonnet », γουνώνω « garnir de fourrure », άλεπόγouna « fourrure ou pelisse de renard », λαγόδouna « fourrure ou pelisse de lièvre », λυκόγouna « fourrure ou pelisse de loup », προβατόγouna « fourrure ou pelisse de brebis ou de mouton », φωκόγouna « fourrure ou pelisse de phoque », etc.<sup>35</sup>

Dans le monde byzantin, γούνα était un héritage du latin. Ecrit ici avec des géminées, ce terme apparaît au début dans des papyrus latins du V<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup> et dans des glossaires tardifs<sup>37</sup>. Dans *Anthologia Latina*, collection attribuée à Luxorius, probablement composée dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle en Afrique du nord, un poète anonyme se moque d'un esclave au nom germanique (*Abcar*) de la manière suivante :

*Piperis exigui formam vix corpore comples,  
Pulicis e corio vestit te gunna profusa.*

« Tu remplis à peine de ton corps l'intérieur d'un petit grain de poivre, tu es vêtu d'une fourrure somptueuse faite de la peau d'une puce »<sup>38</sup>. Les scholies de Berne des VII<sup>e</sup>—IX<sup>e</sup> siècles aux *Géorgiques* de Virgile contiennent une remarque sur l'origine et la diffusion de la coutume de porter des fourrures : *pecudum de pellibus faciunt gunnas, quibus vestiuntur omnes barbari* « des peaux d'animaux ils font des fourrures dont sont vêtus tous

<sup>29</sup> Justiniani *Novellae* edd. R. Schoell—W. Kroll, 85,2 (p. 415, 13 et 22 et 24) ; Mauricii *Strategicon*, 316,22, v. note 21 ; Const. Porphy. *Adm.*, 53,152, v. note 15.

<sup>30</sup> Concilii Chalcedonensis *Actiones* II, dans E. Schwartz, *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, t. II, Berlin/Leipzig, 1928, p. 411,30, l'an 451 de n.è.

<sup>31</sup> Palladii *Historia Lausiaca* 7, PG, XXXIV, 1020 C, l'an 420 de n.è.

<sup>32</sup> Nikos A. Bees, *Die griechisch-christlichen Inschriften des Peloponnes*, 1.Lieferung, Athen, 1941, n<sup>o</sup> 30, p. 56.

<sup>33</sup> Edition E. Miller et C. Sathas, Paris, 1882, l'index des mots.

<sup>34</sup> T. IV, Thessalonique, 1975, p. 362.

<sup>35</sup> K. ΛΑΓΓΙΤΣΗ, 'Ετυμολογικό λεξικό τῆς νεοελληνικῆς, t. I, Athènes, 1978, p. 170.

<sup>36</sup> ThL, t. VI, 2, 1934, p. 2359.

<sup>37</sup> CGIL, t. V, p. 441,32 : *gunnarius, fabricator gunnarum*.

<sup>38</sup> *Anthologiae Latinae Carmina in codicibus scripta* recensuit A. Riese, t. I, 2<sup>e</sup> éd., Leipzig, 1894, n<sup>o</sup> 209, versus 3—4 ; RE, t. XIII, 1927, c. 2104, Levy.

les barbares »<sup>39</sup>. Dans les glossaires apparaît le dérivé *gunnarius*, dans le sens de *fabricator gunnarum* « fourreur »<sup>40</sup>. Les sources médiévales mentionnent partout en Europe Occidentale (Angleterre, Irlande, France, Espagne, Italie) et en Hongrie les formes *gunna*, *gonna*, *gunnarius*, *gunnatus*, *gunnela*, ce qui prouve que la mode et le commerce des fourrures n'ont jamais disparu<sup>41</sup>. La large diffusion et la popularité du terme sont confirmées aussi par les nombreuses traces qu'il a laissées dans les langues romanes occidentales, à savoir en Italie (*gonna*, *gonnella*, *gonnellina* — XIV<sup>e</sup> siècle)<sup>42</sup>, France (fr. anc. *gonne* — XII<sup>e</sup> siècle ; occ. *gona*, *gonela*)<sup>43</sup>, Espagne (*gona*, *gonela* — 1444), ainsi que chez les Celtes non romanisés (cymrique *gŷn*)<sup>44</sup>. Après le IV<sup>e</sup> siècle, la langue latine de l'Europe du sud-est formait une aire séparée, qui a laissé des traces directes ou indirectes dans la littérature byzantine, dans la langue albanaise (*gunë*), dans le dialecte aroumain (*gună*)<sup>45</sup> et dans la langue bulgare (*guna*, *gunica*, *gunče*, *gunčica*, *guněšina*, *gunteš*)<sup>46</sup>. Le mot a probablement existé à un moment donné aussi dans la langue roumaine, compte tenu du toponyme *Gunaraš*, à l'est de Bačka Topola et au sud de Subotica, dans le Banat yougoslave, et de l'anthroponyme *Gună*, signalé en Olténie ; mais il a disparu avec le temps, supplanté par les mots d'origine slave *cojoc* et *blană* ;<sup>47</sup>.

Dans le bassin méditerranéen, le terme a été véhiculé dans l'antiquité, dans le cadre de l'Empire romain, par la langue latine. Mais d'où venait-il ? Représentait-il un emprunt ? Avant de rechercher une source étrangère directe, la méthode exige que l'on examine au préalable si le latin n'a pas utilisé des moyens internes de création lexicale. Dans l'ouvrage sur la langue latine de M. Terentius Varro, du I<sup>er</sup> siècle av.n.è., on rencontre le pluriel *gaunaca* « fourrures », à côté de *amphimallum* « laineux des deux côtés », les deux termes étant d'origine grecque<sup>48</sup>. Le grammairien Scaurus cite plus tard la forme *gaunaces* (acc. *gaunacem* ou *caunacam*), dérivé du gr. γαυνάκη « pelisse persane ou babylonienne garnie de fourrure », attesté à partir du IV<sup>e</sup> siècle av.n.è. Ce mot était peu connu au VI<sup>e</sup>

<sup>39</sup> *Scholia Bernensia ad Vergilium, Georgica*, 3, 383, dans Hagen, « Fleckeisens Jahrbuch für Philologie und Pädagogik », supplementum 4, 1867, p. 749—983.

<sup>40</sup> CGIL, V, 441, 32.

<sup>41</sup> Du Cange, *Glossarium mediae et infimae Latinitatis*, t. III, Paris, 1844, p. 595—596 ; J. F. Niermeyer, *Mediae Latinitatis lexicon minus ; Lexique latin médiéval-français/ anglais*, Leiden, 1954/1965, s.v. ; J. H. Baxter—Ch. Johnson, *Medieval Latin Word-List from British and Irish Sources*, Oxford, 1934, p. 197 : *gunna*, en 1370, 1422 ; *gonna*, en 1400 ; *gunnarius* en 1384 ; H. Bartal, *Glossarium mediae et infimae Latinitatis Regni Hungariae*, Leipzig/Budapest, 1901, p. 301.

<sup>42</sup> C. Battisti—G. Alessio, *Dizionario etimologico italiano*, t. III, Firenze, 1952, p. 1845.

<sup>43</sup> A. Dauzat—J. Dubois—H. Miterrand, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, Paris, 1964, p. 347.

<sup>44</sup> J. Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua Castellana*, t. II, Berne, 1954, p. 747.

<sup>45</sup> T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic. Dictionnaire du dialecte aroumain général et étymologique*, 2<sup>e</sup> éd., Bucarest, 1974, p. 603.

<sup>46</sup> Български етимологичен речник, t. I, Sofia, 1971, p. 294.

<sup>47</sup> Th. Capidan, *Raporturile lingvistice slavo-române*, « Dacoromania », III, 1922/1923, p. 199.

<sup>48</sup> M. Terenti Varronis *De lingua Latina* edd. G. Goetz—F. Schoell, Leipzig, 1910, livre 5, § 167 : *peregrina, ut gaunaca et amphimallum*.

siècle de n.è., puisque Hésyche se sentait obligé de l'expliquer dans son lexique : *καυνάκη στρώματα ἢ ἐμβολαῖα ἑτερόμαλλα*. À côté de la forme normale il existait aussi la variante *γαυνάκης*, attestée au début du III<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup> et identifiée avec la variante latine *gaunaces*, qui avec le temps est devenue productive et a donné naissance au dérivé *gaunacarius* « fourreur ou marchand de fourrures », présent dans une inscription latine d'Italie, malheureusement non datée<sup>50</sup>. Le mot *gaunacum* (pl. *gaunaca*) n'a toutefois pas survécu dans les langues romanes, où au lieu de lui on ne rencontre partout que *gun(n)a* et ses dérivés.

Comment expliquer qu'il ait disparu sans laisser de traces ? N'y aurait-il pas une raison subjective, à savoir que le mot était senti comme un « composé », au suffixe augmentatif et péjoratif *-ac-* qu'il valait mieux éviter dans les transactions commerciales, d'autant plus qu'il s'agissait d'une marchandise fine et coûteuse ? Cette nuance péjorative ressort en effet d'exemples comme *ebrius* « ivre » — *ebriacus* « ivrogne, ivraie » ; *merus* « pur » — *meracus* « absolument pur » ; *sobrius* « sobre, tempérant » — *sobriacus* « exagérément sobre ». Le diminutif *lingula* avait habituellement un sens neutre, « languette », alors que *lingulaca* acquiert une valeur expressive prononcée et parfois péjorative, c'est-à-dire « mauvaise langue, moulin à paroles, individu à la langue pendue », en allemand « Plappermaul, Plappertasche ». Le dérivé *portula* « petite porte, ouverture étroite » acquiert dans le composé *portulaca* le sens obscène de « nature de la femme », appliqué à la plante nommée « l'herbe à la matrice »<sup>51</sup>. C'est pourquoi on pourrait admettre, théoriquement et hypothétiquement, que les latinophones considéraient les termes *gaunaca* « fourrures » et *gaunacarius* « pelletier » comme des mots composés et que, pour éviter la nuance péjorative dans le suffixe *-ac-*, ils ont « reconstitué » le mot simple *gauna* ou *guna*, suivant le modèle *au > u*, à partir de faux parallélismes comme *claudere* — *incluere*, *causa* — *accusare*, *lautus* — *illutus*, etc. On arrive ainsi, *more geometrico*, à la chaîne chronologique suivante : iranien ancien \**gauna* -ka- « poilu, velu » — grec *καυνάκης*, *γαυνάκης* « pelisse, fourrure » — latin *gaunacum* (pl. *gaunaca*), puis *gun(n)a* « peau, fourrure ».

En réalité, la situation linguistique semble avoir été plus riche et plus compliquée, compte tenu de parallélismes concluants comme : avestique anc. *gaōna* « cheveux, couleur des cheveux », iranien anc. *gaunya* « coloré » assyrien *gunakku* « nom d'une partie de l'habillement », osé-tique *gun* « soie » et néopersan *gān* « couleur »<sup>52</sup>. Ces exemples plaident en faveur de l'existence en latin de deux formes parallèles (*gaunacum* et *gun(n)a*), dont la première, sous l'effet de la concurrence de la seconde, a disparu avec le temps : la première attestée au I<sup>er</sup> siècle av.n.è., la seconde à partir du V<sup>e</sup> siècle, mais certainement en usage déjà auparavant. Cette dernière a pénétré sans doute dans la langue latine au cours du III<sup>e</sup> siècle, époque d'intensification maximum des rivalités, mais aussi de leur connaissance mutuelle et des échanges commerciaux, entre Romains et Perses.

<sup>49</sup> Clément d'Alexandrie, *Paedagogicus*, 2,9 = PG, VIII, 489 B.

<sup>50</sup> *Corpus inscriptionum Latinarum*, t. VI, 2, Berlin, 1882, n° 9431 : C. *Petilius gaunacarius*.

<sup>51</sup> R. Kühner, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*, t. I, Hannover, 1877, p. 658 ; Mann Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München, 1977, p. 340.

<sup>52</sup> H. Frisk, *op. cit.*, p. 292.

Dans les langues slaves, on relève deux aires distinctes : l'une caractérisée par la voyelle *-a* (slave anc., bulg. et russe *guna*)<sup>53</sup>, l'autre par une voyelle palatale ou morillée (srb. -ci. *gŭnj*, gén. *gunja*, XIV<sup>e</sup> siècle; slovène *gunja*<sup>54</sup>; tchèq. anc. *hune*, néotchèq. *houne*<sup>55</sup>; pol. *gunia*<sup>56</sup>; ukr. *hunja*; russe *gunja*<sup>57</sup>). De cette dernière aire, le terme a passé dans la langue magyare (*Gunya*, nom propre, 1380; *gunya*, 1611, 1631, 1723, etc.)<sup>58</sup>. Tout le monde admet que dans la première aire il s'agit d'une influence romano-byzantine. Cette influence est contestée par M. Vasmer pour la seconde aire, pour deux raisons surtout : elle n'explique en effet ni la provenance de la voyelle palatale, ni la diffusion du terme aussi loin que dans les aires russes de Rjazan, Vjatka, Tver, Perm et Kolyma en Sibérie<sup>59</sup>. Le savant auteur du *Dictionnaire étymologique de la langue russe* voyait dans cette aire slave une influence directe de provenance orientale et renvoyait ses lecteurs à l'iranien anc. *gaunya* « coloré », à l'avestique *gaōna* « cheveux, couleur des cheveux », osétique *gun* « soie » et néo-persan *gŭn* « couleur ». Notons toutefois que ces exemples ne justifient pas ni n'expliquent la présence de la voyelle palatale dans l'aire slave en question. La voyelle palatale a été une innovation sur le terrain slave, une création propre des Slaves, un pluriel singularisé, autrement dit le résultat d'un processus ou d'une tendance à reconstituer le singulier sous forme de pluriel. En général, on utilisait pour les fourrures, dans le langage commercial, un nom collectif au pluriel, tel que *guni*; puis, de la forme de pluriel *guni*, on « reconstitua » le singulier *gunia* ou *gunja*. Le second argument de M. Vasmer est tout aussi peu concluant, car la colonisation russe de la Sibérie est un phénomène récent, plus précisément postérieur au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans ces conditions, la thèse antérieure selon laquelle les variantes slaves *guna*, *gunia*, *gunj*, *gunja*, *hune* et *hunja* seraient dues à des influences byzantines demeure valable. Néanmoins, une influence directe de l'Asie Centrale sur le monde slave n'est pas à exclure absolument. Entreprise avec prudence et sur un espace large, où les courants de culture et les interférences peuvent être plus facilement observées, l'histoire des mots peut fournir une aide précieuse à la connaissance des relations entre les peuples et mérite d'être prise en considération dans les recherches interdisciplinaires.

<sup>53</sup> A. Schachmatov, *Zu den ältesten slavisch-keltischen Beziehungen*, « Archiv für slavische Philologie », XXXIII, 1911, p. 95.

<sup>54</sup> P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, t. I, Zagreb, 1971, p. 634.

<sup>55</sup> V. Machek, *Etimologický slovník jazyka českého*, 2<sup>e</sup> éd., Prague, 1968, p. 179.

<sup>56</sup> A. Brückner, *Słownik etymologiczny języka polskiego*, Varsovie, 1974, p. 163.

<sup>57</sup> M. Vasmer, *Этимологический словарь русского языка*, t. I, Moscou, 1964, p. 479.

<sup>58</sup> *A Magyar nyelv történeti-etimológiai szótára*, t. I, Budapest, 1967, p. 1106—1107.

<sup>59</sup> M. Vasmer, *Beiträge zur griechischen Grammatik*, « Byzantinische Zeitschrift », XVI, 1907, p. 553—554.

## CONTRIBUTIONS À L'ÉTUDE DES MOTS LATINS DANS LA LITTÉRATURE JURIDIQUE BYZANTINE

EMANUELA POPESCU-MIHUȚ

L'étude des mots latins dans le grec byzantin a connu ces dernières années un nouvel essor, ce qui a eu pour résultat d'une part l'enrichissement du répertoire de ces mots, d'autre part, une image plus complète et plus nuancée du processus de substitution du grec au latin comme langue officielle de l'Empire et des modalités par lesquelles Byzance a assimilé dans sa synthèse l'héritage romain.

Parmi les études récentes on doit citer celles de R. Cavenaille et de S. Dariș sur les latinismes des papyrus<sup>1</sup>, celles de H. Mihăescu sur les mots latins dans la terminologie militaire byzantine et sur les éléments du latin vulgaire attestés dans la littérature byzantine<sup>2</sup>, ainsi que la thèse de doctorat de N. Ș. Tanașoca qui a mis en évidence la valeur stylistique des mots latins dans les œuvres des écrivains byzantins<sup>3</sup>.

Les mots latins de la littérature juridique byzantine ont moins préoccupé les spécialistes. Leur intérêt a été tout dernièrement polarisé par les glosses nomiques (*Rechtslexika*)<sup>4</sup> qui, à cause des difficultés qu'a posées aux éditeurs leur diversité, ne sont entrées qu'en partie dans le circuit scientifique. Mais — A. Dain l'a déjà remarqué<sup>5</sup> — la parution même de ces glosses ne dispense pas les chercheurs de l'étude de la littérature

<sup>1</sup> V. R. Cavenaille, *Influence latin e sur le vocabulaire grec d'Égypte*, « Chronique d'Égypte » 26, 1951, pp. 391—404; idem, *Quelques aspects de l'apport linguistique du latin au grec d'Égypte*, « Aegyptus », 32, 1952, pp. 191—203; S. Dariș, *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, Barc., 1971.

<sup>2</sup> V. H. Mihăescu, *Les éléments latins des « Tactica—Strategica » de Maurice—Urbiciu et leur écho en néo-grec*, I—III, RESEE, 6, 1968, pp. 481—498; 7, 1969, pp. 155—166, 267—280 (citées ci-après *Les éléments latins*, I, II, III); idem, *Les termes de commandement militaires latins dans le Strategicon de Maurice*, « Revue roumaine de linguistique », 14, 1969, pp. 261—276; idem, *La littérature byzantine, source de connaissance du latin vulgaire*, I—III, RESEE XVI, 1978, pp. 195—215; XVII, 1979, pp. 39—60; 359—383 (citées ci-après *La littérature byzantine*, I, II, III).

<sup>3</sup> V. N.-Ș. Tanașoca, *Cuvinte latine la scriitorii bizantini din secolele VI—X* (résumé de la thèse de doctorat), Bucarest, 1979. La bibliographie concernant l'influence du latin sur le grec et ses aspects concrets est assez riche. Voir en particulier, H. Zilliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im oströmischen Reich*, Helsingfors, 1935 (Amsterdam, 1965; aux pages 9—13 le lecteur trouvera une liste de la bibliographie antérieure sur laquelle nous n'insistons plus ici); F. Viscidi, *I prestiti latini nel greco antico e bizantino*, Padoue, 1944; G. Dagron, *Aux origines de la civilisation byzantine: Langue de culture et langue d'Etat*, « Revue historique » 2, 1968, pp. 23—56.

<sup>4</sup> V. L. Burgmann, *Byzantinische Rechtslexika, Fontes Minores*, II, Frankfurt am Main, 1977, pp. 87—146 (et la bibliographie y citée).

<sup>5</sup> V. A. Dain, *La transcription des mots latins en grec dans les Glosses nomiques*, « Revue des études latines », VIII, 1930, n° 1, p. 113.

juridique byzantine, car elle seule peut nous donner une image fidèle de la terminologie juridique latine qui a circulé à une époque ou à une autre.

Nous avons consacré plusieurs années à l'étude des mots latins des sources juridiques byzantines, surtout du texte et des scholies des *Basiliques*. Avant de publier le répertoire que nous avons dressé, nous allons présenter, dans les pages suivantes, les problèmes les plus intéressants posés par les matériaux linguistiques mêmes.

I. Une première question qui se pose, concerne la structure du répertoire des mots juridiques latins de l'époque byzantine.

Dans les études élaborées jusqu'à présent sur ce sujet, on a accordé peu d'attention aux nombreuses expressions juridiques qu'on trouve dans la terminologie des sources byzantines, considérées, en raison de leur manque d'adaptation au système morphologique de la langue grecque, un élément étranger<sup>6</sup>. Quel statut doit-on accorder à ces expressions ? Doivent-elles être insérées dans le répertoire des latinismes juridiques byzantins, à côté des mots adaptés ? C'est aux textes mêmes que nous avons demandé une réponse à ces questions.

Quand ils parlent d'emprunts linguistiques, les spécialistes distinguent d'habitude deux catégories : *Lehnwörter* et *Fremdwörter*, les premiers étant les mots adaptés au système morphologique de la langue emprunteuse, les seconds étant les mots ou les expressions qui gardent leur forme de la langue donneuse<sup>7</sup>. Ladite distinction s'avère utile surtout pour l'étude du destin ultérieur de ces emprunts, car les mots adaptés ont une chance beaucoup plus grande de survivre dans le vocabulaire de la langue qui les a empruntés que ceux non adaptés.

Bien qu'il ait beaucoup de mots adaptés et d'expressions non adaptées parmi les latinismes du vocabulaire juridique byzantin, la distinction entre *Lehnwörter* et *Fremdwörter* nous y semble moins adéquate.

Tout d'abord parce que, comme on le sait, dès le VI<sup>e</sup> siècle la grande majorité de ces mots juridiques latins a gagné, à cause des difficultés créées par l'oubli du latin, des correspondants grecs<sup>8</sup>. Les mots latins adaptés ont été touchés par ce processus de substitution dans la même mesure que les expressions non adaptées. On pourrait affirmer de la sorte que presque tous les mots latins du vocabulaire juridique byzantin ont été des *Fremdwörter*, c'est-à-dire des mots que la langue grecque a empruntés à un moment où elle formait son propre vocabulaire juridique, pour s'en passer au moment où ce vocabulaire était devenu assez riche pour couvrir presque toutes les notions juridiques.

L'histoire byzantine des mots juridiques latins nous a fourni un autre argument encore en faveur de notre affirmation sur le manque d'utilité de la distinction *Lehnwörter* — *Fremdwörter*. Les mots latins ont connu aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles deux moments importants de résurrection.

<sup>6</sup> Elles n'ont été incluses ni dans la liste dressée par Ziliacus (*op. cit.*, pp. 172—215), ni dans celle de Viscidi (*op. cit.*, pp. 63—66). De son côté, C.-C. Triantaphyllidès ne prête attention qu'aux expressions juridiques qui lui semble les plus fréquentes dans les textes dépouillés par lui. Voir C.-C. Triantaphyllidès, *Lexique des mots latins dans Théophile et les Nouvelles* dans *Etudes de philologie néo-grecque*, publiées par J. Psichari, Paris, 1892, pp. 255—276.

<sup>7</sup> Tous ces problèmes ont été présentés d'une manière synthétique par R. Cavenaille dans son étude *Influence latine sur le vocabulaire grec d'Égypte*, pp. 391—394.

<sup>8</sup> V. A. Dain, *op. cit.*, pp. 93—94.

Selon les textes, on aura repris alors non seulement les mots adaptés (*Lehnwörter*), mais aussi les expressions qui avaient gardé leur forme latine originale (*Fremdwörter*)<sup>9</sup>. Il en résulte que dans un vocabulaire technique, spécialisé comme était celui juridique, l'importance de la notion désignée par un terme ou par une expression l'emporte sur le critère de l'adaptation morphologique. En effet, les expressions juridiques les plus fréquentes dans les textes byzantins désignent les actions ou les interdits, c'est-à-dire des notions extrêmement importantes pour la jurisprudence. C'est la présence constante de ces expressions dans les textes de différentes époques à côté des mots latins adaptés qui impose, à notre avis, l'étude d'ensemble des latinismes du vocabulaire juridique byzantin sans aucune distinction entre *Lehnwörter* et *Fremdwörter*.

La seule distinction correcte permise au chercheur par le vocabulaire même est la distinction entre le style de la législation officielle et celui de la littérature juridique à caractère érudit ou didactique, car il y a vraiment, quant à la persistance des latinismes, des différences notables entre les deux catégories de sources juridiques. Tandis que la législation officielle renonce peu à peu aux latinismes, la littérature juridique à caractère privé les conserve une longue période de temps. Nous allons essayer de donner ci-après une explication à cet état des choses<sup>10</sup>.

D'ailleurs, il faut dire que les expressions juridiques qui font l'objet de notre discussion, présentent une telle diversité, qu'elles seraient à même de mettre en difficulté les partisans mêmes du critère de l'adaptation des mots empruntés. Prenons comme exemple le mot  $\delta$  κονδικτικιος (*condictio*). Il entre dans des formules totalement adaptées comme  $\delta$  δανειαχός κονδικτικιος,  $\delta$  λνκέρος κονδικτικιος,  $\delta$  λνδέβιτος κονδικτικιος ou dans des formules partiellement adaptées comme :  $\delta$  έξ λέγε κονδικτικιος,  $\delta$  σίνε καῦσα κονδικτικιος,  $\delta$  καῦσα δάτα καῦσα νόν σεκουῖτα κονδικτικιος. Comment est-ce qu'on doit considérer cette dernière catégorie de formules juridiques, adaptées ou non adaptées? De la comparaison des formules citées il résulte de toute évidence qu'on a procédé à leur adaptation morphologique dans la mesure permise par leur forme latine originale et qu'il serait arbitraire d'insérer dans un répertoire seulement les formules adaptées, alors que la même notion comportait des subdivisions d'une importance égale pour la pratique judiciaire, mais exprimées par des formules moins adaptées du point de vue grammatical.

De plus, comme l'a remarqué A. Dain, un des meilleurs connaisseurs des glosses nomiques, même quelques-unes des formules assimilées premièrement par le vocabulaire juridique byzantin sous une forme non adaptée ont gagné avec le temps des doublets adaptés<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> V. *Epitome legum*, passim (Zepi, *Jus graeco-romanum*, IV, Aalen, 1962, p. 276 et suiv.). V. aussi les textes de Psellos et le répertoire des latinismes publiés par G. Weiss dans *Oströmische Beamte im Spiegel der Schriften des Michael Psellos*, Munich, 1973, pp. 259—324; idem, *Die Synopsis legum des Michael Psellos, Fontes Minores*, II, pp. 158—214; Μελετή περί ψιλῶν συμφώνων (Zepi, *op. cit.*, VII, p. 365 et suiv.), etc.

<sup>10</sup> V. la seconde partie de cette étude.

<sup>11</sup> V. A. Dain, *op. cit.*, p. 110. On pourrait ajouter à la liste dressée par lui la formule  $\eta$  λμφάκτος άγωγή pour  $\eta$  λνφάκτουμ. V. dans *Basilicorum libri LX*, vol. V, pp. 294—295 une scholie de Hagiothéodorite. (L'édition Scheltema nous étant pour le moment inaccessible, tous les renvois aux *Basiliques* ont été faits d'après l'édition Heimbach).

Quelques-unes de ces formules juridiques adaptées sont attestées par le texte de *Synopsis legum* de Michel Psellos. V. l'édition citée à la note 9.

Il s'agit surtout d'expressions formées par la combinaison de deux mots — δὲ φάλασις, ἐξ βένδιτο, ἐξ ἔμπτο, δὲ πεκουλάτου etc. — qui ont d'abord fusionné dans une seule unité linguistique, pour gagner ensuite une désinence grecque. Il est pourtant à remarquer que ces formes adaptées n'ont pas réussi à éliminer leurs correspondants non adaptés.

Nous espérons bien avoir fourni ci-dessus des arguments suffisants pour plaider en faveur d'un statut égal dans les études à venir, tant pour les expressions juridiques latines non adaptées que pour les latinismes adaptés, ce qui donnerait une image plus exacte de la situation de ces mots à l'époque byzantine même.

II. Un autre problème qui mérite d'être remis en question à propos des mots latins du vocabulaire juridique byzantin regarde la chronologie adoptée dans les études qui leur ont été consacrées.

Dans la plupart de ces études les spécialistes ont suivi l'histoire de ces mots seulement jusqu'au X<sup>e</sup> siècle, tout en mentionnant leur présence dans les textes juridiques jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. Ce manque d'intérêt pour la dernière étape d'existence des mots latins, laisse au lecteur l'impression qu'elle comporte des aspects moins intéressants que les étapes précédentes. Or, les conclusions des dernières études sur le XI<sup>e</sup> siècle ont mis en lumière le contraire : par l'essor de la vie culturelle en général et par celui du droit plus spécialement, ainsi que par le retour aux valeurs spirituelles de l'Antiquité, ce siècle peut être considéré à juste titre un tournant dans l'histoire de la culture byzantine<sup>13</sup>.

Le droit, à nouveau enseigné dans une école supérieure, jouissait du même statut que la philosophie et la rhétorique<sup>14</sup>. Nous possédons de cette époque bon nombre de traités et d'opuscules juridiques où les mots latins connaissent une nouvelle vie<sup>15</sup>. C'est pourquoi le XI<sup>e</sup> siècle doit occuper une place importante dans les études futures sur les mots latins. Ces études devront par ailleurs prendre en considération l'ensemble de la littérature juridique byzantine, c'est-à-dire la législation officielle de même que les compilations ou les ouvrages à caractère privé ou didactique, car autrement elles risqueront d'arriver à des conclusions contradictoires. Ainsi pour H. Zilliacus qui a structuré sa monographie sur l'idée de la lutte entre le latin et le grec dans l'Empire byzantin et qui a mis l'accent dans son enquête surtout sur la législation officielle, le X<sup>e</sup> siècle compte pour un moment de déclin des mots latins face aux ἐξελληνισμοί<sup>16</sup>. Par contre, pour F. Viscidi le même siècle constitue un moment de grand essor dans la vie des latinismes<sup>17</sup>. Laquelle des deux opinions est-elle plus proche de la réalité ?

<sup>12</sup> V. H. Zilliacus, *op. cit.*, p. 107; F. Viscidi, *op. cit.*, p. 56.

<sup>13</sup> V. une ample analyse, avec quantité de conclusions inédites sur la vie économique, sociale, spirituelle et culturelle au XI<sup>e</sup> siècle, dans les études des *Travaux et Mémoires*, 6, Paris, 1976 et chez P. Lemerle, *Cinq études sur le XI<sup>e</sup> siècle byzantin*, Paris, 1977.

<sup>14</sup> V. Wanda-Wolska Conus, *Les écoles de Psellos et de Xiphilin sous Constantin IX Monomaque*, *Travaux et Mémoires cit.*, pp. 233—243.

<sup>15</sup> V. P. Pieler, *Byzantinische Rechtsliteratur* dans H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, vol. II, Munich, 1978, pp. 464—465.

<sup>16</sup> V. H. Zilliacus, *op. cit.*, pp. 105—107.

<sup>17</sup> V. F. Viscidi, *op. cit.*, pp. 54—56.



Pour une juste compréhension des différentes étapes de la vie des mots latins dans le grec byzantin, il faut préciser d'emblée que l'influence du latin sur le grec, dont les débuts doivent être placés à une époque reculée, a pris fin au VII<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Après cette date, on ne peut parler que de la survivance des mots latins. Mais cette survivance ne doit pas se confondre avec une longue agonie. La grande majorité des latinismes ont été éliminés de bonne heure de la législation officielle, mais les juristes les ont conservés dans leurs ouvrages. Le chercheur qui s'occupe des mots juridiques latins du grec byzantin a, partant, deux tâches différentes : jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, il doit étudier les emprunts comme tels ; pour les siècles suivants, il doit s'interroger sur les motifs qui ont déterminé la survivance de ces mots, voire leur essor à tel ou tel moment.

L'espace restreint dont nous disposons ici, ne nous permet pas de reprendre en détail l'histoire des mots latins. Nous allons nous borner à énoncer nos conclusions sur le statut de ces mots dans les textes juridiques des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, pour reprendre ailleurs la discussion sur la base des témoignages que nous avons recueillis des sources du droit byzantin.

Dans sa monographie sur le premier humanisme byzantin, Paul Lemerle a montré qu'aux IX<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles on assiste dans la vie culturelle de l'Empire à une confrontation avec l'héritage hellénique. De cette confrontation Byzance se forgea sa propre personnalité, ainsi qu'un style capable de l'exprimer au mieux<sup>19</sup>.

Cette confrontation englobait aussi la tradition juridique justinienne. Les empereurs Basile I<sup>er</sup> et son fils, Léon le Philosophe, ont fait assimiler cette tradition par la culture juridique byzantine sous la forme d'une large codification officielle en le soumettant au préalable à une ἀνακάθαρσις et à un processus d'hellénisation de la terminologie juridique latine. Le résultat concret de ce processus est représenté par le recueil des *Basiliques*<sup>20</sup>.

Au X<sup>e</sup> siècle, Constantin VII Porphyrogénète s'avère, par rapport à l'héritage du passé, le partisan d'une formule de continuité, plus fidèle à la formule originale. C'est ce qui se dégage nettement de son œuvre encyclopédique<sup>21</sup>. Il paraît que ce respect pour la tradition, en l'espèce pour la tradition romaine, s'est manifesté aussi dans le domaine du droit<sup>22</sup>.

<sup>18</sup> V. H. Mihăescu, *Die Lage der zwei Weltsprachen (Griechisch und Latein) im Byzantinischen Reich des 7. Jahrhunderts als Merkmal einer Zeitwende* dans *Studien zum 7. Jahrhundert in Byzanz. Probleme der Herausbildung des Feudalismus*, Berlin, 1976, pp. 95—100.

<sup>19</sup> V. P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1971.

<sup>20</sup> Quant aux *Basiliques*, il est à remarquer que leurs rédacteurs ont été plus d'une fois dépassés par l'immense quantité des textes à résumer et à restructurer, de sorte que l'ἀνακάθαρσις de même que l'hellénisation de la terminologie y prirent des formes assez inconséquentes. Mais ἡ ἐξέλλητισμός est mentionné dans la préface du *Procheiros Nomos* en tant qu'un des points principaux du programme législatif de l'époque. V. H. Zilliacus, *op. cit.*, pp. 105—106.

<sup>21</sup> V. P. Lemerle *op. cit.*, pp. 279—280 ; 300.

Dans la préface de *De thematibus*, Constantin VII blâme les empereurs qui ont succédé à Héraclius, car ils avaient tout hellénisé : μάλιστα ἐλληνίζοντες καὶ τὴν πάτριον καὶ ῥωμαϊκὴν γλῶτταν ἀποβαλόντες. V. *Costantino Porfirogenito, De thematibus*, éd. A. Pertusi, Città del Vaticano, 1952, p. 60. Justinien appelait lui aussi le latin ἡ πάτριος φωνή. V. Nov. VII, 1,31—35.

<sup>22</sup> On est mal renseigné sur la rédaction du texte et des scholies des *Basiliques*. C'est pourquoi P. Lemerle (*op. cit.*, pp. 294—295) évite de tirer des conclusions. Mais la manière dont les *scholia antiqua* des *Basiliques* ont été rédigées, semble s'accorder au courant dont le Porphyrogénète a été l'inspirateur. Sur ces scholies v. ci-dessous n. 25.

Mais quelle signification avait la tradition juridique romaine pour un Byzantin du X<sup>e</sup> siècle ? Ce n'était plus, comme auparavant, le texte latin des codes de Justinien, car la faible connaissance de la langue latine dont témoignent les ouvrages conservés de l'époque, rendait presque impossible l'accès aux originaux. Dans la pratique, ces codes avaient été remplacés depuis longtemps par leurs commentaires en grec qu'avaient rédigés les antécédents du VI<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>. Le langage de ces commentaires, imprégné de latinismes, était devenu avec le temps la marque stylistique de la tradition juridique romaine. Partisan de la continuité de cette tradition dans des formes plus fidèles que celles choisies par ses prédécesseurs, Constantin VII a demandé aux juristes d'ajouter au texte des *Basiliques*, en guise des scholies, de petits fragments des commentaires mentionnés, tout en conservant leur langage latinisé. On leur restituait de la sorte un statut légal usurpé en bonne mesure par l'extrême concision et par les ἐξελληνισμοί du texte des *Basiliques*<sup>24</sup>. C'est ainsi qu'on peut expliquer, selon nous, la présence dans quelques-uns des manuscrits des *Basiliques* de soi-disant *scholia antiqua*, qui ne sont pas de vrais commentaires du texte proprement dit<sup>25</sup>. Au XI<sup>e</sup> siècle, le mouvement en faveur de la tradition juridique justinienne prit des formes plus variées. On rédige dans le style latinisé des antécédents du VI<sup>e</sup> siècle, considérés par des juristes de l'époque comme des vrais maîtres, qui méritent d'être imités, de nouvelles scholies aux *Basiliques*, dans lesquelles on proteste contre l'hellénisation du langage juridique<sup>26</sup>. On rédige aussi des traités et des opuscules qui fourmillent de latinismes<sup>27</sup>.

Les mots juridiques latins auxquels on revient aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles ne sont plus des emprunts destinés à couvrir les notions pour lesquelles la langue grecque ne disposait pas encore de termes spécialisés. Si on les met en rapport avec l'attitude de l'époque face à l'héritage du passé, ils peuvent passer pour représenter l'un des aspects de la lutte menée par les juristes en faveur de la conservation de la tradition romaine dans des

<sup>23</sup> Il paraît qu'à l'époque où ils avaient été rédigés, ces commentaires tenaient un rôle modeste ; ils n'étaient que des ouvrages didactiques destinés à faciliter aux étudiants l'accès au texte latin de la législation de Justinien. V. H. J. Scheltema, *L'enseignement de droit des antécédents* dans *Byzantina neerlandica* Series B, Studia, Fasciculus I, Leiden, 1970, pp. 1—70. Sur le processus de substitution du grec devenu langue d'État, au latin devenu langue historique de l'Empire et langue de culture, v. G. Dagron, *op. cit.*, pp. 42—46.

<sup>24</sup> Il est vrai que ces commentaires n'ont pas été officiellement abrogés par les *Basiliques*, mais du fait que les *tabularii* ont été obligés, dès le règne de Léon le Philosophe, d'apprendre les textes du *Procheiron* et des *Basiliques*, il est à présumer qu'ils ont surplanté la législation justinienne. Sur le statut de ces commentaires v. H. J. Scheltema, *Byzantine Law* dans *The Cambridge Medieval History*, vol. IV, Part II, Cambridge, 1967, pp. 65—67.

<sup>25</sup> Sur les *scholia antiqua* v. J.-A.-B. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin*, tome II, Paris, 1844 (Osnabrück, 1966), p. 149 et suiv. ; C. G. E. Heimbach, *Prolegomena Basilicorum* dans *Basilicorum libri LX*, Lipsiae, 1870, p. 90 et suiv. V. les études les plus récentes sur ce sujet chez P. Pieler, *op. cit.*, pp. 463—464.

<sup>26</sup> Sur les *scholia recentiora* des *Basiliques* v. Mortreuil, *op. cit.*, III, Paris, 1846, p. 230 et suiv. ; Heimbach, *Prolegomena*, p. 197 et suiv.

Malgré toutes ces protestations sur les imperfections des *Basiliques*, dans la pratique, les juristes ont choisi pour leurs ouvrages plutôt une formule de compromis qui englobait aussi bien des textes latinisés que des textes grecisés. Ce sujet mérite un examen approfondi, que nous allons entreprendre ailleurs.

<sup>27</sup> V. P. Pieler, *op. cit.*, pp. 464—465.

formes plus proches de l'originale, face aux tendances officielles manifestées au IX<sup>e</sup> siècle d'assimilation dans une formule par trop hellénisée, trop byzantinisée<sup>28</sup>.

III. Arrêtons-nous un instant sur les matériaux linguistiques mêmes. On a remarqué depuis longtemps la diversité des domaines du vocabulaire byzantin où l'influence latine s'est manifestée. La terminologie administrative, militaire, juridique, ainsi que le vocabulaire usuel l'on subie dans des proportions variées.

On a reproché à la terminologie juridique latine de l'époque byzantine que, à la différence de celle des autres domaines mentionnés, elle est restée confinée dans les pages des livres savants, ce qui explique sa faible survivance dans le néo-grec<sup>29</sup>. Mais, s'il est vrai que le langage juridique n'a pas pénétré dans la langue parlée, il a englobé, en revanche, des mots appartenant à d'autres domaines, y compris le vocabulaire usuel, car en réglementant tous les aspects de la vie matérielle et sociale, les lois avaient emprunté plus d'une fois la terminologie des milieux sociaux dont elles s'étaient occupées. En d'autres termes, les textes juridiques ne sont pas seulement les porteurs d'une terminologie latine technique, spécialisée, à même de susciter l'intérêt de l'historien du droit, mais ils témoignent aussi, par l'intermédiaire des autres latinismes qu'ils attestent, d'une influence de la langue latine sur la langue grecque en général.

Mais il faut préciser que la valeur de ces témoignages est considérablement diminuée par des difficultés insurmontables en ce qui concerne l'établissement de la chronologie de certains textes juridiques, surtout des scholies des *Basiliques*, qui représentent pour l'étude des latinismes la source la plus riche. Rédigées à différentes époques, elles n'offrent au spécialiste que peu d'éléments susceptibles de servir à leur datation.

Quant à la littérature juridique à caractère privé, le chercheur se heurte à une difficulté similaire, qui découle de son peu d'originalité. La plupart des ouvrages des juristes byzantins ne sont que des compilations des textes plus ou moins anciens, de sorte qu'il n'est pas facile d'établir si les latinismes qui y figurent persistaient dans le vocabulaire de l'époque ou s'ils ont été seulement copiés avec les textes respectifs. En tout cas, même dans l'alternative, ces textes témoignent que les latinismes étaient au moins compris et, dans la mesure où ces mots sont attestés ailleurs ou bien s'ils sont conservés dans le néo-grec, on pourrait les considérer comme des acquisitions durables du grec byzantin.

Nous allons illustrer par la suite, grâce à quelques exemples, la grande diversité des latinismes véhiculés par les sources juridiques.

Pour ne pas trop augmenter notre liste, nous passons sous silence le vocabulaire administratif, toute en remarquant qu'on trouve dans le

<sup>28</sup> F. Viscidi (*op. cit.*, p. 54) a mis lui aussi cette dernière étape de l'existence des mots latins sous le signe du retour à la tradition romaine, mais il a inclus dans cette période même la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Or, comme nous avons essayé de le montrer, la législation de Basile I<sup>er</sup> et de Léon VI n'est qu'un retour à la teneur des codes de Justinien et pas à leur terminologie.

<sup>29</sup> V. F. Viscidi, *op. cit.*, p. 25.

texte des *Basiliques* une terminologie beaucoup plus riche que celle discutée par Viscidi<sup>30</sup>.

On peut lire aussi dans les textes juridiques bon nombre de termes militaires et le répertoire dressé par Triantaphyllidès sur la base de la *Paraphrase* de Théophile et des *Novelles* de Justinien est un exemple en ce sens<sup>31</sup>. Parmi ces termes des mots comme *κανστρέσιον*<sup>32</sup> (*πεκούλιον*) — opposé au *παγανικόν* (*πεκούλιον*) — *τὸ φροσσᾶτον*, *τὸ πριμίπιλον* (*annona militaris*) se sont assurés une longue existence<sup>33</sup>.

La terminologie du *Νόμος γεωργικός*<sup>34</sup>, dont le style est très proche de la langue parlée, comprend quelques mots d'origine latine ou formés en grec à l'aide des éthymons ou des suffixes latins, qui sont aussi attestés par d'autres textes byzantins. Il s'agit des mots *ἔξτραόρδινα*<sup>35</sup>, *ὄριον*<sup>36</sup> (*horreum*), *πᾶλος*<sup>37</sup> (« pieu »), *πραῖδα*, *πραιδεύειν* (*πραῖδαν ποιεῖν*)<sup>38</sup> *φόλλεις*<sup>39</sup>, *φουρκίζειν*<sup>40</sup>, *ἀγελάριος*<sup>41</sup>.

Le mot *ἀγελάριος* est un des dérivés grecs à l'aide du suffixe d'origine latine *-άριος* très productif à l'époque byzantine<sup>42</sup>. Ce sont les nombreux emprunts latins en *-arius* qui ont consolidé la position de ce suffixe en grec<sup>43</sup>. Il est à remarquer que le mot *ἡ προπριεταρία* (*proprietas*) qui figure dans le vocabulaire juridique byzantin<sup>44</sup> a été créé avec le même suffixe, par analogie avec *proprietaryus*<sup>45</sup>.

<sup>30</sup> V. F. Viscidi, *op. cit.*, pp. 18–22.

<sup>31</sup> V. C.-C. Triantaphyllidès, *op. cit.*, pp. 18–22.

<sup>32</sup> Pour l'assimilation du *n* avant *s*, ainsi que pour l'écriture inverse, à savoir *ns* pour *s*, v. H. Mihăescu, *La littérature byzantine*, I, p. 212.

<sup>33</sup> V. l'*Hexabible* de Harmenopoulos, XIV<sup>e</sup> siècle (éd. Heimbach).

<sup>34</sup> La date de la rédaction de cette loi se place suivant les spécialistes vers la fin du VII<sup>e</sup> ou au début du VIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>35</sup> V. NG § 19 (éd. Ashburner, *Zepi, op. cit.*, II, p. 66).

<sup>36</sup> V. NG § 68 (*ibid.*, p. 70). Pour d'autres graphies du mot en grec byzantin cf. S. B. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniker*, Göttingen, 1913, p. 115, 121; F. Viscidi, *op. cit.*, p. 21.

<sup>37</sup> V. NG §§ 51, 85 (*ibid.*, p. 69, 71). Sur le sens du mot dans le vocabulaire militaire, v. H. Mihăescu, *Éléments latins*, III, pp. 270–271.

<sup>38</sup> Il s'agit du « dommage causé par les bêtes ». V. NG §§ 25, 38, 48, 49, 53 (*ibid.*, pp. 67–69). Pour le vocabulaire militaire v. H. Mihăescu, *Éléments latins*, II, p. 164.

<sup>39</sup> V. NG § 62 (*ibid.*, p. 69).

<sup>40</sup> V. NG §§ 46, 47 (*ibid.*, p. 68). Dans l'*Épitome legum*, t. XLV, § 50 on trouve : *εἰς φούρκαν ἀναρτῶνται* (*Zepi, op. cit.*, IV, p. 577). L'*Épitome* a été rédigée vers 920 par un anonyme qui a mis à contribution les commentaires des antécédents. V. J. Mahrun, *Der Titel 50 der Epitome, Fontes Minores III*, Frankfurt am Main, 1980, p. 210.

<sup>41</sup> V. NG §§ 23–29 (*ibid.*, p. 67).

<sup>42</sup> V. H. Mihăescu, *Éléments latins*, I, p. 491.

<sup>43</sup> V. B. S. Psaltes, *op. cit.*, pp. 258–259. Beaucoup d'emprunts latins dérivés à l'aide du suffixe *-arius* se trouvent aussi dans les textes juridiques byzantins. Nous pourrions en citer : *βουλοντάριος*, *βολουπτάριος*, *κλαβικάριος*, (*καπικλάριος*), *παννικουλάρια*, *πιγμεντάριος*, *σιλγνάριος*.

<sup>44</sup> V. C.-C. Triantaphyllidès, *op. cit.*, p. 271. V. aussi *Basilica*, III, l 29, t 1, sch. n. IV 559 sq. p. 357 (éd. Heimbach. V. ci-dessus, n. 11).

<sup>45</sup> V. un exemple similaire chez N.-Ş. Tanaşoca, *J. Lydus et la Fabula latine*, RESEE, VII (1969), n<sup>o</sup> 1, p. 237 et n. 22 : *plantipes* = *πλανιπεδαρία*.

Entre les mots latins du vocabulaire usuel attestés par les textes juridiques on pourrait retenir : βιβάριον<sup>46</sup>, βορδόνιον<sup>47</sup>, κανδήλαβρον<sup>48</sup>, κιβάρια<sup>49</sup>, κινστέρινα<sup>50</sup>, προπινα<sup>51</sup>, σκάλα<sup>52</sup>.

On trouve aussi quelques composés hybrides comme : σιλιγιοπράτης<sup>53</sup>, σκαλουργός<sup>54</sup>, ταβλοδόχος<sup>55</sup>, φισκοσυνήγορος<sup>56</sup>.

Nous allons arrêter ici la liste des exemples, car le but de ces pages n'est que de mettre en évidence le grand intérêt des matériaux linguistiques offerts par les textes juridiques et non pas de les épuiser dans leurs données concrètes.

Quant à l'influence latine sur le vocabulaire juridique byzantin il y a encore beaucoup d'aspects peu étudiés. Cette influence ne s'est pas bornée aux emprunts ; elle compte bon nombre de calques linguistiques qui n'ont été qu'en partie révélés par la littérature spécialisée<sup>57</sup>.

Les modalités concrètes par lesquelles la langue grecque a enrichi son vocabulaire juridique pour arriver à se substituer à la langue latine comme langue du droit est l'un des sujets qui attendent encore leur chercheur<sup>58</sup>.

<sup>46</sup> V. *Basilica*, V, 1 50, t 2, § 2, p. 48.

<sup>47</sup> *ibid.*, IV, 1 44, t 3, § 60, p. 383.

<sup>48</sup> *ibid.*, t 13, § 3, p. 415. V. aussi F. Viscidi, *op. cit.*, pp. 40—41.

<sup>49</sup> *ibid.*, II, 1 13, t 2, sch. h II 109 sq. V. aussi H. Mihăescu, *La littérature byzantine*, I, p. 209.

<sup>50</sup> *ibid.*, V, 1 60, t 12, § 21, p. 470.

<sup>51</sup> *ibid.*, V, 1 60, t 21, § 25 et sch. f. VII. 495, p. 637. Cette forme du mot doit être mise en rapport avec le verbe *propinare* (= προπίνω), « boire à la santé de qqn. ». V. L. Quicherat, *Dictionnaire latin-français*, Paris, 1882, p. 946.

<sup>52</sup> V. *Basilica*, V, 1 58, t 2, § 19.

<sup>53</sup> *ibid.*, 1 60, t 12, sch. e VII. 348, p. 499.

<sup>54</sup> *ibid.*, 160, t 9, glosse, p. 424.

<sup>55</sup> *ibid.*, 160, t 8, sch. a VII. 233. V. aussi F. Viscidi, *op. cit.*, p. 38.

<sup>56</sup> *ibid.*, I, 1 6, t 1, § 109. V. aussi R. Cavenaille, *Quelques aspects de l'apport linguistique du latin*, p. 199.

<sup>57</sup> V. L. Hahn, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten. Mit besonderer Berücksichtigung der Sprache. Bis auf die Zeit Hadrians*, Leipzig, 1906 ; H. J. Mason, *Greek Terms for Roman Institutions* (American Studies in Papyrology, 13), Toronto, 1974.

<sup>58</sup> Nous nous bornons ici à signaler l'emploi du participe substantivé pour le nom d'agent : ὁ διαθέμενος = *testator* ; ὁ μισθώσας = *locator* ; ὁ μισθωσάμενος = *conductor* ; ὁ νεμόμενος = *possessor*, etc.

V. Enrique García Domingo, *Latinismos en la kotné (en los documentos epigráficos desde el 212 a.J.C. hasta el 14 d.J.C.)*. *Grammática y léxico griego-latino, latino-griego*, Burgos, 1979, p. 249.

## OUTILS ET TRAVAIL DANS LES BALKANS DU XIII<sup>e</sup> AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

ANDRÉ GUILLOU

(Paris)

Bien avant les structuralistes et les sémiologues, les archéologues et les spécialistes d'ethno-anthropologie nous ont appris le grand nombre d'informations que pouvaient nous fournir, à nous historiens, les outils : ceux-ci, en effet, non seulement nous parlent d'eux-mêmes et de leurs fonctions, mais ils nous font connaître la société qui les a produits, son niveau technologique et son niveau économique, son organisation et ses croyances. Et plus le contexte de référence s'élargit, plus clairement peut-on déterminer les aires d'expansion de l'outil et plus s'enrichit le signifié de l'outil.

Un discours sur les outils se développe donc toujours sur deux plans bien distincts : l'un est relatif à leur capacité de servir à quelque chose, de fonctionner, l'autre à leur capacité de dire quelque chose, d'être des signes.

Et nous nous trouvons ainsi mêlés à un processus de connaissance au second degré. C'est que l'information donnée par les outils concerne la manière dont les producteurs de ces objets ont conçu et organisé le monde et sont intervenus sur lui. « Lorsque le premier homme pécha, eut conscience de sa faute et fut pour son bien réprouvé par Dieu, il connut la honte et la pudeur et songea donc à couvrir sa nudité ; il usa de toute son adresse et, sa raison aiguillonnée par Dieu, il inventa l'art de coudre, en assemblant pour lui des feuilles de figuier avec des épines d'arbres ; à la même occasion, rendu à nouveau ingénieux par Dieu, il apprit à faire des tuniques avec l'écorce des arbres. Au témoignage de l'Écriture, Caïn inventa l'agriculture, Abel l'art ou la science du berger... Parce qu'ils vivaient dans la terreur, Caïn et sa postérité inventèrent pour leur sécurité d'autres arts, comme par exemple l'art du charpentier, la taille des pierres, l'art de forger, la musique ; l'art du charpentier pour faire des tentes, des portes et des toits, se protégeant eux-mêmes et protégeant leur bétail ; l'art de tailler la pierre pour bâtir des maisons et des villes, en prévision de leur sécurité et de leur défense ; l'art de forger pour pratiquer l'agriculture, pour fendre la terre avec la charrue (arotron), moissonner les épis avec des faucilles (machairai) et aussi pour fabriquer des flûtes et d'autres instruments ; la musique, pour veiller la nuit au son des flûtes, des cithares et des chants, afin de sauvegarder eux-mêmes et de sauvegarder leur bétail du dommage causé par les bêtes sauvages ». Ainsi s'exprime un écrivain byzantin du VI<sup>e</sup> siècle, Cosmas Indicopleustès, dans sa *Topographie chrétienne* (trad. W. Wolska-Conus, Paris, 1968, t. I, p. 512).

En un sens, les outils sont donc une sorte d'information cristallisée, un résultat tangible de l'intervention de l'homme sur le monde. C'est pour cette raison qu'ils peuvent, à l'évidence, nous fournir ou nous suggérer des renseignements beaucoup plus complexes qu'on pourrait le supposer, et par leur aspect purement fonctionnel, nous expliquer certains traits de l'organisation et de la conception du monde qui, sans eux, nous échapperaient : ce sont les besoins privilégiés par tels outils, les actes et les gestes concernés, les rythmes de la vie, les hiérarchies sociales implicites dans certains objets, les modes de production impliqués par certains produits. Car l'usage d'un instrument est lié, le texte de Cosmas l'affirme, à un point de vue précis sur le monde.

Ce qui nous importe donc, ce n'est pas seulement l'outil comme signe de lui-même, exécution d'un modèle mais l'outil en tant qu'il est capable d'effectuer une opération déterminée, donc l'outil lui-même, utilisé et utilisable, discriminant face à la réalité et à la nature. En somme, si nous pensons que, même dans le cas le plus élémentaire, les outils les plus simples, au moment où on les emploie, divisent les opérations possibles sur le monde en deux grandes classes complémentaires, celles que tel outil peut effectuer et les autres, il devient clair, me semble-t-il, que tout outil est bien instrument discriminant, opération sélective liée à une conception du monde, à un mode de l'appréhender et de s'orienter en lui.

De ce point de vue, les outils nus et fonctionnels se prêtent à être étudiés pour les choix et les idées qu'ils véhiculent. Uniques instruments possibles pour effectuer des opérations si fréquentes et si diffuses qu'elles en paraissent alors nécessaires, indispensables. Certains besoins apparaissent aussi essentiels, d'autres secondaires, certains objectifs souhaitables, et le monde ordonné selon l'unique ordre possible : celui de l'outil.

Si on part de la nature du travail en général, on peut montrer comment dans une évolution historique et dans les diverses formes de société, comme dans les divers modes d'activité, chaque moment, chaque aspect du travail se divisent en actions diverses, trouvent une spécificité sociale, se distinguent en fait l'un de l'autre au point de devenir caractéristiques d'une catégorie d'individus.

Si nous admettons que la vie de l'espèce humaine passe par le travail, maîtrise de la nature, le processus de travail sera considéré comme une activité tendue vers un but et aussi comme une unité organique d'activité consciente ayant pour fin de réaliser ce but. Le physique et le spirituel, le travail musculaire de la main et du corps, l'imagination, l'intellect, la volonté, seront donc étroitement mêlés dans le travail et c'est seulement cette unité qui permet le processus du travail.

La division entre travail intellectuel et travail manuel est une distinction historique, mais indépendamment de leurs formes socialement variables les activités manuelles et les activités intellectuelles se distinguent entre elles sur la base de leurs caractéristiques bio-physiologiques, l'activité manuelle ou physique étant surtout le résultat d'une énergie musculaire, tandis que l'activité intellectuelle est liée aux processus nerveux les plus élevés de l'homme.

En ce qui concerne les formes historiques de travail impliquées dans les mécanismes de production préindustriels, — ceux qui nous intéressent — c'est-à-dire la petite production paysanne et artisanale, la docu-

mentation et l'analyse de l'évolution historique de la division sociale de travail doit toujours tenir compte d'une double distinction : la distinction entre les fonctions de travail à prédominance manuelle et les fonctions de travail à prédominance intellectuelle, la seconde étant la distinction entre travailleurs manuels et travailleurs intellectuels.

Pour moi, au moins à première vue, la première des deux distinctions, entre les fonctions, semble être plus significative et plus importante que la seconde, s'il est exact, — comme je le pense — que les deux sortes de fonctions coexistent dans la personne de chaque travailleur, alors que la séparation des fonctions, comme propres à telle ou telle catégorie sociale, est moins nette. Ceci dit, il faut, aussi, tenir compte du fait qu'une division moindre du travail à l'époque considérée a comme conséquence une nette séparation entre travailleurs et non travailleurs.

On voit donc bien qu'il ne s'agit pas seulement de constituer des collections d'outils ou des cartes de diffusion de leurs variétés. Le musée et l'atlas ne peuvent être qu'un moment de notre démarche scientifique.

Il fallait commencer par recueillir les données et les mettre en forme. Le Centre de Recherches Historiques de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris a accepté de programmer, sur ma proposition, en 1978 une enquête sur les outils de l'Europe du Sud-Est du XIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'enquête a pour objet la collecte et l'exploitation d'informations concernant les outils servant à la production et à la transformation d'une manière de base, à savoir :

— les outils et l'outillage de la mine et de la métallurgie

— les outils de l'artisan (pour la culture, le travail du bois, de cuir, du tissu, etc. . .).

— les outils de la vie quotidienne, pour construire la maison, pour faire la cuisine, etc. . . Ainsi retenons-nous le mortier et le chaudron par exemple, parce qu'ils transforment les aliments mais pas les assiettes ni les plats qui ne servent qu'à les consommer.

D'autre part l'enquête exclut en tant que tels les outils scientifiques, l'outillage militaire, les outils et instruments de la navigation, l'outillage métrologique.

Le point de départ chronologique retenu est le XIII<sup>e</sup> siècle, il a semblé celui des premiers grands éclatements sociaux de ce monde grec du Moyen Age ; mais le cadre chronologique a été considéré de manière assez large pour que des références à l'époque antérieure soient possibles (je pense par exemple, aux compilations érudites du X<sup>e</sup> siècle). Le terme de l'enquête se situe en deçà de l'industrialisation et donc à des périodes variables suivant les régions considérées.

L'aire culturelle retenue est celle des Balkans, eu égard à la période examinée. Aire politique bien sûr dont on contrôle les informations par une série de sondages sur des marges italiennes et turques.

La collecte se fait sur plusieurs types de sources, mais je souligne qu'il s'agit de recueillir essentiellement et d'exploiter un matériel déjà acquis par les chercheurs et équipes de chercheurs qui collaborent à l'enquête, et non d'une recherche sur l'inédit ou l'inconnu. Les sources réunies ou



à réunir sont :

— les sources archéologiques (matériel trouvé dans des fouilles déjà publiées)

— les sources écrites : documents de la pratique juridique, inventaires, etc... en général documents d'archives, mais aussi traités, règlements, récits de voyages, etc.

— les sources iconographiques : manuscrits illustrés, fresques, icônes.

— les sources ethnographiques enfin : objets répertoriés dans les musées, résultats d'enquêtes achevées, etc.

L'enquête est menée par des archéologues, des ethnologues, des historiens, des historiens de l'art et des ethnolinguistes de Bulgarie, de Grèce, de Roumanie et de Yougoslavie.

Les résultats sont transmis au moyen d'une fiche-type établie collectivement et répondant à un double objectif : mise au point d'un dictionnaire, traitement informatique. Pour préserver l'exactitude des données, celles-ci nous parviennent dans la langue d'origine, à l'exception des fiches roumaines ; en effet les chercheurs roumains qui collaborent à cette enquête ont une maîtrise du français telle qu'elle leur permet de rédiger les fiches directement dans cette langue.

Les traductions, la constitution du dictionnaire, l'encodage et le traitement des données sont effectués à Paris.

Les renseignements collectés peuvent se regrouper autour de trois thèmes principaux :

1. Données relatives à l'identification de l'outil : nom en français, nom dans la langue d'origine, autres informations d'ordre sémantique, date et lieu de la découverte ou de la mention, datation de l'outil, prix, renvoi au fichier du collecteur, nom du collecteur, source utilisée (nature et références).

2. Description de l'outil : les différentes parties constitutives (éventuellement) avec leurs dimensions, poids, matières premières, la description simplifiée de la forme : par exemple « lame en forme de croissant avec douille tubulaire », décor, le cas échéant état de la conservation.

3. Fonction de l'outil : fonction principale, autres fonctions éventuellement, outillage complémentaire ou associé, attitudes de travail, résultats fonctionnels, outils comparables, milieu socio-économique d'utilisation.

Chaque fiche comporte une photographie ou un dessin de l'objet, sauf bien entendu pour les données provenant de sources écrites non illustrées.

Ces fiches subissent un double traitement qui répond au double objectif de l'enquête :

— constitution d'un dictionnaire illustré, les outils étant classés par pays. Le dictionnaire ne peut retenir qu'une partie des informations collectées à savoir le ou les noms de l'outil dans la langue d'origine, la traduction française proposée, lorsque cela est possible, les sources, les dates et les lieux d'emploi attestés (par ordre chronologique), la description de la forme et de la ou des fonctions de l'outil.

— L'encodage des données et le traitement informatique qui reprennent l'ensemble des données recueillies. Nous utilisons le langage FORCOD. Ce système permet d'employer les mots et certaines conventions de la

langue courante pour collecter des données, définir les termes et les structures qui résultent de leur emploi, commander ensuite le travail de traitement sur les données.

Dans la phase actuelle (je parle de juin 1980) nous avons compilé 4000 articles. Un article FORCOD est constitué par l'ensemble des informations contenues dans une fiche concernant un outil donné. Notre fichier a subi des traitements auxiliaires dont le but était la mise au point d'une masse d'informations correctes.

La succession des opérations est la suivante :

1. Programme EDSOURCE (édition de la source) ; ce programme a été utilisé pour la compilation et l'édition des informations recueillies par les collecteurs. Ces données traduites en langage FORCOD à partir des fiches descriptives envoyées par les chercheurs ont été perforées sur bandes magnétiques et constituent notre banque de données.

2. Programme CRSOURCE (correction du fichier source) ; ce programme a permis par phases successives d'établir un fichier de sources corrigées et la tenue à jour de celles-ci, les erreurs de transcription et de perforation pouvant être corrigées par suppression, remplacement, introduction d'articles, de lignes ou de fragments de lignes.

3. Programme CRMOTS, complémentaire du précédent permettent la correction systématique d'une information dans l'ensemble du fichier.

A ce stade, la banque de données est une banque d'informations qui sont prêtes à subir des traitements de préanalyse.

4. Programme PREANA (préanalyse). Ce programme permet d'analyser toutes les données contenues dans le fichier (noms des outils, leur origine, leur fonction, leurs formes, etc.) et de dresser un inventaire statistique pour chacune des informations. D'autre part, il permet d'obtenir la liste complète des mots utilisés pour chaque information et de préparer les dictionnaires préalables au transcodage du vocabulaire. C'est à l'aide de ces dictionnaires que l'on transforme les données recueillies en langage clair, en données affectées de codes binaires, seuls susceptibles d'être utilisés par l'ordinateur pour les opérations de tri ou de sélection de l'une ou de l'autre information. Le programme de préanalyse permet de restreindre l'analyse en fonction de critères de sélection croisés (au maximum 9), c'est-à-dire que pour le moment ce programme permet de classer les outils selon 9 critères de sélection combinés, par exemple les matériaux, le lieu, la date, la fonction, le milieu socio-économique, etc. C'est à l'aide de tris de ce genre que nous envisageons de préparer les dictionnaires transcodés. La mise au point des codes doit obéir à une logique définie en fonction des objectifs de l'enquête, et tenir compte des intérêts scientifiques des chercheurs engagés dans l'enquête. Par exemple si l'on envisage d'interroger l'ordinateur sur les activités de production d'une part et les activités de commercialisation d'autre part, on constituera deux grilles de codes, l'une regroupant toutes les données relatives à la production, l'autre toutes celles qui sont liées au commerce, si au contraire on veut comparer deux artisanats donnés, chaque grille regroupera l'ensemble des informations concernant l'activité considérée. Mais la transformation des informations en codes binaires étant définitive, le choix de la grille reste subordonné à la problématique qui sera retenue par les

chercheurs. Et ce choix doit être fait dès que l'on connaît le volume prévisible de l'information qui fera l'objet du traitement informatique.

J'ajoute qu'un programme de cartographie par l'informatique est actuellement en cours de mise au point et devrait être opératoire avant la fin de cette année civile.

Les fiches nous parviennent à un rythme régulier, actuellement 4 000 fiches ont été traitées, sur 6 000 collectées. Le volume total du fichier peut être très grossièrement évalué à 15 000 fiches.

Le personnel scientifique engagé dans ce programme comprend 54 chercheurs, salariés de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, professeurs et chercheurs employés de leurs académies pour les chercheurs des pays de l'est de l'Europe, qui ont accepté d'y consacrer une partie de leur temps, suite à des accords et conventions bilatéraux. Et je dois regretter ici la non-participation des institutions de Zagreb pourtant traditionnellement intéressées à ce type d'enquête. L'intervention de la Grèce ne peut être considérée comme complète sans la collaboration de vacataires spécialisés dont la charge financière nous incombe. Il en fut de même pour les fructueux sondages actuellement terminés dans les archives de Venise.

Le montant important des crédits nécessaires pour une telle opération se justifie par la limitation de sa durée fixée à trois ans.

On se propose donc :

1. De se donner d'abord un recueil de données. Pour l'aire choisie, les Balkans, des recherches ont été menées sur quelques outils, beaucoup d'informations ont été réunies localement sur certains ensembles, je l'ai dit, et je citerai par exemple le volume de Br. Bratanić, *Oraće sprave u Hrvata. Oblici, nazivlje, raširenje* (= Des instruments de labour en Croatie. Formes, appellation, diffusion), Zagreb, 1939 et l'*Atlas du folklore grec* (en grec) du Centre de recherches sur le folklore grec de l'Académie d'Athènes, dont le premier fascicule dû à Steph. D. Emellou et Gr. K. Démétrópoulou, paru à Athènes en 1975, contient un grand nombre de photographies et des cartes sur la charrue en bois et l'attelage, la charrue en fer et le labourage. Enquêtes localisées et partielles, auxquelles il faut ajouter les catalogues de musées officiels ou de collections privées, importants certes, mais qui ne permettent aucune élaboration de la moindre synthèse historique à partir de l'outil-source.

Le dictionnaire illustré, que nous sommes en train de rédiger, est donc le premier et indispensable recueil élémentaire de données à l'usage des lecteurs des textes anciens ou modernes, des ethnologues, des archéologues, des linguistes et des historiens de l'anthropologie.

2. Sur ce travail lexical de base, qui ne peut tenir compte que d'une partie des informations collectées, on se propose de greffer l'entreprise historique proprement dite.

Notre instrument est ici l'informatique avec le système FORCOD qui nous permet, grâce à l'homogénéité suffisante des données collectées, de procéder à un analyse thématique de celles-ci,

— une analyse horizontale dans l'aire géographique (par exemple la hache, son matériau, ses dimensions, ses dates connues, ses formes),

— une analyse verticale (par exemple la chronologie des apparitions et des disparitions dans l'ensemble de l'aire et dans telle région de tel outil).

Mais au-delà nous recherchons les techniques de la manufacture artisanale. C'est ainsi que la fonction de l'outil est d'abord examinée et qu'une attention particulière est portée aux outils à plusieurs usages ; les premiers résultats expérimentaux portent sur les outils du métal.

Cette étude des techniques placée dans leur aire géographique est accompagnée d'un examen des milieux sociaux où elles se développent. Elle doit conduire, dans l'étape suivante, à une étude biologique des conditions de leur pratique et à un tableau évolutif concret des conditions matérielles de travail.

Fallait-il s'en tenir à l'idée reçue d'une stagnation technologique dans les pays du sud-est de l'Europe jusqu'à l'aube de l'époque industrielle ? Ne peut-on soutenir matériellement l'hypothèse autorisée par certains textes de progrès au moins locaux ? En tout cas une histoire du travail, des conditions de l'exploitation, fondement de l'histoire sociale, passait par une telle enquête.

La lecture des travaux consacrés à la culture matérielle nous laissent une double impression : celle de la permanence de l'outil et celle de l'éternellement variable. Je ne pense pas que l'on puisse mettre un quelconque rapport entre une cabane néolithique et une maison byzantine de l'aire balkanique. La description d'un objet ou d'une opération de la culture matérielle est valable à l'intérieur d'un moment culturel donc dans certains conditions de temps et de lieu.

La culture matérielle ne peut être étudiée hors du temps et du lieu. Une comparaison diachronique ne doit pas fournir des réponses mais permet de poser des questions. Ceci veut dire que, dans le cas des outils de l'aire balcanique à l'époque considérée, nous devons avoir recours à une double série de sources : les sources archéologiques, auxquelles je rattache la documentation iconographique, le matériel linguistique, entendu comme la somme de toutes les informations écrites. L'intégration des deux séries pose de nombreux problèmes, qui ne sont pas évidents. Le premier est celui de la mise en parallèle des deux séries, le second met en cause les règles de l'évolution sémantique ; je veux dire : le moment historique auquel renvoie la terminologie, par l'analyse linguistique, correspond-il à l'ancienneté de l'outil ou de l'action nommée ?

Il ne s'agit pas de s'en tenir ici à un scepticisme négatif en ce qui concerne les sources écrites et non écrites. Au contraire. Toute notre enquête, au moment où nous sommes parvenus, tend à prouver que, s'il n'est pas possible de fixer des règles générales et sûres pour un usage cohérent des deux séries de données, écrites ou non, nous sommes dans l'absolue nécessité de les étudier conjointement.

La réalité est que les outils, les fonctions et les dénominations ont une vie solidaire : ils coexistent dans la culture et se conditionnent entre eux. Etudier les uns sans les autres est dangereux. Les étudier ensemble est complexe, pose de nombreux problèmes, toujours compliqués, crée plus de problèmes qu'il n'en résoud ; ce n'est certes pas la recette commode ni pour les linguistes ni pour les anthropologues ni pour les historiens. La méthode toutefois est nécessaire pour qui veut faire une recherche sérieuse sur l'histoire de l'homme dans le temps.

## NOTES EN MARGE D'UNE MONOGRAPHIE RÉCENTE CONCERNANT LA ROMANIE GÉNOISE

OCTAVIAN ILIESCU

Sous les auspices conjoints de la prestigieuse Ecole française de Rome et de la non moins réputée Società ligure di storia patria de Gênes (où le même ouvrage figure comme le XVIII<sup>e</sup>/XCII<sup>e</sup> volume de la nouvelle série de ses *Atti*), vient de paraître l'ample monographie consacrée par Michel Balard à l'histoire de la Romanie génoise, à partir de ses débuts au XII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1408/1410, années marquées par les troubles dynastiques ottomans consécutifs à la défaite de Bajazet à Angora (1402), d'une part, et par les changements internes enregistrés à Gênes même sous l'administration française du maréchal Boucicault (p. 8).

Entre ces limites chronologiques, l'auteur examine en premier lieu l'histoire de l'implantation et du développement des établissements génois en Romanie, en suivant de près les vicissitudes des relations byzantino-génoises. Les premiers contacts entre la république maritime ligure et Byzance ont lieu à l'occasion de la première croisade. Mais ce sera à peine en 1155 que Gênes obtiendra de la part de l'empereur Manuel I<sup>er</sup> Comnène une chrysobulle réglant les concessions que les deux parties se sont accordées mutuellement ; d'ailleurs, il semble douteux que les dispositions de ce traité aient été appliquées (p. 23—24). En effet, la principale concession accordée aux Génois par le basileus, à savoir la permission de fonder un établissement (*embolos*) à Constantinople ne se réalisa que probablement en 1160. Deux ans plus tard, en 1162, à la suite d'un conflit entre Byzance et les Pisans, ces derniers pillèrent et détruisirent le quartier génois de Constantinople, qui, à peine fondé, avait pourtant atteint un appréciable niveau de prospérité économique, vu le fait que les dommages infligés aux Génois par les actions des Pisans étaient évalués à 30 000 hyperpères (p. 25).

A partir de ce moment, l'auteur fait dérouler devant nos yeux la passionnante histoire de l'expansion économique et politique de Gênes en Romanie, ses succès éclatants obtenus par l'intrépidité et la persévérance des marchands ligures, ses revers également, dus aux conflits incessants qui opposaient les mêmes à Byzance et à leurs éternels rivaux : les Vénitiens et les Pisans. En voici d'ailleurs les principales périodes établies par l'auteur : I. de la première croisade à 1261 ; II. de 1261 à 1355 et III. de 1355 à 1409/1410 (p. 17—104). Basé sur une solide connaissance et une interprétation adéquate des sources médiévales, le plus souvent inédites, l'exposé de M. Balard abonde en jugements très pertinents, comme c'est le cas par exemple de l'appréciation accordée au célèbre

traité de Nymphée (1261), qui ouvrit, on le sait, aux Génois la voie vers une prépondérance économique en Roumanie; l'auteur le qualifie comme suit : « Acte anti-vénitien dans l'immédiat, le traité était en fait pour Byzance un acte anti-byzantin » (p. 45).

Il en résulte que les principaux artisans de l'édification de cette Roumanie génoise furent, en dehors des qualités innées que possédaient les marchands ligures, deux empereurs byzantins : Manuel I<sup>er</sup> Comnène et Michel VIII Paléologue. Le premier, emporté par son rêve de refaire l'unité de l'empire et cherchant à ce but l'alliance de Gênes, lui accorda la chrysobulle de 1155, qui scella le début de la pénétration génoise à Constantinople et en Roumanie. A son tour, Michel VIII Paléologue, désirant, après avoir usurpé le trône de Nicée, consolider sa légitimité par la reconquête de l'ancienne capitale de Constantin le Grand et obtenir à cette fin l'appui de la flotte génoise contre Venise, octroya à la Commune ligure le traité de Nymphée, qui devait réduire Byzance à la misère économique et à l'impuissance politique.

Après avoir reconstitué le cadre historique des relations byzantino-génoises, l'auteur examine les origines et l'organisation des établissements génois en Roumanie. On nous donne une définition lapidaire et très suggestive des moyens qui ont contribué à leur fondation : concession impériale, conquête de marchands ou conquête des armes (p. 105). Le but constamment poursuivi par les Génois en Outre-Mer était de rendre leurs comptoirs progressivement autonomes vis-à-vis des autorités locales, byzantines ou mongoles. Ce but fut réalisé vers 1350 à la fois à Péra, à Caffa, à Chio et à Phocée (p. 105).

Parmi les établissements génois fondés en Roumanie, l'auteur distingue en premiers lieu trois grands comptoirs dont le développement le préoccupe davantage : Péra, Caffa et Chio. En effet, après avoir précisé les origines de chacun (p. 105—126), l'auteur leur consacre la deuxième partie de son livre tout entière (p. 177—494).

En dehors de ces « trois autres Gênes », selon l'heureuse expression de M. Balard, l'auteur examine assez rapidement (p. 127—175) la fondation et l'histoire des autres établissements génois en Roumanie, groupés dans l'ordre géographique suivant : I. le littoral pontique de l'Asie mineure ; II. les régions du Bas-Danube ; III. le nord de la mer Noire et la Gazarie génoise et IV. les mers Egée et Ionienne. Certes, tous ces comptoirs ne jouissaient pas de la même importance ; néanmoins, ils constituaient ensemble un puissant réseau d'escales sur lesquelles s'est progressivement édifié un véritable système colonial génois. A la tête de ce réseau économique de Gênes dans l'Orient byzantin, l'auteur place les « trois établissements qui rassemblent les plus fortes communautés de Génois d'Outre-Mer et centralisent les activités commerciales : Péra, Caffa et Chio » (p. 175).

Naturellement, du point de vue des historiens roumains, un intérêt tout particulier présente la manière dont M. Balard aborde l'histoire des établissements génois dans les régions du Bas-Danube (p. 143—150). Aussi nous sera-t-il permis d'insister un instant à ce propos ; tout en suivant l'exposé de l'auteur là-dessus — il nous avait déjà offert, il y a quel-

ques années, les premiers résultats de ses études consacrées à ce sujet<sup>1</sup> — nous désirons y apporter çà et là les commentaires qui nous sembleraient être utiles.

Tout d'abord, l'auteur nous présente une image un peu décevante des régions du Bas-Danube : « point de routes caravanières, ni de rades bien protégées, mais un lacis de cours d'eau et de limans se perdant dans de vastes étendues marécageuses. Les conditions naturelles ne paraissaient guère favorables à l'exercice d'une activité commerciale » (p. 143). On peut pourtant se demander si cette image, en dépit de sa force évocatrice, correspondait-t-elle réellement à l'aspect hydrologique et aux conditions économiques de cette région, aux XIII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles. Car alors, pour quoi les Génois s'intéressèrent-ils, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, à ces régions, où ils fondèrent même des colonies ? Parce que non seulement l'arrière-pays était constitué de grands domaines qui pouvaient fournir des produits agricoles indispensables aux marchands génois, comme le pense M. Balard, mais il s'agissait en premier lieu d'obtenir l'accès au trafic continental offert par l'important axe de commerce que représentait le Danube, même depuis l'antiquité gréco-romaine. Pour ne remonter qu'à l'époque byzantine, il suffit de rappeler ici l'intérêt permanent que Byzance a toujours accordé, jusqu'en 1351—1352, au maintien de ses bases de la région du Bas-Danube, qui lui assuraient non seulement une position stratégique, mais aussi le ravitaillement de la capitale. L'importance économique du Bas-Danube avait été découverte en 971 par le prince russe de Kiev, Sviatoslav, qui pour ce motif désirait s'établir dans ces régions<sup>2</sup>. D'ailleurs, les Génois eux-mêmes ont dévoilé l'intérêt majeur qu'ils accordaient au trafic sur le grand fleuve, en obtenant en 1379 un privilège de la part du roi Louis I<sup>er</sup> de Hongrie, qui leur permettait de se rendre avec leurs marchandises « per aquam Danubii et per terram veniendo de Orsuva<sup>3</sup> versus Temesvar<sup>4</sup> usque Budam<sup>5</sup> ». C'était sans doute dans l'intention de s'assurer la maîtrise du trafic danubien que les Génois avaient choisi vers 1280 Vicina, siège d'un métropolitain byzantin, comme emplacement de leur comptoir dans ces parages<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Michel Balard, *Les Génois dans l'Ouest de la mer Noire au XIV<sup>e</sup> siècle*, dans *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des Études byzantines Bucarest 6—12 septembre, 1971*, II, Bucarest, Ed. Academiei, 1975, p. 21—32.

<sup>2</sup> *Повесть временных лет* sous la rédaction de V. P. Andrianova-Peretz, Moscou—Leningrad, Ed. de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., vol. I, p. 246.

<sup>3</sup> Orșova, aujourd'hui dans le dép. de Mehedinți.

<sup>4</sup> Timișoara.

<sup>5</sup> *Historiae Patriae Monumenta. Liber jurium reipublicae Genuensium*, II, Turin, 1857, col. 855, c, 11—15 ; ce document, émis à Vishégrad, le 24 juin 1379, est d'ailleurs cité par M. Balard (p. 144), mais sous une date erronée : 1349 au lieu de 1379.

<sup>6</sup> Il faut d'autre part observer que le régime hydrologique actuel du Danube ne date que de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au Moyen Âge, le niveau des eaux du grand fleuve était considérablement plus élevé que de nos jours ; cf. en ce sens Gh. I. Năstase, « Peuce ». *Contribuții la cunoașterea geografico-fizică și omenească a Deltii Dunării în antichitate* (« Peuce », Contributions à la connaissance géographique-physique et humaine du delta du Danube dans l'antiquité), dans « Buletinul Societății române de geografie », 51, 1932, passim. À l'époque où les Génois établissaient leurs comptoirs dans cette région, le Danube se jetait en mer Noire par cinq bras, à savoir, du sud au nord : Grosseto, San Giorgi, Aspera, Seline et Licostomo, tous les cinq étant navigables, sauf Seline et Licostomo, qui ne l'étaient pas pour des *linhs* (cf. Bacchisio R. Motzo, *op. cit.* infra, n. 8, p. 130—131).

Aucune référence, dans le livre de M. Balard, concernant la localisation de Vicina, le premier comptoir génois dans cette région, bien que cette question ait fait l'objet d'une longue discussion, reprise tout récemment à la suite des recherches archéologiques faites à Păcuiul lui Soare<sup>7</sup> — îlot danubien en face de Călărași — et grâce à la redécouverte du portulan Ms. Hamilton 396 de Berlin<sup>8</sup>. Les questions de géographie historique concernant les comptoirs danubiens seront amplement examinées par M. Balard dans une étude ultérieure<sup>9</sup>, où il se prononce en faveur de la thèse qui propose la localisation de Vicina à Isacceia<sup>10</sup>.

Au sujet de Vicina, l'auteur rappelle l'importance des actes rédigés en 1281 à Péra par le notaire génois Gabriele di Predono, bien connus depuis leur publication par G. I. Brătianu. En 1298, le consul Montano Embriaco y dirige la communauté génoise. A partir de 1316, à la suite d'un conflit entre le tsar bulgare Svetoslav (1300—1321 et non pas 1295—1322, p. 147) et les marchands génois, ces derniers ont été obligés, selon M. Balard, de quitter leur établissement de Vicina. Ils y sont de nouveau présents après la retraite mongole à la suite de la victoire obtenue par le voïvode André Lackfy (avec la participation des Roumains de Maramureș et de Moldavie, ajoutons-nous)<sup>11</sup> contre les Tatars. En 1351, Gênes sollicite à la communauté génoise de Vicina une contribution de guerre. Un consul local, Bartolomeo di Marco, en 1361, et un notaire après 1360 sont mentionnés par les actes du notaire Antonio di Ponzò. Les hyperpères *ad sagium Vecine* sont également cités vers 1361. Enfin, le déclin de la communauté latine de Vicina est attribué par l'auteur à l'expansion politique du despote Dobrotitch, qui se serait emparé d'une grande partie de la côte pontique au sud du Danube (p. 145). Mais il a été montré depuis quelques années que le pouvoir politique de ce despote

<sup>7</sup> Petre Diaconu, *Păcuiul lui Soare — Vicina*, dans « Byzantina », 8, 1976, p. 407—447, pl. 47—58, où l'on trouvera également toute la bibliographie antérieure relative à la localisation de cette ville « fantôme » du Moyen Âge.

<sup>8</sup> Elisaveta Todorova, *More about Vicina and the West Black Sea Coast*, dans « *Etudes balkaniques* », 2, 1978, p. 124—138. Daté de 1296, le portulan en question — Ms. Hamilton 396 de la Bibliothèque d'État de Berlin — a été intégralement édité en 1947 par Bacchisio R. Motzo, *Il Compasso da navigare. Opera italiana della metà del secolo XIII*, dans « *Annali dell' Università di Cagliari* », 8, 1947, p. 1—137, qui lui a dédié dans l'introduction (*ibid.*, p. I—CXXIX) une étude très documentée. Resté inaperçu dans les pages d'une publication de province, il revient à Elisaveta Todorova le mérite de l'avoir redécouvert. Au sujet du même portulan, cf. Octavian Iliescu, *Sur la composition sociale des villes portuaires de la région du Bas-Danube aux XIII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles. Pêcheurs, navigants, gens à terre*, dans les *Rapports de la Commission Internationale d'Histoire Maritime au XV<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques de Bucarest, 1980*, Paris, 1980, p. IV/15 n.2.

<sup>9</sup> Michel Balard, *Notes sur les Ports du Bas-danube, au XIV<sup>e</sup> siècle*, dans « *Südost-Forschungen* », 38, 1979, p. 4—6.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 6. Cette localisation doit être abandonnée aujourd'hui, car elle est infirmée par une mention sans équivoque du portulan de Berlin : « de Aspera a la città de Vecina CC millara sopra lo dicto flume » (Ms. Hamilton 396, f. 102; B. R. Motzo, *op. cit.*, p. 131), donc en amont de Cernavoda. Cf. Octavian Iliescu, *op. et loc. cit.*

<sup>11</sup> L'expédition a eu lieu en 1352/1353 ou 1354; à cette date, André Lackfy n'était pas encore voïvode de Transylvanie, mais seulement comte des Szeklers (v. *Histoire chronologique de la Roumanie*, Bucarest, Ed. științifică și enciclopedică, 1976, p. 74 et 390). Elle a eu comme effet la création de la marche de Moldavie, dirigée par Dragoș, seigneur roumain de Maramureș. Quelques années plus tard, en 1359, un autre seigneur roumain de Maramureș, Bogdan, obtiendra l'indépendance de ce pays roumain qui devenait par la suite la principauté de Moldavie. Cf. à ce sujet *Istoria României*, II, 1960, p. 169.



n'a jamais dépassé au nord la ligne qui part de Silistrie à l'est jusqu'au sud de Mangalia<sup>12</sup>. Ce n'est pas donc à cause de la guerre contre Dobrotitch — qui entravait l'activité commerciale des Génois par ses actions de course et piraterie en pleine mer — que ces derniers ont délaissé Vicina et transféré à Kilia le centre de leurs affaires dans les régions danubiennes (p. 145). Ce déplacement, opéré après la guerre civile à Byzance entre Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue (1341—1352), a été la conséquence directe de l'abandon définitif des dernières positions byzantines au Bas-Danube, passées sous autorité génoise<sup>13</sup>. D'autre part, compte tenu de la localisation de Vicina indiquée par le portulan de 1296 déjà cité, à savoir à 200 milles en amont de la bouche d'Aspera<sup>14</sup>, la position de Kilia était de beaucoup plus favorable, car elle était à la fois le débouché de la route valaque et de la route moldave.

Le comptoir génois de Kilia fait donc son apparition dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle; l'auteur considère que la distinction entre Kilia et Licostomo est désormais établie (p. 145). Précisons que cette distinction avait déjà été signalée par W. Heyd<sup>15</sup> et R.-H. Bautier<sup>16</sup>; mais les arguments décisifs en ce sens ont été fournis par les notations contenues dans un acte du notaire Antonio di Ponzò<sup>17</sup>. Pour M. Balard, Kilia est une « ville indigène entourée d'un fossé et accessible par une seule porte »; on nous donne également d'autres détails concernant son aspect urbain (p. 145—146)<sup>18</sup>.

Licostomo, sis dans une île, est un établissement fortifié (*castrum*), défendu de 1375 au moins jusqu'en 1402 par une petite garnison de mercenaires (p. 146). L'administration est confiée à un consul à Kilia en 1361, Bernabò di Carpina<sup>19</sup>, tandis qu'à Licostomo, on signale de 1373 à 1384 des consuls et des *gubernatores insulle Licostomi*, ces derniers dirigeant la mahone locale qui était chargée de défendre l'activité des marchands génois contre Dobrotitch (p. 146—147). L'auteur constate que les mentions se rapportant à Kilia disparaissent après 1370, ce qui l'amène à suggérer que les Génois auraient trouvé un refuge durable à Licostomo

<sup>12</sup> Octavian Iliescu, *A stăpînit Dobrolici la gurile Dunării?* (L'autorité politique de Dobrotitch s'est-elle étendue jusqu'aux Bouches du Danube?), dans « Pontica », 4, 1971, p. 371—377; cf. Alexander Kuzev, *Zwei Notizen zur historischen Geographie der Dobrudža*, dans *Studia balcanica*, 10. *Recherches de géographie historique*, Sofia, 1975, p. 124—135 : II. *Die letzten Grenzen des Despotats in Dobrudža*.

<sup>13</sup> Cf. Șerban Papacostea, *op. cit. infra*, p. 75.

<sup>14</sup> Bacchisto R. Motzo, *op. cit.*, p. 131.

<sup>15</sup> W. Heyd, *Histoire du commerce au Levant au Moyen Âge*, trad. française par Furey-Reynaud, I, Leipzig, 1885, p. 533 n. 2.

<sup>16</sup> Robert-Henri Bautier, *Notes sur les sources d'histoire économique médiévale dans les archives italiennes*, dans « Mélanges d'archéologie et d'histoire » (Ecole française de Rome), 60, 1948, p. 188.

<sup>17</sup> Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360—61)*, Gênes, 1971, p. 130—131; Octavian Iliescu, *Localizarea vechiului Licostomo* (La localisation de l'ancien Licostomo), dans « Studii. Revistă de istorie », 25, 1972, p. 440—441 (le texte de cette étude, rédigé en 1965 et remis à la rédaction de la revue citée en 1967, devait paraître en 1968; cf. *ibidem*, p. 435, n. et p. 459).

<sup>18</sup> Au sujet des aspects urbains de la ville de Kilia, voir également Octavian Iliescu, *Chilia în veacul al XIV-lea* (Kilia au XIV<sup>e</sup> siècle), dans « Peuce », VI, 1977, p. 243—246.

<sup>19</sup> Signalé par les actes du notaire Antonio di Ponzò; Geo Pistarino, *op. cit.*, p. 35, 51, 66, 77. D'autres actes du même notaire, découverts ultérieurement par M. Balard, font mention, pour l'année 1360, d'un autre consul génois à Kilia : Antonio di Castello; Michel Balard, *Notes sur les Ports du Bas-Danube au XIV<sup>e</sup> siècle*, *loc. cit.*, p. 6.

(p. 147). A notre avis, le fait est exact, mais la retraite génoise de Kilia à Licostomo a été déterminée par l'expansion économique et politique de la Valachie vers les Bouches du Danube et la prise de Kilia par le voïvode roumain Vlaïcou<sup>20</sup>.

Moncastro, l'ancien Maurokastron byzantin (appelé également Asprokastron, en roumain Cetatea Alba, avec la même signification), est devenu très tôt un centre d'affaires pour les Génois, qui y sont présents dès 1290 (p. 147). En 1315, les marchands génois de Moncastro subissent des dommages assez importants provoqués par le tsar bulgare Svetoslav, ce qui détermina la Commune de prendre, entre autres mesures, la décision d'interdire à ses ressortissants toute activité commerciale dans cette ville. Cette activité devait être reprise vers 1339, à la suite de l'importance acquise par la route de Lwow, qui débutait ici même. L'auteur estime que le comptoir génois de Moncastro n'a jamais eu une administration propre. Devenue commune autonome, la ville passe vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle sous la domination de la principauté de Moldavie. Moncastro connaîtra sa plus grande prospérité au XV<sup>e</sup> siècle, grâce au développement de la route moldave (p. 148).

L'auteur nous présente le caractère mélangé de la population qui s'adressait aux services des notaires génois instrumentant dans les comptoirs danubiens et souligne l'importance du volume d'affaires conclues sur place. Économiquement, ces comptoirs étaient attachés plutôt à Constantinople et à Péra qu'à la Gazarie et à Caffa. Ils détenaient en même temps un rôle politique, car les routes valaque et moldave qui y débouchaient offraient à Péra et à Caffa la seule liaison possible avec l'Europe Centrale. Et l'auteur conclut que les pays du Bas-Danube ont attiré les Génois jusqu'aux derniers jours de leur présence en Gazarie (p. 150).

La question d'une autonomie locale des comptoirs génois établis dans les régions danubiennes n'est pas posée par l'auteur dans son livre. En revanche, il la pose, pour le XIV<sup>e</sup> siècle seulement, à l'occasion de la publication d'une nouvelle étude parue tout récemment, où il lui donne une réponse négative<sup>21</sup>. Néanmoins, en ce qui concerne Kilia et Licostomo, à partir des années 1349—1358 ou 1351—1359, les historiens roumains sont d'avis que ces comptoirs, passés de l'autorité de Byzance aux mains des Génois, ont joui d'une certaine autonomie locale<sup>22</sup>. En effet, après la retraite mongole vers les steppes nord-pontiques en 1352/1358, d'une part, et après la disparition totale de la flotte byzantine de la mer Noire en 1351, d'autre part, un vacuum politique est né dans la région des Bouches du Danube ; les Génois en profitèrent, chassant les Byzantins de Kilia et de Licostomo et assurant par la suite l'autonomie de leurs comptoirs locaux. C'est à ce moment qu'intervient le déplacement de leur centre économique de Vicina à Kilia, dorénavant investie également d'un rôle politique<sup>23</sup>. Quelques années plus tard, l'expansion économique et poli-

<sup>20</sup> Octavian Iliescu, *A la recherche de Kilia byzantine*, dans « Revue des études sud-est européennes » (ahr. RESEE), 16, 1978, p. 236.

<sup>21</sup> Michel Balard, *op. cit.*, p. 7—8.

<sup>22</sup> Cf. Șerban Papacostea, *De Vicina à Kilia. Byzantins et Génois aux Bouches du Danube au XIV<sup>e</sup> siècle*, dans RESEE, 16, 1978, p. 65—79, notamment p. 75—79 ; Octavian Iliescu *op. cit.*, p. 235.

<sup>23</sup> *Ibid.*

tique de la Valachie vers le littoral de la mer Noire mettra fin à cette autonomie des comptoirs génois danubiens, d'abord à Vicina et à Kilia, ensuite à Licostomo<sup>24</sup>.

La deuxième partie de la monographie de M. Balard est entièrement consacrée aux trois grands comptoirs génois d'Orient : Péra, Caffa et Chio. On y étudie en premier lieu la topographie et les aspects édilitaires de ces *trois autres Gênes*, comme les appelle l'auteur, à partir du noyau initial jusqu'à leur plein développement. On passe ensuite à des considérations d'ordre démographique et l'on étudie la présence dans les comptoirs cités des principaux groupes ethniques. En premier plan, les Génois et les Ligures ; on examine la transformation d'un marché temporairement fréquenté par les Génois à l'état d'une colonie permanente. Ce processus varie, de Péra et Caffa d'un côté à Chio de l'autre : implantation progressive dans le premier cas, conquête mahonnaise dans le second (p. 254—264). Viennent ensuite les autres Occidentaux qui suivent les Génois dans les comptoirs de ces derniers (p. 264—269) et les Orientaux : les Grecs, assez nombreux, les Juifs, les Arméniens, les Turco-Tatars, les Syriens, les Russes, les Géorgiens. La politique génoise vis-à-vis de ces différentes ethnies est qualifiée de souple (p. 283).

Les esclaves sont nombreux, aux services des familles génoises de Péra, Caffa et Chio, où ils se mêlent à la population locale (p. 289—310) ; d'ailleurs, la condition des esclaves, considérés cette fois comme marchandise, sera de nouveau examinée dans la III<sup>e</sup> partie de la monographie (v. plus bas).

Dans le cadre de ces communautés urbaines, les rapports des collectivités étaient basés plutôt sur les différences sociales que sur l'appartenance à une certaine ethnie, bien que des conflits aient souvent éclaté — il fallait s'y attendre — entre les Génois et les Ligures d'une part et les autres groupes ethniques — grecs, juifs, arméniens ou mongols — de l'autre. En somme, la cohabitation a été presque toujours et partout la règle (p. 312—315). Le mélange linguistique impose naturellement l'emploi de nombreux interprètes<sup>25</sup>. On cite des exemples qui attestent la fréquence des emprunts linguistiques. D'autres aspects, à savoir les mariages mixtes et les contacts religieux, sont également examinés.

En ce qui concerne les rapports juridiques, l'auteur distingue deux situations différentes, selon qu'il s'agit de biens ou de personnes. D'habitude, il n'y avait pas de différences dans le régime des biens, du fait qu'ils appartenaient aux Génois ou à des membres d'une autre ethnie. Par contre, le régime juridique des personnes connaît les catégories suivantes : *cives*, *burgenses*, *habitatores*, *incolae*, *subditi* (p. 328). La catégorie de *cives* n'a pas besoin de précisions supplémentaires ; elle est reconnue aux Génois d'origine. En vertu de cette qualité, ils jouissent partout de tous les droits politiques et économiques. Lorsque les Génois s'établissent pour des séjours

<sup>24</sup> Octavian Ilicseu, *op. cit.*, p. 236.

<sup>25</sup> Dans son étude récemment publiée, M. Balard signale l'apparition à Kilia de la langue roumaine, marquée notamment par une mention de l'emploi d'un interprète traduisant un acte rédigé par devant le notaire Antonio di Ponzò *de lingua latina in romecha et de romecha in latina* ; l'auteur estime à juste titre qu'il s'agit en l'occurrence de la langue roumaine (*Notes sur les Ports du Bas-Danube...*, *loc. cit.*, p. 11). C'est sans doute, à notre connaissance, la plus ancienne mention de l'usage du roumain au Moyen Âge.

plus prolongés en Orient, ils obtiennent grâce à cette qualité des charges officielles dans l'administration locale.

La condition de *burgensis* est plus imprécise. Selon M. Balard, elle est décernée à des Génois d'origine et aussi à d'autres, membres des communautés orientales. A son avis, la distinction entre *cives* et *burgenses* serait faite par les *Sindicamenta* de Péra de 1402, où la qualité de *civis* est toujours associée à l'adjectif *Ianuensis*, tandis que celle de *burgensis* est complétée par la référence à Péra : *burgensis Peyre*, de même que l'on trouve des *burgenses Caffé* ou *Syi* (de Chio) ; on devrait citer encore les *burgenses Chili* et *Maocastri* (de Moncastro), mentionnés par les actes du notaire Antonio di Ponzò<sup>26</sup>. À l'avis de l'auteur, la qualité de *burgensis* aurait eu à Caffa un sens tout simplement topographique, servant à désigner l'habitant des bourgs, par opposition à l'habitant de la citadelle de la même ville (p. 329). Naguère, Heyd affirmait que la qualité de *burgensis* était accordée aux marchands occidentaux résidant dans l'empire byzantin<sup>27</sup>. L'application de ce terme pour définir la condition des Génois établis à Kilia ou Moncastro, où certainement, il n'y avait pas de bourgs, comme à Caffa, semble mettre en doute l'hypothèse avancée par M. Balard. En tout cas, la qualité de *burgensis* devait être distincte de celle de *habitor*, simple résidant, car, comme le remarque l'auteur, les *burgenses* pouvaient en principe participer à l'activité publique, sauf à Chio, où tous les droits civiques étaient réservés aux Mahonais (p. 329—331).

La participation des Orientaux aux activités économiques varie d'un comptoir à l'autre et selon le secteur où elle se déroule. Les Grecs, les Juifs et les Arméniens suivis par les Tatars sont les mieux représentés. Peu à peu, dans les comptoirs génois de l'Orient, une stratification sociale s'ébauche, où la fortune de chacun offre le seul critère distinctif ; naturellement, les Génois sont partout au sommet de l'hierarchie sociale (p. 334—354).

Un chapitre compact est consacré par l'auteur à l'étude des institutions qui gouvernaient la vie quotidienne dans les comptoirs génois de l'Orient (chapitre VI, p. 355—453). En 1251, on cite pour la première fois les *consules et vicecomites et rectores* des Génois à Constantinople (p. 355). De ce premier noyau administratif, datant probablement du XII<sup>e</sup> siècle, qui se développe considérablement à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, se constitue tout un système colonial. A Péra, à la tête du comptoir génois, se trouve un *podestat* : *potestas super Ianuenses in imperio Romaniae* (p. 359). Au début, tous les comptoirs génois de la mer Noire dépendaient du podestat de Péra ; depuis 1300, le consul de Caffa devient autonome et à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le pouvoir du podestat de Péra ne s'exerce plus que sur le consul de Sinope, les autres comptoirs de la mer Noire dépendant du consul de Caffa (p. 360). Le mécanisme administratif et judiciaire de Péra et de Caffa — dans ce dernier comptoir, un consul génois est attesté depuis 1281 — fait l'objet d'un examen approfondi (p. 359—376). A Chio, conquête d'une Mahone, on appliquait naturellement d'autres règles (p. 376—386).

<sup>26</sup> Geo Pistarino, *op. cit.*, passim.

<sup>27</sup> W. Heyd, *op. cit.*, p. 200—201, 220, 245.

Pour faire face à des situations exceptionnelles, on constituait dans les comptoirs génois de l'Orient des commissions spécialisées dont quelques-unes deviendront par la suite permanentes : *officium expensarum*, *officium monete*, *officium mercandie*, *officium provisionis*, etc. Les problèmes financiers sont soumis à la compétence des trésoriers, appelés *massarii*. On examine le mécanisme de la gestion financière à Péra et à Caffa, le volume et la répartition des dépenses et des ressources.

L'auteur nous présente ensuite le mécanisme de la justice dans les comptoirs génois, la compétence des représentants locaux de la Commune à Péra, à Caffa et à Chio, les règles de procédure en matière criminelle et civile. La défense des comptoirs génois en Orient est assurée en partie par la Commune de Gênes, en partie par leurs propres moyens. Enfin, le premier volume s'achève par un chapitre consacré à l'étude de la place des comptoirs génois dans le monde méditerranéen et de leurs relations avec l'Orient et la métropole. On y trouve un intéressant tableau qui reflète l'ordre de l'importance des magistrats génois en Orient vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ; le consul de Caffa l'emporte sur le podestat de Péra (p. 479).

Le deuxième tome de la monographie analysée ici est consacré à l'étude de l'exploitation économique de la Romanie. Guidé par une méthode irréprochable et mettant à profit un volume immense de renseignements offerts par les sources consultées, l'auteur nous présente successivement des aspects très variés, à commencer par les agents mêmes de l'activité commerciale (p. 505—531), passant ensuite aux transports maritimes (p. 533—598), où l'on trouve une intéressante description de différents types de navires et des détails non moins intéressants concernant leur utilisation ou des questions de droit maritime. L'auteur examine également les techniques commerciales (p. 594—641) ; plus exactement, il y est question d'une classification des différents contrats de droit commercial, enregistrés par les minutiers des notaires génois : la commande, la *societas maris*, le contrat d'achat <sup>28</sup>, le prêt, le prêt maritime, le contrat de change et la lettre de change, le contrat de nolisement, celui de l'assurance maritime, les reçus et quittances <sup>29</sup> et enfin, les mandats et procurations <sup>30</sup>.

Les problèmes monétaires présentent un intérêt tout particulier dans le cadre de l'activité commerciale que Gênes déploya en Orient. L'auteur remarque que, contrairement à Venise, la Commune ligurienne n'a jamais réussi à imposer sa propre monnaie dans les échanges internationaux. Après avoir évoqué les difficultés que comporte l'analyse de la circulation monétaire, l'auteur examine les rapports entre la monnaie génoise (livres de compte de monnaie courante) et l'hyperpère byzantin, ce dernier se trouvant dans un permanent déclin ; le *sommo*, unité de poids pour l'argent et l'aspre de Gazarie, c'est-à-dire la monnaie d'argent de la Horde d'Or et leurs rapports avec l'hyperpère et la monnaie génoise ; les autres aspres, parmi lesquels il convient de citer les aspres comnénats émis par l'empire de Trébizonde, les émissions des Il-Khans de Perse et des émirats turcs. Notons en passant la circulation à Caffa, en 1402, d'une monnaie d'or

<sup>28</sup> Le langage juridique préfère le terme de contrat de *vente*.

<sup>29</sup> Les reçus ou quittances (car les deux termes sont synonymes) représentent en réalité des preuves par écrit qui constatent l'extinction d'une obligation issue d'un contrat ; par conséquent, on ne saurait les inclure dans la catégorie des contrats.

<sup>30</sup> Les deux termes sont synonymes.

appelée *dangha* <sup>31</sup> (p. 335) ; il s'agit très probablement d'un *tankaḥ* d'or, monnaie frappée par les sultans de Delhi dont un exemplaire a été trouvé dans un trésor enfoui vers 1400 à Brăești, en Moldavie <sup>32</sup>. En mer Egée, outre l'hyperpère byzantin, on a recours très fréquemment à des émissions locales en or et en argent ou à des imitations locales du ducat d'or vénitien <sup>33</sup>. Rappelons à ce propos que les imitations chiotes du ducat de Venise ne sont pas rares dans les trouvailles faites en Moldavie <sup>34</sup>. A Chio et à Mytilène, c'est la monnaie vénitienne qui domine (p. 671). À côté de monnaies réelles, on faisait souvent appel à des monnaies de compte, comme c'est le cas, à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, de l'hyperpère même. Enfin, il faut mentionner également la monnaie génoise de la métropole, le génovin d'or et le gros d'argent dont l'insuccès sur les marchés orientaux est notoire. M. Balard explique cet échec non seulement par les difficultés financières et la politique monétaire peu cohérente de Gênes, mais aussi par la préoccupation essentielle des marchands génois qui était « de faire des affaires et peu importe la couleur et l'effigie des espèces servant de support aux activités commerciales » (p. 672).

Le volume des investissements en Roumanie et leurs fluctuations font l'objet d'un chapitre spécial, où les tableaux statistiques abondent en informations très précieuses (p. 673—700).

Dans les comptoirs d'Orient, les Génois ne participent presque jamais à la production directe des denrées locales, ni à l'agriculture, ni à la pêche ou à l'exploitation du sel provenant des lacs salés du nord de la mer Noire. Ils se contentent partout de mettre en valeur toutes les ressources locales par leur activité commerciale.

Les comptoirs génois rassemblent un grand nombre de gens qui y exercent de métiers très variés. L'auteur nous en offre les renseignements que l'on peut recueillir dans les minutiers des notaires génois.

Un chapitre bien fourni est consacré à l'étude des produits et des routes du commerce génois en Roumanie. Les produits commercialisés par les marchands génois sont classifiés comme suit : les épices et la soie, importés de l'Asie, notamment de l'Extrême-Orient ; les produits de la forêt, de l'élevage et de l'agriculture, à savoir : la cire et le miel, les cuirs et les fourrures, le coton, le blé et le mastic ; les produits miniers, l'alun et les métaux non ferreux ; finalement, les esclaves. En ce qui concerne la soie, l'auteur estime que la *seta di Chilea* mentionnée en 1288 n'a aucun rapport avec notre Kilia danubienne <sup>35</sup>, ce que nous avons déjà montré à une autre occasion <sup>36</sup> ; pour M. Balard, cette soie proviendrait des régions

<sup>31</sup> Cette mention se trouve insérée dans le registre de la *Massaria* de Péra, 1391, f. 70.

<sup>32</sup> Cf. Octavian Iliescu, *Une monnaie indienne du Moyen Âge, découverte en Moldavie*, dans *Studia et acta orientalia*, 4, 1962, p. 249—251.

<sup>33</sup> *Ducat* et non pas *séquin* (p. 658 n. 35 ; 671 n. 86) ; le dernier terme date du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>34</sup> Cf. Octavian Iliescu, *La monnaie génoise dans les pays roumains aux XIII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles*, dans le volume au titre bilingue, roumain et italien : *Colloquio romeno-italiano « I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV Bucarest 27—28 marzo 1975*, Bucarest, 1977, p. 167—169.

<sup>35</sup> Voir P. Racine, *Le marché génois de la soie en 1288*, dans *RESEE*, 8, 1970, p. 406—408, 418.

<sup>36</sup> Octavian Iliescu, *Contribuții numismatice la localizarea Chiliei bizantine* (Contributions numismatiques à la localisation de la Kilia byzantine), dans « *Studii și cercetări de istorie veche și arheologie* », 29, 1978, p. 206, n. 19.

de la mer Caspienne (p. 725). Par contre, la cire, le miel et le blé figurent parmi les produits des régions danubiennes, exportés vers Péra de Vicina ou de Kilia et Licostomo (p. 735 et 753).

Quant à la traite des esclaves, l'auteur constate que par sa position géographique, Gênes y occupe une place exceptionnelle (p. 785). M. Balard procède à un examen très poussé des questions diverses soulevées par cette activité. On nous présente une classification des esclaves suivant la couleur de la peau et l'origine ethnique, le sexe et l'âge. On y étudie également les variations de prix, le nombre et l'utilisation des esclaves à Gênes. Ce paragraphe s'achève par des considérations précisant la place occupée par Gênes dans la traite des esclaves au XIV<sup>e</sup> siècle.

Arrêtons-nous un instant et, envisageant l'origine ethnique des esclaves, remarquons que les sujets provenant des pays sud-est européens ne manquent pas d'être victimes de la traite, en dépit de leur appartenance à une confession chrétienne ; à une seule exception : les Grecs originaires de l'Empire byzantin *stricto sensu* (p. 797 et n. 46). Un tableau, très suggestif (p. 799—801), nous présente la répartition des esclaves à Gênes au XIV<sup>e</sup> siècle, groupés par sexe et origine ethnique ; on y trouve 90 esclaves sud-est européens, répartis de 1300 à 1409 comme suit : 51 Grecs, 18 Bulgares, 9 Hongrois, 6 Valaques, 4 Bosniens et 2 Albanais. Les Valaques y figurent seulement pour la période 1300—1320 (p. 800, tableau b) ; même si l'on tient compte du fait que les sources utilisées par M. Balard ne reflètent qu'une situation limitée à Gênes, la disparition des esclaves valaques après 1320 semble avoir été déterminée par des raisons politiques liées à la constitution des États roumains — la Valachie d'abord, ensuite la Moldavie — et la retraite mongole dont il a été déjà question plus haut.

Quelques mots sur les exportations génoises vers la Roumanie ; elles consistent en draps et toiles, en produits métalliques — le fer et les armes en premier lieu — et en produits alimentaires, notamment le vin et l'huile (p. 833—847).

Le réseau des routes du commerce romaniote fait l'objet d'un examen systématique dans la dernière section de ce chapitre. On y étudie d'abord l'organisation des marchés régionaux, dans l'espace pontique et dans l'espace égéen ; on suit les routes commerciales en Orient et en Occident et la principale voie directe qui reliait l'Orient et les Flandres (p. 847—868).

Enfin, le dernier chapitre du livre nous expose les résultats et les conséquences du commerce génois en Roumanie : conséquences économiques, sociales et culturelles. Et l'auteur conclut, en évoquant le développement de la Roumanie génoise et ses traits particuliers, très différents de ceux de la Roumanie vénitienne ; à son avis, Gênes ne réussit pas à créer un empire colonial et « l'échec d'un empire génois d'Orient est l'échec même de l'Etat génois » (p. 892).

Un grand nombre de cartes, tableaux et graphiques complètent la documentation extrêmement riche de cette monographie. La bibliographie,

elle aussi, est très large et au courant, même si quelques travaux plus récents, publiés en Roumanie, ont échappé à l'attention de l'auteur <sup>37</sup>. Les indices à leur tour permettent une consultation facile de cette belle monographie.

Certes, l'image de *La Romanie génoise* de M. Michel Balard, telle que nous avons tenté de l'esquisser dans cette discussion, est assez pâle et lacunaire. Mais l'intérêt éveillé par ce livre — qui fera sans doute date dans l'historiographie de l'espace sud-est européen — justifie, à notre avis, cette première prise de contact. Assurément, d'autres la suivront, dans le proche avenir.

---

<sup>37</sup> Par exemple l'étude déjà citée de Șerban Papacostea, *De Vicina à Kilia. Bizantins et Génois aux Bouches du Danube au XIV<sup>e</sup> siècle*, dans RESEE, 16, 1978, 65–79.



## MARCHANDS ITALIENS EN ORIENT AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE DE SAVONE À BYZANCE EN 1179

LAURA BALLETO  
(Genova)

Au XII<sup>e</sup> siècle de nombreux marchands italiens fréquentent le Proche-Orient et l'Orient européen, de la Terre Sainte à l'empire de Byzance. Ce sont surtout des vénitiens, génois, pisans, amalfitains, sans compter les habitants d'autres villes. Parmi eux il y a aussi ceux qui viennent de Savone, la seconde ville de la Ligurie pour le nombre de ses habitants et son importance économique. C'est à eux que nous dédions cet article, à la suite de la très récente publication du cartulaire d'Arnaldo Cumano et de Giovanni di Donato, dressé à Savone entre 1178 et 1188.

Un petit groupe de documents d'Arnaldo Cumano contient une série de repères, parmi les plus anciens, concernant les rapports entre la ville de Savone et Constantinople. Huit documents de ce groupe portent sur la période 9 février — 1<sup>er</sup> mai 1179 ; un seul est daté du 30 janvier 1180<sup>1</sup>. Tous se rapportent, sans doute, à la même expédition, celle d'un groupe de navires qui accomplit un voyage, à des buts commerciaux, au printemps de cet an, jusqu'à la capitale de l'Empire grec.

Le long règne de Manuel I<sup>er</sup> Comnène touchait à sa fin. Nous rappelons qu'il s'était marié en secondes noces avec Marie d'Antioche, fille de Raymond de Poitiers (qui après la mort de son mari, le 24 septembre 1180, exerça pendant quelque temps la régence sous le bref règne d'Alexis II) et que la présence d'une impératrice d'origine latine sur le trône byzantin devait être un des éléments de nature à favoriser le développement des rapports avec le monde occidental<sup>2</sup>. Manfroni écrit que « specialmente dopo la pace di Venezia del 1177, le due corti imperiali, se non si erano riconciliate, avevano però cessato dalle ostilità aperte, e la pace sembrava ristabilita in Italia<sup>3</sup>. Il commercio di Costantinopoli e di tutto

<sup>1</sup> *Il cartulario di Arnaldo Cumano e Giovanni di Donato (Savona, 1178—1188)*, Ministero per i Beni Culturali e Ambientali, Pubblicazioni degli Archivi di Stato, XCVI, Roma, 1978, tome I a cura di L. Balletto, tome II a cura di L. Balletto—G. Cencetti—G. F. Orlandelli—B. M. Pisoni Agnoli, docc. 153, 187, 197, 368, 504, 525, 526, 527, 531.

<sup>2</sup> En premières noccs Manuel I Comnène s'était également marié avec une femme occidentale : Berthe, fille du Conte Gerhard von Pulzibach.

<sup>3</sup> L'Auteur se réfère au contraste entre Manuel I et Frédéric Barberousse. Dans la lutte contre l'empereur allemand les Communes lombardes avaient cherché des défenseurs et des alliés non seulement dans le pape et le roi de Sicile, mais aussi auprès d'Henri II d'Angleterre et de l'empereur de Byzance : P. Classen, *La politica di Manuele Comneno tra Federico Barbarossa e le città italiane*, in «Popolo e Stato in Italia nell'età di Federico Barbarossa. Alessandria e la Lega Lombarda—Relazioni e comunicazioni al XXXIII Congresso Storico Subalpino per la celebrazione della fondazione di Alessandria—Alessandria 6/9 ottobre 1968», Deputazione Subalpina di Storia Patria, Torino, 1970, et aussi in «Rivista di storia, arte, archeologia per le province di Alessandria e Asti», LXXVIII—LXXIX, 1969—1970, Alessandria, 1970, pp. 263—280.

l'Impero era nelle mani degli Italiani, e se l'imperatore Emanuele aveva fatto qualche eccezione, egli favorì tuttavia lo stabilimento dei commercianti nostri nei suoi stati. . . Egli protesse perciò i nostri commercianti, ne favorì gli stabilimenti, si mostrò arrendevole alle loro domande, accolse i nostri venturieri, i nostri corsari nelle file dell'esercito e dell'armata. . . Sotto il suo governo crebbero a dismisura i coloni latini residenti a Costantinopoli, tanto che il panegirista di lui, Eustazio di Tessalonica, afferma che essi erano non meno di settantamila »<sup>4</sup>.

Dans le tableau de cette situation il convient d'insérer aussi, en ultérieure incitation à l'intervention des latins à l'Est dans les dernières années du règne de Manuel I<sup>er</sup>, l'expédition de Philippe, comte de Flandre, qui partit pour la Terre Sainte le 1<sup>er</sup> mai 1177, avec beaucoup de fantassins et beaucoup d'argent, et y fut accueilli en sauveur, en faisant jaillir à l'époque un large écho<sup>5</sup>.

Certainement, l'expédition marchande des savonais de 1179 vers ces terres d'outre-mer si éloignées ne fut pas la première. Nous apprenons, par exemple, à travers un document du 23 décembre 1178, qu'*Ansaldo Flandole* (ou de *Flandola*) s'est rendu à Bugée et il y a été tué par les sarrasins : il portait avec lui comme prêt-emprunt ou dans le but d'y tirer son gain, pour fonder une société ou une *accomandacio*, 11 livres de *Bonavida Pugno*<sup>6</sup>. Nous sommes informés d'une manière plus restreinte des voyages en Corse et en Sardaigne<sup>7</sup> et un compte rendu établi le 3 juillet 1178 entre *Amédée Montis* et *Ionata Godefredi, de navibus et societatibus*<sup>8</sup>. En même temps ou successivement nous sommes informés sur des placements en part de navires<sup>9</sup>; des voyages à Alexandrie d'Egypte et à Ceuta<sup>10</sup>, d'une *societas Sardinie* entre les frères *Anselme* et *Mangnemus*<sup>11</sup>.

Mais le document de 1179 constitue la première attestation d'une partance de navires en convoi à la destination de la capitale de l'Empire grec. Il ne résulte pas qui avait pris l'initiative, ni combien de navires savonais s'associèrent pour le long voyage. Les préparatifs ne durèrent pas moins de deux mois. Nous pouvons le déduire de l'acte notarié du 9 février 1179 où *Gandulfus Amedei* s'engagea envers Henri Ianuensis de lui créer une galée jusqu'aux Pâques prochaines (qui tombaient le 1<sup>er</sup> avril), avec les hommes (*noclerii, spanderii, pencetarii, vogatores*) et tout l'équipement nécessaire à la navigation. Montant demandé : 400 lires, Henri se chargeant des frais de nourriture pour les marins<sup>12</sup>.

*Gandulfus Amedei* est un personnage très important de Savone à cette époque : propriétaire de biens immeubles<sup>13</sup>, il fait part du groupe

<sup>4</sup> C. Manfroni, *Le relazioni fra Genova, l'Impero bizantino e i Turchi*, in « Atti della Società Ligure di Storia Patria », XXVIII, fasc. III, 1898, pp. 623, 624.

<sup>5</sup> P. Alphanéry—A. Dupont, *La cristianità e l'idea della crociata*, Bologna, 1974, p. 199.

<sup>6</sup> Doc. 119.

<sup>7</sup> Doc. 55, 395.

<sup>8</sup> Doc. 51.

<sup>9</sup> Doc. 276.

<sup>10</sup> Doc. 276, 296.

<sup>11</sup> Doc. 1074. Il ne manque pas de nouvelles sur le commerce maritime dans la mer Ligure : voir, par exemple, les documents 66, 93.

<sup>12</sup> Doc. 153.

<sup>13</sup> Doc. 72, 337, 453, 625, 988.

de citoyens qui, en octobre 1179, jurèrent les conventions entre la Commune et le marquis de Savone<sup>14</sup> et il compte, entre 1182 et 1183, parmi les consuls de la ville<sup>15</sup>. Le cartulaire de Me Cumano, au contraire, ne nous donne pas d'autres repères concernant *Henri Ianuensis*<sup>16</sup>.

*Rubaldus Detesalvi* et *Guillaume Grassus* partent pour Constantinople. Le 26 mars 1179, ils passent un contrat : Guillaume concède en prêt-charge à *Rubaldus* le montant de 50 livres<sup>17</sup> ; *Rubaldus*, à son tour, lui payera à Constantinople 150 perpères, un mois après l'arrivée, en lui donnant en gage sa part de la maison lui appartenant à Savone, *ubi est turris*<sup>18</sup>. Les 50 livres, en argent comptant, voyagent *ad risicum galee*, ce qui garantit Guillaume contre les pertes éventuelles au cours du voyage. Si le navire n'ira pas à Constantinople, *Rubaldus* devra rendre le montant le jour de la fête de Saint-Jean, c'est-à-dire le 24 juin.

Donc, le taux de change entre livres et perpères est calculé en faveur de la lire dans le rapport de 1 à 3. Mais il faut tenir compte dans cette affaire qu'il existe un but lucratif pour le changeur, de manière qu'on doit considérer ce taux plus bas, en sens absolu<sup>19</sup>. L'hypothèse que le navire n'aille pas à Constantinople pose une question : est-ce qu'il y a une éventualité que le voyage n'aurait pas absolument été accompli ? Ou bien ne serait-il arrivé à sa destination ? Ou bien aurait-il pris une direction différente, comme le voulurent la plupart des hommes qui y prenaient part ? Peut-être la clause du contrat en général veut considérer toutes les possibilités ; il émerge ici le sens de la précarité de ces expéditions à longue distance par mer, où autant le succès que l'insuccès sont posés sur le même plan, à chances égales.

C'est là le motif pour lequel les hommes faisaient leurs testaments. Nous en avons six rédigés entre le 18 février et le 1<sup>er</sup> mai 1179. Tout justement le 18 février *Obertus de Figareta* laisse héritières ses sœurs *Donella* et *Anne*, chargeant la première de payer *pro anima* du défunt deux tiers de 10 sous et la deuxième un tiers. Il laisse la maison dans le *castrum*, un grand arcile, un tonneau, un baquet, une partie de son vignoble de *Noxeto* à

<sup>14</sup> Doc. 533.

<sup>15</sup> Doc. 988, 1005, 1007, 1021, 1055, 1056, 1063, 1074, 1083, 1105, 1106, 1107, 1108, 1109, 1110, 1111, 1119, 1121, 1127. En novembre 1183 il emprunte d'Adèle, épouse de *Ionatha de Godefredo* (voir ensuite), qui agit pour le compte de son mari, le montant de 20 livres génoises, qu'il promet de rendre à Noël, en donnant en gage son propre vignoble de *Baiola*, que les autres deux pourront vendre, en cas de non-accomplissement, en raison de 10 sous par table : doc. 1126.

<sup>16</sup> Nous n'avons pas trouvé trace, pas même dans les cartulaires notariaux génois, publiés jusqu'aujourd'hui, à partir de celui de Giovanni Scriba jusqu'à celui de Lanfranco. D'ailleurs, si l'attribut de *Ianuensis* fut affublé à Henri pour indiquer, chez les savonnais, sa provenance, il est difficile d'accepter que ce surnom fût adopté à Gênes, où évidemment la désignation aurait été différente. Nous avons en vain consulté aussi les tablettes données, pour les années 1182—1191, par E. Bach, *La cité de Gênes au XII<sup>e</sup> siècle*, Copenhague, 1955, Appendice.

<sup>17</sup> Au sujet de l'emprunt maritime, souvent associé à l'échange, et sur les autres pratiques de l'organisation commerciale voir R. S. Lopez, *Les méthodes commerciales des marchands occidentaux en Asie du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, in *Sociétés et compagnies de commerce en Orient et dans l'Océan Indien* — Actes du huitième colloque international d'histoire maritime (Beyrouth, 5—10 septembre 1966), Paris, 1970, pp. 343—348, republié in R. S. Lopez, *Su e giù per la storia di Genova*, Genova, 1975, pp. 291—304.

<sup>18</sup> Doc. 187.

<sup>19</sup> Même si notre document ne donne pas de spécification, nous jugeons qu'il s'agit de la lire génoise.

*Donella*; un tonneau, un baquet et l'autre partie du vignoble à *Anne*; un autre arcile à *Girardus de Noxeto*; la remise des dettes à *Iordanus de Figareta* <sup>20</sup>. Bien que l'on n'a pas des données spécifiques, on a l'impression que notre *Obertus* appartient au milieu rural. Sans doute, il sort d'une localité de campagne : en effet, *Figareta* est située dans la vallée de Vado, tandis que *Noxeto*, où il possède un vignoble, doit être recherché dans le territoire de Legino, dans l'hinterland savonais <sup>21</sup>.

De plus loin encore dans l'hinterland, tout justement d'Olivola dans le Montferrat (aujourd'hui appartenant à la province d'Alexandrie), *Rainerius de Olivola de Monte Ferrato* s'est transféré à Savone. Sa présence à Savone est récente ou seulement temporaire, tandis que ses liaisons avec son pays d'origine sont toujours fortes, pour ne pas dire exclusives. Par son testament du 26 mars il lègue comme héritière universelle l'église de San Pietro di Ferrania, qui va toucher, partant 10 sous d'Asti et 95 sous de Pavie, qu'*Ascherius* du feu *Bernard de Genevoto* doit au testateur pour la dot de la mère du testateur même; un terrain *in Olivola* et un champ *in loco Fraxencello, ad Puteum*, qu'il possède en commun avec les fils du feu *Arnaud Aremberti*; 30 sous comme contre-valeur de la partie d'une maison à Asti, près de la Porte de Saint-Laurent, à laquelle sont co-propriétaires les chanoines de Sant'Aniano de *Castello de Asti*; un matelas et un oreiller, qui se trouvent chez *Pierre Vairati* à Asti <sup>22</sup>.

A la même date (26 mars) *Gandulfus* du feu *Bellonus de Super Portam* fait aussi son testament. Peut-être il n'a pas d'autres parents, sinon sa tante paternelle, *Iordana Casagna*, à qui il destine, pendant tout le temps de son absence, l'intérêt annuel de 20 % sur 4 liras, lui étant dues par *Pere Novel*, un actif boutiquier, propriétaire terrien et trafiquant en argent <sup>23</sup>. Si *Gandulfus* va mourir, sa tante *Iordana* va hériter la somme mentionnée ci-dessus (y compris le profit) et tous ses autres biens <sup>24</sup>. Il faut remarquer que le testament n'est pas limité aux expressions de dernière volonté, mais il contient aussi un acte étant juridiquement différent et qui aurait dû être confirmé par un acte notarié séparé : la destination temporaire du bénéfice pécuniaire constitué par l'intérêt du prêt à *Pere Novel*. Mais cette situation, en ce qui concerne le texte, n'est pas un cas unique dans le cartulaire de Me Arnaldo Cumano, qui représente une tradition notariale archaïque et non rigoureusement structurée <sup>25</sup>.

*Arnaud de Crusige* est préoccupé par l'éventualité que, lors de sa mort, sa femme puisse souffrir des torts et d'injustices. Par son testament du 27 mars il la laisse héritière de tous ses biens, sous obligation de payer 10 sous à l'église de San Dalmazzo *pro anima* du testateur; 2 sous à *Obertus Galea* et à ses fils; d'offrir le coffre neuf à Arnaldo scribe, c'est-à-dire à Me Arnaldo Cumano qui dresse le testament. En outre la femme s'enga-

<sup>20</sup> Doc. 525.

<sup>21</sup> Voir doc. 922 pour *Figareta* et doc. 10, 41 pour *Noxeto*.

<sup>22</sup> Doc. 526.

<sup>23</sup> Il possède une *butega* à Savone et quelques terrains; il achète et vend maisons et terrains; il a en location, avec *Matmonus de Cari*, un terrain de l'évêque; il fait du commerce d'argent: voir doc. 2, 170, 242, 244, 245, 273, 327, 328, 336, 351, 368, 380, 381, 411, 431, 523, 527, 619, 637, 686, 721, 740, 745, 794, 851, 852, 894, 959.

<sup>24</sup> Doc. 527.

<sup>25</sup> *Il cartulario* cit., tomo I, p. LXXX.

gera de laisser à son tour par testament à *Ionata de Gotefredo*, un personnage de remarquable importance à Savone (il fut aussi consul de cette ville), et à la femme du susdit la propriété de trois chèvres, si elles seront encore de sa propriété lors de sa mort. En échange des montants des legs, *Ionata* et *Obertus Galea* sont chargés de donner aide à la veuve du testateur *ad suas iustitias manutenendas* <sup>26</sup>. Incidemment, il faut aussi remarquer que cet engagement de la volonté d'autrui, établi ou, mieux dit, imposé par testament, n'est pas proposé comme une rémunération sûre d'un immédiat ou futur bénéfice, et il ne constitue non plus un acte bilatéral. Il exprime ce que le testateur désire, confie à la bonne volonté, presque à la reconnaissance des bénéficiaires que le testateur charge dans un certain sens avec la protection de sa femme. Le problème jaillit dans tout son poids, dans le cas des veuves, tout comme dans d'autres cas, par exemple celui des vieux n'ayant aucun soutien lorsqu'il n'y a pas de fils, de petits fils ou d'autres parents proches, tout comme dans le cas de l'épouse d'*Arnaud de Crusige*.

Très simple le cas de *Pancinus Fretego* du feu *Guillaume Minça*. Le 27 avril, sa femme est nommée héritière universelle, pourvu qu'elle ne se remarie pas. Mais les biens iront à la fille du testateur, lorsqu'elle va se marier (évidemment comme dot). Au cas où la fille va mourir avant l'âge de vingt ans, sans avoir eu d'enfants, les biens passeront à la veuve du testateur <sup>27</sup>.

Enfin, par son testament du 1<sup>er</sup> mai 1179 *Pierre Cavagnar* confie ses biens à son beau-père, *Aicardus de Monte Cugul, donec audierit de vita vel de morte* du testateur. Au cas de la mort de ce dernier, *Gandulfus Cavagnar* aura la moitié du vignoble *ad Lugum*, que Pierre a acheté du susdit, et il devra payer 20 sous *pro anima* du défunt, aux hôpitaux de Savone, partagés en parties égales. L'autre moitié du vignoble ira à la femme du testateur, avec les *conci* du susdit, à l'exception du lit et les accessoires (tels que paillasse, oreiller, le meilleur drap et le châlit) qui sont assignés à l'hôpital de la *Porta Buellaria*. Les *Domini Consortie* <sup>28</sup> vendront leur vignoble de *Racansi* : du produit de la vente ils payeront au beau-frère du défunt, *Gandulfinus*, fils de *Richa*, 20 sous, et qu'ils employeront l'argent restant pour les travaux de la route (la *Levata*) de la porte *Buellaria* <sup>29</sup>.

On doit rappeler que l'achat de la moitié du vignoble dont on parle dans le testament a été accompli à la même date que le testament, au même lieu et en présence des mêmes témoins, pour le montant de 3 livres, et que le vendeur, *Gandulfus Cavagnar*, est l'ex-beau-père de Pierre, père de la

<sup>26</sup> Doc. 504. Nous jugeons que notre Arnaud ne doit pas être confondu avec l'*Arnaldus Grassus de Crusige*, conf. aux documents 183, 846, 915, 937.

<sup>27</sup> Doc. 197.

<sup>28</sup> Au sujet de la *Consortia* voir A. Bruno, *L'ospedale di San Paolo e l'ospizio dei poveri del Santuario*, « *Bullettino della Società Storica Savonese* », I, 1898, 2-3, p. 54; id., *Per la storia della beneficenza pubblica*, « *Bullettino della Società Storica Savonese* », IV, 1901, p. 42; id., *Storia di Savona dalle origini ai nostri giorni*, Savona 1901, pp. 33, 130. Voir aussi G. A. Rocca, *Le chiese e gli spedali della città di Savona non più esistenti o che subirono modificazioni. Ricordi storici*, Lucca, 1872; G. Solari, *La tutela della sanità e dell'igiene nell'antico Comune savonese*, Savona, 1898.

<sup>29</sup> Doc. 531. On doit tenir compte que par le mot *Levata* on indiquait la route romaine, puisqu'elle était surélevée par rapport à la surface du sol.

première épouse de ce dernier ; *Aicardus Montis Cuguli* (père de la seconde épouse de Pierre) est présent en qualité de témoin <sup>30</sup>. Même ici on a nettement l'impression de se trouver dans le milieu rural, dans un cercle d'intérêts d'un même groupe familial, qui comprend des parentés de premier ou de second lit d'une même personne.

Parmi ces hommes en train de partir pour la capitale de l'Empire grec, il y en a un de Gênes et un autre de Montferrat. Les autres sont de Savone ou du territoire savonais. Quelqu'un se distingue des autres par l'argent qu'il possède ou par sa position sociale. Mais la plupart sortent — à notre avis — d'un milieu boutiquier ou paysan : il s'agit sans doute de gens modestes et, nous ne saurions dire s'ils s'engagent dans la flotte comme marins ou s'ils cherchent une meilleure situation au moyen de quelque trafic en outre-mer. Il résulte que quelques-uns de nos personnages sont rentrés à Savone en 1179—1181. Des autres on n'a plus de nouvelles. Sont-ils morts pendant le voyage ? Sont-ils restés à Byzance ? Ou s'agit-il de notre carence d'information documentaire ?

★

La démonstration que l'expédition a réellement eu lieu résulte du testament de *Pierre Anrici*, daté du 2 juin 1179 <sup>31</sup>. En effet, le testateur déclare qu'un capital de sa propriété, dont le montant est de 30 livres et 7 sous, se trouve entre les mains de son neveu qui est en train de les utiliser dans des buts commerciaux *in Romania*. Donc — comme nous le supposons — si *Bonusiohannes* a participé à l'expédition navale de 1179, on peut déduire que la flotte leva les ancres au port de Savone entre le 1<sup>er</sup> mai et le 2 juin 1179. D'un autre document, que nous allons mentionner sous peu, il résulte encore que les navires ne se sont pas dirigés directement vers le Levant : ils se dirigèrent d'abord vers la Provence, ensuite vers Portovenere, faisant probablement escale à Gênes, selon les règles de navigation en vigueur, conformément au traité génois-savonais de 1153 <sup>32</sup>.

Le 25 octobre 1179 *Guillaume Grassus* fait partie des citoyens savonais qui assermentèrent les conventions avec le marquis Henri de Savone <sup>33</sup>. Ce fait peut prouver que les navires étaient déjà rentrés de Byzance à condition qu'on puisse démontrer qu'il s'est réellement embarqué pour le voyage d'outre-mer. Il pourrait être aussi une question d'homonymie, dont nous parlerons ci-dessous.

D'ailleurs, on peut établir sûrement qu'en janvier 1180 les navires étaient déjà retournés dans leur patrie. En effet, dans ce mois on porte un différend devant les consuls de la ville, entre un personnage que nous connaissons déjà, *Rubaldus Detesalvi*, et un certain *Feta* ou *Fetta* qui avait été présent, en qualité de témoin, à la rédaction de l'acte notarié du 28 mars

<sup>30</sup> Doc. 200.

<sup>31</sup> Doc. 524.

<sup>32</sup> \* *Lignum exinde de Saona non ibit in pelago ultra Sardineam et ultra Barchinoniam nisi prius iverit in portum Ianue, et ex eo portu non exibat nisi cum maiori parte hominum Ianue, qui in ligno illo causa negociandi ire debeant, et in eodem portu ad discaricandum redibit* : *Codice diplomatico della Repubblica di Genova*, par C. Imperiale di Sant'Angelo, I, Ronia, doc. 236. Voir aussi I. Scovazzi—F. Noverasco, *Storia di Savona*, I, Savona, 1926, p. 181.

<sup>33</sup> Doc. 533 et aussi doc. 302.

1179 entre *Rubaldus* et *Guillaume Grassus* et qui en 1181 a été un débiteur insolvable de *Lambertus Luccensis* <sup>34</sup>. Au départ du convoi pour Byzance, *Feta* s'était porté fidéjusseur pour un *galeator* vis-à-vis de *Rubaldus*, pour le cas où le susdit se serait enfui pendant le voyage vers la capitale de l'Empire grec <sup>35</sup>. Cette éventualité s'étant par ailleurs vérifiée, *Rubaldus* appelle en justice *Feta* pour l'indemnisation pour les dommages provoqués. L'autre répond que sa caution ne couvrirait pas l'entier du voyage, mais seulement celui de Savone en Provence et de là à Portovenere (évidemment la désertion du *galeator* avait eu lieu après l'arrivée dans ce port). Il présente, pour le prouver, deux témoins, dont l'un déclare que l'affaire est justement ainsi que l'a dit *Feta*, tandis que l'autre affirme qu'il est en connaissance de cause seulement parce qu'il l'a appris de son camarade, sans avoir été présent à la stipulation des accords conclus entre *Feta* et *Rubaldus* (il s'agit donc d'accords verbaux, sans aucune sanction par écrit : mais ils étaient également valables, si prouvés par des tiers). Mais lorsque *Feta* s'aperçoit que la situation ne tourne pas en sa faveur, il s'éclipse pendant la nuit, se dirigeant vers la Provence : en son absence les consuls décrètent en faveur de *Rubaldus*, en condamnant *Feta* au paiement de 20 sous <sup>36</sup>.

Parmi les autres personnages que nous avons mentionnés, les suivants se sont retournés — ainsi qu'il résulte de nos documents — de Byzance à Savone, c'est-à-dire, outre *Rubaldus Detesalvi*, *Obertus de Figareta*, *Gandulfus* fils du feu *Bellonus de Super Portam*, *Pancinus Fretigo*, *Pierre cavagnar*, tandis que d'*Henri Ianensis*, de *Rainerius de Olivola de Monte Ferrato*, de *Arnaud de Crusige* on n'a plus de nouvelles et que nous sommes dans l'incertitude au sujet de *Guillaume Grassus* et *Buongiovanni*, neveu de *Pierre Anrici*. *Rubaldus Detesalve* ou *Detesalvi* figure, avec son frère *Unricus*, parmi les témoins à la rédaction des dernières volontés de *Pancius de Guasco*, en octobre 1181 <sup>37</sup> ; il se porte fidéjusseur, en décembre 1182, pour les consuls de Savone envers *Balduinus Rufus* au sujet d'un lot de futaines ; il prononce un jugement arbitral entre *Guillaume Bursella* et *Guillaume Preiascus* au sujet d'un terrain à Lavagnola <sup>38</sup>. *Obertus de Figareta* vend, le 30 octobre 1181, à *Girardus de Lamberto* de Legino la moitié de sa maison dans le *castrum* (il est presque certain qu'il s'agit de la même maison qu'il avait laissée à sa sœur *Donella* par le testament mentionné ci-dessus), pour le montant de 24 sous <sup>39</sup> ; il est présent, en qualité de témoin, à un acte notarié du 14 février 1182 <sup>40</sup> et il vend, le 22 mars 1182, à *Guillaume Nervilie* un vignoble de 29 *tabulae*, sis *ad Figaretam* pour le montant de 5 livres et 15 sous <sup>41</sup>. *Gandulfus*, fils du feu

<sup>34</sup> Doc. 363, 773. D'un acte du 19 juillet 1181 (doc. 845) nous parvenons à la connaissance du nom tout entier (s'il s'agit de la même personne) : *Obertus Fetta*.

<sup>35</sup> Sur la question des marins fugitifs voir S. Origone, *Marinati disertori da galere genovesi* (sec. XIV), in *Miscellanea di storia italiana e mediterranea per Nino Lamboglia*, Genova, 1978, pp. 291—344.

<sup>36</sup> Doc. 368.

<sup>37</sup> Doc. 543.

<sup>38</sup> Doc. 1114, 1138.

<sup>39</sup> Doc. 898.

<sup>40</sup> Doc. 978.

<sup>41</sup> Doc. 1027. Dans son testament *Obertus* n'avait pas parlé de ce vignoble : l'avait-il peut-être acheté à son retour à Savone ?

*Bellonus àe Super Portam* vend son vignoble *ad Tullum*, pour 3 livres, le 22 novembre 1180, à *Saonus Pancini*<sup>42</sup>. *Pancinus Fretego* ou *Fretega* paraît parmi les témoins d'un acte notarié du 5 avril 1182<sup>43</sup>. *Pierre Cavagnar* est présent en septembre 1181 à la rédaction du testament d'*Obertus de Vignarolo*<sup>44</sup> et la même année, en novembre, au contrat par lequel *Ansaldus Vulpis* assigne à son beau-fils Giovanni, la dot de sa fille *Paxia*<sup>45</sup>, connue dans l'histoire par le fameux document en langue vulgaire qui stipulait les biens que lui avait laissés son défunt mari Jean : biens qu'elle a portés au mari en vertu du mariage ; dépenses effectuées lors du décès de Jean ; dettes que la femme devait encore payer<sup>46</sup>.

La simple désignation onomastique de Cavagnar dans d'autres documents, postérieurs à 1179, ne permet pas l'attribution de ceux-ci à Pierre plutôt qu'à *Gandulfus Cavagnar*. Les mêmes considérations doivent être faites pour *Bonusiohannes*, neveu de Pierre *Anrici*, en défaut de plus riches spécifications d'état civil permettant son identification parmi les nombreux personnages nommés *Bonusiohannes*, présents à Savone à l'époque d'Arnaldo Cumano. En ce qui concerne Guillaume *Grassus*, il s'agit d'un cas spécial. L'incertitude résulte du fait qu'il paraît en qualité de garant pour Guillaume d'Alba contre Henri, fils du feu *Gisulfus de Boso*, dans un acte notarié du 22 décembre 1180<sup>47</sup> ; comme témoin<sup>48</sup> ; dans un autre acte du 10 février 1181 ; il obtient un arrêt favorable de la part des consuls de Savone contre *Gandulfus Porro* pour la châtaignerie de *Pallaretis*, en janvier 1182<sup>49</sup> ; il figure, la même année, parmi les membres du Conseil de Savone qui approuvent la nomination de Giovanni di Donato à la *scribania communis*<sup>50</sup>, tandis qu'il figurait défunt dans un acte daté du 4 juin 1181 : *Carta Adelaxe, filie Oristelle del Flandola et quondam Willelmi Grassi*<sup>51</sup>.

Il n'y a aucun doute en ce qui concerne l'acte du 10 février 1181 et la nomination de Giovanni di Donato en 1182. Pourtant, la plus plausible des suppositions reste celle de l'existence de deux personnages ayant le même nom de baptême et de famille (ou le même surnom), l'un décédé déjà à la date de 4 juin 1181, l'autre encore vivant en 1182, même si nous ne savons pas lequel des deux avait participé au voyage en Orient. D'ailleurs ce ne serait pas le seul cas d'homonymie au cours de ces années. Un autre cas, par exemple, celui d'*Ansaldus Flandole* (ou *de Flandola*) déjà nommé ci-dessus : parti pour Bugée et tué là-bas par les sarrasins, il figure comme étant déjà défunt dans un document du 29 octobre 1178' tandis qu'un autre *Ansaldus Flandole* (ou *de Flandola*) était encore vivant à Savone en 1180<sup>52</sup>.

★

<sup>42</sup> Doc. 632.

<sup>43</sup> Doc. 1047.

<sup>44</sup> Doc. 881.

<sup>45</sup> Doc. 903.

<sup>46</sup> *Il cartulario* cit., I, pp. L—LI, 6 ; II, Appendice, doc. V, pp. 574—575.

<sup>47</sup> Doc. 642.

<sup>48</sup> Doc. 700.

<sup>49</sup> Doc. 953.

<sup>50</sup> Doc. 1105.

<sup>51</sup> Doc. 809.

<sup>52</sup> Doc. 308, 346, 372 ; doc. 90, 97, 119, 250, 1007, 1031. Le deuxième Ansaldus est le fils du premier, tel qu'il résulte du doc. 90.



Un changement du train de vie et des possibilités économiques de ces vétérans du voyage à Byzance ne semble pas évident. Mais quelles auront été les réactions psychologiques des gens de la petite Savone, encore imbue d'activité agricole, de thèmes de vie féodale, de modestes ressources publiques et privées, et qui avaient été frappés par la grandeur épataante de Byzance se présentant à leurs yeux ? Comment avaient-ils expérimenté le contact avec des gens différents, ayant un autre train de vie, parlant un autre langage et appartenant à une autre religion, considérant et envisageant d'une autre manière l'autorité et la structure de l'État ? On ne peut que penser à Robert de Clari : « Adont si s'acorderent tout li pelerin et li Venicien que on i alast ; adont si atirerent leur estoire et leur oirre, si se misent en mer... Quant chil de Constantinoble virrent chel estoire qui se estoit belement appareilliés, si l'eswarderent a merveille, et estoient monté seur les murs et seur les maisons pour eswarder chele merveille ; et chil de l'estoire si eswarderent le grandeur de le vile qui si estoit longue et lee, si s'en remerveillierent molt durement »<sup>53</sup>.

<sup>53</sup> Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, éditée par Ph. Lauer, « Les Classiques français du moyen âge », publiés sous la direction de Mario Roques, Paris, 1974, p. 40. Sur la ville de Savone à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup> voir F. Noberasco, *Savona allo spirare del secolo XII*, in *Atti della Società Savonese di Storia Patria*, XIV, 1932 ; D. Puncuh, *La vita savonese agli inizi del Duecento*, in *Miscellanea di storia ligure in onore di Giorgio Falco*, Milano, 1962 ; C. Varaldo, *La topografia urbana di Savona nel tardo medioevo*, Bordighera, 1975. Voir aussi la bibliographie listée dans *Il cartulario* cit., tome I, pp. CXII—CXVII. Pour les rapports successifs entre Savone et le Levant voir A. Bruno, *Antico commercio e navigazione dei Savonesi nel Mediterraneo e nel Levante*, « Bullettino della Società Storica Savonese », I, 1898, n. 4 ; F. Bruno, *Le convenzioni commerciali e la marina savonese dai tempi più antichi sino alla fine del secolo XIV*, « Atti della Società Savonese di Storia Patria », VI, 1923 ; A. Roccatagliata, *Savonesi in « Romania » a metà del '400*, in « Atti e memorie della Società Savonese di Storia Patria », n.s. XI, 1977 ; Id., *Da Bisanzio a Chto nel 1453*, in « Miscellanea di storia italiana e mediterranea per Nino Lamboglia », Genova, 1978 ; G. Pistarino, *Mercanti del Trecento da Savona al Mar Nero*, in *Studi in memoria di Federigo Melis*, Napoli, 1978, vol. II ; Id., *Nota sulle fonti della storia savonese*, in *Miscellanea di storia savonese*, Genova, 1978.

## LES SOURCES BYZANTINES ET LA LOCALISATION DE LA CITÉ DE KILIA (XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> SIÈCLES)

SILVIA BARASCHI

Accepté par les spécialistes presque à l'unanimité, le premier renseignement précis au sujet de la cité de Kilia remonte au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Il s'agit de la fameuse liste des possessions de la patriarchie de Constantinople, datée vers 1320 — plus exactement, dans l'intervalle des années 1318—1323. Rien ne contre-dit l'existence éventuelle à une date antérieure à celle-ci de ce centre, destiné à prendre un développement vertigineux au courant de la seconde moitié au XIV<sup>e</sup> siècle, lorsque la chute de Vicina lui permit de prendre la relève dans le domaine du commerce ponto-danubien<sup>2</sup>. En effet, pour la période des XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles, certains textes byzantins, orientaux et occidentaux sont considérés par quelques spécialistes des sources concernant la cité danubienne de Kilia<sup>3</sup>. Pour notre part, nous nous proposons d'étudier ci-après seulement l'information d'origine byzantine : Anne Comnène, N. Choniates, G. Pachymérés.

Les ouvrages de ces écrivains font mention d'un centre dont le nom de *Chili* (Χηλή) a une résonance phonétique proche de celle de *Kellia* (Κελλία)<sup>4</sup>, la ville généralement connue des bouches du Danube. Là se trouve le point de départ des confusions qui donnèrent lieu à des disputes prolongées jusqu'à nos jours.

Afin de mieux saisir la situation, nous estimons nécessaire de procéder à un bref historique du problème, posé il y a déjà presque un siècle. En 1883, l'historien allemand G. F. Hertzberg, parlant des événements qui marquèrent la fin du règne d'Andronic I<sup>er</sup> Comnène, notait en passant

---

<sup>1</sup> F. Miklosich—J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana, I (Acta patriarchatus Constantinopolitani)*, Vienne, 1860, p. 95, n° 52, 2. Certains spécialistes suggèrent une datation plus récente de cette liste, c'est-à-dire après la conquête turque. Voir la bibliographie concernant cette liste chez Silvia Baraschi, *Die Donauufersiedlungen aus der Dobrudscha in den schriftlichen Quellen des XI. bis XIV. Jahrhunderts*, Dacoromania, Jahrbuch für ostliche Latinität, 4, 1977—1978, Freiburg—München, p. 43, 44 et notes 102—103 ; idem, *Izvoare scrise privind aşezările dobrogene de pe Dunăre în secolele XI—XIV*, Revista de istorie, 2, 1981, p. 326, 337.

<sup>2</sup> Cf. l'ouvrage de Şerban Papacostea, *De Vicina à Kilia. Byzantins et Genoïs aux Bouches du Danube au XIV<sup>e</sup> siècle*, RESEE, 1, 1978, p. 65—79.

<sup>3</sup> Pour notre part, nous sommes d'avis que presque toutes doivent être écartées sous ce rapport ; v. Silvia Baraschi, *op. cit.*, pp. 34—35, 40—41 ; idem, *Izvoare scrise...*, p. 318—319 ; 323—324.

<sup>4</sup> Dans la liste des châteaux de la patriarchie, la ville figure sous le nom de Kellia (Κελλία). Quant à la mention du nom de Kelle (Κέλλη) par Constantin Porphyrogénète (*De thematibus, Studii e testi*, 160, 1952, p. 88), elle n'a rien à voir avec le bras du Danube (cf. I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, Bucarest, 1971, p. 13), ni avec la localité danubienne de Kilia, s'agissant en réalité d'une localité de l'éparchie de Macédoine.

que l'empereur « a pris la fuite... de Bithynie vers Chili afin que de là il s'en aille à travers la mer en Russie »<sup>5</sup>.

En 1900, Nicolas Iorga, dans l'étude qu'il consacra aux cités de Kilia et de Cetatea Albă, se rapportant au passage de Choniatès déclarait sans ambages que « Chili ne saurait être celle de Bithynie mais bien celle du Danube ». Le grand savant appuyait son argumentation sur sa propre traduction et interprétation des textes respectifs. Il considérait également deux autres mentions de ce même centre relevées chez Choniatès et Pachymères comme se rapportant toujours à la cité danubienne de Kilia<sup>6</sup>.

Cette localisation de Nicolas Iorga devait être acceptée plus tard aussi par C. Brătescu, en 1920, et G. I. Brătianu, en 1923<sup>7</sup>. Et pourtant, en 1927, le géographe Gheorghe Vilsan avançait un autre point de vue, en notant : « Je ne crois pas que les informations de Choniatès et de Pachymères se rapportent à notre Kilia — qui était dénommée Kellion — mais à une autre Kilia qui s'appelait chez les Byzantins Hili ». D'après Gh. Vilsan, cette ville était située « au bord de la mer Noire, à l'ouest de la Bouche du Pont (le Bosphore), ayant à proximité une petite île et recevant de front le vent du nord »<sup>8</sup>.

Un article de Nicolae Bănescu sur ce même sujet, paru l'année suivante<sup>9</sup>, semblait devoir clore à jamais le débat. En désaccord avec N. Iorga, Nicolae Bănescu se prononçait en faveur de la Kilia bithynique, évoquant à cet égard toute une série de sources byzantines. L'hypothèse de Gh. Vilsan devait passer sans qu'on lui accorde grande importance, perdue dans une note en sous-sol, car lorsque N. Bănescu compléta son premier article, en 1932, il ne discuta même pas cette autre possibilité de localisation de Chili<sup>10</sup>. Enfin, même si G. I. Brătianu en fait une mention dans son étude de 1935, il ne s'y arrête guère, subissant l'emprise de la personnalité et de l'argumentation de N. Bănescu, dont il rallie la thèse, car « il a démontré clairement qu'il s'agit d'une autre Chili de Bithynie »<sup>11</sup>.

La question semblait donc définitivement close<sup>12</sup>. Or, voilà qu'en 1967, quand C. C. Giurescu fait paraître son ouvrage sur les bourgs ou villes et cités moldaves — *Țirguri sau orașe și cetăți moldovene* —, il appert que l'historien reconnaît les trois Kilia, entre lesquelles il distribue les événements narrés par les chroniques byzantines<sup>13</sup>. Quelques années plus tard, en 1971, dans un ouvrage de toponymie, le géographe C. M. Ștefă-

<sup>5</sup> G. F. Hertzberg, *Geschichte des byzantinischen und des osmanischen Reiches bis gegen Ende des sechzehnten Jahrhunderts*, Berlin, 1883, p. 328.

<sup>6</sup> Nicolae Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe*, Bucarest 1899 (1900), p. 31-34.

<sup>7</sup> C. Brătescu, *Dobrogea în secolul XII: Bergean, Paristrion. Pagini de geografie medievală*, AD, 1, 1920, 1, p. 26-27; G. I. Brătianu, *Vicina. Contribuție la istoria dominației bizantine și a comerțului genovez în Dobrogea*, BSH, X, 1923, p. 21.

<sup>8</sup> Gh. Vilsan, *Dunărea de Jos în viața poporului român*, Graiul Românesc, 1, 1927, 10, p. 210, note 2.

<sup>9</sup> Nicolae Bănescu, *Chilia (Licostomo) und das bithynische Χηλή*, BZ, 28, 1928, p. 68-72.

<sup>10</sup> Idem, *Ein Schlusswort über das bithynische Χηλή*, BZ, 32, 1932, 2, p. 334-335.

<sup>11</sup> G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 31; voir aussi p. 51.

<sup>12</sup> Le traité d'histoire de la Roumanie (*Tratatul de Istorie a României* — 1962) ne fait aucune mention quant à l'existence de Kilia aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles; de même, l'ouvrage *Din istoria Dobrogei*, Bucarest, 1971, vol. III.

<sup>13</sup> C. C. Giurescu, *Țirguri sau orașe și cetăți moldovene*, Bucarest, 1967, p. 207-208.

nescu<sup>14</sup> se prononce en faveur de la Kilia danubienne. Son principal argument est le nom d'*Aquilonium* figurant à la hauteur de l'un des bras du Danube sur une carte qui — selon lui — appartient à Pietro Vesconte (1318). En réalité, *Aquilonium* figure sur la carte de Niccolo Tedesco, datée vers 1478<sup>15</sup>.

Lorsqu'en 1972 Octavian Iliescu montrait que Licostomo et Kilia étaient deux villes distinctes, il marquait une certaine réserve vis-à-vis des hypothèses de Nicolas Iorga<sup>16</sup>. Le dernier à dire son mot sur ce sujet est Petre Diaconu : dans son livre sur les Coumans du Bas-Danube aux XI<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles, il formule son propre point de vue relatif à ce problème débattu depuis quatre-vingt ans. En fin de compte, Petre Diaconu<sup>17</sup> se prononce d'accord sans réserves avec les localisations proposées par N. Iorga en 1900<sup>18</sup>.

Cette dernière prise de position, greffée sur l'arrière-toile d'un intérêt plus vaste porté aux cités danubiennes, nous incite à reprendre la question pour tenter d'y répondre à notre tour. Nous nous sommes engagée dans cette voie, en reprenant les textes. Voyons, maintenant, les documents écrits.

I. *Anne Comnène*. Le livre X de son *Alexiade* traite de la campagne organisée par Alexis Comnène afin de mettre le holà aux incursions des Turcs en Bithynie. A cette occasion, l'écrivain donne une série de repères géographiques, dont le nom de l'un des bras du fleuve Sangharis « . . . qui va jusqu'à la hauteur du village de Chili (Χηλή). . . »<sup>19</sup>. Le texte est bien trop clair pour qu'il réclame des commentaires. De toute évidence, il s'agit d'un site micrasiatique.

II. *N. Choniâtès* : « Après un certain temps, en capturant cet Alexis il le jette en prison ; ensuite il lui ravit la vue et l'envoie en exil à Chili (Χηλή). C'est une petite ville située fort proche de la Bouche du Pont, où il est enfermé dans une petite tour édifiée spécialement à cette intention »<sup>20</sup>

De ce passage se dégagent deux renseignements essentiels pour notre problème topographique : a) Chili est une petite ville au bord de la mer et b) elle est située fort près de la Bouche du Pont. Bien que Nicolas Iorga ait remarqué que « cette petite ville se trouve près de la mer »<sup>21</sup>, ceci ne l'a guère empêché de localiser Kilia sur le Danube. Ses arguments découlaient : a) de l'acception restreinte donnée à l'expression *ὑπερῶριος* qu'il traduisait par « au-delà de la frontière » et b) du sens très spécial accordé

<sup>14</sup> C. M. Ștefănescu, *Două toponime majore din regiunea Gurilor Dunării: Chilia și Sf. Gheorghe*, dans les actes de la session scientifique tenue en octobre 1971, sous le titre *Comunicări de geografie și istorie*, II, Constanța, p. 117—119.

<sup>15</sup> D. Dimăncescu, *Monumenta cartografica Moldaviae, Valachiae et Transilvaniae*, San Francisco, 1933—1935, p. 7, la carte de Niccolo Todesco, « Nona Europe Tabula ».

<sup>16</sup> O. Iliescu, *Localizarea vechiului Licostomo*, *Studii*, 25, 1972, 3, p. 439.

<sup>17</sup> Petre Diaconu, *Les Coumans au Bas-Danube aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, Bucarest, 1977, p. 108—113.

<sup>18</sup> L'historiographie étrangère n'a guère prêté attention à cette question. Mentionnons toutefois que Charles Diehl (*Figures byzantines*) parlant de la fuite d'Andronic, écrit que celui-ci « arrive dans un petit port de mer à l'extrémité orientale du Bosphore » et Ch. Brand (*Byzantium confronts the West, 1180—1204*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1968, p. 56) écrivait à propos de l'endroit de l'exil d'Alexis le Protostrator que « c'était une citadelle au bord de la mer, dans le voisinage du Bosphore ».

<sup>19</sup> Anne Comnène, *Alexiade*, B. Lei b, II, p. 205, 10 ; voir aussi la traduction de Marina Marinescu, Bucarest, 1977, p. 82 ; N. Iorga avait connaissance de cette forteresse, *op. cit.*, p. 32.

<sup>20</sup> N. Choniâtès, *Historia*, Bonn, 1835, De Andronico Comneno, I, p. 199, A.

<sup>21</sup> N. Iorga, *op. cit.*, p. 32.

au nom de « Bouche du Pont » (τοῦ Πόντου στόματος), qu'il interprétait comme indiquant « le front de cette mer, son nord, et plutôt le débouché du Danube sur le Pont »<sup>22</sup>. OI, Nicolas Bănescu a montré que ὑπερόριον τίθησι ne se traduit pas nécessairement par « au-delà de la frontière », mais aussi par « exiler »<sup>23</sup>. Quant à la « Bouche du Pont », à en juger d'après les exemples fournis par Bănescu<sup>24</sup>, l'expression avait un sens assez précis pour les auteurs de chroniques du temps, indiquant l'entrée du Bosphore.

Malgré ces exemples et sans en tenir compte, certains spécialistes continuèrent — comme nous l'avons déjà vu — à homologuer la Χηλή avec la Kilia danubienne. Mais, supposant qu'on accepte quand même l'interprétation de Nicolas Iorga, la conclusion — bien qu'inexacte au point de vue historique — serait que la cité de Kilia (sise sur le Danube) n'appartenait pas aux Byzantins, parce que située au-delà de leur frontière. Cependant, comme on le sait, zu XII<sup>e</sup> siècle, la Dobroudja et les bouches du Danube tout particulièrement se trouvaient encore sous le contrôle byzantin<sup>25</sup>.

Telles étant les choses et compte tenu aussi des repères d'ordre topographique présentés par le texte, nous estimons à notre tour qu'il ne saurait être question de la Kilia danubienne. Est-ce que, en ce cas-là, Choniatès avait en vue la cité bithynique? Pour notre part, nous ne le pensons pas.

Si au point de vue géographique sa localisation en Bithynie est fort possible, les éléments d'ordre politique avec lesquels il convient de compter s'y opposent. Comme on le sait, la Bithynie était une province où Andronic n'était pas populaire. Un quart de siècle avant son avènement au trône, alors que Manuel Comnène le retenait captif, il avait évadé de la tour du grand palais ; les choses se passaient en 1155, alors que fuyard il tentait de s'échapper au bord du Sanghar où, reconnu par un stratiote, il devait être pris et renvoyé dans sa prison<sup>26</sup>. Qui plus est, la mise aux arrêts de son gendre, Alexis le Protostrator doit être datée, selon certaines thèses récentes de l'historiographie étrangère, non en 1183 mais après le 30 mai 1185, c'est-à-dire après le procès et l'exécution d'Andronic Ducas et de Constantin Mavrodukas<sup>27</sup>. Dans cette hypothèse, l'événement aurait eu

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>23</sup> N. Bănescu, *Chilia (Licostomo)*..., p. 68—70.

<sup>24</sup> Théophanès Continuatus (I. Bekker, Bonn, 1838, p. 424, 1) racontant l'expédition des Russes contre Constantinople du temps de Roman Lekapénos mentionne le fait que le patrice Théophanès fut envoyé pour les arrêter à Héron, citadelle du voisinage de la Bouche du Pont ; Jean Cantacuzène (Bonn, 1828—1832, vol. II, p. 522—17, p. 563—10) précise dans les mêmes termes la position géographique de cette même ville et Stephanos Bizantios affirme que l'île de Thynias se trouve au débouché et aux extrémités du Pont ; N. Bănescu, *op. cit.*, p. 71—72.

<sup>25</sup> Petre Diaconu, *Despre situația politică la Dunărea de Jos în secolul al XII-lea*, SCIVA, 27, 1976, 3, p. 293—307, notamment p. 295.

<sup>26</sup> Choniatès, *De Manuele Comneno*, III, p. 71, A—B.

<sup>27</sup> Ch. Brand, *op. cit.*, pp. 56—57, 350, n. 64 ; l'auteur rattache l'exil d'Alexis au procès engagé contre Mavrodukas et Dukas, anciens partisans de l'empereur, qui seront empalés le 30 mai 1185 ; or, la conspiration des frères Sebastianos, dont Alexis le Protostrator faisait lui aussi partie fut découverte après l'exécution des deux autres ; du reste, pour commencer, le gendre d'Andronic était en bons rapports avec l'empereur, aussi son châtement par la perte des yeux et l'exil n'a-t-il pas pu avoir lieu au mois de mai 1183, alors que se posait à peine la question de son mariage avec Irène, la fille d'Andronic. Donc la datation suggérée par Ch. Brand ne manque guère de logique.

lieu aussi après le soulèvement anti-impérial intervenu en Bithynie, par suite de l'opposition des magnats de cette province face aux réformes et aux méthodes d'Andronic. Il est clair dans ce contexte, ainsi comme considérait Petre Diaconu, qu'il ne pouvait être question d'exiler un soi-disant prétendant au trône, même aveugle, au cœur d'un territoire hostile au pouvoir établi.

III. *N. Choniatès* : « . . . Après que l'empereur Isac ait passé plusieurs jours au grand palais, il déménagea dans la résidence impériale de Blacherné où se rendirent aussi les messagers de la capture d'Andronic. Et, c'est de la manière suivante que celui-ci a été pris : fuyard il aboutit à Chili, étant suivi par quelques-uns des serviteurs de son règne et entraînant avec lui ses deux femmes. Quand ceux de là-bas ont vu qu'il ne ceint aucune des enseignes impériales et qu'il se dépêche de fuir chez les Tauroscythes avec un navire et que personne ne poursuit le fuyard, ils n'osèrent ni le capturer ni le châtier d'une quelconque manière (car ils ne prirent pas moins peur de la fauve bien que dépourvue de ses moyens de défense et ils tremblèrent à sa seule vue), mais lui préparèrent un navire et Andronic accompagné de ceux à ses ordres embarquèrent. Cependant, comme la mer elle-même s'est mise en colère contre lui parce que souvent il avait profané ses abîmes avec les dépouilles d'hommes innocents et qu'elle ouvrait ses profondeurs et qu'elle se préparait à l'engloutir, le navire étant sans cesse rejeté vers la terre. Et la chose s'étant répétée plusieurs fois Andronic se trouva empêché de traverser la mer avant l'arrivée de ceux qui devaient le capturer. . . »<sup>28</sup>

Au point de vue du problème qui nous occupe, le texte apporte les données suivantes : a) Chili était située au bord de la mer puisque ce sont les vagues de celle-ci qui empêchèrent le navire de prendre le large ; b) l'empereur se préparait à s'enfuir chez les Tauroscythes ; c) il n'était pas poursuivi au moment de son arrivée à Chili ; d) pour continuer son voyage, l'empereur avait besoin d'un autre bateau ; e) la nouvelle de sa capture parvint à Constantinople en quelques jours.

Comme on le voit, ce texte offre lui aussi un détail significatif, de nature à permettre la localisation de la cité respectivement au bord de la mer. Une fois de plus, Nicolas Iorga ne prendra pas garde à ce détail, en affirmant que « ceux qui lui (Andronic) faisaient la chasse le capturèrent près de la cité de Kilia »<sup>29</sup>. Sa thèse repose sur les arguments suivants : a) étant donné l'intention d'Andronic de chercher refuge chez les Tauroscythes, il n'avait que faire en Bithynie ; b) la nouvelle de sa capture parvint tardivement à Constantinople, par conséquent Chili devait se trouver à une grande distance de la capitale ; c) son emplacement est qualifié par Choniatès de χωρίον, ce qui ne s'accorde guère avec le statut de la Chili bithynique<sup>30</sup>.

<sup>28</sup> N. Choniatès, De Andronico Comneno II, p. 223, A—D ; l'épisode est également raconté par Ephraem (Bonn, 1840, p. 226—227, les vers 5491—5493), mais sa source est toujours Choniatès.

<sup>29</sup> N. Iorga, *op. cit.*, p. 33.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 33—34 ; en réalité, le texte ne comporte aucune précision relative au statut de la localité Χηλή. Si dans le premier passage l'endroit est taxé de πολυχώνιον, cette fois-ci, l'auteur de la chronique parle de Chili directement, comme d'un endroit déjà parfaitement connu par ses dires précédentes.

Il convi ent de remarquer à cet égard que la manière dont N. Bănescu refute la localisation des événements respectifs proposée par N. Iorga semble moins appropriée. Pour lui, il ne saurait s'agir de la cité danubienne de Kilia, car : a) la Kilia danubienne aurait dû représenter le point terminus du voyage en mer d'Andronic qui, à partir de là, n'avait qu'à poursuivre en prenant une route terrestre vers Halicz, sans qu'il ait besoin d'un autre navire ; b) d'autre part, ceux qui le pourchassaient n'auraient pu toucher la cité danubienne de Kilia assez vite pour le surprendre et s'en saisir ; c) enfin, le port danubien de Kilia n'était guère exposé à des raz de marée susceptibles d'empêcher le départ du navire <sup>31</sup>.

Quand Petre Diaconu fixe son attention sur ce même passage <sup>32</sup>, il trouve facilement des arguments pour écarter lesdites objections, tout en trouvant d'autres raisons en faveur de la thèse de Nicolas Iorga. Par exemple, Andronic ne pouvait songer à poursuivre sa route sur la terre ferme, car il lui aurait fallu traverser le pays de ces mêmes Vlaques qui l'avaient déjà capturé en 1164. Pour la même raison, il ne pouvait essayer de remonter le cours du Prut. Par conséquent, étant obligé de naviguer sur le Dniester, il fallait changer de bateau. En ajoutant une remarque très juste à propos de la rébellion bithynienne, Petre Diaconu conclut que la « Chele de la chronique de Choniâtès n'est autre que la Chilia danubienne » <sup>33</sup>.

En ce qui nous concerne, nous sommes bien d'accord qu'il ne saurait s'agir de la cité micrasiatique de Χηλή. On pourrait compléter en ce sens le raisonnement susmentionné, en rappelant l'expérience d'Andronic antérieure à son avènement au trône : il devait au Bithynien qui l'avait reconnu en 1158 encore six années de captivité. Aussi, n'est-ce pas sans raison que lors de sa seconde évasion en 1164 il dirige ses pas vers une province septentrionale. Il passera par Anchialos <sup>34</sup> et Andronic finira, de la sorte, par rejoindre — en suivant *une voie de terre* — le prince Iaroslav de Halicz, en dépit de l'incident avec les Vlaques <sup>35</sup>. Or, en 1185, l'ex-empereur entreprend un voyage *sur mer*, vers la même direction septentrionale, pour le pays des Tauroscythes. C'est un fait généralement connu qu'au XII<sup>e</sup> siècle on entendait par la Tauroscythie tout le pays au nord du Pont, jusqu'à la mer Caspienne et la chaîne des monts Caucase. Si le texte disponible ne permet d'aucune manière une délimitation plus exacte de la zone vers laquelle se dirigeait l'ex-empereur, les réalités politiques des territoires nord-pontiques laissent à supposer qu'il devait se rendre chez les Russes ou les Coumans. Au cas où c'était ces derniers qu'il tâchait de rejoindre, il pouvait tout aussi bien prendre la mer et naviguer vers l'est, ce qui l'aurait fait passer à la hauteur de la Bithynie. Il aurait pu prendre la même route pour se rendre ensuite à Halicz. Mais, la logique exige, vu sa situation de fuyard, qu'il ait choisi la route la plus courte vers la liberté. Aussi, est-ce à présumer que quelqu'en fussent ceux auxquels il pensait s'adresser en dernière

<sup>31</sup> N. Bănescu, *op. cit.*, p. 70—71.

<sup>32</sup> Petre Diaconu, *Les Coumans...*, p. 110—111.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 112.

<sup>34</sup> Choniâtès, De Manuele Comneno, IV, p. 86, A.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 86, A—B.

instance (Russes ou Coumans), Andronic ne pouvait guère risquer une escale en Bithynie, dont les habitants s'étaient soulevés contre lui juste quelques mois auparavant. Bon nombre des prisonniers faits à cette occasion avaient perdu la vie par suite de l'édit promulgué peu avant sa chute <sup>36</sup>. C'est pourquoi il nous semble tout à fait impossible qu'Andronic ait cherché même à titre temporaire un asile dans cette province.



Fig. 1

Par conséquent, l'empereur a dû choisir une autre route, à savoir celle côtoyant le littoral occidental du Pont, vers le nord. Cependant, il n'a pas touché la Kilia danubienne. Tout d'abord, un tel point de chute ne correspondrait guère sous le rapport topographique aux données de la source en question, la ville étant située sur le fleuve, loin de la mer (à environ vingt kilomètres distance de Licostomo, elle-même sise dans une île à la hauteur de l'embouchure du Danube) <sup>37</sup>. Par ailleurs, la raison qui empêchait Andronic de s'arrêter en Bithynie était tout aussi valable dans le cas de la région danubienne qu'habitaient les Vlaques, car n'étaient-ce pas eux qui l'avaient déjà fait prisonnier une fois, en 1164 ? Enfin, s'il avait touché la Kilia danubienne, il n'aurait pas eu besoin de changer

<sup>36</sup> Ch. Brand, *op. cit.*, p. 54.

<sup>37</sup> O. Iliescu, *Nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés au XIV<sup>e</sup> siècle dans les colonies génoises des Bouches du Danube. Actes de Kilia et de Licostomo*, RESEE, 15, 1977, 1, p. 127 ; dernièrement, Petre Diaconu a abouti à la conclusion de la valabilité de l'homologation Kilia-Licostomo, les deux noms désignant la même ville ; cf. Petre Diaconu, *Tomis*, 3, 1980, Constanța.



de navire, puisque c'est un fait généralement connu que la marine byzantine était dotée de bâtiments aptes à remonter les grands fleuves qui versaient leurs eaux dans la mer Noire.

Il ne nous reste donc que de soutenir la troisième suggestion concernant la localisation de Χηλή. Partant des données puisées dans les textes et retenant aussi certaines remarques de N. Iorga, N. Bănescu et P. Diaconu, notre conclusion est qu'il ne saurait s'agir d'aucune des deux cotes mis en cause. Nous croyons que l'endroit où Alexis le Protostrator avait été exilé et celui où Andronic fut pris se trouvait sur la côte thrace du Pont, là où le suggérait le géographe Gh. Vilsan en 1927. Il s'agit d'un petit port appelé de nos jours Hele (Χηλή) ou Hile (Χιλή), en turc Şile, situé à l'embouchure de la rivière Hetzeli<sup>38</sup>, qui se jette dans la mer à l'ouest du détroit de Bosphore. Bon nombre des atlas et des cartes européens désignent ce petit port par le nom de Kilia ou Kilyos<sup>39</sup>.

Cette Kilia de Thrace répond sur le plan topographique à l'information du texte : a) elle se trouve au bord de la mer ; b) elle est sise sur la route vers les Taurocythes. Qui plus est, pareille localisation expliquerait le détail, en rien dénué d'importance, du changement de bateau. Le texte même de la chronique la corrobore, puisqu'il est dit que la nouvelle du soulèvement de la capitale toucha l'empereur alors qu'il se trouvait de l'autre côté du Bosphore, en Asie Mineure. Il « s'est mis en route vers le grand palais au bord d'une trirème in périate ». Se rendant compte que tout est perdu, il s'enfuit en jetant ses enseignes royales, « il monte dans la trirème impériale avec laquelle il était venu de Meludios... et part vers les Tauroscythes... »<sup>40</sup> Or, navigant avec un vaisseau impérial, le fuyard pouvait être reconnu à n'importe quel moment, bien qu'il ait remplacé sa couronne par un bonnet barbare et renoncé à ses chaussures rouges. C'est ce qui réclamait le changement de bateau. A ce changement, Andronic devait procéder dès qu'il est entré dans les eaux du Pont, en choisissant pour ce faire une petite ville susceptible de se laisser imposer par sa personnalité. De cette manière, il pensait s'assurer un voyage incognito à peu près sûr.

Comme on le voit, ce n'est que cette Kilia de Thrace qui répond en tout point au passage de Choniatès relatif à la fuite de l'empereur Andronic. L'unique problème qui se pose dans le cas d'une telle localisation est celui de l'existence de cette localité aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, son attestation par d'autres sources et notamment par celles cartographiques. Le plus vieux portulan connu de nos jours, remontant au XIII<sup>e</sup> siècle, mentionne à 30 milles vers l'ouest du Phanar le port Filea, suivi à des distances de plus en plus grandes par ceux de Malatra, Stangnara, etc.<sup>41</sup> Sous le rapport topographique, Filea répondrait à nos données, la modification de son nom pouvant être mise au compte d'une confusion, constatée parfois dans l'écri-

<sup>38</sup> Encyclopédie *Eléoutheridakis*, Athènes, 1931, t. 12, s.v. Χηλή.

<sup>39</sup> *Kozens geographischer Atlas für Mittelschulen* (F. Heidrich et W. Schmidt), 1915, Vienne, pl. 17 ; *Stiellers Handatlas*, 1925, p. 52 ; *Atlasband in Meyers Lexicon*, t. XII, Leipzig, 1936, pl. 23, f. 1 D ; *World Atlas*, Moscou, 1967, pl. 13-14 ; 47-48 ; *Road Map of eastern Europe*, Budapest, 1966.

<sup>40</sup> Choniatès, De Andronico Comneno, II, p.221-222.

<sup>41</sup> Bachio Motzo, *Il Compasso da navigare. Opera italiana della metà del secolo XIII*, dans les Annales de la Faculté de lettres et philosophie, Cagliari, 1947, 8, p. 129.

ture médiévale, entre les lettres *f* et *s*<sup>42</sup>, Mais Filea était bien connu au courant des XI<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles<sup>43</sup> et ce nom figure même chez Choniatès avec son orthographe correct<sup>44</sup> (Φιλέα). Il s'en suit que Filea ne saurait être Chili. Du reste, compte tenu du terme dont se sert Choniatès à propos de Chili dans le passage se rapportant à l'exil d'Alexis le Protostrator (πολίχνιον — diminutif de πολίχνη = petite ville), il se peut fort bien que la petite cité qui nous importe ici ait été par trop modeste pour figurer dans les portulans et les cartes italiennes du temps. Or, pour le moment, on ne dispose pas d'autres sources de cette nature s'appliquant à l'époque concernée.

IV. *G. Pachymérés*. Son texte traite du conflit intervenu entre le patriarche Joseph et l'empereur Michel VIII Paléologue, conflit qui s'acheva par l'abdication du patriarche et son départ pour un monastère d'Anaplus<sup>45</sup> : « . . . et envoyant chez lui [chez Joseph], il le fait sortir de la Laure [d'Anaplus] et le bannit à Chili (et celle-ci est une forteresse (φρούριον) sise dans une île aux bords de la mer Euxine), et il y fait bon le printemps et l'été, mais c'est très difficile d'y hiverner, car le vent du nord souffle et abat sur l'île les rigueur du froid. Et certains moines de son entourage sont chacun bannis à un autre endroit et leurs lieux d'exil sont fixés dans les îles de la mer Egée, cependant que le moine Job Jasitès est exilé, sous bonne garde, à Kabaïa ; celle-ci était une forteresse située dans le voisinage de la rivière Sangharis. . . »<sup>46</sup>

Quelques données essentielles se dégagent de ce texte, à savoir : a) Chili est une forteresse, b) située dans une île, c) dans la région côtière du Pont Euxin et d) l'endroit souffre d'un climat rigoureux pendant l'hiver étant placé sous le vent du nord.

De ce fragment, Nicolas Iorga tire les conclusions suivantes : a) comme Chili se trouve dans une île, il ne saurait s'agir que de la Kilia du Danube, puisque celle de Bithynie se dresse sur la terre ferme ; b) du fait que l'endroit est censé se trouver au bord de la mer, il est tout indiqué de le localiser aux bouches du Danube ; c) le climat rigoureux s'accorde bien et seulement avec celui de la Kilia danubienne ; d) étant donné que du temps d'Andronic celle-ci représentait un lieu d'exil, elle gardera plus tard aussi cette « qualité » ; e) la présence du patriarche Joseph à Kilia, sur le Danube, expliquerait l'appartenance de cette ville à la patriarchie de Constantinople<sup>47</sup>.

De ce fragment, ainsi que des arguments développés par Nicolas Iorga, il convient de retenir les éléments d'ordre topographique et clima-

<sup>42</sup> Il s'en suit donc que Filéa serait Silca ; voir aussi la remarque de Petre Diaconu relative à la carte Borgiana V (*Din nou despre localizarea Vicinei*, ms).

<sup>43</sup> *La vie de Saint Cyrille le Philéote, moine byzantin (+1110)*, introduction, texte critique, traduction et notes de E. Sargologos, *Subsidia geographica*, 39, Bruxelles, 1964 ; Anne Comnène, *Alexiade*, Bonn, II, p. 47 ; Konrad Miller localisait Philéa au village d'Ormanli. Cf. P. Koledarov, *West Black Coast in the late Middle Ages (XV<sup>th</sup>—XVI<sup>th</sup> centuries)*. *Listed on Nautical Charts*, *Etudes Historiques*, 5, 1970, Sofia, p. 243—247 ; cf. aussi E. Todorova, *More about Vicina and the West Black Sea Coast*, *Etudes Balkaniques*, 2, 1978, Sofia, p.129.

<sup>44</sup> N. Choniatès, *Alexius Ducas Murzuffus*, p. 364, D.

<sup>45</sup> G. Pachymérés, *Historia*, Bonn, I, De Michael Palaeologo, V, p. 280, E.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 283, E—284, A.

<sup>47</sup> N. Iorga, *op. cit.*, p. 34 ; voir la même position chez C. C. Giurescu, *Tirguri sau orase...*, p. 207.

tique. En saisissant la portée du détail topographique, Nicolas Bănescu cite Anne Comnène pour écarter l'objection de N. Iorga. L'impératrice écrivain nous apprend que « ... le fleuve Sangharis, entre son bras qui se dirige droit sur le village de Chili et celui se dirigeant vers le nord, embrasse de leurs eaux un vaste pays... »<sup>48</sup> Ce pays pourrait passer pour une île, entouré qu'il est des eaux du fleuve, au même titre que la Kilia danubienne, située dans un îlot entouré des bras du Danube. Les autres remarques, N. Bănescu les néglige, son attention étant accaparée par d'autres

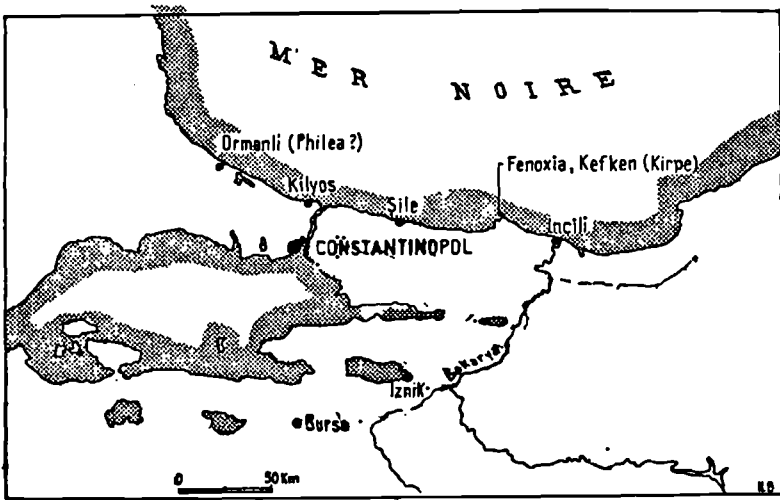


Fig. 2

arguments plus concluants. Par exemple, il procède à la valorisation de la seconde partie du passage mentionnant Chili ; pour ce faire, il souligne le fait que la suite du patriarche a été bannie dans les diverses îles de l'Égée et en Bithynie. De même, l'historien puise, toujours chez Pachymères, un autre renseignement important. Il s'agit du fragment qui raconte la campagne de Michel VIII Paléologue contre les Turcs, qui avaient ravagé le territoire compris entre l'embouchure du Sangharis et Brousse. En traversant le Bosphore, l'empereur dresse son camp au pied de la colline de Saint Auxence — colline de Bithynie fréquemment citée par l'histoire ecclésiastique de Byzance aux V<sup>e</sup> — XIII<sup>e</sup> siècles<sup>49</sup>. Alors qu'il se trouvait dans ce camp, l'ex-patriarche Joseph, venu de Chili, se présente devant l'empereur sollicitant de lui le changement de son lieu d'exil, parce qu'il supportait difficilement les rigueurs de l'hiver. Le recevant avec bienveillance, l'empereur lui fixe désormais comme résidence le couvent de Kosmidion<sup>50</sup>.

<sup>48</sup> Voir ci-dessus note 19.

<sup>49</sup> Le toponyme vient de l'ermitte Auxence (V<sup>e</sup> siècle) qui s'était retiré dans la montagne de Skopa ou Skopos, qui devait prendre par la suite son nom et qu'on appelle actuellement Kaich-Dag ; N. Bănescu, *Ein Schlusswort...*, BZ, 32, 1932, p. 335 ; H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 208 ; voir aussi pp. 646, 687.

<sup>50</sup> Pachymères, *op. cit.*, p. 474 — 475.

Une très riche note de Petre Diaconu est consacrée à ce passage. Les remarques de N. Iorga et de N. Bănescu y sont passées en revue et l'auteur en tire la conclusion suivante : « ce qui pourrait être qualifié de *catégorique* c'est la preuve irréfutable fournie par le passage ci-dessus de Pachymérés que le lieu d'exil de Joseph a été la Chilia danubienne et non pas la Chele bithynique »<sup>51</sup>. Cette thèse, Petre Diaconu l'appuie d'une seule remarque, d'ailleurs inexacte. Il estime que l'exil en Bithynie aurait impliqué la proximité de Constantinople, or l'empereur visait justement le contraire<sup>52</sup>. En réalité, les événements suivirent un cours logique. Après son abdication, le patriarche Joseph se retire dans un couvent d'Anaplus, localité située sur le côté européen du Bosphore, non loin du Pont<sup>53</sup>. Or, le banissant à Chili — qui, selon Bănescu, se trouve à l'embouchure du Sangharis — l'empereur l'envoyait de l'autre côté du Bosphore et même à une distance considérable (plus de deux cents kilomètres)<sup>54</sup>. Quant à la rencontre au pied de la colline de Saint Auxence, celle-ci n'aurait pu avoir lieu, s'il fallait que le vieux patriarche Joseph vienne là des bouches du Danube.

Telles étant les choses, nous ne voyons pas comment il pourrait s'agir de la localité danubienne, aussi, rallions-nous la thèse de N. Bănescu. Mais, puisque Pachymérés affirme que la forteresse de Chili se dressait dans une île au climat rigoureux, il reste encore un certain nombre de points à élucider.

De nos jours, on dispose d'une source contemporaine à ces événements — il s'agit du portulan Hamilton 396. Sur la côte septentrionale d'Asie Mineure, le portulan note quelques noms de ports et de cours d'eau (Silli, Carpi, Diapotamo et Zagari), ainsi que celui d'une île (Fenoxia). Cette dernière se trouve à 30 milles ouest de Zagari (Sangharis, de nos jours Sakarya) et à un mille à peine de la terre ferme. Un château se dresse dans l'île<sup>55</sup>. Ce serait donc une possibilité de localisation plus précise de la forteresse bithynique<sup>56</sup>.

Mais ceci ne s'accorde pas aux renseignements d'Anne Comnène, qui place Chili à l'embouchure de l'un des bras du Sangharis. Selon toutes les probabilités, il ne peut être question d'Incili<sup>57</sup>, le petit bourg situé de nos jours à l'embouchure de cette rivière, puisque celle-ci a changé de lit avec le temps. Au VI<sup>e</sup> siècle, Justinien faisait bâtir un pont à travers son bras situé plus à l'ouest, là où actuellement se trouve le lit du Tschark-

<sup>51</sup> Petre Diaconu, *Les Coumans...*, p. 113, note 541.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 110, note 530 ; p. 112, note 541.

<sup>53</sup> Paully-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, Stuttgart, 1894, I, p. 2062.

<sup>54</sup> Selon le portulan Hamilton 396, la distance de Giro à Zagari (Sangharis) est de 122 milles marins, soit 211 km ; or, cette distance augmentait encore depuis Constantinople : voir Bachio Motzo, *op. cit.*, p. 131—132 ; pour ce qui est du mille marin genois, voir chez Pietro Rocca, *Pesi e misure antiche di Genova e del genovese*, Gênes, 1871, p. 107 (= 1734,32 m.).

<sup>55</sup> Bachio Motzo, *op. cit.*, p. 131—132.

<sup>56</sup> Du reste, Pachymérés parle de Chili dans un autre contexte aussi, qui précise clairement cette fois-ci que la localité se trouvait en Bithynie, dans le voisinage immédiat de deux autres villes généralement connues, Héron et Astrabates, toutes les trois investies par les Turcs, *op. cit.*, II, p. 412 ; ce passage sera valorisé pour la première fois par N. Bănescu, *Chilia (Licostamo)...*, p. 71.

<sup>57</sup> *Türkiye Ansiklopedisi*, Ankara, t. III, 1956, p. 166—167, s.v. *Incili*.

Su — et c'est à ce bras-là que faisait vraisemblablement allusion Anne Comnène <sup>58</sup>.

Une autre localisation possible serait à l'emplacement de la ville actuelle de Şile <sup>59</sup>. Son port existait au XIII<sup>e</sup> siècle, sous le nom italienisé de Silli <sup>60</sup>. Mais les deux formes, Şilc et Silli dérivent du grec  $\Sigma\eta\lambda\eta$ . A Şile, le thermomètre peut tomber l'hiver jusqu'à  $-11^{\circ}$ . Du reste, toute la côte se trouve dans cette zone sous le vent du nord, qui détermine un climat plus rigoureux que celui du reste de la péninsule. Mais Şile est située au bord de la mer, à l'embouchure du Kokaçay (= Ulu) dere, à une certaine altitude, sur un éperon rocheux <sup>61</sup>.

Vu cet état des choses et à défaut d'autres données, on ne saurait se prononcer de façon catégorique en faveur de telle ou telle hypothèse. Quant au problème essentiel, de la localisation de Chili — cette Chili mentionnée par Pachymérés — en Asie Mineure, nous pensons bien que le débat peut être considéré comme clos, du moins jusqu'à ce qu'un supplément d'informations relance l'affaire.

Pour finir notre exposé, nous pensons devoir souligner les conclusions suivantes : a) dans la zone du Pont, à l'intérieur de l'Empire byzantin il y a eu trois localités du même nom, ce qui prêta aux confusions et à des interprétations erronées des textes ; b) les événements de 1185, sous le règne d'Andronic I<sup>er</sup> Comnène, auxquels se rapporte Choniates, n'ont pas eu lieu sur le Danube, mais sur la côte européenne de la mer Noire, dans le voisinage du Bosphore ; c) l'exil du patriarche Joseph sous Michel VIII Paléologue s'est passé dans une localité du littoral micrasiatique, de la province de Bithynie ; d) la refutation de ces textes byzantins en tant que sources relatives à la Kilia danubienne aux XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles ne saurait s'interpréter autrement que par notre vif désir de fonder l'histoire des villes danubiennes sur des informations aussi exactes que possible et irréfutables ; e) si les sources écrites disponibles en ce moment n'attestent pas l'existence de la Kilia danubienne aux XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles, celle-ci sera sans doute attestée par les documents archéologiques <sup>62</sup>.

<sup>58</sup> *Real-Encyclopädie*, Stuttgart, 1914, p. 2270, s.v. *Sangarios*.

<sup>59</sup> Voir aussi chez C. C. Giurescu, *Tirguri sau oraş...*, p. 207.

<sup>60</sup> Bachio Motzo, *op. cit.*, p. 131 ; voir aussi G. I. Brătianu, *Recherches...*, p. 31.

<sup>61</sup> *Türkiye Ansiklopedisi*, t. V, 1957, p. 248—249, s.v. *Şile*, où il y a une tradition de l'industrie textile, les tissus de Şile étant bien connus, ce qui fait penser à la soie de Chilea mentionnée par un document génois de 1288 ; P. Racine, *Les Génois dans la Mer Noire. Le marché de la soie en 1288*, RESEE, 8, 1970, 3, pp. 406—408, 416 ; voir la bibliographie chez Silvia Baraschi, *op. cit.*, p. 41 et notes 93—94.

<sup>62</sup> O. Iliescu, *A la recherche de Kilia byzantine*, RESEE, 16, 1978, 3, p. 229—238 ; idem, *Contribuții numismatice la localizarea Chiliei bizantine*, SCIVA, 29, 1978, 2, p. 203—213.

# UN DÉNÉRAL MONÉTIFORME TROUVÉ À PĂCUIUL LUI SOARE

PETRE DIACONU

Un dénéral monétiforme a été trouvé de manière fortuite au courant de l'été de 1977 sur la plage qui longe la forteresse byzantine située dans l'îlot danubien dit Păcuiul lui Soare<sup>1</sup>. Comme on le sait, le dénéral servait à la vérification du poids des monnaies d'or byzantines<sup>2</sup>.

Il s'agit d'un poids de verre translucide, de teinte verdâtre, avec un diamètre de 24 mm, pour une épaisseur de 4 mm, qui pèse 4,10 g. Alors que l'une de ses faces est plane, l'autre comporte une bordure circulaire large de 2—3 mm et avec des marques d'usure, dues au frottement du sable de la plage<sup>3</sup> le long des temps. Cette remarque a son importance quand il faut fixer avec précision le poids initial de l'objet. On remarquera dans le champ délimité par cette bordure deux cercles concentriques. Du fait que le cercle intérieur n'est pas complètement fermé, une haste apparaît sur son côté droit, qui n'a aucun rapport — sans doute — avec l'inscription tracée à sa hauteur. Les deux cercles déjà mentionnés sont séparés par un autre, celui-ci perlé. Le champ intérieur de cette face du dénéral est marqué dans son registre supérieur par trois perles et une sorte de demi-cercle. L'inscription IVSTIN [VS] figure au centre du champ. Sous l'inscription avec le nom de JUSTIN<sup>4</sup> sont tracées quatre lettres sur une ligne légèrement incurvée. Cette deuxième ligne de l'inscription se compose de deux lettres ligaturées, sous la forme de K et des lettres BO, suivies d'un signe. Celui-ci, à peine visible, au cas où il ne s'agissait pas de quelque défaut du moule ayant servi à la fabrication du dénéral, pourrait passer pour une lettre (par exemple, la lettre A un peu penchée) — peut être le sigle de l'atelier dont l'objet est sorti<sup>5</sup>.

Si l'on veut dater cette pièce, il faut tâcher de déchiffrer tout d'abord les lettres qui composent la seconde ligne de cette inscription. Sur le revers de certains *solidi* du temps de l'empereur Constant II figuraient — fait

<sup>1</sup> Cf. à propos de cet îlot la bibliographie de Petre Diaconu, *Păcuiul lui Soare— Vicina. « Byzantion », 8, 1976, p. 409, n° 1 et Păcuiul lui Soare, II, 1978.*

<sup>2</sup> Gustave Schlumberger, *Poids de verre étalons monétiformes d'origine byzantine*, « Revue des études grecques », VIII, Paris, 1895, p. 61; cf. G. Sevrceanu, *Ponduri monetare de sticlă* « Buletinul Societății Numismatice », XVIII, 1923, 47, p. 82.

<sup>3</sup> Par la « plage » de Păcuiul lui Soare, nous entendons toute la bande de terrain bordant le Danube à la hauteur de la forteresse. A part le sable, cette bande de terre comporte également des galets de tailles diverses, des tessons céramiques, des monnaies, des restes de bijoux ou d'outils et d'autres vestiges archéologiques charriés là par les eaux du Danube pendant les crues et laissés pour compte quand les eaux se retirent.

<sup>4</sup> A retenir que le tracé de la lettre S est légèrement altéré par la présence d'un « point » ; en réalité, il s'agit d'une perle, marquant le centre même du dénéral.

<sup>5</sup> Il s'agit, sans doute, d'un atelier de verrier.

généralement connu — les lettres BO suivies de la ligature  $\Gamma K$ <sup>6</sup>. Se rapportant à cette catégorie de pièces, Howard L. Adelsen concluait que la ligature  $\Gamma K$  représenterait les lettres  $\Gamma$  et  $K$ , plutôt que  $\Pi$  et  $K$ . Et, du fait que les lettres BO ont une disposition rétrograde, H. L. Adelsen tire la conclusion que les deux lettres ligaturées sont elles aussi interverties. Il s'ensuit qu'on devrait lire, selon lui, l'inscription des monnaies respectives dans l'ordre OB $\Gamma K$ .

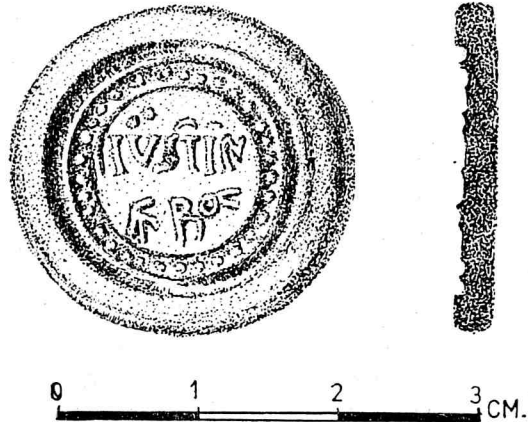


Fig. 1

En ralliant la thèse de H. L. Adelsen<sup>7</sup>, nous pensons que la ligature de notre dénéral se compose elle aussi des lettres  $\Gamma K$  et que toute l'inscription de la seconde ligne (sauf, naturellement, le sigle de l'atelier monétaire) est renversée. Il en résulte que l'inscription  $\Gamma KBO$  doit être lue  $K\Gamma OB$  ou encore mieux  $OB\Gamma K$ , ce qui se traduirait par *solidi* pesant 23 siliques. Rappelons, en passant, que les lettres OB, représentant le nombre 72, indiquent la valeur d'un *solidus*, car un *solidus* était la 72<sup>e</sup> partie d'une livre<sup>8</sup>, alors que les lettres  $K\Gamma$  marquent le nombre 23. Donc,  $OB\Gamma K$  indiqueraient la valeur d'un *solidus* pesant 23 siliques (carats). Il reste encore à ajouter que les monnaies de 23 siliques (carats) appartiennent à la série des *solidi* légers. Or, comme du temps de Justin I<sup>er</sup> il n'y a pas eu d'émissions de *solidi* légers, le dénéral décrit ci-dessus ne saurait se dater que de l'époque de Justin II (565—578)<sup>9</sup>. Toutefois, une pareille datation ne pourra être acceptée que dans la mesure où il sera attesté que sous Justin II il y a eu des émissions de *solidi* pesant 23 siliques. A défaut d'un tel témoignage, il nous faudra penser à une époque plus récente, par exemple le règne de Maurice-Tibère, mais dans ce cas-là le nom de JUSTIN qui figure sur le dénéral serait celui d'un éparque. De toute façon, compte tenu

<sup>6</sup> Howard L. Adelson, *Light weight solidi and byzantine Trade during the sixth and seventh centuries*, dans la collection *Numismatic notes and monographs*, n° 13, New York, 1957, p. 170—171, les monnaies n°s 160—175; Cécile Morrison, *Catalogue des monnaies byzantines*, I (491—711), Paris, 1970, p. 341.

<sup>7</sup> H. L. Adelson, *op. cit.*, p. 54—55.

<sup>8</sup> Cécile Morrison, *op. cit.*, tableau p. 11.

<sup>9</sup> Pour les *solidi* légers de l'époque de Justin II cf. aussi Alfred R. Bellinger, *Catalogue of the byzantine coins in the Dumbarton Oaks and in the Whittemore Collection*, vol. I, *Anastasius I to Maurice (491—602)*, Washington, 1966, p. 200—201.

du tracé des caractères de l'inscription, ce dénéral ne saurait être daté plus tard que la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

Qu'il nous soit permis de noter encore que la silique équivalait à 0,1895 g<sup>10</sup> et par conséquent 23 siliques devaient peser environ 4,36 g. Or, ainsi qu'il a été précisé au début de la présente note, le dénéral de Păcuiul lui Soare compte seulement 4,10 g. Cette différence de poids doit sans doute être mise sur le compte de l'usure.

Cependant, cette pièce pose encore d'autres problèmes, que nous nous proposons d'évoquer ici succinctement. A propos de la position des lettres BO sur les *solidi* du VII<sup>e</sup> siècle, H. L. Adelson écrit : « It is also to be noted that the first retrograde exergual markings on the light weight solidi are to be found during the joint reigns of Heraclius and Heraclius Constantine and just precedes the reign of Constans II ». Il ajoute, plus loin : « Other light weight solidi from the reign of Constans II (Coins ns. 176 and 177) have clearly discernible retrograde inscription, BOXX »<sup>11</sup>.

Mais voici que, par le dénéral de Păcuiul lui Soare, il devient évident que les sigles OB — intervertis par rapport à leur position normale BO — semblent avoir déjà eu cours dès la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Qui plus est, à cette époque on se servait aussi des sigles ΠΚ (en position renversée) pour indiquer le poids des *solidi* de 23 carats (siliques).

Partant de ces considérations, il nous faut revenir sur une affirmation antérieure faite par nous à propos d'un autre dénéral de verre trouvé lui aussi à Păcuiul lui Soare<sup>12</sup>. Il s'agissait toujours d'une pièce du VI<sup>e</sup> siècle, marquée d'un monogramme pour lequel nous proposons la lecture ΠΑΠΟΥ<sup>13</sup>, alors que V. Laurent optait pour ΠΑΥΑ ΟΥ<sup>14</sup>. En publiant ce dénéral avec un poids actuel de 4,19 g nous pensions qu'il servait à la vérification des *solidi* de poids normal. Nous estimions à l'époque que la différence jusqu'aux 4,55 g représentant généralement le poids courant des *solidi* était due à une écornure de son bord que nous avons relevée. Toutefois, les 0,36 g constituant cette différence de poids sont excessifs pour une simple écornure. Aussi, nous semble-t-il plus probable que le poids initial de ce dénéral ait été également de 4,36 g, qu'il ait donc servi à la vérification des *solidi* légers, pesant 23 siliques.

Le fait qu'à l'heure actuelle on ne connaisse que deux dénéraux de verre dans toute l'étendue du territoire roumain<sup>15</sup> et qu'on les ait trouvés tous les deux à Păcuiul lui Soare tire à conséquences. En effet, il semble

<sup>10</sup> H. L. Adelson, *op. cit.*, p. 48.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 54.

<sup>12</sup> Petre Diaconu, *Un pond din epoca romano-bizantină descoperit la Păcuiul lui Soare*, SCIV, XII, Bucarest, 1961, p. 403—405.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 403.

<sup>14</sup> V. Laurent, « Byzantinische Zeitschrift » 55/2, 1962, p. 421.

<sup>15</sup> Sans doute, il s'agit de dénéraux pesant plus de 4 g. Par exemple, à Sucidava (dép. d'Olt), sur la rive gauche du Danube les fouilles archéologiques ont mis au jour il y a bien d'années un dénéral de moins de 2 g. Il devait probablement servir à la vérification du poids des *semmissis*. Cf. à ce sujet N. Bănescu, *Le dénéral byzantin de Sucidava*, « Académie Roumaine, Bulletin de la Section Historique », t. XXVI, 2, 1945, p. 223—224. Le byzantiniste roumain démontrait dans cet article l'inanité de l'affirmation de Schlumberger prétendant que cette sorte de pièces n'avaient cours que dans les régions égyptiennes. Toujours au sujet du dénéral de Sucidava, cf. aussi D. Tudor, *Sucidava III*, « Dacia », XI—XII, p. 165, fig. 18/2 et p. 181—183 ; idem, *Ollenia Romană*, 3<sup>e</sup>, Bucarest, 1968, p. 152, fig. 43/4 et p. 468.



témoigner de la présence dans l'îlot danubien d'un office de douane affecté à la vérification des *solidi* légers qui circulaient au VI<sup>e</sup> siècle dans la région du Bas-Danube.

Par ailleurs, la présence en ces lieux des dénéraux en question est de nature à remettre en question le problème des débuts de l'habitat de cet îlot. Jusqu'à présent, les fouilles n'ont pu localiser à Păcuiul lui Soare aucun horizon susceptible d'être daté des IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles. Ceci en dépit du fait que les horizons plus récents, c'est-à-dire des X<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles aient livré assez souvent des vestiges (monnaies de cuivre, poterie, tessons de verre, fibules, fragments de cadenas, bijoux, outils, statuettes) caractéristiques pour cette période révolue (IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles). On ne saurait expliquer autrement ce phénomène que par un peuplement assez dense aux IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles, dont l'emplacement ne coïncidait pas avec celui de la forteresse édiflée par les Byzantins au X<sup>e</sup> siècle. Cet emplacement devait se trouver quelque part dans la zone de l'îlot engloutie par les eaux du fleuve. Si tel était le cas, les vestiges récupérés sur les ruines de la forteresse romano-byzantine s'expliqueraient par l'usage des terres de remplage utilisées pour la consolidation du terrain où allait se dresser l'enceinte du X<sup>e</sup> siècle.

## LE CRIPTE DELLE BASILICHE PALEOCRISTIANE DELLA SCIZIA MINORE\*

ION BARNEA

Sul territorio dell'ex-provincia romana tarda *Scythia Minor* (l'odierna Dobrugia) sono state rinvenute opure soltanto identificate e parzialmente portate alla luce le rovine di trenta basiliche paleocristiane, ossia cinque a *Histria*, cinque a *Tropaeum Traiani*, quattro a *Tomis*, ex-capoluogo della provincia; tre a *Troesmis*, mentre ad *Argamum*, *Noviodunum* e *Axiopolis*, due per ogni località; a *Callatis*, *Niculitel*, *Dinogetia*, *Beroe*, *Ibida*, *Capidava* e *Sucidava* (Izvoarele, distretto di Constanța) una per ciascuna<sup>1</sup>. Su tutte le trenta basiliche solo otto avevano sotto il presbiterio cripte per reliquie di santi e cioè: I) cinque cripte più grandi, per salme intere e II) tre cripte più piccole dove si conservavano soltanto frammenti dei corpi dei martiri. Per primo faremo una breve presentazione di queste due categorie di cripte per passare poi ad alcune considerazioni a carattere generale.

### I. Cripte grandi per salme intere di martiri

1. *Niculitel*, distretto di Tulcea. Nel centro del villaggio attuale, collocato sul territorio dell'ex-città romana, porto al Danubio, *Noviodunum* (Isaccea, distretto di Tulcea), nel 1971 si è fatta una scoperta di straordinaria importanza: una cripta con tombe di martiri (*martyrion* o *martyrium*). Essa sottostava al presbiterio di una basilica cristiana, metà sotto l'abside, metà sotto il lato est della navata centrale (fig. 1—2). La cripta-*martyrium*, interamente conservata, è costruita di pietra e mattoni legati con malta mista di pezzetti di mattone. Da osservare che gli stessi materiali e la stessa tecnica furono adoperati anche per la sovrastante basilica, il che dimostra la loro contemporaneità. La cripta-*martyrium* è a pianta quadrata, dal lato di circa 3,50 m e ha un'altezza di 2,25 — 2,30 m, e una copertura a cupola in mattoni, col diametro di 3 m. Sul lato ovest si trova un piccolo ingresso (0,70 × 0,69 m), che, al momento degli scavi, era otturato da una lastra di calcare. All'interno, sul pavimento costituito da tre grandi lastre di calcare e situato qualche decina di centimetri al di sopra della soglia, si trovava una bara trapezoidale fatta di assi sottili di abete, in gran parte putrefatte. Le dimensioni della bara: 1,98 × 1,40 m. Il coperchio della bara, fatto di assi di legno, era a due spioventi e terminava con due testate a forma di frontone triangolare, di assi inchiodate con chiodi di legno. All'esterno, le assi della bara e i

\* Il tema del presente studio ha fatto l'oggetto di una conferenza tenuta presso il Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana di Roma, il 28 novembre 1980.

<sup>1</sup> I. Barnea, *Les monuments paléochrétiens de Roumanie*, Roma, 1977, pp. 121—179.

due frontoni del coperchio erano decorati con righe a rete. Nella bara giacevano supini quattro scheletri umani, piuttosto degradati, con i piedi verso l'est e le teste verso l'ingresso. Nessuno scheletro recava alcuna traccia di indumento o di suppellettile. Nella parte alta delle pareti laterali, al di sotto di una croce monogrammatica, sono incise nell'intonaco fresco e poi dipinte di rosso le seguenti epigrafi: 1) Μάρτυρες Χριστοῦ sulla parete nord e 2) Μάρτυρες Ζώτικος, Ἀτταλος Καμάσις, Φίλιππος

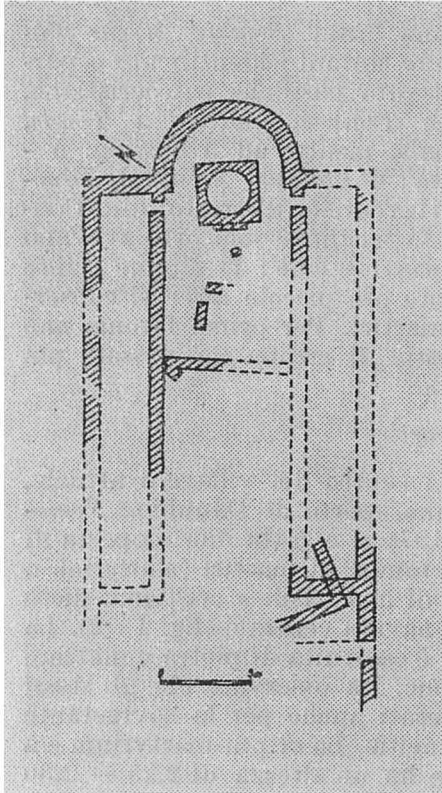


Fig. 1 — La basilica di Niculițel.

sulla parete sud. Senz'altro esse nominano i quattro martiri le cui salme riposano nella detta bara. Gli stessi martiri sono registrati, insieme ad „altri 25”, dal *Martyrologium Hieronymianum*, alla data del 4 giugno. Nello stesso giorno il *Breviarium Syriacum* ricorda a Bobidounia (*Noviodunum*), solo il nome di Philippos<sup>2</sup>. Ripresi gli scavi nel 1973 e 1975, sotto il vano contenente la bara dei martiri Zotikos, Attalos, Kamasi(o)s e Philippos, sono stati scoperti altri due vani molto più bassi, divisi tramite due lastre di calcare messe di coltello, che avevano anche la funzione di reggere il pavimento del vano superiore. L'ingresso ai due vani inferiori era bloccato da una lastra in calcare legata con malta, sotto la quale si trovava una lapide di marmo bianco con la seguente epigrafe sempre in lettere rosse: Ὡδε καὶ ὧδε ἰχώρ μαρτύρων — „Qui e là (c'è) sangue di martiri”. Il pavimento dei due vani inferiori è in mattoni simili a quelli del pavimento della basilica — nuova prova della contemporaneità delle due opere: il *martyrium* e la basilica. Nel vano destro furono ritrovati due vasi in terracotta, l'uno grigio, a tronco di cono, del secolo IV, e l'altro a forma di globo, cotto a rosso, dal fondo arrotondato e a due anse, datato nei secoli V—VI. Dai due vani inferiori fu cavata fuori una grande quantità di terra che ha rivelato 110 frammenti minuti di ossa, in cattivo stato di conservazione, alcuni recanti tracce di bruciato. La perizia antropologica ha stabilito che esse appartenevano a due uomini in età di 45—55 anni. Le ossa erano state esumate e trasportate qui probabilmente dalla precedente costruzione-*martyrium*, le cui fondazioni di pietre saldate con terra furono ritrovate

<sup>2</sup> V.-H. Baumann, in „Dacia”, N.S., 16, 1972, pp. 189—192; I. Barnea, *op. cit.*, pp. 91—93 e 146—154; idem, *Christian Art in Romania*, Bucharest, 1979, pp. 8, 42; Em. Popescu, *Inscripțiile grecești și latine din secolele IV—XIII descoperite în România*, București, 1976, n° 267.

ad ovest della cripta interamente conservata e rinvenuta nel 1971. I due martiri, cui appartengono le ossa ritrovate nei vani inferiori, sono considerati „i più antichi martiri della Dobrugia, martirizzati forse ai tempi di Decio (250—251), nella città di Noviodunum e sepolti in un posto sconosciuto della necropoli della città” donde sarebbero stati trasportati e risepolti a Niculițel „ai tempi di Costantino il Grande o del suo successore”<sup>3</sup>.

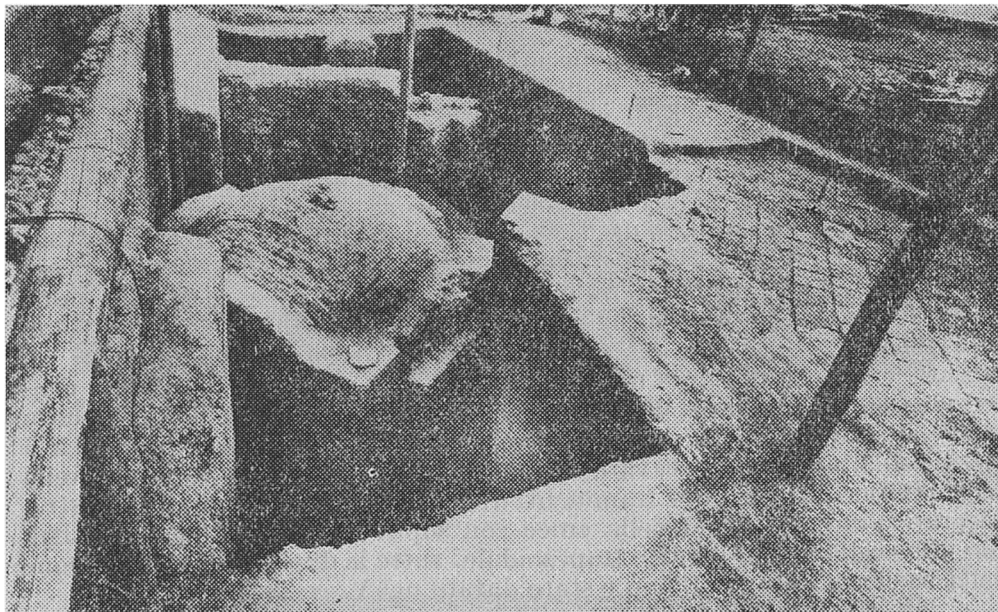


Fig. 2 — Il martyrion di Niculițel.

In realtà, sembra che tutti i sei martiri le cui reliquie furono trovate a Niculițel siano contemporanei, appartenenti ad una stessa persecuzione, probabilmente alla grande persecuzione di Diocleziano del 303—304. All'inizio o in una seconda tappa del secolo IV, le loro reliquie furono deposte in un *martyrium* le cui fondazioni furono scoperte nel 1975, ad ovest della cripta-*martyrium*, ritrovata nel 1971 e conservata interamente. In seguito alle ultime scoperte, abbiamo però vari indizi (delle monete Teodosio II, ceramica e il narcece della basilica superiore) che sembrano accertare la datazione dei due edifici contemporanei (il *martyrium* e la basilica), non verso la fine del secolo IV, come si credeva fino adesso, bensì nella seconda metà o persino verso la fine del secolo V e l'inizio del VI. Spetta alle future ricerche di confermare o meno l'ipotesi di tale datazione<sup>4</sup>.

2. *Tomis*. La basilica vicina alla riva del porto. In via Traian, parte sotto la mole del liceo n° 2 („Mihail Eminescu”), e parte nella sua corte,

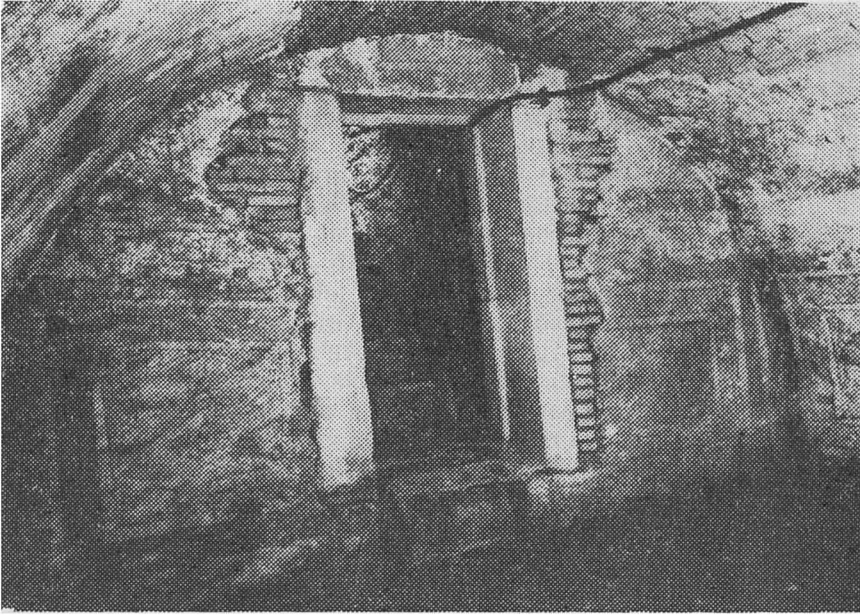
<sup>3</sup> V.-H. Baumann, in „Biserica Ortodoxă Română”, 94, 1976, n° 5 6, pp. 580—586; idem, in *De la Dunăre la Mare*, Galați, 1977, pp. 114—116; idem, in „Acta Musei Napocensis”, XIV, 1977, pp. 245—255; I. Barnea, *op. cit.*, pp. 8—9.

<sup>4</sup> I. Barnea, *op. cit.*, p. 9.

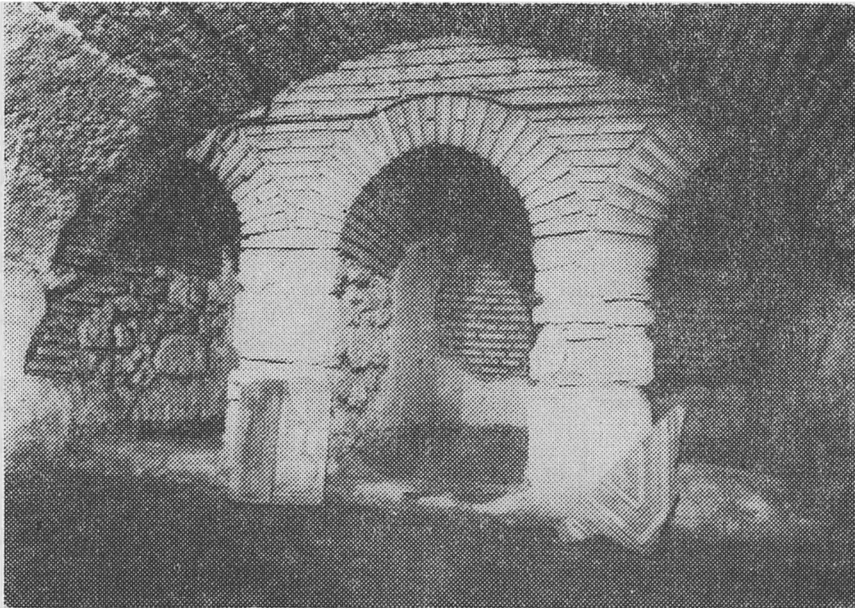
si trovano le rovine di una basilica cristiana, della quale, nel 1960, fu scoperta casualmente la cripta sotto il presbiterio situato nell'attuale corte del liceo. La cripta è relativamente bene conservata e dopo i primi scavi, è stata consolidata e protetta contro le distruzioni. L'accesso nella cripta è costituito da otto gradini di pietra, fiancheggiati da due muri formanti un piccolo corridoio lungo 3,20 m e largo 0,83 m, situato sul lato ovest, che scende a 2,50 m di profondità verso un ingresso alto 1,66 m e largo 0,80 m, con una cornice di grandi lastre di pietra scalpellata (fig. 3). Nella soglia e nell'architrave si possono vedere i piccoli incavi nei quali veniva fissata la porta; lo spigolo interno dello stipite destro è smussato, segno di uso prolungato. La cripta vera e propria è un vano sotterraneo rettangolare, di  $6,15 \times 3,75$  m, orientato E—O e coperto da una volta a botte in mattoni (fig. 4). Circa due terzi della parte ovest della cripta sono occupati da un vano quasi quadrato ( $3,70 \times 3,75$  m), dall'altezza massima di 2,32 m, sulle cui pareti si conserva ancora gran parte dell'intonaco dipinto di rosso, di verde e di giallognolo, colori difficilmente riconoscibili oggi. La metà inferiore delle pareti è dipinta a cornici rettangolari più grandi, mentre la metà superiore, a cornici piccole fatte di rami e fiori. Il resto, circa un terzo della parte orientale della cripta, ricoprente una superficie di  $2,45 \times 3,75$  m, è occupato da tre tombe a volta, a forma di nicchia, ciascuna alta 1,68 m e larga 0,90 m. Le pareti delle tombe conservano esse pure avanzi dell'intonaco originale, non levigato, però senza tracce di pittura. Nelle pareti sud e nord delle tombe laterali, circa a metà dell'altezza, sono scavate due piccole nicchie per le lucerne. Nella cripta furono ritrovati due frammenti di lastre di marmo bianco-lividastro, decorate l'una col segno della croce con sopra un globo, mentre l'altra con un uccello in una cornice trapezoidale, tutte le due cadute dall'ambone della basilica. Tutto l'edificio è stato datato nel V secolo <sup>5</sup>.

3. *Tomis*. „La basilica grande” del quartiere occidentale della città, le cui fondazioni furono scoperte nel 1960—1961, aveva una lunghezza di 48,10 m (senza l'atrio) e una larghezza di 23,45 m, essendo il più ampio edificio religioso paleocristiano del territorio della Romania (fig. 5). Il presbiterio ne occupava l'abside e più di un terzo della parte orientale della navata centrale, avendo sotto una grande cripta cruciforme, dalla superficie di 50 m<sup>2</sup>. Nella cripta scendevano i 12 gradini di pietra, recuperati da monumenti anteriori, stretti da un corridoio lungo 7,50 m e largo 1,03 m, collocato perpendicolarmente e in mezzo al lato ovest (fig. 6). La cripta propriamente detta si trovava quasi per intero sotto l'estremità est della navata centrale e solo il braccio orientale della croce si stendeva anche sotto il pavimento dell'abside. L'interno era diviso in sette scompartimenti intercomunicanti, tra cui sei erano quadrati, dal lato di 2,20 m, mentre il settimo, quello al di sotto dell'abside, era rettangolare, di  $2,70 \times 2,20$  m, tutti essendo coperti di volte in mattoni. Questa divisione era stata realizzata mediante due piloni centrali, a pianta cruciforme, e, di fronte a questi, due pilastri addossati ai muri della cripta, su cui si appoggiavano gli archi doppi. I muri della cripta, spessi 0,50 m, sono costruiti con piccoli blocchi di calcare alternanti con strati orizzontali di mattoni legati con malta mista di pezzetti di mattone. Verso l'interno i

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 132.



**Fig. 3—** *Tomis* : La cripta della basilica sotto il liceo n° 2 — l'interno verso l'ingresso.



**Fig. 4 —** *Tomis* : La cripta della basilica sotto il liceo n° 2.

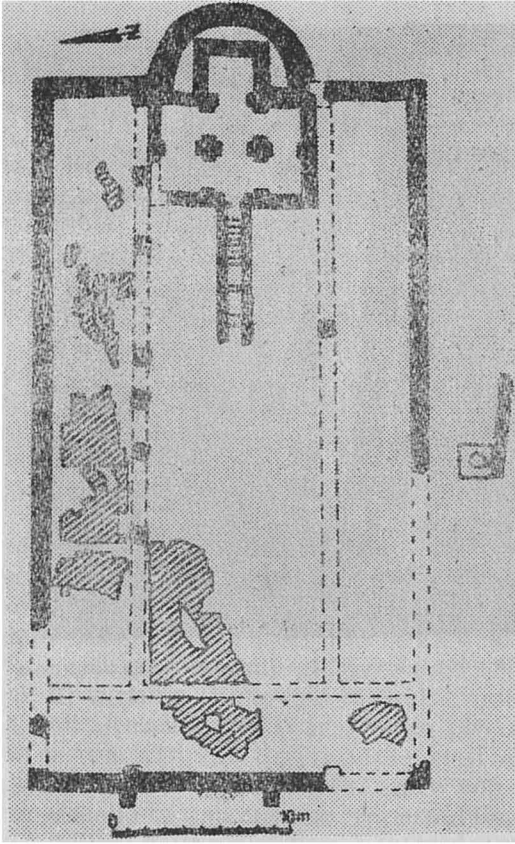
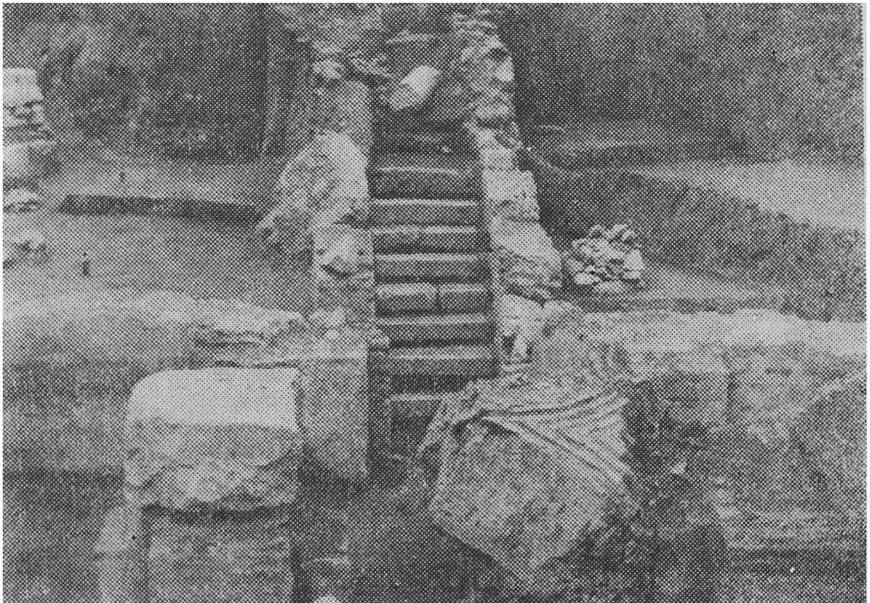


Fig. 5 — *Tomis*: La basilica grande.

Fig. 6 — *Tomis*: La cripta della basilica grande.



muri erano rivestiti di uno strato di intonaco rosa con pitture delle quali sono rimaste solo pochissime tracce. Del pavimento di mattoni si è conservata solo una piccola parte. L'altezza della cripta non superava 2,50 m. La basilica insieme alla cripta appartengono ai secoli V—VI<sup>6</sup>.

4. *Tropaeum Traiani*. La basilica scoperta prima del 1900 a circa 50 m dalla porta est, attigua alla via maestra della città di Tropaeum, basilica chiamata „semplice”, perchè si credeva non avesse nè atrio nè cripta, ha rivelato invece, in seguito agli scavi di verifica attuati da chi scrive tra il 1971 e il 1973, di possedere sotto il presbiterio, all'estremità est della navata centrale, una cripta a un solo vano rettangolare (2,70 × 2,30 m), alto 2,50 m, coperto da una volta a botte, al momento della scoperta completamente crollata (fig. 7—8). Le pareti laterali (i lati nord e sud) della cripta si sono conservate fino all'altezza di 1,50 m, mentre quella orientale fino a un'altezza massima di 2,42 m (al centro). Esse sono costruite di blocchi di pietra irregolari mentre la volta è di mattoni e di malta mista di pezzetti di mattone. L'accesso alla cripta era costituito da un corridoio in pendenza, lungo 4,20 m e largo 1,50 m, fiancheggiato da muri spessi 0,70 m, e situato al centro del lato ovest del vano della cripta. E' probabile che il corridoio abbia contenuto una scala di legno, perchè non fu trovata alcuna traccia di gradino, sia di pietra che di marmo o di mattoni. L'apertura dell'ingresso del corridoio nella cripta propriamente detta, alta 1,14 m e larga 1,15 m, si è conservata per intero ed è delimitata da blocchi monolitici, tra cui un particolare accenno va fatto ai due, sovrapposti, dell'architrave, lunghi 2,08 m ciascuno e spessi l'uno 0,22 m e l'altro 0,30 m, entrambi intonacati verso l'interno della cripta.

All'interno della stessa, le pareti sono rivestite di uno strato di intonaco rosa, spesso circa 1 cm, steso direttamente sulla superficie irregolare delle pietre. In mezzo alla parete orientale è incisa una cornice rettangolare di 0,79 × 0,64 m con dentro, disposte orizzontalmente, sei strisce larghe 4 cm e sei altre larghe 7 cm ciascuna. Nelle strisce più larghe era stata dipinta in giallo-verde un'epigrafe in greco che non abbiamo potuto ricostruire, perchè al momento della scoperta si distingueva appena qualche traccia, molto stinta, di due-tre lettere. Essendo state tinte sull'intonaco secco, le lettere non sono attecchite allo strato sottostante e sono state cancellate dal tempo. Sotto il grosso mucchio di macerie dell'interno della cripta, sul pavimento di mattoni, di cui fu salvata solo una piccola parte nell'angolo NV, giacevano sparsi i resti di cinque scheletri umani, senza tracce di sarcofago o di qualsiasi suppellettile, tranne un piccolo chiodo di rame proveniente probabilmente da una bara o cassa di legno per le reliquie; il tutto dimostra che la cripta era stata profanata prima del crollo della volta. Gli scheletri appartengono probabilmente ad alcuni martiri il cui nome non ci è noto, perchè, come già detto, malgrado i molti tentativi fatti, dal testo dell'epigrafe non si è potuto ricuperare nulla ed i martirologi e le altre fonti documentarie non fanno alcuna menzione sull'esistenza di martiri cristiani a Tropaeum

<sup>6</sup> A. Rădulescu, *Monumente romano-bizantine din sectorul de vest al cetăţii Tomis, Constanţa*, 1966, p. 28—60 e soprattutto 32—45; I. Barnea, *Les monuments, op. cit.*, pp. 125—126; idem, *Christian Art, op. cit.* p. 128.



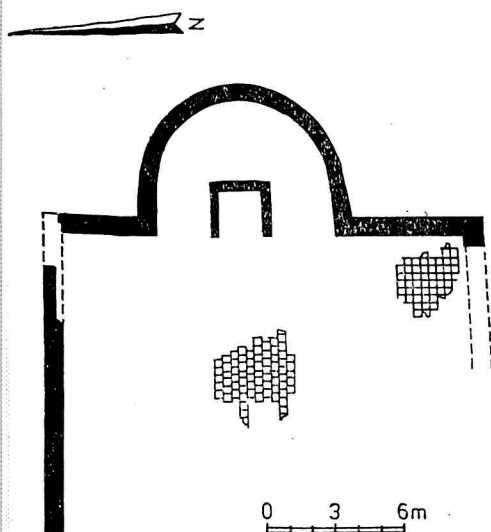
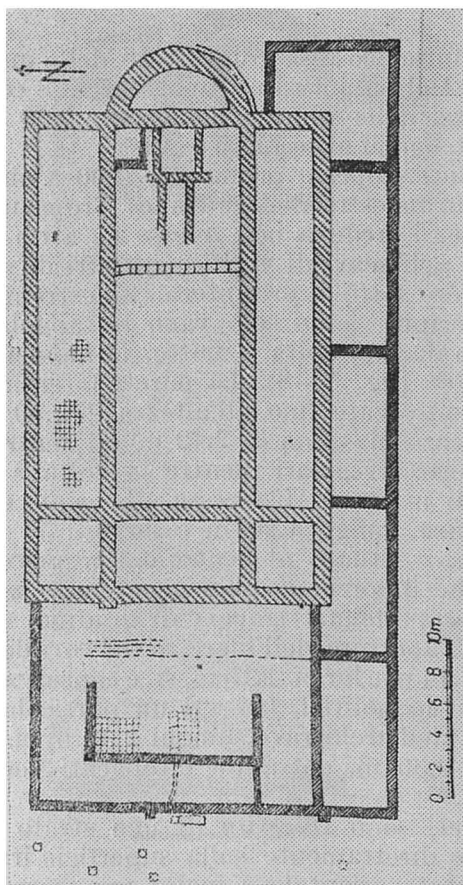


Fig. 9 Tomis: La basilica piccola della zona ovest della città.

Fig. 7 Tropaeum Traiani: La basilica „semplice” (A).



Fig. 8 Tropaeum Traiani: La cripta della basilica „semplice” (A).

o su un ulteriore trasloco di reliquie sante di questa città. Di recente si è congetturato che le reliquie di San Cirillo di Axiopolis fossero state trasportate a Tropaeum, città che persino avrebbe preso il nome da questo martire<sup>7</sup>, ma finora non se ne hanno prove certe. Dobbiamo aggiungere che a nord e a sud della cripta furono rinvenuti due piccoli muri che sembrano essere serviti a consolidare il terreno, cioè a farlo resistere meglio alle spinte laterali della volta. Nel corridoio di accesso, sopra l'ingresso della cripta e tra le macerie sono stati trovati frammenti di fusti di colonne, pezzi di cornici ed altri avanzi architettonici crollati dall'interno della basilica. Tanto la basilica quanto la cripta sono attribuite all'epoca dell'imperatore Anastasio I (491—518)<sup>8</sup>.

5. *Tomis*. La basilica piccola, del quartiere occidentale della città. Ubicata a quasi 50 m NE della „basilica grande” (v. sopra no. 3) e attigua al lato settentrionale della cinta muraria, „la basilica piccola”, lunga circa 35 m e larga 18,80 m, si è potuto riportarla alla luce solo parzialmente, cioè solo la metà orientale e pure questa solo in parte (fig. 9). Al centro dell'abside, a una profondità di 2,50 m rispetto all'attuale livello del camminare, è apparsa la copertura a volta della cripta, in massima parte crollata. Benchè la cripta non fosse scavata integralmente, si è potuto precisare che per quasi due metri della sua lunghezza, essa sta sotto l'abside, mentre il resto si trova sotto la navata mediana. Misurata all'interno, la larghezza della cripta era di 2,20 m. L'ingresso si trovava il più probabilmente al centro del lato occidentale. I muri della cripta, spessi soltanto 0,34 m, sono costruiti solo di mattoni quadrati, dal lato di 0,32 m e dallo spessore di 0,04 m, legati con malta mista di mattone. I mattoni della volta sono disposti radialmente ed alternano con strati di malta dallo spessore di un mattone. Le facce interne delle pareti erano rivestite di uno strato di intonaco, spesso 2—2,5 cm, su cui si potevano ancora distinguere vaghe tracce di dipinto che, subito dopo scoperte, sono scomparse<sup>9</sup>. Benchè non esista nessuna prova precisa, la larghezza della cripta fa supporre che essa contenesse due salme di martiri, in due sarcofagi oppure in uno solo. L'intero edificio appartiene al secolo VI.

## II. Cripte piccole per frammenti di reliquie di martiri.

1. *Tropaeum Traiani*. La basilica a transetto o a forma di T, la sola di questo tipo nel territorio della Dobrugia, aveva sotto il presbiterio davanti all'abside, una cripta a forma di piccolo vano rettangolare (1 × 1,20 m) il cui pavimento si trovava a 2,50 m sotto il livello del pavimento a lastre di pietra del presbiterio (fig. 10). L'accesso alla cripta si trovava sul lato sud ed era costituito da una scala a otto gradini di pietra, conservati, stretta da un corridoio lungo 2,85 m e largo 0,60 m, costruito di blocchi squadrati di calcare. All'estremità inferiore del corridoio (verso la cripta) ci sono due piloni di calcare e mattoni, alti 1,93 m e larghi 0,63—0,64 m ciascuno, che in quel tratto riducono il corridoio a 0,52 m di larghezza. Le pareti della cripta sono esse pure in calcare

<sup>7</sup> A. Aricescu, in „Dacia”, N.S., 14, 1970, p. 306.

<sup>8</sup> I. Barnea, *Les monuments, op. cit.*, p. 163—165; idem, in „Pontica”, XI, 1978, pp. 181—187; idem, *Christian Art, op. cit.*, pp. 154—157.

<sup>9</sup> A. Rădulescu, *op. cit.*, pp. 23—25; I. Barnea, *Les monuments, op. cit.*, p. 126, n° 2.

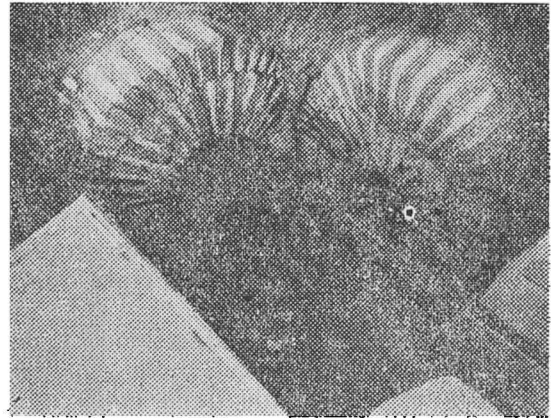
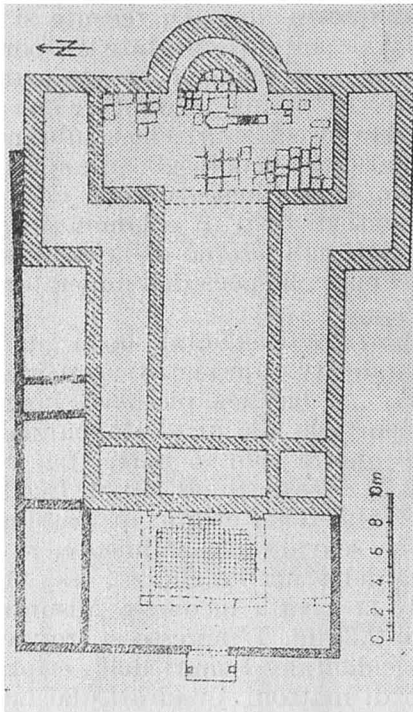


Fig. 11 — *Tropaeum Traiani*: La cripta della basilica a transetto.

Fig. 10 — *Tropaeum Traiani*: La basilica a transetto.

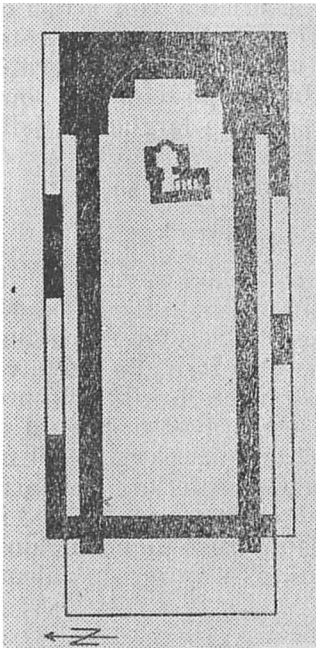


Fig. 12 — *Tropaeum Traiani*: La „basilica cisterna”.



Fig. 13 — *Tropaeum Traiani*: La cripta della „basilica cisterna”.

alternante a file orizzontali di mattoni. In fondo al lato nord, quello più stretto, della cripta, si trova una nicchia pari a un'absidiola, col diametro di 0,57 m e l'altezza di 1,15 m, profonda 0,30 m, con la parte superiore ad arco. Una seconda nicchia, più piccola (0,57 × 0,36 m e profonda 0,43 cm), sempre con la parte superiore ad arco, si trova nella parete est della cripta (fig. 11). Gli archi delle due nicchie sono fatti di due file sovrapposte di mattoni a raggera legati con malta. Sulle pareti della cripta e delle nicchie si conservano alcune piccole porzioni intonacate con intonaco di calce e rena. In ciascuna nicchia sarà stata collocata una cassetta con reliquie di santi, rimosse probabilmente dagli abitanti stessi quando, al più tardi nel secolo VII, avevano abbandonato la città. La basilica e la cripta sono attribuite al secolo VI.<sup>10</sup>

2. *Tropaeum Traiani*. La basilica cristiana costruita al più presto nella seconda metà del IV secolo, all'interno di un'antica cisterna romana e per questo chiamata „la basilica cisterna”, fu rifatta nella prima metà del VI secolo, quando, sotto il presbiterio, nel terreno di riempimento, spesso circa 3 m, fu realizzata una piccola cripta per reliquie di santi (fig. 12). La cripta è in muratura di pietre squadrate e si compone di una celletta rettangolare (1,35 m × 1 m), che ha verso est un'absidiola semicircolare, col diametro di 0,78 m, e verso ovest un piccolo vestibolo (0,89 × 0,90 m), nel quale si scende da sud per tre gradini lunghi tra 0,51 e 0,54 m (fig. 13). La posizione leggermente asimmetrica della cripta rispetto all'asse longitudinale della basilica come pure l'inconsueta idea di trasformare una cisterna in basilica, non sono prove sufficienti per attribuirle, come già tentato, ai federati romani. D'altronde persino nella detta attribuzione si ammetteva che i costruttori fossero stati i „Romani”, data l'unità di pianta e di tecnica dimostrata da questa basilica come pure da tutte le altre basiliche cristiane di Tropaeum, tratto che le lega direttamente all'arte cristiana antica dei grandi centri dell'Impero<sup>11</sup>.

3. *Histria*. La basilica scoperta nel 1950 a circa 50 m est della grande porta occidentale della città e datata al tempo di Giustiniano (527—565), è la sola tra le basiliche cristiane scoperte a Histria che possieda una cripta sotto il presbiterio. Il centro della cripta è situato sulla corda dell'arco dell'abside e il suo volume si trova metà dentro quest'arco metà sotto la parte est della navata centrale (fig. 14). Costruita di blocchi di calcare alternati a fasce orizzontali di mattoni legati con malta, la cripta è meno profonda e più piccola di quelle delle basiliche a transetto e cisterna di Tropaeum Traiani. Essa consiste in un vano rettangolare, di piccole dimensioni, ed è munita sul lato sud di una scala di accesso, a tre gradini di mattoni (fig. 15)<sup>12</sup>.

Tra le otto cripte presentate, solo quella di Niculițel è un vero e proprio *martyrium*, cioè un vano sotterraneo con sepolcri di martiri non spostati, sopra il quale, più tardi, fu eretto un tempio cristiano a forma

<sup>10</sup> I. Barnea, *op. cit.*, p. 168; Idem, *Christian Art, op. cit.*, pp. 166—167, n° 1.

<sup>11</sup> V. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, in „Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice”, 4, 1911, pp. 183—185; I. Barnea, in „Dacia”, N.S., 21, 1977, p. 227, 233; Idem, *Christian Art, op. cit.*, pp. 166—167, n° 2.

<sup>12</sup> E. Condurachi e collaboratori, „Histria”, I, București, 1954, p. 167, fig. 57—58; I. Barnea, *op. cit.*, tav. 54.

basilicale. Contemporaneamente alla costruzione di questo tempio, il vecchio edificio del *martyrion* fu sostituito da uno nuovo, più adatto a riparare le reliquie dei martiri locali. E' questo il *martyrion* interamente conservato e scoperto nel 1971 (fig. 2). Le altre sette cripte sono state costruite apposta sotto l'altare delle stesse basiliche, edificate dentro le mura della città di *Tomis*, *Tropaeum* e *Histria*, per deporvi salme intere oppure frammenti di reliquie di martiri, portati dai cimiteri locali e da altre parti.

Fig. 14 — *Histria*: La basilica a cripta.

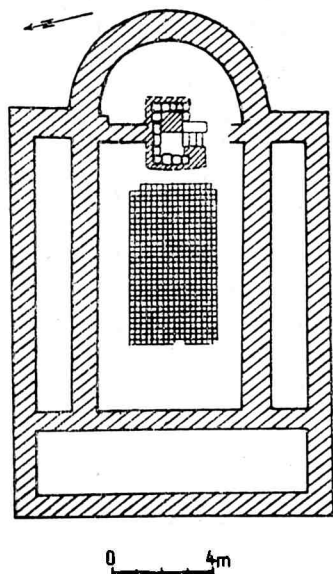
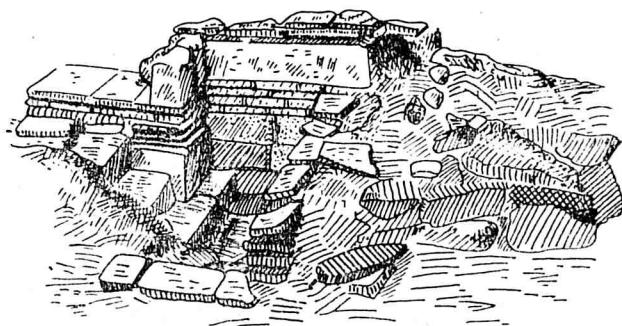


Fig. 15 — *Histria*: La cripta della basilica.



E' noto che nella seconda metà del secolo IV i cristiani hanno cominciato a spostare le reliquie dei martiri dalle tombe dei cimiteri *extra muros* in templi cristiani costruiti apposta *intra muros*. L'inizio di tale pratica è dovuto a Gallo, fratello di Giuliano l'Apostata, che, quale cesare d'Oriente (351—354), ha fatto trasportare la bara con le reliquie di S. Babila in una nuova chiesa dell'Antiochia. E' seguito Costanzo II, figlio di Costantino il Grande, il quale tra 356—357 fece portare a Costantinopoli le reliquie degli apostoli Andrea, Luca e Timoteo, reliquie che furono deposte nella basilica dei SS. Apostoli, dove nel 337 era stato deposto anche il corpo di suo padre, morto nella villa di Ancyrona, vicino a Nicomedia, nella Bitinia<sup>13</sup>. Come ben si sa, la conseguenza di questa pratica sarà il graduale attenuarsi della differenza tra le così dette *basilicae martyrum*, collocate *extra muros*, sul posto stesso delle tombe dei martiri, e i comuni edifici di culto cristiano (*basilicae ecclesiae* o semplicemente *ecclesiae*), collocate all' interno della città. Il motivo di tali spostamenti di reliquie fu non solo quello di mettere al sicuro le reliquie degli eroi della fede cristiana, ma anche la concezione, ripresa da S. Giovanni Crisostomo in una

<sup>13</sup> I. Barnea, Τὸ παλαιοχριστιανικὸν θυσιαστήριον, Atena, 1940, pp. 67—70, dove si trovano anche altri esempi di tali traslazioni di reliquie sante; A. Grabar, *Martyrium*, I, Paris, 1946, p. 233 e 318; P. Testini, *Archeologia cristiana*, Roma, 1958, p. 133.

delle sue prediche, quando dichiarò che tali reliquie erano „più sicure di qualsiasi torre, di qualsiasi cinta muraria”.<sup>14</sup>

Però il motivo più profondo della pratica del trasporto delle reliquie dei martiri, all'interno della città, nei comuni edifici di culto, e della loro disposizione proprio sotto l'altare, sta nella corrispondenza stabilita tra il sacrificio dell'Arcimartire Cristo<sup>15</sup> e quello dei martiri, come sua continuazione, e quello eucaristico non sanguinoso, che si ripete ad ogni servizio liturgico. L'altare rappresenta la tomba di Cristo mentre le reliquie dei martiri sono le „*membra Christi*”, come le chiama una nota epigrafe su un vaso-reliquario di terracotta del V secolo, scoperto nell'Africa Settentrionale (Lemasba, in Numidia), riprendendo un'idea dell'apostolo Paolo che riappare anche nella letteratura patristica dei secoli IV—V e persino dopo<sup>16</sup>. Alla pratica del trasloco sono sfuggite le tombe di alcune grandi personalità cristiane, diventate mete di pelerinaggio: la tomba di S. Giovanni Evangelista a Efeso, le tombe dei SS. Apostoli Pietro e Paolo a Roma, la tomba di S. Mena in Egitto, di S. Sergio di Resapha (Siria) ecc., che sono rimaste sul posto, sopra di esse erigendosi nuovi edifici di culto, più ampi e magnifici di quelli precedenti.

Come le reliquie esistenti erano insufficienti per il gran numero degli edifici di culto, si è ricorso alla divisione dei corpi dei martiri in tanti pezzi. Le origini di tale pratica sono dovute a una simile frammentazione subita precedentemente dal legno della croce su cui era stato crocifisso Cristo, come pure al fatto che molti tra i corpi dei martiri erano stati spezzati già dalla loro morte. La giustificazione della frammentazione delle reliquie dei martiri cristiani si trova negli scritti di alcuni grandi padri o scrittori della chiesa della seconda metà del secolo IV e della prima metà del V. Secondo Giovanni Crisostomo „i tesori diminuiscono se vengono divisi”, ma „contrariamente a quanto avviene ai tesori materiali, con la divisione, le reliquie sante non scemano”. E aggiunge: „Per la divisione quelli (tesori) diminuiscono, queste (reliquie) quanto più si dividono tanto più fanno valere la loro ricchezza”<sup>17</sup>. Nello stesso senso scrive anche S. Gregorio Nazianzeno: „Il rispetto per il loro sacrificio è tanto che basta persino un po' di polvere o una reliquia di vecchie ossa oppure una piccola parte dei capelli o un piccolo straccio del vestito, per onorare l'intero”<sup>18</sup>. Ugualmente scrive Teodoreto di Ciro, qualche decennio più tardi: „dividendo il corpo, non se ne è però divisa la grazia. E quella minutissima reliquia ha lo stesso potere che il martire non affatto diviso”<sup>19</sup>. L'abitudine di dividere in pezzi le reliquie sante si è diffusa soprattutto in Oriente. In Occidente e specialmente a Roma, i corpi dei martiri furono conservati interi.

<sup>14</sup> Ἀσφαλέστερα παντὸς πύργου καὶ περιτειχίσματος. *Homilia in epist. ad Rom.*, XXXII, 4. Migne, P.G., t. 60, col. 680. I. Barnea, *op. cit.*, p. 67; Id., in *Dacia*, XI—XII, 1945—47, p. 222.

<sup>15</sup> Asterio di Amasea, *Homilia X in ss. martyres*, Migne, P.G., t. 40, col. 324 D. Cf. I. Barnea, *Τὸ παλαιοχρ. θυσιαστήριον*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>16</sup> J. Gagé, *Membra Christi et la déposition des reliques sous l'autel*, in „*Revue Archéologique*”, V<sup>e</sup> série, t. 29, 1929, pp. 137—153. Cf. I. Barnea, *op. cit.*, p. 85.

<sup>17</sup> Giovanni Crisostomo, *De sanctis martyribus*, 2. Migne, P.G., t. 50, col. 649.

<sup>18</sup> Gregorio di Nazianzo, *Poemata moralia*, 10, 744—748. Migne, P.G., t. 37, col. 734.

<sup>19</sup> Teodoreto di Ciro, *Graecarum affect. curatio*, VIII, Migne, P.G., t. 83, col. 1012, C.

In seguito alla corrispondenza, già ricordata, tra il sacrificio di Cristo, quello dei martiri cristiani e l'eucaristia, e in base al testo dell'Apocalisse, VI, 9: *Vidi sub altari animas eorum qui mactati fuerant propter verbum Dei, et propter testimonium quod tuebantur*, il posto più addatto per deporre le reliquie dei martiri fu considerato quello al di sotto dell'altare. In Oriente la pratica è diventata obbligatoria in seguito alle decisioni del concilio di Costantinopoli del 685, riconfermate dal settimo canone del VII concilio ecumenico di Nicea (787). A cominciare da quel momento, nella Chiesa Orientale era obbligatorio che ogni edificio di culto cristiano in funzione avesse un pezzetto di reliquia santa sotto l'altare, e più tardi nell'antimensio che stava sopra di esso <sup>20</sup>.

Nel periodo paleocristiano, una delle pratiche più diffuse in Oriente era quella di scavare sotto l'altare una piccola cavità cruciforme o rettangolare, rivestita di lastre di marmo o di pietra, dove i frammenti delle reliquie erano conservati in piccole cassette di metallo prezioso (oro, argento), di altri metalli (piombo), di marmo o di pietra, queste ultime di solito a forma di sarcofago; di vetro, di alabastro, avorio o dentro a vasi di terracotta (specie nell'Africa Settentrionale). Tale pratica come pure l'edificio stesso erano chiamati *κατάθεσις* o *ἐγκαινιον* ed erano caratteristici per le basiliche della Grecia e generalmente della Penisola Balcanica e delle regioni influite dalla cultura greca (il litorale dell'Asia Minore, la Crimea ecc.) <sup>21</sup>. Sul territorio della Scizia Minore una cavità di questo tipo fu rinvenuta sotto l'altare di una sola basilica cristiana, recentemente scoperta nella città di *Capidava* (inedita). Delle altre basiliche della Scizia Minore non ci sono indizi che avessero reliquie sotto l'altare.

In Occidente ed in alcune basiliche dell'Africa Settentrionale, dove era nata una corrente contraria alla frammentazione delle salme dei martiri, i sarcofagi venivano collocati sia all'interno di una *cripta* (*confessio*), situata sotto l'abside del coro, sia nell'altare stesso, sopra il pavimento, nel quale caso l'altare veniva trasformato in sarcofago. Nei due casi il lato frontale era costituito da una lastra scolpita a giorno oppure da un cancello di metallo (*transenna*) munita di una piccola finestra (*fenestella* o *iauna confessionis*), attraverso la quale si introducevano pezzi di tela o di stoffa (*brandea*, *palliola*), che dopo un certo periodo di contatto con la salma del martire, ne erano tirati fuori e venivano usati a loro volta come reliquie sante. Per essere più accessibili al pubblico, in Occidente e in Africa le cripte erano più alte, e per questo il pavimento dell'abside era sovrelevato, arrivando a più di un metro o, solo in modo eccezionale, a più di due metri di differenza di quota rispetto al resto della basilica. In tal caso la comunicazione tra la nave e il presbiterio si realizzava tramite due scale situate all'estremità della corda dell'abside, mentre l'accesso alla cripta era costituito da scale e corridoi sotterranei collocati intorno al vano contenente il sarcofago (o i sarcofagi) del martire (dei martiri) <sup>22</sup>.

<sup>20</sup> I. Barnea, *op. cit.*, p. 77; A. Grabar, *op. cit.*, pp. 352-353.

<sup>21</sup> A. K. Orlandos, 'Η ξυλόστειγος παλαιοχριστιανική βασιλική τῆς Μεσογειακῆς Δεκάνης, t. 2, Atene, 1954, pp. 466-468; I. Barnea, *op. cit.*, pp. 79-87; P. Lemerle, *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Texte, Paris, 1945, pp. 370-371.

<sup>22</sup> A. K. Orlandos, *op. cit.*, pp. 454-460; I. Barnea, *op. cit.*, pp. 78-79.

In quanto riguarda la parte orientale dell'Impero Romano tardo, le ricerche svolte fino nel 1960 avevano concluso che, a differenza dell'Occidente, qui non si solevano fare cripte. Le sole cripte vere e proprie conosciute, destinate ad accogliere salme intere di martiri, erano la cripta rettangolare di grandi dimensioni (4,20 × 4,50) situata sotto il tempio di Augusto a *Ancyra* (Ankara), trasformato in chiesa cristiana, e la cripta semicircolare sotto l'abside della basilica cattedrale di *Stobi*, in Macedonia (R. F. Jugoslavia), datata intorno al 500. Una terza cripta, a forma di basilica a tre navate, scoperta sotto una basilica di *Tsaritsin Grad*, nella R. F. Jugoslavia, è contestata da questo punto di vista<sup>23</sup>. Le cripte di piccole dimensioni conosciute prima nella Penisola Balcanica, a *Tropaeum Traiani* (la basilica a transetto e la basilica cisterna), a *Hissar Bania* (la basilica n° 5), *Tchoban-Dere*, *Djanavar-Tepe* e nelle vicinanze di *Küstendil*, in Bulgaria; le cripte cruciformi della basilica di S. Giovanni dello Studio di *Costantinopoli* e della basilica di S. Demetrio di Salonicco; la cripta della basilica A di *Filippi*, in Macedonia, e della basilica Katapoliani dell'isola di *Paro* ecc., destinate ad accogliere una, due o persino tre cassette, vasi o sarcofaghi miniaturali con frammenti di reliquie di martiri e munite di una piccola scala di accesso con tre fino a sei o perfino otto gradini (la basilica a transetto di *Tropaeum*) sul lato est (Filippi e Studio) o sul lato sud della cripta (*Tropaeum* e Salonicco), sono ritenute una fase di transizione tra la cavità di piccole dimensioni (κατάθεσις, ἐγκαίνιον) sotto l'altare e la cripta vera e propria di grandi dimensioni<sup>24</sup>. Una tale cripta, con una scala a tre gradini sul lato sud, è anche quella scoperta nel 1950 a *Histria* (v. sopra, II, n° 3).

Prescindendo dalla sensazionale scoperta del *martyrium* di *Niculitel*, le scoperte fatte dopo il 1960 sul territorio dell'exprovincia Scizia Minore, hanno riportato alla luce quattro cripte grandi per salme intere di martiri, tutte dei secoli V—VI. Tre di esse si trovavano sotto alcune basiliche della città di *Tomis*, capitale della provincia, mentre la quarta sotto una basilica della città di *Tropaeum Traiani*. Ciascuna di queste cripte aveva l'ingresso con la scala di accesso nel centro del lato ovest. Fra tutte, solo la cripta delle basilica grande di *Tomis* era a forma di croce, simile alle cripte delle basiliche di S. Giovanni dello Studio di *Costantinopoli* e di S. Demetrio di Salonicco, ma più ampia di queste, essendo, da quanto sappiamo, la più grande cripta a croce del periodo paleocristiano. Le altre tre erano a pianta rettangolare. Per una sola, quella della basilica della corte del liceo n° 2 di *Constanța* (*Tomis*), le dimensioni quasi normali dell'ingresso (1,66 × 0,80 m) e soprattutto lo spigolo smussato dello stipite destro sono indizi che essa fosse accessibile ai fedeli. La mole della scala e dell'ambiente della cripta a croce di *Tomis* portano alla medesima ipotesi. Invece la cripta, larga solo 2,20 m, della basilica piccola del quartiere ovest della città di *Tomis*, come pure la cripta della basilica „semplice” (A) di *Tropaeum Traiani*, il cui ingresso interamente conservato era di solo 1,14 × 1,15 m, dimostrano chiaramente che queste due non erano accessibili ai fedeli e neanche al clero se non eccezionalmente.

<sup>23</sup> A. K. Orlandos, *op. cit.*, pp. 460—463; A. Grabar, *op. cit.*, pp. 457—458.

<sup>24</sup> A. K. Orlandos, *op. cit.*, pp. 463—466; P. Lemerle, *op. cit.*, p. 371. Una cripta dello stesso tipo a *Ohrida* (Jugoslavia). V. Bitrakova Grozdanova, *Monuments paléochrétiens de la région d'Ohrid*, *Ohrid*, 1975, p. 35, tav. II, fig. 7.



A Tomis, le reliquie sante furono probabilmente portate nelle cripte delle basiliche dal cimitero di questa città, dove i testi dei martirologi registrano circa 60 martiri<sup>25</sup>. Così si spiega il fatto che delle quattro basiliche cristiane scoperte in questa città tre avevano cripte per salme intere, una di esse essendo la più grande cripta cruciforme conosciuta finora. Invece la città di *Tropaeum Traiani* che, come già detto, non è registrata nei martirologi, è riuscita acquistarsi salme intere di martiri per la basilica detta „semplice” (A), e frammenti di reliquie per la basilica a transetto e per la basilica „cisterna”. Queste reliquie furono portate qui da Tomis o da altri centri della stessa provincia, e probabilmente da Axiopolis, la città più vicina con martiri cristiani attestati.

La domanda non ancora risolta è se le cripte grandi (soprattutto quella cruciforme di Tomis) non fossero per caso adoperate anche per seppellire chierici di rango superiore e in primo luogo vescovi locali. Da quanto sappiamo, tale pratica era conosciuta nel mondo paleocristiano d'Oriente quanto d'Occidente<sup>26</sup>, però per la Scizia Minore non ce ne sono prove concludenti.

A giudicare dalle cripte presentate sopra, si può dire che da questo punto di vista le basiliche cristiane del territorio dell'ex-provincia Scizia Minore si collocano ai limiti tra l'Oriente greco e l'Occidente latino, con influssi sia dell'uno che dell'altro. Benchè grazie alla sua posizione geografica, la provincia delle foci del Danubio facesse parte dell'Impero romano di Oriente, la sua popolazione tracio-dacica romanizzata si sentiva legata all'Occidente latino, cosa provata da tutta una serie di epigrafi e dai numerosi nomi latini presenti persino in epigrafi scritte in lingua greca, come pure da altre molte scoperte archeologiche. Da osservare che sui nove vescovi attestati nella provincia Scizia Minore, cinque hanno nomi biblici o greci (*Gerontios, Theotimos, Timoteos, Ioannes, Alexandros*) e quattro hanno nomi latini (*Bretanio o Vetrano, Terentius, Paternus e Valentinianus*). Dei primi cinque, Teotimo I (circa 392—407), soprannominato lo „Scita”, era probabilmente un autoctono che veniva chiamato dalle popolazioni unniche transdanubiane, alle quali predicò la religione di Cristo, — „Dio dei Romani”. A sua volta, il vescovo Giovanni di Tomis, amico di S. Giovanni Crisostomo, scriveva in latino contro le eresie nestoriana e monofisita, e dopo di lui il vescovo Teotimo II, difendeva il dogma stabilito dal concilio di Chalcedon (451) in una lettera in latino, indirizzata all'imperatore Leone (457—474), che è di una semplicità e chiarezza di stile veramente eccezionali. Nel 520 il vescovo di Tomis firma gli atti di un concilio di Costantinopoli come segue: *Paternus misericordia Dei episcopus provinciae Scythiae metropolitanus* e sempre in latino è scritta l'epigrafe, recante il suo nome, della ben nota patena di argento dorato, attualmente al Museo dell'Ermitage a Leningrado. Valentiniano, l'ultimo vescovo di Tomis che conosciamo (verso 550), manteneva come anche i suoi predecessori, stretti legami con il patriarcato di Costantinopoli. Nello stesso tempo però egli teneva corrispondenza con papa Vigilio di

<sup>25</sup> I. Barnea, *Les monuments*, op. cit., pp. 71—72.

<sup>26</sup> Idem, *Τὸ παλαιοχρ. θυσιαστήριον*, op. cit., pp. 71—72.

Roma (537—555), del quale ci è rimasto il testo in lingua latina di una lettera del 18 marzo 550, indirizzata al vescovo di Tomis <sup>27</sup>.

Un ruolo importante nella vita religiosa, culturale e persino politica della Scizia Minore l'hanno avuto i così-detti „monaci sciti”, che si sono sempre orientati verso la Chiesa Romana. Tale orientamento si reggeva da una parte sulla coscienza della loro romanità, dall'altra sulla loro avversione ai monofisiti e agli ariani, ma anche ai Greci e in genere al potere bizantino. Negli anni 519—520 una delegazione di monaci sciti si presentava a Roma, sicura dell'appoggio di *Dionysius Exiguus* (Dionigi il Piccolo), fondatore dell'era omonima, egli stesso oriundo della Scizia Minore. Quasi un secolo e mezzo prima, S. Giovanni Cassiano (circa 360—430/35), nato in un villaggio della Scizia Minore, trascorreva una parte della sua vita in Palestina e in Egitto, per educarsi alla vita monastica e riceveva gli ordini sacri di diacono da S. Giovanni Crisostomo a Costantinopoli e poi quelli di prete dal papa Innocenzo I, a Roma (404), dopo di che si stabilì nella Gallia meridionale, a Marsiglia, dove scrisse in latino, diventando uno dei più grandi insegnanti religiosi d'Occidente <sup>28</sup>.

Tutte queste testimonianze sui rapporti culturali tra la provincia Scizia Minore e, in genere, tra la regione del Basso Danubio e l'Occidente latino fa capire meglio la presenza delle cripte e di altri elementi di cultura materiale occidentale sul territorio della tarda provincia romana compresa tra l'Istro e il Ponto Eussino.

<sup>27</sup> I. Barnea, *Les monuments*, op. cit., pp. 15—19 et passim.

<sup>28</sup> *Ibidem*, pp. 20—22; I. Coman, *Scrittori bisericești din epoca străromână*, Bucarest, 1979, pp. 217—280.

## О ЛЕНИНГРАДСКИХ ФРАГМЕНТАХ ИЕРУСАЛИМСКОЙ ПСАЛТИРИ 1053—1054 гг. (ГПБ, ГРЕЧ. 266).

ВАСИЛИЙ ПУЦКО  
(Калуга)

Памяти Н. В. МАЛИЦКОГО

Предлагаемую краткую заметку мы начнем с пожелания издать миниатюры Псалтири из монастыря св. Гроба в Иерусалиме, созданной в Константинополе в 1053—1054 гг., ныне хранящейся в библиотеке греческой Иерусалимской патриархии (Ἁγίου τάφου 53)<sup>1</sup>. Рукопись была описана А. Пападопуло-Керамевсом<sup>1</sup>, неоднократно упоминалась в литературе<sup>2</sup>, была экспонирована на выставке произведений византийского искусства в 1964 г. в Афинах<sup>3</sup>. Покойный Н. В. Малицкий в 1920-е гг. написал об Иерусалимской Псалтири специальное исследование для «Византийского временника», но, к сожалению, выпуску журнала с этой работой не суждено было увидеть свет, и судьба труда Н. В. Малицкого до сих пор остается неизвестной. Только по этой причине пишущий настоящие строки решился посвятить небольшой экскурс доступным ему фрагментам указанной рукописи, сознавая, что при опубликованном исследовании Н. В. Малицкого проведение такой работы было бы излишним.

Фрагменты, о которых пойдет речь, представляют принадлежность собрания епископа Порфирия Успенского, в составе которого они поступили в Публичную библиотеку в 1883 году<sup>4</sup>. О местонахождении этих фрагментов сообщал уже А. Пападопуло-Керамевс при описании иерусалимской рукописи<sup>5</sup>. В. Н. Лазарев указывал на миниатюры кодекса как на логическое завершение художественных исканий позднемакедонской эпохи и отмечал ювелирную тщательность их отделки, во многом предвосхищающую рафинированный стиль константинопольской книжной иллюстрации второй половины XI в.<sup>6</sup> Таково в общих словах состояние изу-

<sup>1</sup> А. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, т. А' Ἐν Πετροπόλει, 1891, σ. 130-134.

<sup>2</sup> А. Baumstark, in „Oriens Christianus“, V (1905), p. 295 ff.; O. Wulff, *Altchristliche und byzantinische Kunst* (Handbuch der Kunstwissenschaft), Bd. II, Berlin, 1918, S. 520; J. Ebersolt, *La miniature byzantine*, Paris et Bruxelles, 1926, p. 29 (n. 3), 43 (n. 7).

<sup>3</sup> *Byzantine Art and European Art*, Athens, 1964, p. 299 (№ 281).

<sup>4</sup> Отчет императорской Публичной библиотеки за 1883 год, С.-Петербург, 1885, с. 121; Е. Э. Гранстрем, Каталог греческих рукописей ленинградских хранилищ, вып. 3. — «Византийский временник», XIX (1961), с. 203 (№ 206).

<sup>5</sup> Указ. соч., т. 1, с. 133, прим. 1.

<sup>6</sup> В. Н. Лазарев, История византийской живописи, т. I, Москва, 1947, с. 84, 303 (прим. 36); т. II, Москва, 1948, табл. 85 а—б; V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967, p. 142, 175 (n. 68), tav. 147—148.

ченности памятника, получившее отражение в печати. Фрагменты, представляющие три пергаменных листа размером 18,5×17 см, вырезанные Порфирием Успенским из иерусалимского кодекса и ныне хранящиеся в Гос. Публичной библиотеке им. М. Е. Салтыкова-Щедрина в Ленинграде (греч. 266), были экспонированы на выставке «Искусство Византии в собраниях СССР» наряду с многими замечательными рукописями из советских хранилищ<sup>7</sup>.

На л. 1, содержащем текст псал. 74 (10-11)-75 (1-12), на лицевой стороне в тексте (в левой части колонки) расположена миниатюра с изображением молящегося Асафа, который представлен в рост, в трехчетвертном повороте влево (рис. 1, 2). Одежду составляют светлосиний хитон с киноварным клавом на рукаве и багряно-красный гиматий; на ногах сандалии. Очень тонко моделировано лицо характерного восточного типа, тщательно прописаны руки и более условно ступни ног. Поэзом обозначен в два тона: зеленый (внизу) и изумрудный с синим оттенком. На золотом фоне слева сверху минускулом обозначено имя Асафа. Миниатюра заключена в скромное обрамление с геометрическим орнаментальным мотивом.

Лицевую и оборотную стороны л. 3 (л. 2 без миниатюр) заполняет текст пс. 118 (1—11), перед началом которого помещена композиция, занимающая около двух третей столбца. На миниатюре в левой ее части представлен сидящий царь Давид, со свитком в левой руке, указывающий правой на лежащие три мумии (рис. 3). Давид в розовом хитоне с золотым орнаментированным подолом и в светлосинем плаще с золотым тавлием; на голову возложена диадема, на ногах красные сапожки. Поэзом зеленого цвета. Мумии спеленутые, в белых саванах, изображены на золотом фоне. Узкая орнаментальная полоска, как и в предыдущем случае, ограничивает композицию сверху и с боков (выше поэма).

Третья миниатюра, с изображением св. Иоанна Златоуста, расположена слева в нижней части на лицевой стороне л. 4, содержащего отрывок Последования к причащению (рис. 4). Иоанн Златоуст представлен стоящим в рост, в молении, в трехчетвертном повороте влево. Он в обычном епископском облачении: в светлозеленом с розоватым оттенком подризнике, белой епитрахили с золотой нашивкой внизу, багряной фелонии белом омофоре с черными крестами; на руках золотые орнаментированные поручи. Справа сверху часть небесной сферы в виде трех голубых полос. Сверху и с боков (выше зеленого поэма) миниатюру обрамляет узкая орнаментальная полоска с мотивом равноконечных крестиков.

Указанные фрагменты Псалтири 1053—1054 гг. (ГПБ, греч. 266) по своим размерам (18,5 × 17 см) лишь немногим меньше формата иерусалимского кодекса (18,8 × 17 см; 231 л.); возможно, что они были немного обрезаны Порфирием Успенским, пометы которого (удостоверяющие принадлежность фрагментов иерусалимской рукописи 1054 г.) видны на листах; но, скорее всего, столь незначительное расхождение представляет обычное несовпадение в размерах листов рукописи, имевшей свою сложную судьбу. Среди записей на страницах этого кодекса Псалтири А. Пападопуло-Керамевсом были отмечены две, датированные 1189 и 1192 гг., с именем императора Исаака II Ангела (1185—1195 и 1203—1204 гг.). Текст

<sup>7</sup> *Искусство Византии в собраниях СССР*. Каталог выставки, вып. 2, Москва, 1977, № 489 (с. 39).

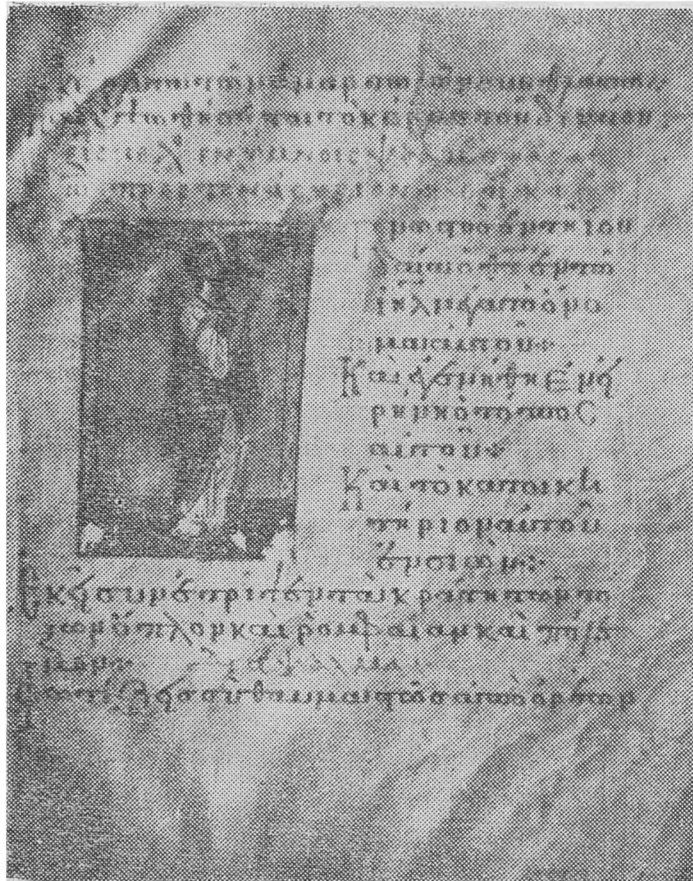


Рис. 1. — Ленинград, ГПБ, греч. 266, л. I. Общий вид.



Рис. 2. — Ленинград, ГПБ, греч. 266, л. I. Миниатюра с изображением пророка Асафа.



Рис. 3. — Ленинград, ГПБ, греч. 266, л.3. Миниатора с изображением Давида с тремя мущами.

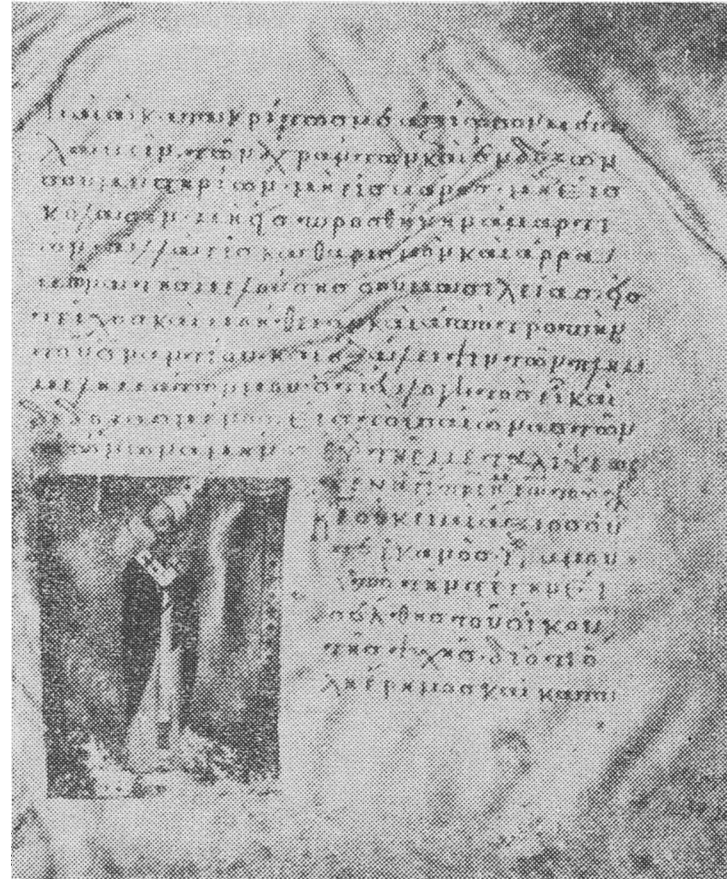


Рис. 4. — Ленинград, ГПБ, греч. 266, л. 4. Общий вид' впису миниатора с изображением Иоанна Златоуста.

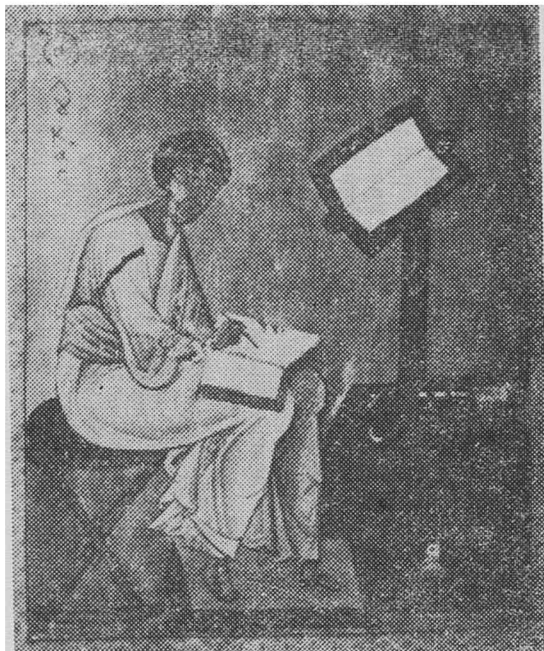


Рис. 5. — Ленинград, ГПБ, греч. 72, л. 178 об. Миниатюра с изображением евангелиста Луки.

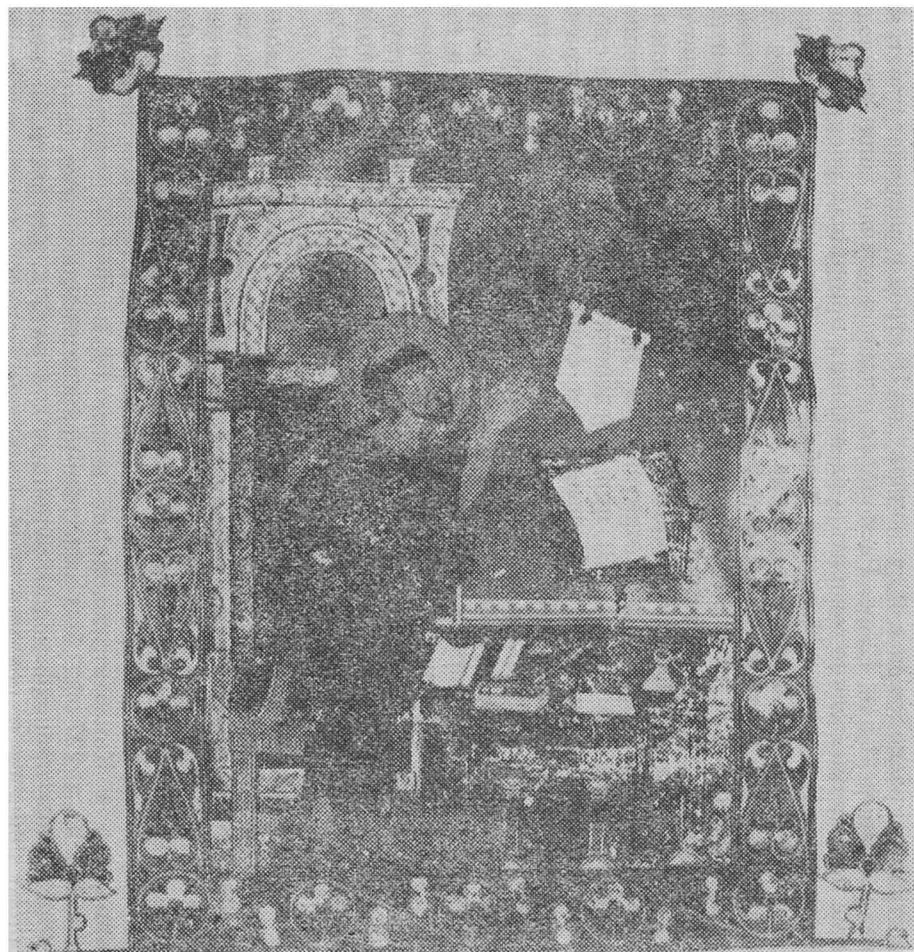


Рис. 6. — Ленинград, ГПБ, Фл 1.5, Остромирово Евангелие, л. 88 об. Миниатюра с изображением евангелиста Луки.

на странице расположен в одну колонку из 18 строк и занимает пространство размером  $11,5 \times 12$  см. Располагая в данном случае лишь приводимыми примерами, можно говорить о следующих принципах распределения миниатюр на листах: небольшие изображения (миниатюра с фигурой Иоанна Златоуста, например, имеет размеры  $6,5 \times 5$  см) обычно находятся в левой части колонки (вклиниваясь в него сбоку либо частично выходя внизу на поля), в начале соответствующего псалма или молитвы. В функциональном отношении они являются разновидностью авторского портрета, тогда как композиционно занимают место инициала. Киноварные заголовки писаны минускулом. Миниатюра с изображением Давида с тремя мумиями (рис. 3), при определенном типологическом сходстве с двумя другими (рис. 1, 4), выполняет функцию заставки, открывающей текст семнадцатой кафизмы Псалтири, которая, как известно, является составной частью заупокойной службы. Эту миниатюру, несмотря на то, что она по своей иконографической схеме как будто не укладывается в рамки авторского портрета, ее нельзя рассматривать и как иллюстрацию в буквальном смысле этого слова. Композиция не содержит воспроизведение сюжетного содержания псалма, которому предшествует, однако при этом служит отражением основного смысла текста. Поэтому есть все основания говорить об этой миниатюре как об органической составной части литургической книги.

Иерусалимская Псалтирь украшена многочисленными маленькими сценами, разбросанными в тексте и на полях и иллюстрирующими псалмы и песни. Здесь представлены различные эпизоды из жизни Давида или сцены иллюстрирующие смысл определенных слов либо фраз в тексте псалмов. Таким образом, миниатюра с изображением Давида с тремя мумиями является принадлежностью иллюстрационного цикла Псалтири, возникшего в Константинополе не позже 1053—1054 гг., когда, судя по записи на л. 227 об., был выполнен иерусалимский кодекс. О константинопольском происхождении рукописи говорят, в частности, и антифонные припевы к псалмам, определяющие порядок пения последних в Великой церкви, то есть в Св. Софии Константинопольской<sup>8</sup>. Говорить о типологическом характере цикла иллюстраций Иерусалимской Псалтири можно только при условии полного их охвата, и в данном случае нам остается ограничиться лишь некоторыми частными наблюдениями, основанными на изучении миниатюр публикуемых фрагментов. Как нам представляется, этот цикл более близко примыкает к образцам византийской лицевой Псалтири исторического вида<sup>9</sup>, чем к греческим рукописям Псалтири с иллюстрациями на полях, включая Хлудовскую Псалтирь (Москва, ГИМ, греч. 129—д<sup>10</sup>), кодексы в монастыре Пантократора на Афоне (№ 61) и в парижской Национальной библиотеке (греч. 20), Бристольскую Псалтирь<sup>11</sup>, а также такие памятники книжного искусства

<sup>8</sup> И. Мансветов, *Церковный устав (Типик), его образование и судьба в греческой и русской церкви*, Москва, 1885, с. 229—230.

<sup>9</sup> Сводку греческих рукописей Псалтири этого типа см.: A. Cutler. *The Aristocratic Psalter: The State of Research, in XV-e Congrès international d'études byzantines. Rapports, 3. Art et Archéologie*, Athènes, 1976, p. 229—257.

<sup>10</sup> М. В. Щепкина, *Миниатюры Хлудовской псалтири. Греческий иллюстрированный кодекс IX века*, Москва, 1977.

<sup>11</sup> S. Dufrenne, *L'illustration des psautiers grecs du Moyen Age*, Paris, 1966, 1. Pantocrator 61, Paris, gr. 20, British Museum 40731.



XI в. как Лондонская Псалтирь 1066 г.<sup>12</sup>, Барбериниевская Псалтирь (около 1092 г.) в Библиотеке Ватикана<sup>13</sup> и отличающаяся оригинальным составом миниатюр Синайская Псалтирь 1075 г.<sup>14</sup>. По сравнению с композициями Псалтири Василия II в венецианской Марциане (греч. 17), выполненной не ранее 1017 г.<sup>15</sup>, миниатюры иерусалимского кодекса характеризуются большим лаконизмом и более развитым стилем. Сопоставление иллюстрационных циклов этих памятников может показать, в каком именно направлении проходило в первой половине XI в. развитие византийской книжной миниатюры в Константинополе.

Две миниатюры ленинградских фрагментов Иерусалимской Псалтири, а именно изображающие пророка Асафа (рис. 1—2) и св. Иоанна Златоуста (рис. 4), как уже было указано, относятся к типу авторских портретов, унаследованному византийским искусством от эллинистической традиции<sup>16</sup>. Оба изображения, несомненно, воспроизводят листовые миниатюры, украшавшие фронтиспис оригинала, к которому восходят эти реплики. Аналогичная постановка фигуры автора, представленная в молении, может быть указана в миниатюрах рукописей Пророчества Исаии (конец X — начало XI вв.) в Библиотеке Ватикана<sup>17</sup>, Толкований на пророков в флорентийской Лауренциана (того же времени)<sup>18</sup>; эта основная схема, имеющая своим источником изображения видений пророков, сохраняется и в тех случаях, когда композиция получает иной смысл (например, на фронтисписе Гомилий Григория Назианзина, IX в., в миланской Амброзиана<sup>19</sup>). Изображения пророка Асафа встречаются в миниатюре довольно редко, причем иногда его изображают играющим, как это видим на полях Псалтири конца IX в. в монастыре Пантократора на Афоне (№ 61, л. 102). Иконография Иоанна Златоуста, при всей своей развитости<sup>20</sup>, немного может дать аналогий для миниатюры фрагментов Иерусалимской Псалтири, помещенной при начальных словах молитвы: Κύριε, ὁὗ ἐπι δέσποε, написанной именем Златоуста. О том, что эти изображения действительно восходят к миниатюрам фронтисписов, косвенное свидетельство дают миниатюры Остромирова Евангелия (1056—1057 гг.), выполненные в киевском княжеском скриптории. Несмотря на то, что стиль этих миниатюр (рис. 6) достаточно далек от константинопольской продукции этого же времени, примером которой может служить

<sup>12</sup> S. Der Nersessian. *L'illustration des psautiers grecs du Moyen Age*, Paris, 1970, 2. Londres, Add. 19352.

<sup>13</sup> M. Bonicatti. *Per l'origine del Sallerio Barberiniano greco 372 e la cronologia del Tetraevangelo Urbinate greco 2*, in „Revista di cultura classica e medioevale”, anno II (1960), p. 41—61.

<sup>14</sup> К. Вейцман, *Синайская Псалтирь с иллюстрациями на полях*, в кн.: *Византизм, южные славяне и древняя Русь. Западная Европа. Искусство и культура*. Сборник статей в честь В. Н. Лазарева, Москва, 1973, с. 112—131.

<sup>15</sup> K. Weitzmann, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin, 1935, S. 29—30, Abb. 219—220.

<sup>16</sup> Д. В. Айналов, *Эллинистические основы византийского искусства*, С.-Петербург, 1900, с. 76.

<sup>17</sup> V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, tav. 131.

<sup>18</sup> *Idem*, tav. 132.

<sup>19</sup> M. L. Gengaro, Fr. Leoni. G. Villa, *Codici decorati e miniati dell'Ambrosiana. Ebraici e greci*, Milano, 1957, tav. II.

<sup>20</sup> O. Demus, *Two Palaeologan Mosaic Icons in the Dumbarton Oaks Collection*, in „Dumbarton Oaks Papers”, 94 (1960), p. 87 ff.

Иерусалимская Псалтирь, и явно ориентирован на более ранние модели, пользование теми же схемами, о которых мы только что говорили, не подлежит сомнению. Таким образом, вопрос относительно источника двух миниатюр ленинградских фрагментов Иерусалимской Псалтири 1053—1054 гг. требует привлечения памятников константинопольского искусства книги преимущественно X в.

Наши беглые заметки о трех миниатюрах, украшающих ленинградские фрагменты Иерусалимской Псалтири, не могут рассматриваться иначе как предварительные. Окончательное суждение о цикле иллюстраций, и, прежде всего об его составе и иконографии, окажется возможным представить лишь по изучении хранящегося в Иерусалиме кодекса. Стиль публикуемых миниатюр несет все признаки, отличающие лучшие образцы константинопольского книжного искусства середины XI в. Лица выдаются прекрасной моделировкой, тонким чувством пластики обемов, колористическая гамма характеризуется мягкими сочетаниями чистых и нежных тонов с золотом фона и отдельных деталей оджд. Изображения вполне материальны, с соблюдением пропорций человеческого тела, позы и жесты естественны. Во всем этом сказывается воздействие классических образцов. Но вместе с тем нельзя не отметить и тенденции к усилению графичности, что в большей мере, чем в двух первых миниатюрах, можно подчеркнуть в изображении св. Иоанна Златоуста (если только это нельзя отнести за счет технической незавершенности миниатюры). Сохранность миниатюр вполне удовлетворительная (незначительные осыпи лишь в нижней части первой и третьей, приходящиеся в основном на позем), но в одном случае (в изображении Иоанна Златоуста) состояние красочного слоя позволяет заметить киноварные контуры предварительного рисунка.

В отношении происхождения и времени выполнения Иерусалимской Псалтири нет проблем, поскольку все данные сообщает сама рукопись. Усилия исследователя в этом случае могут быть направлены лишь на то, чтобы сгруппировать вокруг кодекса другие памятники, выполненные в те же годы в Константинополе. Одним из них следует считать Четвероевангелие выполненное для Екатерины Комниной — жены императора Исаака I Комнина (1057—1059 гг.), ныне хранящееся в Кливленде<sup>21</sup>. К указанному кодексу следует присоединить Четвероевангелие в парижской Национальной библиотеке (cod. suppl. gr. 1096), датированное 1070 г.<sup>22</sup>, Евангелие в монастыре св. Екатерины на Синае (№ 205)<sup>23</sup>, а также Четвероевангелие 1061 г. в Гос. Публичной библиотеке в Ленинграде (греч. 72), явившееся в свое время предметом нашего внимания<sup>24</sup>. В связи с тем, что названный памятник входит в круг указанных лицевых рукописей константинопольского происхождения, мы пользуемся случаем, чтобы высказать некоторые дополнительные суж-

<sup>21</sup> *Illuminated Greek Manuscripts from American Collections. An Exhibition in Honor of Kurt Weitzmann*, Princeton, 1973, p. 84—87, fig. 22—24.

<sup>22</sup> K. and S. Lake, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the year 1200*, vol. IV, Boston, 1935, pls. 299—300.

<sup>23</sup> K. Weitzmann, *Illustrated Manuscripts at St. Catherine's Monastery on Mount Sinai*, Collegeville, 1973, p. 15, fig. 16.

<sup>24</sup> В. Г. Пуцко, К вопросу о происхождении Четвероевангелия 1061 года (ГПБ, греч. 72), in „Revue des études sud-est européennes”, X(1972), p. 33—41.

дения о месте его выполнения. Поскольку миниатюры Четвероевангелия 1061 г. близки изображениям евангелистов, украшающим Алавердское Евангелие 1053 г., переписанное в монастыре Богородицы Калипос на Черной горе близ Антиохии<sup>25</sup>, а также миниатюрам в другом грузинском Евангелии, датированном 1054 г., переписчик которого Микэль упомянут в записях Алавердского Евангелия<sup>26</sup>, мы высказали предположение о выполнении этих циклов изображений в одном художественном центре, которым была Черная гора близ Антиохии. Так как Черная гора в культурном отношении поддерживала тесную связь с Константинополем, нет ничего удивительного в том, что там могли подвизаться определенные столичные миниатюристы. Как известно, миниатюры двух названных грузинских рукописей целиком включаются в круг византийских памятников. Сопоставление стиля и манеры выполнения миниатюр ленинградских фрагментов Иерусалимской Псалтири 1053—1054 гг. (рис. 1—4) и миниатюр Четвероевангелия 1061 г. (рис. 5) дает результаты не исключающие возможность выполнения обеих рукописей в одном скриптории. Вместе с тем возникает вопрос: является ли указанное в записи место изготовления рукописи определяющим происхождение миниатюр, украшающих определенный кодекс? В отношении рукописей с текстовыми миниатюрами можно в большинстве случаев ответить на него положительно, чего нельзя сказать о листовых миниатюрах вшитых в кодекс. Мы располагаем документированным примером включения в XI в. в выполненное в 995 г. грузинское Четвероевангелие (Первое Тбетское) таблиц канонов и миниатюр привезенных епископом Самуилом из Константинополя<sup>27</sup>; предполагается и константинопольское происхождение миниатюр Синаксаря епископа Захария Валашкертского<sup>28</sup>. Не исключено, что в столичном византийском скриптории выполнены и изображения евангелистов, вшитые затем в кодексы переписанные на Черной горе.

Миниатюры Иерусалимской Псалтири 1053—1054 гг., по справедливому замечанию В. Н. Лазарева, логически завершающие художественные искания позднемакедонской эпохи, имеют аналогии, которые показывают, что указанное направление продолжает жить в константинопольском книжном искусстве и тогда, когда создаются такие высокие образцы нового стиля как Лондонская Псалтирь 1066 г. и Евангелие парижской Национальной библиотеки греч. 74. В истории византийского книжного искусства XI в. едва ли возможно провести линию, резко разделяющую продукцию столичных скрипториев на части, относящиеся соответственно к македонскому и комниновскому периодам. Памятники подобные миниатюрам ленинградских фрагментов Иерусалимской Псалтири служат как бы связующим звеном между этими двумя значительными этапами в развитии художественной культуры Византии.

<sup>25</sup> Р. Шмерлинг, *Образцы декоративного убранства грузинских рукописей*, Тбилиси, 1940, с. 46, табл. II—V.

<sup>26</sup> Ш. Я. Амиранашвили, *История грузинского искусства*, Москва, 1963, с. 231, табл. 98.

<sup>27</sup> А. Цагарели, *Сведения о памятниках грузинской письменности*, вып. I, С.-Петербург, 1886, с. 17—22; вып. III, С.-Петербург, 1894, с. 188; Р. Шмерлинг, *Указ. соч.*, с. 48, табл. VIII—IX.

<sup>28</sup> Г. Алибегашвили, *Художественный принцип иллюстрирования грузинской рукописной книги XI — начала XIII веков*, Тбилиси, 1973, с. 13.

## QUELQUES NOTES SUR LE THÈME DE LA DÉISIS ET SON EMPLACEMENT DANS LA PEINTURE MURALE ROUMAINE DU MOYEN ÂGE

CORNELIA PILLAT

En général, le schéma de la Déisis adopté dans la peinture roumaine murale du moyen âge montre le Christ assis sur un trône, bénissant de la main droite et tenant de la gauche l'Évangile appuyé sur son genou, encadré à droite de la Mère de Dieu Paraklisis et à gauche de saint Jean-Baptiste en orant, la tête pieusement inclinée vers lui.

Les iconographes chrétiens de l'Antiquité avaient spécialement créé cette composition en tant que profession de foi et confirmation de la divinité du Christ par les deux personnes qui avaient été le plus près de lui durant sa vie<sup>1</sup>. Dans l'esprit des observations d'André Grabar<sup>2</sup>, Christofer Walter<sup>3</sup> démontre que le cérémonial de cour byzantin a amplifié la signification de la Déisis en donnant à la Vierge et au Prodomé le rôle d'intercesseurs auprès du Christ, empereur céleste, pour qu'il exauce les prières des fidèles et leur accorde le pardon lors du Jugement dernier ; il se demande dans quelle mesure, au XI<sup>e</sup> siècle, le poème de Ion Mauropos a inspiré la Déisis ou en a été inspiré comme scène d'intercession. A partir du IX<sup>e</sup> siècle, après le rétablissement du culte des icônes, la Déisis est devenue un sujet de prédilection des programmes, visant à marquer le triomphe du Christ plutôt que l'acte d'intercession. On a affirmé que dans les sanctuaires de certaines églises<sup>4</sup>, ou sur les lunettes des portails<sup>5</sup>, la représentation des donateurs à genoux au pied de la Déisis n'avait pour but que de figurer l'hommage du souverain terrestre au souverain céleste<sup>6</sup>. L'empereur n'était qu'un vassal du Christ, dominant sur terre comme son régent, aussi son essence était-elle à la fois spirituelle et temporelle, en vertu d'une délégation divine<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Chr. Walter, *Two notes on the Deisis*, dans REB, XXVI, 1968, p. 311-336 ; idem, *Further notes on the Deisis*, dans REB, XXVIII, 1970, p. 161-187.

<sup>2</sup> A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936, p. 103-105.

<sup>3</sup> Chr. Walter, *op. cit.*

<sup>4</sup> En Cappadoce, à Quaranlec Kilisse, voir Chr. Walter, *Further notes*, p. 181.

<sup>5</sup> Sur la lunette du portail principal du pronaos de l'église Sainte-Sophie de Constantinople, l'empereur Léon VI le Philosophe (886-912) est prosterné aux pieds de la Déisis, dans laquelle le Christ trônant a sa tête encadrée par les bustes de la Vierge et de l'archange saint Michel ; sur l'Évangile qu'il tient ouvert est écrit : « Que la paix soit avec vous. Je suis la lumière du monde », voir A. Grabar, *op. cit.* ; idem, *La peinture byzantine*, Genève, 1953, p. 93.

<sup>6</sup> A. Grabar, *L'Empereur...* : V. Lazarev, *Istoria picturii bizantine* (Histoire de la peinture byzantine), trad. en roumain de Florin Chirițescu, București, 1980, vol. I, p. 97.

<sup>7</sup> A. Grabar, *La peinture byzantine*, p. 41.

A l'église princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeş, édiflée en 1352<sup>8</sup>, dans l'exonarthex, sur la lunette surmontant la porte d'entrée dans le pronaos, est peinte une Déisis dans laquelle saint Nicolas, patron de l'église, occupe la place de saint Jean-Baptiste. Aux pieds du Christ se trouve prosterné un voievode roumain. Nous ne nous arrêtons pas ici sur l'identité du voievode, qui serait Nicolae-Alexandru, ni sur l'interprétation donnée au fait que son épouse n'est pas représentée à ses côtés<sup>9</sup>, ni sur les passionnantes implications contenues dans le fait que le voievode sous lequel l'ensemble de peinture a été réalisé n'est autre que Radu I<sup>er</sup> (1374—1383), peint à côté de son épouse Ana dans le naos<sup>10</sup>; le problème qui nous préoccupe ici, c'est de savoir si ce tableau est, comme l'a soutenu M. A. Musicescu<sup>11</sup>, strictement et exclusivement funéraire, en rapport avec le Jugement dernier, disparu aujourd'hui, qui — d'après le même auteur — aurait été représenté dans l'exonarthex. Nous sommes d'accord avec M. A. Musicescu lorsqu'elle montre que le tableau votif de l'Eglise princière n'a pas eu pour modèle celui de la Kora de Constantinople, dans lequel Théodore Métochitès, à genoux, offre au Christ le modèle de son église, mais la composition ne ressemble pas non plus — contrairement à ce qu'elle affirme<sup>12</sup> — à celle du narthex de la même église, où le Christ est représenté debout au-dessus de la tombe d'Isaac Comnène, lui-même à genoux aux pieds de la Vierge. L'idée du tableau de l'église de Curtea de Argeş, nous semble correspondre, en échange, à celle qui a inspiré le tableau votif peint sur la lunette du portail principal du pronaos de l'église Sainte-Sophie de Constantinople qui représente — peu après le triomphe sur les iconoclastes — l'empereur Léon VI le Philosophe (886—912), prosterné aux pieds du Christ de la Déisis pour lui demander, selon l'interprétation d'André Grabar<sup>13</sup>, que la lumière et la paix de l'empire céleste se répandent aussi sur son empire d'ici-bas. Selon V. Lazarev, le cérémonial de cour byzantin exigeait que l'empereur s'agenouillât avant d'entrer dans l'église<sup>14</sup>, de sorte que la représentation ne se référerait qu'à ce moment. Dans le cas qui nous occupe, de même, le voievode roumain s'agenouille pour vénérer, avec les deux intercesseurs, le Christ, scellant ainsi l'autorité de la religion chrétienne orthodoxe, adoptée comme religion officielle en même temps que l'organisation en Etat indépendant de la

<sup>8</sup> V. Drăguţ, *Dicţionar enciclopedic de artă medievală românească* (Dictionnaire encyclopédique d'art médiéval roumain), Bucureşti, 1976, p. 118.

<sup>9</sup> La raison pour laquelle l'épouse de Nicolae Alexandru pourrait ne pas avoir été représentée sur le tableau votif est qu'elle était catholique, voir P. Chihaia, *Contribuţii la identificarea portretelor din biserica Sf. Nicolae Domnesc şi din biserica lui Neagoe din Curtea de Argeş* (Contribution à l'identification des portraits de l'Eglise princière Saint-Nicolas et de l'église de Neagoe de Curtea de Argeş), dans *Din cetăţile de scaun ale Ţării Româneşti* (Sur les résidences princières de la Valachie), Bucureşti, 1974.

<sup>10</sup> Carmen Laura Dumitrescu, *Le voievode donateur de la fresque de Saint-Nicolas Domnesc (Argeş) et le problème de la domination sur Vidin au XIV<sup>e</sup> siècle*, dans RESEE, XVIII, 1980, 3, p. 541—558.

<sup>11</sup> M. A. Musicescu et Gr. Ionescu, *Biserica Domnescă din Curtea de Argeş* (L'Eglise princière de Curtea de Argeş), Bucureşti, 1976, p. 11.

<sup>12</sup> *Ibidem*.

<sup>13</sup> A. Grabar, *L'Empereur...*

<sup>14</sup> V. Lazarev, *op. cit.*, p. 287—289.

Valachie. Le sens de la Déisis ne serait donc pas, ici, exclusivement funéraire, mais marquerait aussi la volonté du voïevode de montrer, par son attitude, quelles sont les traditions de foi que son peuple devait maintenir.

La variante de Déisis encadrée par les apôtres, telle qu'elle apparaît sur l'architrave des templons du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, répondait à l'idée de la vénération du Christ au vu de tout le monde ; lorsque le Christ était placé au-dessus de la rangée de saints, la représentation prenait le caractère d'une *Majestas Domini*<sup>15</sup>. Le cortège de saints s'amplifie sur les beaux triptyques byzantins en ivoire du X<sup>e</sup> siècle, où la Déisis est sculptée entre les apôtres, les martyrs et les saints militaires<sup>16</sup>. Ces représentations triomphales avaient cependant aussi un sens caché liturgique ; plus précisément — comme l'a expliqué I. D. Ștefănescu<sup>17</sup> — c'était une des modalités de représentation de la prière de la prothèse. Ainsi, dans le sanctuaire, la Déisis avait une fonction liturgique. Mais lorsque dans le sanctuaire ou dans les annexes latérales des églises byzantines il y avait des reliques de saints et des peintures de scènes de leur vie, ou bien les tombes des fondateurs et leurs portraits, la Déisis assumait aussi un sens funéraire<sup>18</sup>, en rapport avec le Jugement dernier. Le Christ trônant entre les anges, flanqué de la Vierge et de saint Jean-Baptiste, avec les apôtres sur leurs sièges, les regards tournés vers eux, formait — ainsi qu'il est bien connu — le motif principal de la vaste composition du Jugement dernier<sup>19</sup>, qui manque rarement dans les porches des églises valaques des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et sur la façade ouest des églises du XVI<sup>e</sup> siècle de la Moldavie du nord<sup>20</sup>.

Dans le Jugement dernier les personnages de la Déisis portent des vêtements antiques et parfois, sur les pages de l'Évangile tenu par le Christ, un verset exprime son attribut d'Empereur céleste, cependant que la Vierge et le Prodiges tiennent de la main gauche des phylactères avec des prières d'intercession. Cependant, dans le sanctuaire de l'église de Neredica, datant de 1199, le Christ apparaît dans des vêtements de grand-prêtre<sup>21</sup>. C'est toujours ainsi qu'il apparaît, coiffé de la mitre, épiscopale, dans la Divine liturgie<sup>22</sup>, où il est à la fois officiant et sacrifié, et de même

<sup>15</sup> M. Chatzidakis, *L'Évolution de l'icône aux XI<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles et la transformation du templon*, Athènes, 1976, p. 160—161 ; Chr. Walter, *Further notes ...*, p. 180 ; V. Lazarev, dans *op. cit.*, p. 97, suggère que l'adoration du Christ et de la Déisis par les apôtres pourrait être une variante de la scène classique de l'adoration de l'empereur.

<sup>16</sup> A. Grabar, *La peinture byzantine ...*, p. 99 et 101.

<sup>17</sup> I. D. Ștefănescu, *L'illustration des liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*, Bruxelles, 1930, p. 46—47.

<sup>18</sup> A. Grabar, *Les églises sépulcrales bulgares*, dans *L'Art de la fin de l'antiquité et du moyen âge*, I, Paris, 1968, p. 883—892 ; G. Babič, *Les chapelles annexes des églises byzantines. Fonctions liturgiques et programmes iconographiques*, Paris, 1969, p. 68 ; voir également A. Grabar, *Martyrium. Recherches sur le culte des reliques dans l'art chrétien antique*, Paris, 1946.

<sup>19</sup> M. Didron, dans *Manuel d'iconographie chrétienne ...*, traduit du ms. byzantin « Le guide de la peinture » par le Dr Durand, Paris, 1945, p. 268.

<sup>20</sup> I. D. Ștefănescu, *Les églises de la Moldavie du nord*, Paris, 1928 ; Paul Henry, *Les églises de la Moldavie du nord*. Paris, 1930 ; Sorin Ulea, *Originea și semnificația ideologică a picturii exterioare moldovenești* (I), SCIA, X, 1963, 1, p. 57—93 et (II), SCIA, XIX, 1972, 1, p. 4—37.

<sup>21</sup> V. Lazarev, *op. cit.*, vol. II, p. 77.

<sup>22</sup> S. Dufrenne, *Images du décor de la prothèse*, dans REB, XXVI, 1968, p. 248.

dans la Communion des Apôtres, ce qui met en évidence son rôle de chef de l'Eglise chrétienne et confirme aussi bien la véracité du rituel liturgique que la légitimité du clergé orthodoxe. A partir du XIV<sup>e</sup> siècle on note les apparitions toujours plus fréquentes<sup>23</sup> de la Déisis avec un Christ en archevêque et une Vierge conforme à la prière de la prothèse : « . . . l'impératrice se tient à ta droite parée d'or et de porphyre »<sup>24</sup>, autrement dit dans le costume impérial byzantin. Ainsi, le symbole de la continuité des traditions de culture et de croyance était souligné justement à l'époque de la chute de Byzance.

Ces observations vont nous aider à déchiffrer le rôle, si complexe, de la Déisis dans la peinture murale roumaine du moyen âge. Dans les tableaux votifs de Moldavie, la présence des saints auprès des fondateurs<sup>25</sup> était un procédé employé depuis longtemps par la peinture byzantine, car saints Grégoire de Nazianze et Cyrille de Jérusalem avaient établi la qualité d'intercesseurs de tous les saints<sup>26</sup>. Cependant, on a considéré comme particulièrement significative, étant donné ses implications politiques, la relation entre le tableau votif ou le tableau des fondateurs et la Déisis avec le Christ en grand-prêtre et la Mère de Dieu en impératrice, peinte sur le registre inférieur du naos, au nord, à côté du sanctuaire<sup>27</sup>, comme à Voroneţ (1488) ou à Sfintu Ilie (1488), ou bien au sud, comme dans les églises de Valachie<sup>28</sup>, faisant pendant au tableau des fondateurs qui est peint à l'ouest, sur la paroi de séparation entre le naos et le pronaos. Dans ces cas, « le thème était destiné à montrer à tous ceux qui entraient dans l'église que les règnes sous lesquels ils vivaient étaient le reflet sur terre du règne céleste, que la Mère de Dieu et saint Jean-Baptiste priaient sans cesse pour les voïévodes, les élus du Seigneur, et pour leurs familles, que le pays tout entier devait au souverain obéissance et soumission totales<sup>29</sup> ». Les saints martyrs, peints en frise sur le même registre que la Déisis et les fondateurs, revêtus de brillantes armures et de somptueux vêtements d'apparat, suggéraient un parallèle entre la cour céleste et la cour

<sup>23</sup> En Grèce, à Kastoria, voir S. Pelikanides, *Kastoria. Album*, pl. 150 et 172; en Bulgarie, voir A. Grabar, *La peinture religieuse bulgare*, Paris, 1928, p. 276 et 326; à Ochride, voir R. Ljubinković et M. Korovic-Ljubinković, *La peinture médiévale à Ohrid*, dans *Zbornik narudovi*, Ohrid, 1961, p. 134.

<sup>24</sup> I. D. Ştefănescu, *op. cit.*

<sup>25</sup> A. Grabar, *L'Empereur . . .*

<sup>26</sup> Chr. Walter, *Two notes . . .*, p. 311—315.

<sup>27</sup> S. Ulea, *Istoria artelor plastice în România* (Histoire des beaux-arts en Roumanie), vol. I, Bucureşti, 1968, p. 354—455; Carmen Laura Dumitrescu donne la même interprétation à la Déisis représentée dans ce contexte, dans *O reconsiderare a picturii bisericii din Stăneşti—Vilcea* (Une réévaluation de la peinture de l'église de Stăneşti—Vilcea), dans *Pagini de veche artă română* (Pages d'art ancien roumain), II, Bucureşti, 1972, p. 197 et dans *Pictura murală din Ţara Românească în veacul al XVI-lea* (La peinture murale de la Valachie au XVI<sup>e</sup> siècle), Bucureşti, 1978.

<sup>28</sup> Carmen Laura Dumitrescu, *op. cit.*; Cornelia Pillat, *Pictura murală în epoca lui Matei Basarab* (La peinture murale à l'époque de Matei Basarab), Bucureşti, 1980.

<sup>29</sup> S. Ulea, *op. cit.*

terrestre<sup>30</sup>. Le bien-fondé de ces constatations est incontestable, mais la présence de la Déisis dans le naos ne saurait se réduire à ses liens avec le tableau des fondateurs. Ainsi, au XVII<sup>e</sup> siècle, en Valachie, les fondateurs ne sont peints dans le naos, à l'ouest, sur le même registre que la Déisis, que dans les églises des monastères de Sadova (1633) et de Băjești (1666)<sup>31</sup>. Partout ailleurs, et dans toutes les églises du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>, les fondateurs sont représentés dans le pronaos, tandis que la Déisis domine indépendamment le naos, attirant les regards des fidèles par son ampleur et par sa place éminente à proximité du sanctuaire.

Pour comprendre dans toute sa complexité le sens du thème, il faut l'intégrer dans l'ensemble du programme iconographique du naos. Autant en Moldavie qu'en Valachie, les églises sont presque toujours de proportions modestes, ce qui interdit la représentation à l'intérieur de programmes d'une certaine ampleur. C'est pourquoi l'on a adopté le système athonite<sup>33</sup> selon lequel dans le naos, sur le registre des scènes, sont peints les épisodes essentiels de la Passion. En Valachie, les scènes se succèdent du sud au nord. Le plus souvent, la Crucifixion est comprise dans la chronologie des événements ; c'est seulement à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'elle est transférée au registre des Fêtes et peinte sur le tympan ouest du mur séparant le naos du pronaos, ou sur la demi-calotte de l'abside latérale nord, comme au XVI<sup>e</sup> siècle dans les églises de Petru Rareș. En Valachie, des scènes comme la Transfiguration, l'Ascension, la Descente aux Limbes — c'est-à-dire la Résurrection et la Seconde Parousie — couronnent la Passion. Ainsi étaient respectées les prescriptions des iconographes byzantins, recommandant que les scènes représentant la divinité du Christ et sa Résurrection soient peintes sur les voûtes ou dans leur voisinage. Pour revenir à l'ensemble de peinture de Voroneț et à cette Déisis fastueuse flanquée de deux anges, telle qu'elle a été représentée au XVII<sup>e</sup> siècle en Valachie, à Băjești, Săcuieni ou Topolnița, on constate qu'à Voroneț le cycle de la Passion comprend au nord, sur la moitié de la demi-calotte, la scène de la Descente aux Limbes et, au sud, la Transfiguration, alors que la Déisis est répétée à la partie supérieure de l'embrasement de la fenêtre<sup>34</sup>. Cependant, les dernières recherches sur la signification des programmes iconographiques propres aux chapelles annexes des églises byzantines montrent que la juxtaposition à la Déisis de représentations de la Passion et de scènes symbolisant la Résurrection indique la fonction funéraire de la pièce<sup>35</sup>. André Grabar avait, de son côté, avancé l'idée de la survivance de « l'imagerie » créée à l'origine pour les « martyria »

<sup>30</sup> Carmen Laura Dumitrescu, dans *O reconsiderare...*, p. 197 et n. 125, cite l'interprétation de Pavle Mijović concernant la Déisis impériale de la coupole de l'église de Treskovac (1334—1343) et du registre inférieur du pronaos de l'église de Markov (env. 1370), à savoir que la frise des saints martyrs et militaires, parmi lesquels se trouvent saints Constantin et Hélène, figure le Psaume 44, 18 : « Tes enfants prendront la place de tes parents, tu les installeras princes sur toute la terre », les saints étant assimilés aux « fils de la reine » (Pavle Mijović, *L'Iconographie impériale dans la peinture serbe médiévale*, dans « Starinar », XVIII, 1967, p. 103—107.

<sup>31</sup> Cornelia Pillat, *op. cit.*, p. 42—45 et 52.

<sup>32</sup> I. D. Ștefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie depuis les origines jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle*, texte, Paris, 1930—1932, p. 203, p. 190—191 et 197.

<sup>33</sup> G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1960, p. 27—40.

<sup>34</sup> Paul Henry, *op. cit.*, album, pl. XI/1 et 2.

<sup>35</sup> G. Babić, *op. cit.*, p. 168—173.



dans les églises normales de culte <sup>36</sup>. Les mutations iconographiques ont permis, selon les cas, que dans les chapelles funéraires destinées aux martyrs ou aux fondateurs soient représentés non seulement des scènes de la vie des saints respectifs et les portraits des fondateurs, mais aussi la Déisis, cette fois-ci avec un sens eschatologique, ainsi que des scènes bibliques, des représentations symbolisant l'Incarnation, comme les scènes historiques de l'Acathiste, celles de l'enfance de la Vierge, les épisodes de la Passion, programmes dominés par le symbole des différentes hypostases de la divinité <sup>37</sup>. Dans le naos, de même, la Déisis en tête de la frise des saints s'associe tout naturellement à l'ensemble du programme. Cela était d'autant plus nécessaire que nos églises, dépourvues d'annexes latérales à fonction funéraire, devaient servir aussi de nécropoles ; cette fonction revenait en général au pronaos, mais plus d'une fois elle était assumée par le naos, ou, dans certaines églises de la Moldavie du nord, par une chambre des tombeaux spécialement aménagée entre le naos et le pronaos. Dans un tel contexte, le Christ de la Déisis non seulement présidait le cérémonial liturgique, mais recevait aussi les prières des fidèles, renforcées par les deux intercesseurs et par tout le cortège d'anges et de saints peints dans l'église, le programme entier du naos se chargeant ainsi, par son contenu, d'un sens supplémentaire eschatologique <sup>38</sup>.

Le rôle de la Déisis demeure funéraire dans les chambres des tombeaux, dont la peinture représente surtout les martyrs. A l'église du monastère de Humor, peinte en 1535 <sup>39</sup>, elle apparaît au-dessus de la niche abritant la tombe et le portrait du fondateur Toader Bubuiog, tandis que dans la chambre des tombeaux de Moldavița (1537) <sup>40</sup> le Christ est représenté comme « Megas arhiereos ». Au monastère de Sucevița, peint avant 1596 <sup>41</sup>, il n'y a point de Déisis dans la chambre des tombeaux ; en échange, au centre du berceau est représentée la Vierge Blachernitissa, entourée des flammes du Buisson ardent, des symboles apocalyptiques des évangélistes et de scènes de la vie de Moïse, le premier prophète intercesseur (*Exode*, 31—32).

Outre son sens eschatologique <sup>42</sup>, la Déisis représentée au-dessus de la porte d'entrée de la chambre des tombeaux acquiert une valeur spéciale de *Majestas Domini*, par exemple à l'église du monastère de Neamț

<sup>36</sup> A. Grabar, *Martyrium...*, p. 102, 103.

<sup>37</sup> G. Babić, *op. cit.*

<sup>38</sup> Cornelia Pillat, *Signification de l'ensemble de peinture d'Arnota*, dans RESEE, XVII, 1979, 3, p. 565 ; idem, *Pictura murală în epoca...*, p. 19—20.

<sup>39</sup> V. Drăguț, *op. cit.*, p. 168 ; idem, *Humor*, București, 1973.

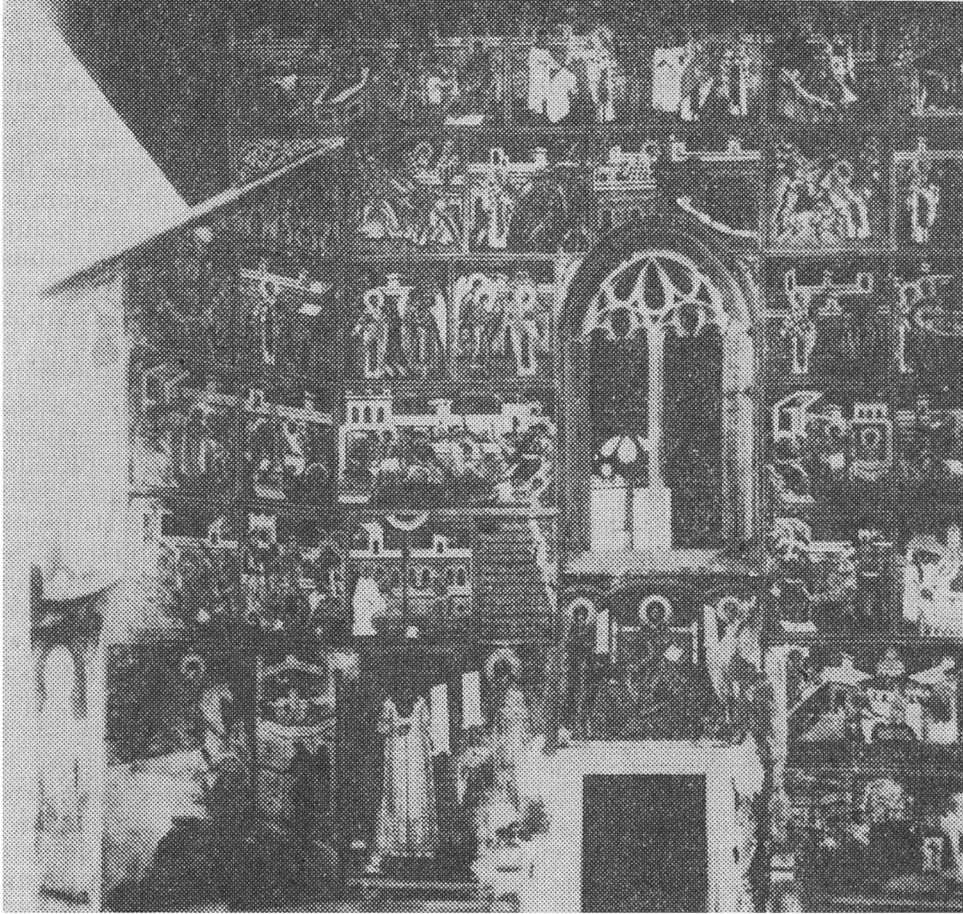
<sup>40</sup> V. Drăguț, *op. cit.*, p. 209 ; I. D. Ștefănescu, *La peinture des églises de la Moldavie du nord...*, p. 114, 183 ; Paul Henry, *op. cit.*, p. 210.

<sup>41</sup> V. Drăguț, *op. cit.*, p. 290 ; I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 145—146 ; Paul Henry, *op. cit.*, p. 263—264 et Album, pl. LV/2.

<sup>42</sup> Le thème de la Déisis a été incorporé dans des ensembles de peinture à programme hétéroclite comprenant : des psaumes, différentes hypostases de la divinité, des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, des représentations du mystère de l'Incarnation, des scènes de la vie et du martyre des saints, les conciles œcuméniques et parfois le Jugement dernier, décors spécifiques pour le pronaos, qui en dehors de sa fonction liturgique en avait aussi une funéraire. Voir S. Dufrenne, *L'enrichissement du programme iconographique dans l'église byzantine du XIII<sup>e</sup> siècle*, dans *Symposion de Sopoćani*, Belgrade, 1967, p. 35—46 ; idem, *Les programmes iconographiques des églises byzantines de Mistra*, Paris, 1970, p. 39—42 ; G. Babić, *op. cit.*

(1497)<sup>43</sup>, où le Christ apparaît parmi les anges, entouré d'une triple mandorle, ou sur le tympan de la porte d'entrée du pronaos, comme à Părhăuți (1530)<sup>44</sup>, ou encore à l'entrée du naos, comme à Hlineca<sup>45</sup>.

Une Déisis impliquant de multiples symbolismes, dans le cadre du décor extérieur, est celle peinte au-dessus de la porte d'entrée de l'exonarthex de l'église de Voroneț<sup>46</sup>. On ne saurait, certes, faire abstraction des



[Fig. 1. — Voroneț.]

thèses de Sorin Ulea sur la signification de la peinture extérieure moldave et le rôle dans ce contexte de la Déisis, « qui ne représente pas une construction mystico-théologique, mais une prière à caractère militaire et national, la reprise et l'amplification démonstrative de la prière exprimée par les thèmes de l'Acathiste, du Siège de Constantinople et du Jugement dernier,

<sup>43</sup> V. Drăguț, *op. cit.*, p. 213 ; I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 167 et album, pl. XCV/3.

<sup>44</sup> V. Drăguț, *op. cit.*, p. 225 ; I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 102 et album, pl. XXXVIII.

<sup>45</sup> V. Drăguț, *op. cit.*, p. 166 ; I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 163.

<sup>46</sup> I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, album, pl. LXIV ; P. Comarnescu, *Voroneț*, București, 1965, fig. 25 ; M. A. Musicescu et S. Ulea, *Voroneț*, București, 1966.

prières auxquelles prenaient part tous les représentants de la hiérarchie divine »<sup>47</sup>. Nous nous permettrons toutefois de séparer le sujet qui nous occupe de ce vaste ensemble, afin d'essayer d'en déceler certaines nuances autonomes. A Voroneț, la Déisis peinte au-dessus du portail a l'aspect triomphal d'une *Majestas Domini* dominant l'ensemble de scènes consacrées à la vie de saint Nicolas, au martyr de saint Jean-le-Nouveau de Suceava (saint national de la Moldavie) et à saint Georges, le patron de l'église bâtie par Etienne le Grand. A droite et un peu plus bas que la Déisis, sur le premier registre, se trouve le portrait bien connu du métropolite Grigore Roșca, le nouveau fondateur de 1547, qui a ajouté l'exonarthex et a fait peindre les murs extérieurs. Ce portrait aurait dû, normalement, être peint dans l'exonarthex spécialement ajouté pour abriter sa propre tombe, mais le métropolite a tenu à ce qu'il fût inclus dans l'ensemble des scènes de martyres, à côté de la Déisis glorifiant le Christ. Tout l'ensemble de scènes, ainsi que la présence, le bras gauche tendu et l'index pointé vers le métropolite, de Daniil l'ermite, fondateur légendaire de l'établissement, conseiller privilégié d'Etienne le Grand et dont la tombe se trouve dans le pronaos, expriment le message suivant de Grigore Roșca : qu'en ces jours marqués par la double menace de l'expansion ottomane et de la diffusion des courants de la Réforme, il entend être le continuateur des anciennes traditions<sup>48</sup> et qu'il a choisi Daniil l'ermite comme intercesseur au Jugement dernier. Conformément au procédé traditionnel, l'inscription votive de 1547 a été peinte à côté de la Déisis et sur la phylactère tenue par Grigore Roșca est écrite cette prière : « Notre Seigneur Jésus-Christ, reçois ma prière et mon labour... le serviteur de Dieu, le métropolite Grigore, en ton saint nom ». Soulignons que le portrait du fondateur, les scènes de martyr, la Déisis et le saint intercesseur Daniil l'ermite (dont les reliques se trouvaient dans l'église) auraient pu constituer le décor d'une chapelle funéraire, parfaitement à sa place dans un édifice qui, en dehors de sa fonction normale, avait aussi celle de nécropole, comme la plupart des églises du temps.

Il peut sembler difficile, à première vue, de déchiffrer le sens de la majestueuse Déisis de l'église du monastère de Secou, avec son Christ en vêtements d'archevêque portant une couronne fermée ornée de pierres précieuses, assis tel un métropolite de chez nous sur un haut trône à marches. La Vierge est parée et couronnée, elle aussi, comme une princesse roumaine, cependant que saint Jean-Baptiste est drapé dans une élégante mante antique. Le groupe est entouré de séraphins et des grands prêtres de l'ancien testament Aaron (Exode, 40—13) et Zacharie, (Luca, 1—8) témoins et intercesseurs. La composition — qui est sans aucun rapport avec l'entrée, contrairement à celle de Voroneț — encadre l'inscription votive encastrée sur la façade sud, où sont mentionnés Nistor Ureche, grand « vornic » du Haut-Pays et son épouse Mitrofana, fondateurs en 1602 de l'édifice dédié à saint Jean-Baptiste et à sa Décollation<sup>49</sup>. La tradi-

<sup>47</sup> S. Ulea, *Originea și semnificația ideologică...*, (I), p. 57—98.

<sup>48</sup> *Ibidem*, p. 86 et 88.

<sup>49</sup> Șt. Balș, *Mănăstirea Secu* (Le monastère de Secou), București, 1966, p. 6 et fig. 16.

tion recommandait que les églises des hospices de monastères<sup>50</sup> soient dédiées à saint Jean-Baptiste, donc l'église avait eu d'emblée une destination funéraire. Certes, la Déisis visait à glorifier le Christ et conservait son rôle d'intercession, parce qu'elle est peinte sur la façade, à la hauteur de la

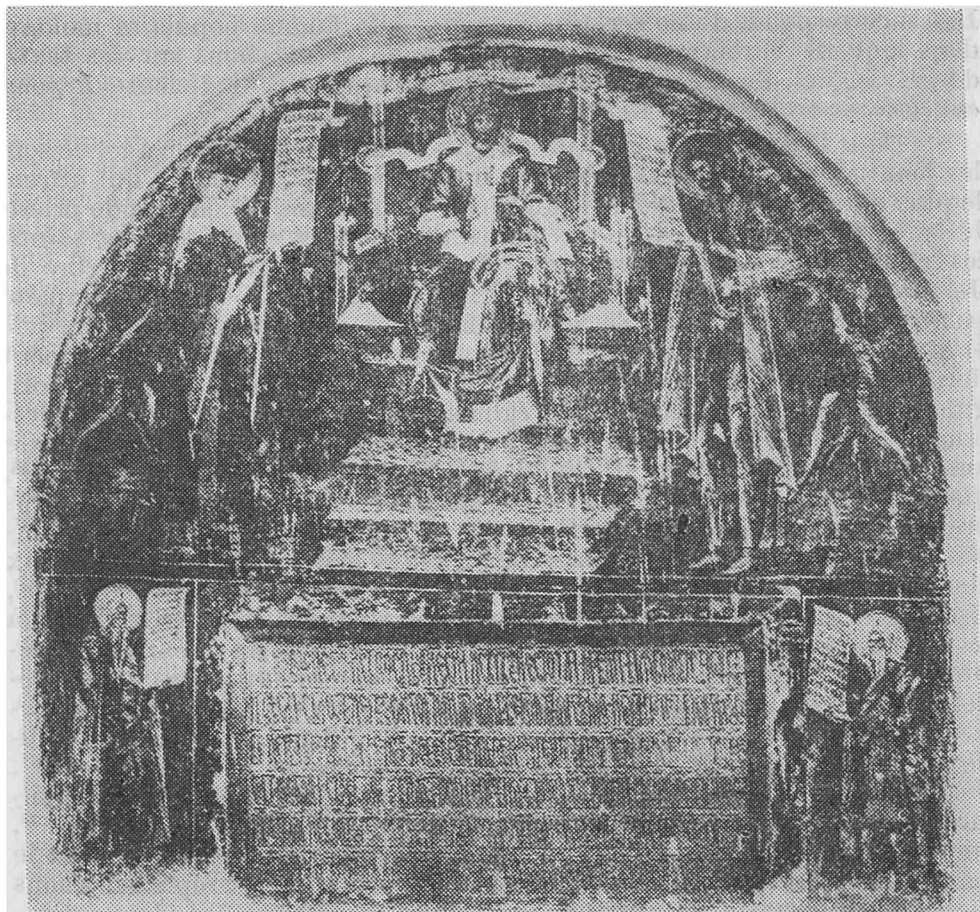


Fig. 2 — Secou.

chambre des tombeaux ; tout autour de l'église, selon une ancienne coutume conventuelle, sont enterrés des moines ; enfin, sur le même côté sud, à proximité du sanctuaire, se trouve la tombe de l'érudit métropolitain Varlaam. Celui-ci avait été novice dans la vieille église en bois de Secou, puis il devint le supérieur de la nouvelle fondation en 1610 et « s'étant distingué par son zèle pour la culture », il fut élu métropolitain en 1632<sup>51</sup>. La belle Déisis du monastère de Secou, symbole et glorification du Jugement dernier, correspond à une certaine période caractérisée — autant en

<sup>50</sup> Carmen Laura Dumitrescu, *op. cit.*, p. 32 et n. 14.

<sup>51</sup> N. Cartoian, *Istoria literaturii române vechi* (Histoire de la littérature roumaine ancienne), București, 2<sup>e</sup> éd. 1980, p. 191–198.

Moldavie et en Valachie qu'à Kiev, siège alors du métropolite roumain Petru Movilă — par la promotion culturelle du clergé et par une lutte ardente contre tous les courants non orthodoxes susceptibles d'ébranler l'unité de la foi, courants qui se faisaient sentir alors jusque dans le sein du Patriarcat œcuménique de Constantinople. Cet aspect pittoresque de la Déisis correspond, d'une certaine manière, à la langue populaire moldave dans laquelle Varlaam a traduit sa *Cazanie* (Prédications sur les textes de l'Évangile), de même qu'à sa bouillonnante, mais judicieuse *Réponse au catéchisme calviniste*.

Dans le cadre de la peinture murale roumaine du moyen âge, ce sont les peintures extérieures des églises moldaves du XVI<sup>e</sup> siècle qui offrent le plus « grandiose déroulement du thème de la Déisis »<sup>52</sup>, la grande prière, lui subordonnant le cortège des puissances célestes et de tous les saints, les représentations de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'Arbre de Jessé, l'Echelle de Jean Clymaque, l'Acathiste de la Vierge (complété parfois par le thème du Siège de Constantinople), les scènes de la vie et du martyre des saints, le tout couronné par un majestueux Jugement dernier. Il n'y a pas lieu de discuter ici les différentes opinions sur l'origine de la peinture extérieure des églises moldaves, mais la logique indestructible et l'harmonie parfaite des programmes nous poussent à souscrire aux thèses de Paul Henry<sup>53</sup>, Gh. Balș<sup>54</sup>, V. Vătășianu<sup>55</sup>, Vasile Drăguț<sup>56</sup>, qui considèrent la composition de ces ensembles comme une création proprement moldave, à la fois synthèse des dogmes, image de l'Église triomphante, instrument d'éducation religieuse des masses et d'initiation aux dogmes de la théologie orthodoxe. La plus documentée et en même temps, disons-le, la plus passionnément militante des études consacrées jusqu'à ce jour à ce problème demeure, selon nous, celle de Sorin Ulea, qui développe les points de vue susmentionnés tout en expliquant les causes matérielles de cette création dans laquelle il ne voit que l'expression par l'intermédiaire de l'iconographie chrétienne orthodoxe des préoccupations politiques du temps et de la lutte contre la Réforme et le catholicisme<sup>57</sup>.

L'hypothèse d'André Grabar, selon laquelle les ensembles de peinture extérieure furent inspirés par les programmes des iconostases<sup>58</sup>, qui ont connu leur apogée au XVI<sup>e</sup> siècle, ne peut se justifier que dans le sens de l'interprétation de M. Chatzidakis<sup>59</sup>, à savoir que les représentations des icônes d'iconostases offraient aux fidèles un résumé des idées fondamentales tant liturgiques qu'eschatologiques.

Nous devons, par ailleurs, nous rallier à l'hypothèse de I. D. Ștefănescu suivant laquelle la peinture extérieure de l'abside principale ne fait

<sup>52</sup> A. Grabar, *L'origine des façades peintes des églises moldaves*, dans *Mélanges offerts à M. Nicolae Iorga*, Paris, 1933, p. 365—382.

<sup>53</sup> Paul Henry, *op. cit.*, p. 226.

<sup>54</sup> G. Balș, *Bisericile și mănăstirile moldovenești din veacul al XVI-lea (Églises et monastères moldaves du XVI<sup>e</sup> siècle)*, dans *BCMI*, 1928, p. 7—10.

<sup>55</sup> V. Vătășianu, *Istoria artei feudale în Țările Române (Histoire de l'art médiéval dans les Pays Roumains)*, București, 1959, p. 813—820.

<sup>56</sup> V. Drăguț, *Humor*, p. 31.

<sup>57</sup> S. Ulea, *op. cit.*

<sup>58</sup> A. Grabar, *op. cit.*, p. 366—368.

<sup>59</sup> M. Chatzidakis, *op. cit.*

que répéter le thème liturgique du sanctuaire <sup>60</sup>. A Humor <sup>61</sup>, Arbore (peinture de 1541) <sup>62</sup> et Sucevița <sup>63</sup>, la peinture extérieure de l'abside du sanctuaire comprend la Déisis. Dans toutes les églises, les programmes iconographiques et la procession des saints (Çin) peints sur les différents registres convergent vers l'axe de l'abside principale, sur lequel s'inscrivent, de haut en bas : la Divinité, dans une de ses hypostases, au milieu des puissances célestes ; la Mère de Dieu trônant avec l'Enfant Jésus sur ses genoux, entre les archanges Michel et Gabriel et des prophètes ; l'Enfant Jésus dans la patène, recouvert d'un voile et gardé par deux archanges, ou sous la forme de l'Agneau mystique, comme à Voroneț <sup>64</sup>, entouré d'évêques ; sur les deux derniers registres enfin sont représentés les saints martyrs, les saints militaires et les saints moines. Or, aux trois églises susmentionnées, entre la Vierge de Majesté et le symbole eucharistique, les peintres ont introduit la Déisis (à Sucevița le Christ est en grand-prêtre), avec le trône du Christ parmi les anges et flanqué des apôtres, ce qui exprime non seulement la gloire du Christ et la « grande prière » à laquelle prennent part tous les saints, mais très précisément aussi la prière de la prothèse, où l'invocation du Christ, de la Vierge et de saint Jean-Baptiste est suivie de celle des apôtres, des Pères de l'église auteurs des liturgies, des martyrs et des saints moines <sup>65</sup> ; la prière s'achève par un appel à la miséricorde divine pour la rémission des péchés des fondateurs lors du Jugement dernier. Le cérémonial liturgique constitue par conséquent l'ossature de toute la décoration extérieure, dans le sens qu'en maintenant la croyance ancestrale dans le mystère de l'eucharistie et de la double nature du Christ il était possible de maintenir la cohésion spirituelle du peuple.

A Arbore, sur la façade sud, au-dessous du Jugement dernier, la Déisis est répétée avec le Christ en « *megas archiereos* » et la Vierge en impératrice. Le cortège de la Déisis, dont font partie les prophètes des saints militaires, des martyrs et saints Constantin et Hélène, rappelle la belle interprétation de Pavle Mijović <sup>66</sup>, à savoir que dans ce contexte la scène pourrait être une transposition du Psaume 44, 18. Sur cette même façade sud d'Arbore, la Déisis a été peinte encore une fois entre les scènes représentant la parabole du figuier stérile, les scènes de la Passion et la Descente aux Limbes, ce qui lui confère un caractère funéraire. Le registre sur lequel est peinte

<sup>60</sup> I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, *Nouvelles recherches*, Paris, 1929, p. 152—153.

<sup>61</sup> Paul Henry, *op. cit.*, album, pl. XL : V. Drăguț, *op. cit.*

<sup>62</sup> A. Grabar (Préface), G. Opreșco (Introduction), *Rumania. Painted churches of Moldavia*, Paris, 1962, pl. I ; V. Drăguț, *Dragoș Coman, maestrul frescelor de la Arbore*, București, 1969.

<sup>63</sup> I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, album, pl. LXXXVII ; Paul Henry, *op. cit.*, album, pl. XXXVIII/3 et LXIV ; A. Grabar, G. Opreșco, *op. cit.*, pl. LXXXVII. Soulignons qu'un certain nombre d'autres églises ont également eu leurs façades peintes : Saint-Georges de Hîrlău (peinture de 1530, détruite), Saint-Georges de Suceava (peinture de 1534, en grande partie détruite), Baia (peinture de 1535—1538, très détériorée), Bălinești (fragments de la peinture de 1535—1538), Saint-Démètre de Suceava (peinture de 1537—1538, détruite), Coșula (vestiges de la peinture de 1536—1538), Rîșca (peinture de 1552 bien conservée), Probota (peinture de 1536, partiellement conservée).

<sup>64</sup> Paul Henry, *op. cit.*, album, pl. XXXVIII/3.

<sup>65</sup> I. D. Ștefănescu, *L'illustration des liturgies...* p. 46—47.

<sup>66</sup> Pavle Mijović, dans *L'iconographie impériale dans la peinture serbe et bulgare*, « *Stari nar* », XVIII, 1967, p. 103—107 (résumé français p. 118).



Fig. 3 — Sucevița.

la Déisis est toutefois compris entre les scènes historiques de l'Acathiste, en haut et les scènes mystiques de l'hymne, en bas. La Déisis est ainsi intégrée à l'Acathiste de la Vierge, qui est également une glorification du Christ, de la Vierge et du Prodomé, d'autant plus qu'au-dessus apparaît le buste de l'Ancien des Jours bénissant la prière des trois personnages.

Il est évident que les quelques exemples présentés ci-dessus sont loin d'épuiser les sens du thème de la Déisis dans la peinture murale roumaine du moyen âge. Peut-être auront-ils réussi à suggérer la puissance créatrice et la souplesse des conceptions artistiques des peintres roumains qui ont organisé l'emplacement de la Déisis « en développant une pensée théologique rigoureuse avec la liberté typique pour l'art byzantin »<sup>67</sup>.

---

<sup>67</sup> M. Chatzidakis, *op. cit.* p. 188.



# THE KIOSK OF THE PRINCELY COURT OF TÎRGOVIȘTE AND ITS PLACE IN THE ARCHITECTURE OF THE 17th AND THE 18th CENTURIES

MARIA GEORGESCU

This paper presents the kiosk of the princely court of Tîrговиște within the framework of the kiosks and terraces of 17th and 18th century Romanian architecture.

The Oriental elements which have penetrated into the Wallachian architecture since the end of the 16th century and the beginning of the 17th one have been underlined in the papers of G. Balș; these studies deal with the Armenian influence in the decoration of the monuments of Dealu Monastery and of the Episcopal Church of Curtea de Argeș<sup>1</sup>.

A recent work by Gr. Ionescu, presented at the first International Congress of South-East European Studies in Sofia, has made a general presentation of the Oriental elements in the Wallachian and Moldavian architecture; thus, the remarks of G. Balș have been completed with the peculiarities of the Ottoman art noticed in a series of Cantacuzino and Brancovan style monuments<sup>2</sup>.

A new element that appeared in the architecture of the princely courts and mansions of 17th century Wallachia is the terrace — corresponding to the Turkish term of “kiosk” — an Oriental type of building isolated in the middle of the garden and bearing a decoration similar to the one of the Brancovan-style palaces<sup>3</sup>. All these kiosks were erected during a period of time close to Brâncoveanu's epoch.

In the Ottoman architecture of the palaces and seraglios of Istanbul or of other localities in Turkey, there is a type of building isolated in the middle of a park, completely independent of other buildings.

One of the peculiarities of the Ottoman art is the existence of independent buildings: the palace, the library, the bathing-house, the kiosk, etc. Many palaces have been built on the banks of the Bosphorus or of the

---

<sup>1</sup> G. Balș, *Influences arméniennes et géorgiennes sur l'architecture roumaine* (Paper presented at the 3rd Congress of Byzantine Studies, Athens, 1930), Vălenii de Munte, 1931, p. 17, fig. 71.

<sup>2</sup> Gr. Ionescu, *Les rapports de l'architecture roumaine médiévale avec l'art des pays balkaniques et du Proche-Orient*, in *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, vol. II: *Archéologie, Histoire de l'Antiquité, Arts*, Sofia, 1969, p. 967—1000.

<sup>3</sup> N. Stoicescu, *Repertoriul bibliografic al monumentelor feudale din București* (Bibliographical Repertory of the Feudal Monuments of Bucharest), Bucharest, 1961, p. 149—157; Șt. Ștefănescu, *Demografia — dimensiune a istoriei* (Demography — Dimension of History), Facla, Timișoara, 1974, p. 125; Corina Nicolescu, *Căse, conace și palate vechi românești* (Old Romanian Houses, Mansions and Palaces), Meridiane, Bucharest, 1979, p. 46.

Golden Horn, to serve as summer residence for the sultans. Part of these wooden palaces did not last to our time, but the drawings and engravings of that time give us an idea of their architecture <sup>4</sup>.

The type of building defined by the term of "kiosk" in the Ottoman architecture was built of wood, polygon-shaped and usually consisting of a single room, located in the middle of a garden, with a view to the seashore or to a nice landscape and currently used for feasts and rest. Many kiosks and pavilions were built on the terraces <sup>5</sup>.

Written testimonies (especially the opinions of foreign travellers from the 17th century) supplemented by the information supplied by the Book of the Treasury and by the chronicles, confirm the presence of kiosks in Wallachia during that century.

The presence of kiosks in the gardens of princely and metropolitan palaces is testified since the time of Matei Basarab (1632—1654) by Paul of Aleppo in 1657; during the reign of Constantin Șerban (1654—1658), Claes Rălamb said that he used to dine with the boyards in a kiosk located "in the garden of the court" <sup>6</sup>.

In Bucharest, in the wide gardens of the princely court, Constantin Brâncoveanu (1688—1714) replaced the wooden kiosk with one made of stone or bricks decorated "with carved stone pillars, a very intricate and wonderful thing, adorning it with printings both inside and outside, embellishing it, as it can be seen" <sup>7</sup>.

This kiosk was built during the last years of the 17th century, when ruling prince Constantin Brâncoveanu, as the Book of the Treasury testifies, spent big sums of money for a series of restoration works; he enlarged and decorated the princely palace, the old residence of Mircea Ciobanu dating from the 16th century and built a Turkish bath in the garden, "with marble he brought from Tsar'grad (Istanbul) together with three Armenian masters" <sup>8</sup>. Here Constantin Brâncoveanu received in 1702 the English ambassador to Constantinople, William Paget, on his way back home according to the history written by the prince's secretary, the Florentine Del Chiaro, and to the official chronicler of the court,

<sup>4</sup> Celâl Esad Arseven, *L'art turc depuis son origine jusqu'à nos jours*, Istanbul, 1936, p. 89, 226, 231; Michaila Stainova, *Le commencement de l'euro péenisation de l'architecture de la Turquie ottomane et certains aspects de son influence sur l'architecture des Balkans*, RESEE, XVII, 1979, 3, 587—607.

<sup>5</sup> Celâl Esad Arseven, *op. cit.*, p. 115; Michaila Stainova, *op. cit.*, p. 593, 595.

<sup>6</sup> Paul of Aleppo, in *Călători străini despre țările române*, vol. VI, part I, Ed. Științifică și Enciclopedică, Bucharest, 1976, p. 120; N. Stoicescu, C. Moiescu, *Tirgoviștea și monumentele sale* (Tirgoviște and its monuments), Ed. Litera, Bucharest, 1976, p. 180; Claes Rălamb, in *Călători străini despre țările române*, vol. V, Bucharest, Ed. Științifică, 1973, p. 611. Commentaries on this exquisite dinner in Alf Lombard, *Les terres roumaines vues par un voyageur suédois en 1657*, RESEE, XII, 1974, 4, p. 557—558 ("Le repas devait avoir lieu dans un pavillion situé dans les jardins du palais").

<sup>7</sup> Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab voievod (1688—1714)* (The history of the Reign of Ruling Prince Constantin Basarab), introductory Study and critical edition by Aurora Iliș, Bucharest, Ed. Academiei, 1970, p. 236.

<sup>8</sup> Ion Radu Mircea, *Date din Condicta Visteriei privind construcțiile din Țara Românească între 1694 și 1704* (Data from the Book of the Treasury Regarding the Wallachian Buildings between 1694 and 1704), LSSDMI, January, 1963, 138.

Radu Greceanu; in the kiosk "the ruling prince used to take lunch and siesta amidst beds of flowers"<sup>9</sup>.

The image of a kiosk has been preserved in the drawings from the beginning of the 18th century of the Austrians Weiss and Schwartz, who left us the plans of the princely court of Brâncoveni. Here the kiosk, or terrace, is enclosed in the precincts, in the south-east corner and is called by the two Austrians "Lusthaus" (house of pleasure). In the two drawings, the terrace is situated on the first floor and surrounded by columns connected by archways; the roof is quadrilateral, pyramid-shaped and made of shingle; and nearby there is a kitchen<sup>10</sup>.

There are very few kiosks left from the time of Brâncoveanu. One of these directly related with the kiosk of Brâncoveni (which did not last out to our time), can be found on the Hurez Monastery grounds. The Hurez kiosk, recently restored, is located in the western corner of the sick room (7.55 × 6.35 m) and is built on a cellar. It is open on all sides and encircled by columns connected by archways, with a four-sided roof and without any trace of decoration left.

The kiosk of the princely court of Tirgovîște, built between 1697 and 1698, was discovered by archaeological excavation within the site opened by the Department of Historical Monuments<sup>11</sup>.

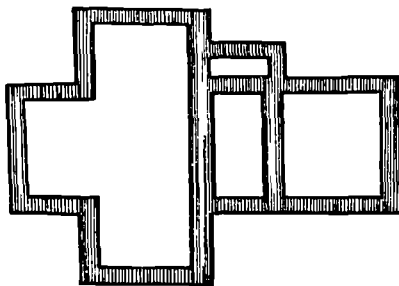


Fig. 1. — The Brancovan kiosk of the princely court of Tirgovîște (plan).

The ruins of this kiosk can be seen at about 60 m east of the outer wall of the princely court. The walls are still to be seen here, with an average height of 0.40 m and a width varying between 0.87 and 1.15 m; they are built of bricks, which is usual for the Brancovan monuments. Some of the walls have traces of mortar, either on the inner or on the outer side. The 0.05 m thick mortar background contains brick dust, which accounts for its reddish tint.

The foundations, unearthed by excavations, show a kiosk with a cross-like outlay, having a main room bound by columns on the northern side (14 × 9.95 m); five column-heads and a trunk have been found in its whereabouts.

<sup>9</sup> Anton Maria Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, re-edited by N. Iorga, translated into Romanian by S. Criș-Cristian, Iași, 1920, p. 6—7.

<sup>10</sup> M. Popescu, *Oltenia în timpul stăpînirii austriece (1718—1739)* (Oltenia under Austrian domination), BCMI, 1926, 4, 107, figs. 19—20. Weiss' plan and the report of 1723 — Irimie Cornel, *Neue Daten zur Kulturgeschichte des Rumänischen Volkes in einer Hermannstädter Handschrift des Jahres 1723*, FVL, 1964, 1, 75—90, Drawings 1—2: Schwartz's plan and section.

<sup>11</sup> Răzvan Theodorescu, Cristian Moisescu, *Urmele unui monument brncovenesc în curtea domnească din Tirgovîște* (Traces of a Brancovan Monument at the Princely Court of Tirgovîște), SCIA, 1964, 1, 121—126; N. Stoicescu, C. Moisescu, *Tirgovîște...*, p. 97, 98.

The actual kiosk is very likely to have been located over this room on the first floor.

A small room on the southern side is believed to have been the access room, while other two small rooms were also located on the same side. Such an outlay, with a main room and several secondary ones, can be inferred from the drawing of Weiss (from Brâncoveni). The small rooms are supposed to have been used for food storage and for lodging the servants.

The data from the Brancovan Book of the Treasury, corroborated with the evidence from pieces of column heads and columns, supplemented by many pieces of brickwork retaining the original painting and stucco work, help in the reconstitution of the kiosk of Țirgoviște. Besides all these elements, there is a fragment in Radu Greceanu's chronicle that also assists us in this reconstitution; "And after His Majesty's arrival in Țirgoviște, the arched kiosk of the princely garden was also completed; its erection had begun last year and this year it was finished with other ornaments that embellished it, as one might see, it looks marvellous<sup>12</sup>". Out of this fragment we learn an important detail; the kiosk was covered by a vault, as used in the terrace-like kiosks which were on one of the main façades of the Brancovan palaces. Likewise, the existence of the kiosk is recalled in a fragment of the travelling accounts of certain foreign visitors, which reads: "in the much more beautiful garden there also was a nice stone kiosk for the summer".

At the Mogoșoaia palace, the square-shaped kiosk on the eastern side is covered by a vault, painted with Turkish-Persian motives and supported by pendentives.

A kiosk of the same pattern and vaulting system — i.e. vault supported by pendentives — has been preserved at the house of the "Dintr-un lemn" monastery and, with certain modifications, at the palace of Potlogi.

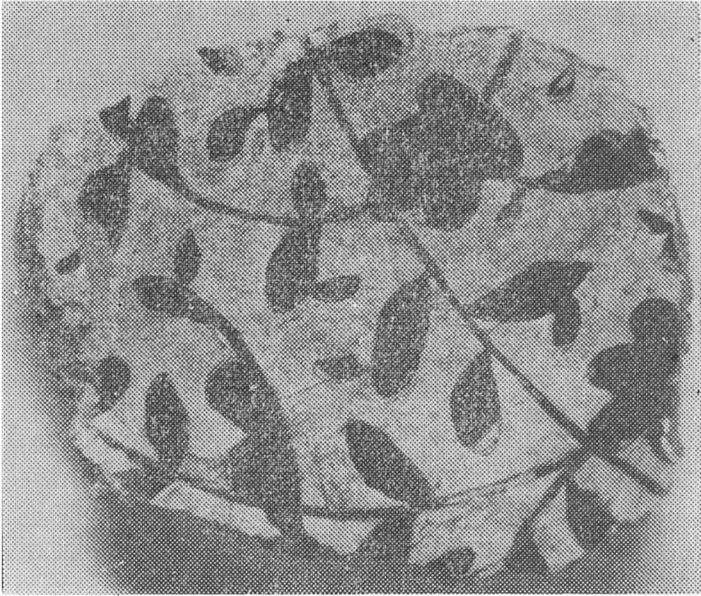
The columns supporting the upper part of the kiosk were octogon-shaped with progressively diminishing diameter towards the upper part and limited by a cornice profiled under the column-head.

These columns were connected by three-cusped accoladed vaults (whose shape proves the same Oriental inspiration). The floor, which has not been preserved, was probably made of stone slabs. The fragments of brickwork, on which the original mural decoration (painting or stucco work) has been well preserved, are of an outstanding interest for the improvement of our knowledge about the inner and outer decoration of the Brancovan monuments.

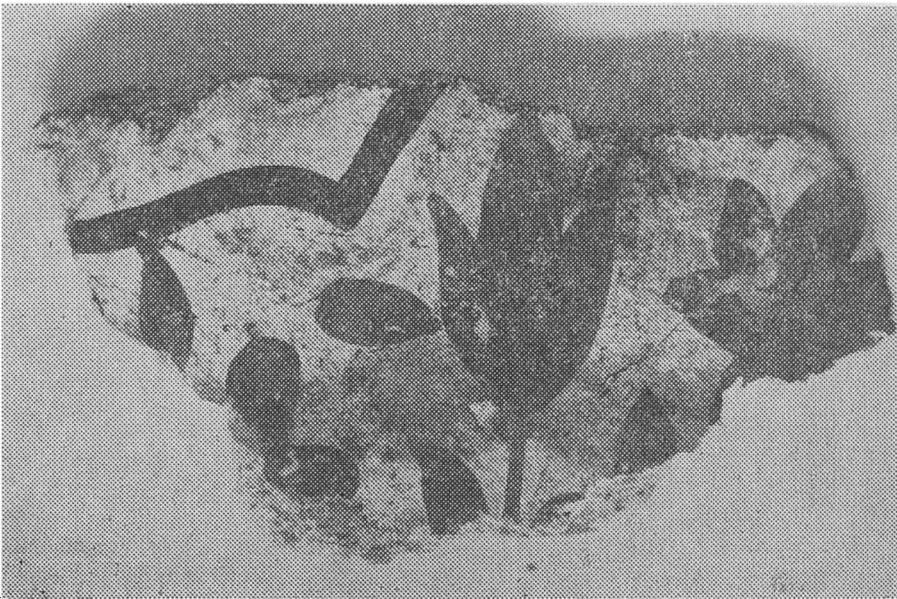
Out of the many fragments of painted and stucco work discovered, we mention the following as being the most important:

— corner fragment, painting (8.10 × 18 × 15 cm), decorated with floral motives on a dark blue background; the light ochre motives have a red center.

<sup>12</sup> C. D. Aricescu, *Condica de venituri și cheltuieli ale visteriei de la leatul 7212 (1694—1704) a lui Constantin Brâncoveanu* (Book of Income and Expenses...), RIAR, Bucharest, XVII, 1873, p. 122, 288, 389; Radu Greceanu, *Istoria...*, p. 125; E. Chishull, *Travels in Turkey*, London, 1747, p. 82—83.



**Fig. 2.** — Fragment of decorative painting with the pear-tree flower motif. The Brancovan kiosk of the princely court of Tirgoviște.



**Fig. 3.** — Fragment of decorative painting with the tulip motif. The Brancovan kiosk of the princely court of Tirgoviște.

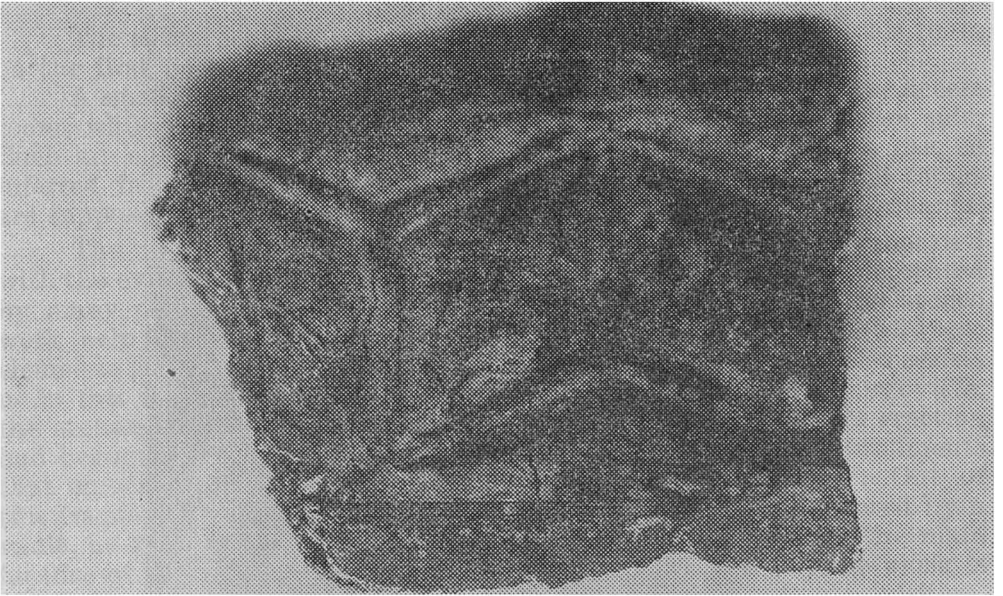


Fig. 4. — Fragment of stucco work with the double-rhombus motif. The Brancovan kiosk of the princely court of Tirgoviște.



Fig. 5. — Fragment of stucco work with the saw-teeth motif. The Brancovan kiosk of the princely court of Tirgoviște.

Fig. 6. — Vertical strip with mural painting representing the pear-tree flower motif. The altar apse of the princely church of Tirgoviște.

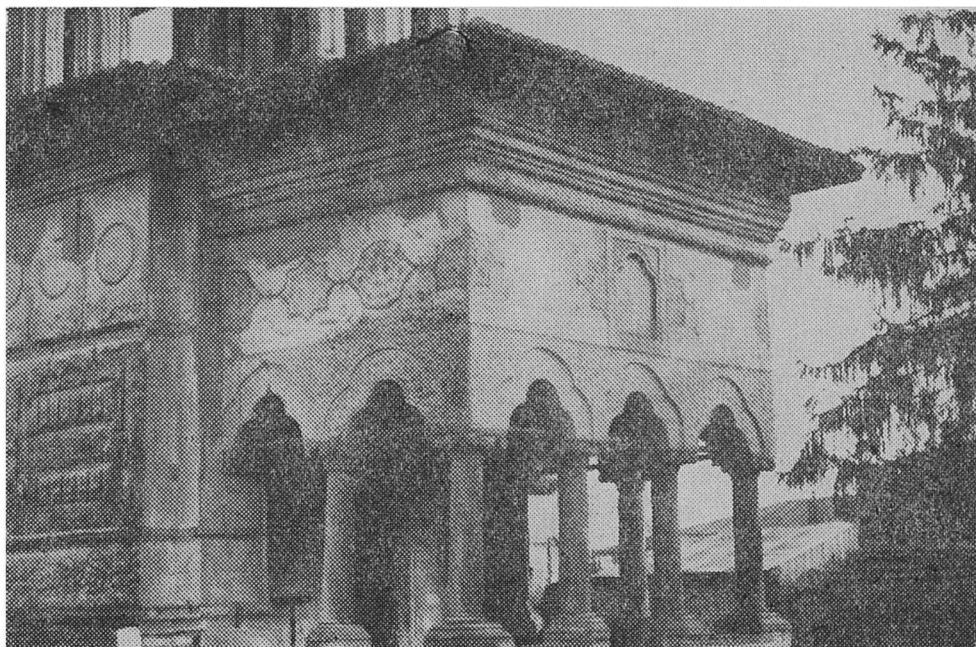


Fig. 7. — The porch and part of the northern façade. Fundeni Doamnei church.

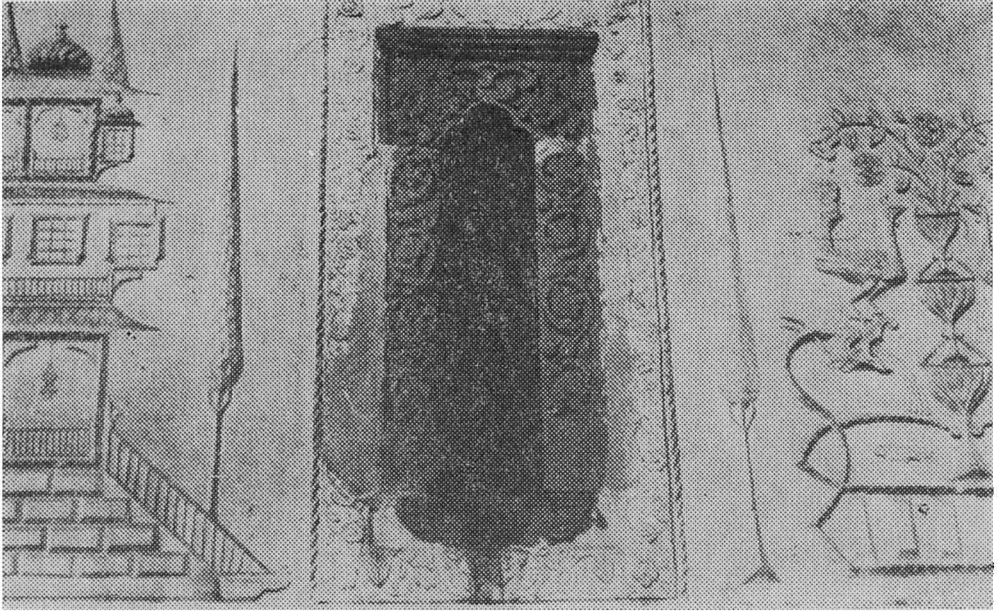


Fig. 8. — Stucco work decoration — detail. Fundații Dornăști church.



Fig. 9. — Detail of column with stucco work decoration. Princely house of Hurez.





Fig. 10. — Decorative panel with restored stucco work.  
The Brancovan palace of Potlogi.

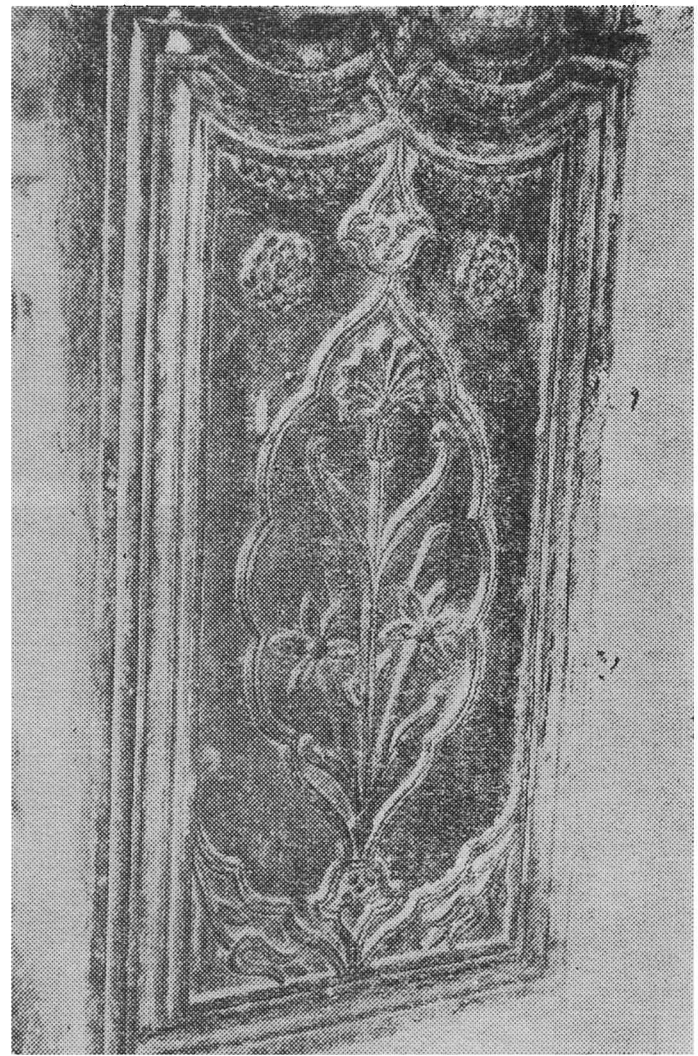
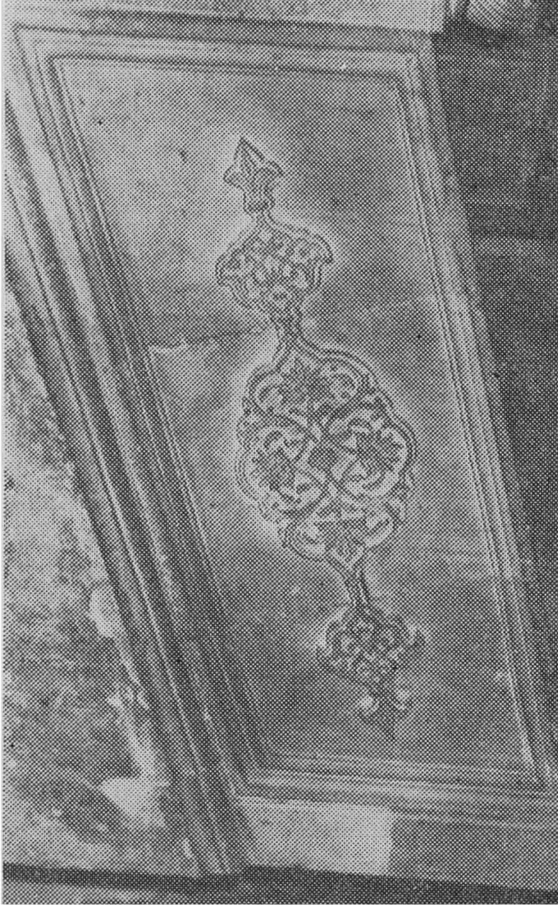


Fig. 11. — Decorative plate for the altar. The princely church of  
Tirgoviște.



12. — Decorative motif from the trellis work railing. The princely church of Tîrgoviște.

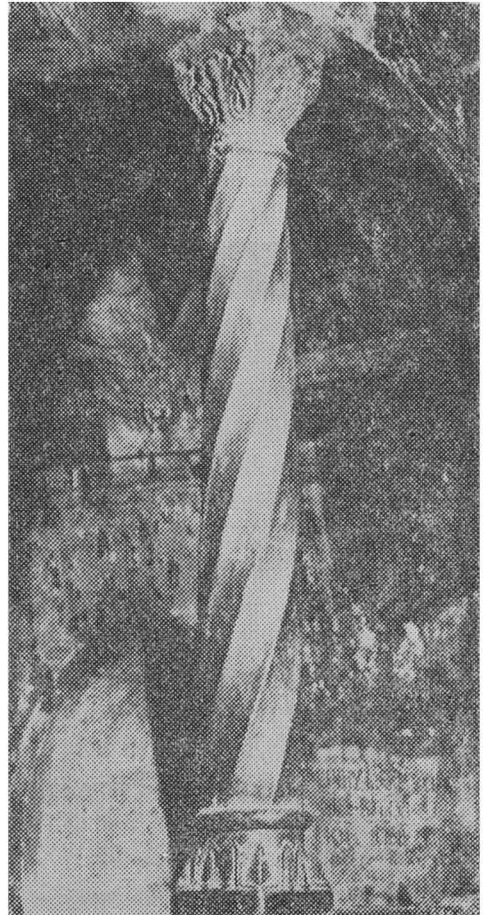


Fig. 13. — Little column from the porch. The princely church of Tîrgoviște.

— frieze fragment, stucco work (8 × 10 × 5 cm), with rhomboidal geometrical motives (double-rhombus) derived from the stalactite-stalagmite motif. A strip separates the stucco work from the painted plaster zone. The floral motives are blue, and the strip is ochre.

— stucco work fragment (11 × 6 × 2 cm) representing a tulip.

— column-head fragment, stucco work (14 × 21 × 4.25 cm), made of two registers and decorated with unequal saw-teeth; the places of bricks are to be seen on the back of the fragment.

— picture fragment (22 × 18 × 5 cm); on a slightly concave surface there is a mural painting with floral motives (pear-tree flower); it could have been part of a vault or of an arch.

— (plaster block) wall fragment made of three rows of bricks with stucco work decorated surface, saw-teeth shaped edge, presenting painted motives similar to those of the previous fragment on the other side.

The main sketch of these decorating motives was scratched with a pointed end and covered by a blue-grey colour. The initial background was light ochre. All these fragments have a decoration characteristic of the palaces and churches of the 17th and the beginning of the 18th century.

The main motives used are the floral ones (honeysuckle, tulip, hyacinth and wild brier). They are part of the peculiar style of the Ottoman art known as "the style of the flour flowers"<sup>13</sup>.

The red and blue pear-tree flowers, the tulip and wild brier (wild rose resembling carnation), are similar to those of the decoration of the Houses of Măgureni (which have not been preserved) and to those of Mogoșoaia palace. More of this type of decoration is to be seen on the porch of the Mogoșoaia chapel, at the Potlogi palace and the princely church of Tirgoviște (where it is situated on the beams connecting the ends of the arches, on the arches from under the lateral calottes of the nave, on the inner side of the lateral walls of the sanctuary, as vertical decorative stripes)<sup>14</sup>.

The tulip motif is to be found again at the princely church of Tirgoviște, carved in marble and located on both sides of the altar niche, whereas the rhomboidal motif is carved at the bottom of the trellis-work and at the bottom of the little torsioned column of the altar.

The saw-teeth motives can be identically found in the friezes separating the floral decoration motives at the palace of Potlogi.

The flower-like motives are identical in the outer painting of the Doicești church and in the inner painting of the Stelea church of Tirgoviște. They are accompanied by the pear-tree flower motif (on the arch bounding the entrance porch of the nartex, on the arch-vaults that surround the window archways, on the cornices that border the vaults in the nave or on the pendentives and the arches which support the nave dome)<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> Celâl Esad Arseven, *Les arts décoratifs turcs*, Istanbul, 1954, p. 57—71.

<sup>14</sup> Florentina Dumitrescu, *L'ornementation dans la peinture murale de l'époque du prince Constantin Brâncoveanu*, RRHA, II, 1965, 100, 104—106, 109; Corina Nicolescu, *Le Proche-Orient et la conception décorative de l'art roumain et de l'art balkanique*, RESEE, XIV, 1976, 1, 21—22.

<sup>15</sup> C. Moiescu, Gh. I. Cantacuzino, *Biserica Stelea* (The Stelea Church), Meridiane, Bucharest, 1968, p. 28.

Based on the preserved fragments and on their comparison with the decoration of the above monuments, one can imaginarily restore the (inner and outer) mural decoration of the kiosk. It is to be supposed that the intervals between the acoladed arches and the vault of the kiosk were decorated with floral motives — in bunches or evenly covering the whole space — as they appear in the interior of certain Turkish mosques and palaces.

The floral motives used in the decorative painting of the Brancovan monuments (where the kiosk of Tîrgoviște can accurately be classified), stem from elements of the decoration of Persian miniatures, assimilated by the Ottoman art, from where they penetrated into the decorative scheme of the Romanian masters. From a technical point of view, they were either painted or achieved in stucco work and subsequently coloured in deep cobalt blue or dyer's madder red, sometimes on a gold background.

The contours of the painted motives were first scratched in the wet preparation layer, then covered by thick layers of colour, which also get an imperceptible relief; these motives are achieved in large brush strokes and evince much spontaneusness.

Out of this brief analysis of the archaeological vestiges discovered within the princely court of Tîrgoviște, we stress the following :

— the appearance and spreading (during the 17th and 18th centuries) of a type of Oriental architectural monument — the kiosk or terrace — playing an important part in the architecture of that time, and which is mostly connected with the development of the architecture of parks and gardens.

— the existence in the plan and structure of the kiosk of an architectural shape of its own, very much connected with the Brancovan architecture, in which the carved decoration of the columns is not Oriental, but peculiar to the Brancovan art. The kiosk has therefore become a usual component of the Brancovan courts.

— the proof of the existence of an Oriental-type decoration, similar to that of Potlogi or Mogoșoaia.

— the use of the same masters (decorators, stucco workers and wall painters) in the decoration of the Fundenii Doamnei church, of the palace of Potlogi and of the princely court of Tîrgoviște.

It is to be supposed that the Brancovan palace of Tîrgoviște, of which only the traces of some stucco work mouldings which framed the window are left to this day, had the same type of decoration as the kiosk.

## ÜBER DIE FRÜHMITTELALTERLICHEN DORFGEMEINSCHAFTEN DIE SOZIAL-ÖKONOMISCHE UND MILITÄR-POLITISCHE ROLLE

EUGENIA ZAHARIA

Das Altertum wie auch das Mittelalter haben sich größtenteils auf den dörflichen sozial-ökonomischen Faktor gestützt, dessen Bedeutung sich mit der geschichtlichen Entwicklung der menschlichen Gesellschaft wandelte, in welcher die Entwicklung der Städte eine bestimmte Rolle spielte.

Die hauptsächlich als sozial-ökonomische organisierte dörfliche Gemeinschaften, haben alleine oder auch zusammen mit den Städten, militär-politische und kulturelle Funktionen erfüllt.

In gewissen geschichtlichen Bedingungen oder in Stadien der vorstaatlichen Entwicklung waren die territorialen Gemeinschaften in organisierten Formen imstande Staatsfunktionen teilweise zu erfüllen (die Verteidigungsmöglichkeit des Volkes und seines Gebietes (territorialer Raum), der Bewahrung der Sprache und der Kultur).

Die bedeutendste Form der dörflichen Organisation, die wir aus der Geschichte unseres Volkes kennen, ist die der „moșnenești“ und „răzeșești“ territoriale Gemeinschaften, bekannt auch unter dem Namen „sate devălmașe răzeșești și moșnenești“ (gemeinschaftliche Dörfer), wegen dem gemeinschaftlichen Arbeitssystem und der Benützung des gemeinsamen Besitzes, der Steuerzahlung, der militärischen Aktivität usw.

Aus der Periode des ersten Jahrtausends und bis zur Entwicklung der mittelalterlichen rumänischen Staaten, haben die freien Gemeinschaften von altem Typ (Vrancea, Tighegiu, Câmpulung-Suceava) ein allgemeines sozial-geschichtliches Phänomen unserer Geschichte dargestellt. Wegen der Rollen die sie in dieser Zeit gehabt haben, wurden sie mit Recht als sozial-ökonomische und militär-politische vorstaatliche Formationen betrachtet.

Die freie territoriale Gemeinschaft des alten rumänischen Typus in der Gesamtheit der Kreise („ocoluri“ genannt) oder der Dörfer-Vereinigungen (Konföderationen), stellt ein juridisches System der Organisierung dar, gegründet auf den gemeinschaftlichen und individuellen Bodenbesitz, welcher nicht periodisch aufgeteilt wurde.

Es wurde den mittelalterlichen rumänischen Staaten eingeschlossen, mit Bewahrung der inneren Autonomie.

Dem Staat gegenüber hatten sie die fiskale und militärische Pflicht. Beide diese Verpflichtungen wurden zum Dienst des Landes erhoben und erbracht mit Bedingungen die im Inneren der Gesellschaft beschlossen

wurden, ohne daß der jeweilige Herrscher sie zu mehr zwingen konnte. Das Recht durch das so vorgegangen wurde, wurde mit Bestätigung von einer Herrschaft zur anderen überliefert. Es bestätigte sich immer eine Situation, geerbt aus einer Zeit vor unserer staatlichen Organisierung, die die Rechte „des Bodens“ rechtfertigte deren Alter sich in der Geschichte des ersten Jahrtausends verliert. Die „moşnenii“ und „răzeşii“ waren die Herren des Bodens von Geschlecht zu Geschlecht, obwohl sie keine Besitzerurkunden von niemandem besaßen, nur die nachträgliche Bestätigung vom Herrscher „domn“, ihres sozialen Standes. Diese juristische Situation der „moşneni“ und „răzeşi“ wird durch das Alter der dörflichen Herde erklärt, deren Anfang in den meisten Fällen in der dakischen Periode liegt. Ein Beispiel des Alters und der ständigen Bewohnung ist die Vrancea-Region, welche schon in die Bronzezeit (Monteoru-Kultur) ein starkes thrakisches Zentrum bildete.

Bei Gelegenheit einiger regionaler Forschungen, wurde festgestellt, daß das Gebiet und auch die Herde der mittelalterlichen „răzeşeşti“ Dörfer, oft das Wohnungsgebiet einiger rumänischer Dörfer des VIII.—XI. Jahrhunderts (Dridu-Kultur) bildeten <sup>1</sup>.

Die Geschichte der Rumänen im ersten Jahrtausend ist eigentlich die Geschichte dieser dörflichen sozial-ökonomischen Einheiten. Hinsichtlich des dörflichen Lebens dieser Regionen fehlen gänzlich Daten in den geschriebenen historischen Quellen dieser Zeit. Deshalb, nach dem heutigen Stadium der Forschungen und unserem Wissen, wird die Rekonstitution der sozial-juristischen Formen der Organisierung der einheimischen Bevölkerung aus dem VIII.—XI. Jahrh., sowie auch die historische Verantwortung dieser Gemeinschaften, auf Grund der Daten gemacht, die enthalten sind in den Dokumenten angefangen vom XIII. Jahrh., verglichen und ergänzt mit dem ganzen „lebendigen Archiv“ der soziologischen Untersuchungen, die vor 1940 in den Dörfern der „răzeşi“ und „moşneni“ durchgeführt wurden (die Forschungen von Prof. H. H. Stahl) <sup>2</sup>.

Diesen fügen sich auch die Ergebnisse der archäologischen Forschungen bei, welche als authentische Dokumente jener Zeit, eine sichere unbestreitbare Basis bilden, auf Grund derer wir Formen des geschichtlichen Lebens (sozial-ökonomisch, juristisch, kulturell und militär-politisch) die von unserer Bauernschaft bewahrt wurden, erkennen und interpretieren können.

Diese Basis bildet, durch die Siedlungen und Friedhöfe, eine Bestätigung der Kontinuität des Lebens, meistens auf demselben Herde aus der dakischen Epoche bis zum Ende des ersten Jahrtausends. Es sind auch Fälle in denen der Platz des Dorfes für eine Etappe wechselte; nachher jedoch kam die Bevölkerung an denselben Platz zurück. Die Ursachen dieser Bewegung sind in der Abwendung natürlicher und geschichtlicher Drangsale zu suchen; die Wandervölker konnten, wegen der Bildung eines Sicherheitsgebietes, für eine Zeit, das Verlegen des Dorfes bestimmen, oder sie konnten das Dorf zerstören, dadurch wurde die

<sup>1</sup> Mitteilungen von Prof. Gh. Coman aus Vaslui.

<sup>2</sup> H. H. Stahl, *Contribuții la studiul satelor devălmașe românești*, Bd. I — 1958, II — 1959, III — 1965, București.

übriggebliebene Bevölkerung veranlaßt sich einen neuen Herd des Dorfes zu gründen.

Mit der gebührenden Vorsicht können wir die Situation der im Norden der Donau einheimischen Bevölkerung verstehen, verglichen mit der Entwicklung des dörflichen Lebens im Süden der Donau, welches sich auf derselben romanischen Basis entwickelt hat, und welches größtenteils von denselben Faktoren, wie z.B. die Völkerwanderung, bestimmt wurde.

Dieser Vergleich der Lagen ist durch das Vorhandensein einiger gemeinsamer juridischer und organisatorischer Elemente gesichert welche bei uns in den Gehöften des Vrancea Typus bis in die Periode der mittelalterlichen Staaten fortbestanden haben. Die ständigen Verbindungen mit dem Ost-Römischen Reich sind durch die archäologischen Entdeckungen bezeugt. Sowohl die ähnliche Entwicklung der Zivilisation und der Kultur in den Gebieten nördlich und südlich der Donau (ohne daß dieses Phänomen einiger Laien zu verdanken wäre, sonder einer natürlichen Entwicklung der romanisierten geto-dakischen karpischen und moesischen Gebieten) — die glaubwürdig und sogar gesetzmäßig ist, als auch die charakteristischen Eigenschaften des dörflichen Lebens, die juristischen und organisatorischen Aspekte, haben einige Ähnlichkeiten die für die Rekonstituierung des dörflichen Lebens der Rumänen im ersten Jahrtausend würdig sind in Acht genommen zu werden.

Zufällige Ähnlichkeiten zwischen dem Norden und Süden der Donau finden wir bei dem byzantinischen Geschichtsschreiber Kekaumenos<sup>3</sup> (XI. Jahrh.) über die Walachen aus Thessalien, deren Beziehungen und innere Organisierung zum Staat, die gleichen mit denen waren, welche Dimitrie Kantemir<sup>4</sup> in der *Beschreibung der Moldau* über die „răzeşii“ aus Vrancea, Tigheciu und Câmpulung-Suceava aufzeichnete.

Die freien dörflichen Organisationen (der „răzeşi“ und der „moşneni“) haben bis in die zeitgenössische Epoche Elemente der juristischen, sozial-ökonomischen, fiskalen und militärischen Struktur bewahrt, welche gute Analogien zu der dörflichen Gemeinschaft des Reiches finden, wie dieses aus dem Agrargesetz (Νόμος γεωργικός) des VII.—VIII. Jahrh.<sup>5</sup>.

Dieses Gesetz, zusammen mit anderen ersichtlich ist Urkunden sind die einzigen ursprünglichen Dokumente welche sich auf die dörfliche Organisierung des VIII.—X. Jahrh. beziehen, und welche zeitgenössisch mit der uns hier interessierenden Periode unserer Geschichte sind. Uns auf diese Analogien stützend, welche vom territorialen Standpunkte aus die nächsten, vom geschichtlichen die rechtmäßigsten sind, sehen wir die Gemeinschaften der „răzeşi“ oder der „moşneni“ und ihre Organisationen in Konföderationen und Länder (ţări und ocoluri) als vorstaatliche sozial-ökonomische Formationen an, mit militär-politischen und kulturellen Aufgaben, welche für das erste Jahrtausend charakteristisch sind.

Um die Geschichte der Rumänen im ersten Jahrtausend zu verstehen sind zwei wichtige Aspekte in Betracht zu nehmen: erstens, die

<sup>3</sup> *Fontes Historiae Daco-Romaniae*, III, Bucureşti, 1975, S. 26—38.

<sup>4</sup> Dimitrie Cantemir, *Descrierea Moldovei*, Bucureşti, 1973, S. 263, 301—303.

<sup>5</sup> W. Ashburner, *The Farmer's Law*, J.H.S., 30 (1910), S. 85—108; G. Ostrogorskij, *Histoire de l'Etat Byzantin*, Paris, 1956, S. 117—121; idem, *La Commune rurale byzantine*, „Byzantion“, XXXII, 1962, 1, S. 139 f.

Kontinuität der Bevölkerung und der Kultur, die die Etappe des VIII.—XI. Jahrh. (Dridu) als Fortsetzung des vorangehenden Zeitabschnittes zum Entwicklungsstadium, das rumänisch genannt werden kann, betrifft; zweitens, die ständige Verbindung zum südlichen Teil der Donau, welche eine einheitliche Entwicklung der Zivilisation im orientalisches-romanischen Raum bestimmt hat. Freilich sind das Bestehen und die Entwicklung einiger gemeinsamer Aspekte der sozial-ökonomischen Struktur der dörflichen Gemeinschaften aus dem Norden und Süden der Donau schwerer zu beweisen. Doch die Entwicklung auf derselben romanischen Basis jener zweier Gebiete der thrakischen romanisierten Bewohnung gibt uns die Möglichkeit und das Recht den gemeinsamen Ursprung der sozial-ökonomischen Organisation auszulegen und anzunehmen.

Die städtische Krise war eine allgemeine europäische Erscheinung zur Völkerwanderungszeit. Im östlichen römischen Imperium, sowie in unseren Gebieten, erreicht die städtische Krise die höchsten Formen im VII. Jahrh., gleichzeitig mit dem Zerfall der Grenzen an der Donau. In diesen Umständen ist es klar, daß die sämtliche ökonomische Verantwortung und die der Verteidigung der dako-romanischen Bevölkerung der Organisation der dörflichen Gemeinschaft oblag. Unter denselben Umständen — sogar auf dem Gebiete des byzantinischen Reiches — fiel der Akzent immer auf das dörfliche Leben; die dörflichen Gemeinschaften und die der Stratioten (die Bauernsoldaten) bildeten die wichtigsten sozial-ökonomischen, fiskalen und militärischen Kräfte des Imperiums bis zum Ende des X. Jahrh., dem Augenblick der Renaissance des städtischen Lebens und dem Anfang der Entwicklung des östlichen Feudalismus entspricht.

Die freien rumänischen Gemeinschaften von altem Typus bewahren die sozial-ökonomische und juristische Struktur der dörflichen Gemeinschaften des ersten Jahrtausends. Bedeutend für unsere Landstriche und für die des Reiches des ersten Jahrtausends, jedoch verschieden von slavischen und germanischen Formen, sind die Gemeinschaften oder die freien dörflichen Gemeinschaften („devălmaşe“), welche dem orientalischen romanischen Raume entsprechen. Diese wurden in den geschichtlichen Verhältnissen des VII.—VIII. Jahrh., der Assimilation der Slawen und der vollständigen Kristallisation des rumänischen Volkes restrukturiert.

Wir nehmen als allgemein gültig an, daß die sämtlichen später aufgezeichneten Daten (Dokumente von Dimitrie Kantemir, die Aufzeichnungen von Prof. H. H. Stahl) über die dörflichen Gemeinschaften des Vrancea Typus für den Zeitabschnitt VIII.—X. Jahrh. in unseren Landstrichen, dank der Vergleichsmöglichkeit die uns das Agrargesetz bietet, -das die einzige zeitgenössische Urkunde ist, welche das sämtliche juristische sozial-ökonomische und fiskale System der Organisation des dörflichen Lebens der Regionen enthält, mit denen sich das rumänische Volk des VIII.—XI. Jahrh. benachbarte und verwandte, -schon im I. Jahrtausend gültig waren.

Die freie rumänische Gemeinschaft von altem Typus war die einzige sozial-ökonomische Organisation mit fiskalen und militär-politischen Rollen, die die Rumänen im ersten Jahrtausend gehabt haben. Ihr Alter erklärt auch ihr Weiterbestehen auf dem Gebiete unserer feudalen Staaten;



Die Vrancea, Tigheciu und Câmpulung-Suceava Gemeinschaften wurden von Dimitrie Kantemir Republiken genannt. Die Bezirke, Konföderationen oder Länder enthielten mehrere Dörfer eines Landstriches, welche vom geographischen Standpunkte eine Einheit bildeten, die leicht zu verteidigen war.

Die Benennungen die sich auf diese sozial-ökonomischen mittelalterlichen Organisationen beziehen, welche sich in Urkunden befinden und welche in der Sprache der Bauern benützt werden, haben verschiedenen Ursprung.

Einige dieser Benennungen wie: țaran, țarancă (Bauer, Bäuerin) țarina (Ackerbauboden), falce (Flächenmaß), moșnean, răzeș (die freien Bauern); jude (Richter), moșie (Bodenbesitz oder Land), sat (Dorf), vatră (Herd), hotar (Feld) haben einen geto-dakischen und romanischen Ursprung; diese stammen mit Sicherheit von der alten rumänischen Sprache ab, die im VIII.—X. Jahrh. gesprochen wurde. „Obștie“ (Gemeinschaft) ist ein slawisches Wort und bedeutet das Führungsorgan in der rumänischen dörflichen Organisation, bestehend aus sämtlichen großjährigen Mitgliedern mit Wahlrecht; ebenfalls in dieser Form, also alle Mitglieder, ist das vereignite Dorf („devălmaș“) eine juridische Persönlichkeit. Auch slawisch ist das Wort „ocină“ (ein Stück Feld), welches Landstrich bedeutet. In einigen Urkunden nennen sich die Bauern auch „horane“ (Bauer auf griechisch). Das Wort „obște“ (Gemeinschaft), das später in die rumänische Sprache eindrang, verallgemeinerte sich im Mittelalter für sozial-ökonomische dörfliche Einheiten.

Die Mitglieder dieser Gemeinschaften waren freie Menschen, mit privatem Familienbodenbesitz; im absoluten Allgemeinbesitz waren die Weiden, die Wälder, die Gewässer, die Brücken, die Mühlen usw.

Der eigene Landstrich hatte die juridische Situation eines vollen Besitzes, mit Erbrecht, bedient und verteidigt nur durch das Protimis Recht. Die freie Gemeinschaft oder das „devălmaș“ Dorf von altem Typus, welche das erste Jahrhundert charakterisiert haben, bewahrt aus keiner Urkunde und aus keiner Tradition eine periodische Aufteilung (eine charakteristische Eigenschaft der gentilischen Gemeinschaften welche von den Germanen und Slawen übernommen wurde).

Die periodische Aufteilung des Bodens welche in manchen Urkunden (nur aus einer Periode) aufgezeichnet wurde, war eine Prozedur die für die Verwertung einiger Landstriche eingeführt wurde, welche jedoch nicht in den Gemeinschaften des alten Typus, worüber hier die Rede ist, praktiziert wurde. Die alte rumänische Gemeinschaft hatte juridische Persönlichkeit nur unter ihren Mitgliedern; die Kollektivität, die Gemeinschaft wurde durch die absolute Gesamtheit ihrer großjährigen Bewohner gebildet, Frauen eingeschlossen (dort wo sie das Wahlrecht besaßen — in Vrancea, in Muntenia, in den Dörfern der „moșneni“ und der „răzeși“); alle waren gleichberechtigt.

Das Dorf war der Platz des Herdes, der Bewohnung, des gemeinsamen Besitzes, welcher frei und gleichberechtigt benützt wurde. Die Arbeiten, sowohl die von allgemeinen als auch die von persönlichem Nutzen, wurden von den Mitglieder der Gemeinschaft verrichtet, aber auch von Auswärtigen.

Die alten rumänischen dörflichen Organisationen charakterisierten sich durch :

1) eine absolute Zusammenarbeit („devălmăşie“) auf gemeinsamen Boden — als Arbeit und Recht über die Benützung des Bodens und der Erzeugnisse.

2) der Privatbodenbesitz, das Dasein des Privatbodenbesitzes war eine allgemeine Erscheinung (ein allgemeines Merkmal), nicht ein verzeintes Phänomen oder ein gelegentlich akzeptiertes.

3) das Ausüben des Protimisis für das Bewahren des ganzen gemeinschaftlichen Territoriums und seiner Mitglieder. Das Protimisis-Recht war ein Vorrecht der Mitglieder.

4) die fiskale Solidarität : die Steuer wurde gänzlich und direkt der herrschenden Macht, später dem Staat gezahlt.

5) die einheimische Eigenschaft der dörflichen Einheiten und ihrer Mitglieder.

Die Führung der Gemeinschaft hatte die gesamte Kollektivität, direkt und gänzlich.

Nach der Art der Handlung wurde mit der Gesamtheit der Gemeinschaft gearbeitet (die Festlegung der Steuer, die Bestimmung einer Grenzscheide, die Beteiligung am Krieg u.a.) oder nur mit Vertretern, welche von allen Mitgliedern bestimmt wurden (die Verschickung der Steuern, die Wacht, die Organisierung der Versammlungen u.a.). Es wurde einem oder mehreren das Mandat der Erfüllung einer Aktion anvertraut. Jedes Mandat war auf eine Aktion begrenzt und wurde nach dem Vollzug aufgehoben. Das militärische Mandat erreichte eine ständige Form, wegen der ständigen Notwendigkeit der Verteidigung.

Die Gemeinschaft hatte kein festgelegtes Datum und keinen bestimmten Platz der Versammlung. Nach der Art und der Eile des Beschlusses der genommen werden mußte, versammelten sie sich wo immer und wann immer (in der Kirche, in einem Hause, im Wald, an einem bestimmten Platz ; tags oder nachts ; im Geheimen, vollzählig oder Gruppenweise). In Gefahren (Krieg, Fremdenüberfall usw.), Situationen welche von größtem Interesse für die Zeitspanne des VIII.—XI.Jahrh. sind, können Aspekte ihres Verfahrens (das Verstecken der Familien, des Viehes, der Ort und die Taktik des Angriffes) nur vorgestellt werden ; diese sind geheim, bis heute unbekannt geblieben, wahrscheinlich wegen eines Schwures welchen die Gemeinschaft hielt.

Als Leitungsorgan, verfuhr die Gemeinschaft in einigen Fällen gerontokratisch, in dem Sinne, daß die Meinung der „Älteren und Besseren“ Mitglieder in Fragen des gemeinsamen Interesses durchgesetzt wurde.

Die „zivilen“ Rechte der Gemeinschaft waren vollkommen ; sie konnte verkaufen oder verpachten, kaufen oder zurückkaufen. In allen diesen Aktionen wurde das Vorrangsrecht berücksichtigt. Diese juristische Prozedur, die in unserem Lande allgemein praktiziert wurde, gehört dem „consuetudinar“ Recht an ; dieses wurde vom romanischen Recht geerbt, und auch in der ländlichen Gemeinschaft (dörflichen Gemeinschaft) des Imperiums angewendet.

Die innere Administration gehörte zu den Befugnissen der Gemeinschaft, welche auch die gesamte innere gerichtliche Verantwortung hatte.

Alle Probleme unserer Geschichte des ersten Jahrtausends, angefangen mit der Kontinuität, sind mit dem Vorhandensein und der inneren Organisierung der Gemeinschaften verbunden. Im Vorgange der dako-romanischen und rumänischen Kontinuität spielten die Bauern, die eine konservativere soziale Schicht sind, als jene der Städte, eine vorrangige Rolle: vor allem, die Ackerbauern, weil sie eng verbunden sind mit dem Boden, den sie bearbeiten, weil sie ihn nicht verlassen oder mitnehmen, wie es der Hirte mit seiner Herde oder der Handwerker mit seinen Werkzeugen tut. Das sehr fortschrittliche juristische System, welches der Organisierung der alten rumänischen Gemeinschaften zugrunde lag, gab der einheimischen Bevölkerung die Möglichkeit den inneren sozial-ökonomischen, fiskalen und militärischen Problemen den Herrschenden gegenüber gewachsen zu sein, während des ganzen ersten Jahrtausends bis zur Entwicklung der rumänischen mittelalterlichen Staaten.

Der Bodenbesitz — gemeinschaftlich und persönlich — hat sich auf Grund des Erbprinzips der Gemeinschaft und jedes einzelnen ihr gehörenden Mitgliedes — bewahrt. angewandt durch viele Prozeduren welche sämtlich, lange Zeit hindurch den obersten Rang des einheimischen Elementes und die gänzliche Wahrung des Territoriums gesichert haben. Diese sehr gute Organisierung des ländlichen Charakters, war eine allgemein angenommene Lösung (das klarste Beispiel sei das byzantinische Imperium) und in den gegebenen Verhältnissen die einzig mögliche um den sozial-ökonomischen, fiskalen und militärischen Problemen gerecht zu werden. Die Rumänen (wie auch das byzantinische Reich) konnten die „große Krise“ der VII.—X. Jahrhunderten, hauptsächlich dank dieser guten und festen ländlichen Organisierung überwinden. So erklärt sich warum die Siedlungen dieser Zeit, in zurückgezogenen, leicht zu verteidigenden Plätzen liegen. Die meisten jedoch befinden sich in offenen Gebieten der Ebene, an Orten mit großem Verkehr.

Das juristische System der Gemeinschaft (aufgebaut auf dem gemeinschaftlichen aber auch privatem Bodenbesitz, der letztere mit dem Erbrecht des Kauf- und Verkaufs, das Erziehen einiger Erzeugnisse durch die Arbeit einer verschiedenen Anzahl der Mitglieder einer Familie oder mit der angestellten Arbeitskraft) gab die Möglichkeit der ungleichen Entwicklung von Reichtum. Zum selben Ergebnis trugen wahrscheinlich auch einige spezialisierte Beschäftigungen bei, zu denen sicher die Eisenmetallurgie zu zählen ist.

Die Entdeckung von komplexen Wohnungen mit besonders reichem Bestand einzigartig in diesem Zusammenhang im Bereiche einiger Siedlungen aus dem VII.—XI. Jahrh., beweisen ganz klar das Bestehen einiger differenzierten ökonomischen und sozialen Elemente in jenen Gemeinschaften: In Budureasca-Prahova zwei Wohnungen, jede bestehend aus 2 Räumen; eine Erdhütte mit einem einstöckigen Raum, eine Erdhütte mit einem anliegenden Raum der ein Stockwerk hatte. In Udești-Suceava wurde eine Oberflächenwohnung, von ganz großen Dimensionen, wahrscheinlich mit Stockwerken entdeckt. Sie wurde mit sehr kräftigen Balken gebaut, die die oberen Räume stützten.

Im Bestand wurden auch Formen zum Metallgießen gefunden. Ähnliche Entdeckungen wurden auch in Dăbica gemacht. Die Bedeutung

dieser Entdeckung ist hauptsächlich sozial-ökonomisch auszulegen. Sie bezeichnen die ersten bestehenden Unterschiede in den territorialen rumänischen Gemeinschaften des VII.—XI. Jahrh., die in den drei Gebieten unseres Landes signalisiert wurden (in Siebenbürgen, im Osten und Süden der Karpaten). Diese drei Fälle betrachten wir als kennzeichnend für das Auftreten lokaler „cnezi“ (Knesen) und „juzi“ (Richter). Zum selben Problem gehören auch „die Guten und Alten“; ohne daß diese eine soziale Klasse gebildet hätten, wurde ihre Meinung dank der Erfahrung und der gemeinschaftlichen Verantwortung auferlegt, welche ihnen die erste Stellung zwischen ihresgleichen sicherte.

Das zweite wichtige Element für die sozial-ökonomische und politische Entwicklung der rumänischen Gesellschaft im Zeitabschnitt zwischen dem VIII.—XI. Jahrh. ist die militärische Tätigkeit, welche besser organisiert war als in der vorangegangenen Periode; sie ist bezeichnet durch das Erscheinen der ersten Erdburgen (Fundu Herței—Dorohoi, Voinești—Tirgoviște, Vladimirescu — Arad, Dăbica — Bihor u.a.). Viele ähnliche Festungen sind im Land zu finden; sie hatten militärische Pflichten, wie die Verteidigung des Volkes und den Schutz der materiellen Güter.

Das Bauen, das Bewachen, das Instandhalten und ihr Benutzen beweist eine ständige militärische Organisation im Rahmen einer Konföderation oder der Kreise der Gemeinschaften. Die Kriegsführung der Gemeinschaft die für eine militärische Handlung fähig war, wurde durch ein Mandat verliehen. In der militärischen Organisation jener Zeit, wurde die Funktion eines militärischen Häuptlings ständig. Nach Fall, wenn gute Ergebnisse erzielt wurden, konnte die Funktion bewahrt werden.

Die militär-politische Aufgabe wurde einer einzigen Person aus der Gemeinschaftsorganisation anvertraut. In diesen Bedingungen schälten sich im Inneren der Konföderationen von Gemeinschaften militärische und politische Führer einiger Gebiete heraus. Auch nach Fall, konnte die militärische und politische Führung geerbt werden.

Die Zeitspanne zwischen dem VIII.—IX. Jahrh. in welcher sich die ersten sozial-ökonomischen Unterschiede in den lokalen Gemeinschaften bemerkbar machen, entspricht archäologisch-geschichtlich dem Entstehen der Rumänen, ihrer Sprache und ihrer Zivilisation. Bezeichnet war der Vorgang durch die gleichmäßige Verteilung der Rumänen, widerspiegelt durch die gleichmäßige Entwicklung der Kulturelemente und jene der Zivilisation von dako-romanischer Herkunft, in dengeschichtlichen Formen des VIII.—XI. Jahrh. (die Dridu-Kultur).

In Verlaufe dieses Prozesses hat hauptsächlich das Organisierungssystem der örtlichen Gemeinschaften beigetragen; zu unterstreichen sind aus ihrer Struktur, zu erst jene Elemente die die Kontinuität der Rumänen gesichert haben, dann jene welche die Voraussetzungen einer sozial-ökonomischen Differenzierung im Inneren der dörflichen Gemeinschaften enthielten. Die letzteren sind bedeutend um die Entwicklung der politischen Struktur und der Beziehungen mit anfänglich feudalen Eigenschaften der vorstaatlichen rumänischen Formationen aus den VIII.—XI. Jahrh. verstehen zu können. So lag das Existenz des persönlichen Landbesitzes mit Erbrecht, der Entwicklung von ungleichen Reichtümern zugrunde. Die Bedingungen und die Prozedur des Erbrechtes bezogen sich auch

auf das Eindringen von Fremden in die Gemeinschaft; diese, auch wenn sie Mitglieder der Gemeinschaft wurden (durch Heirat, Adoption, Blutsbrüderschaft, Aufkauf, oder durch Zwang usw.), bekamen das Erbrecht trotzdem nicht; dieses fiel weiterhin den bedeutendsten gesetzmäßigen, aus der Familie stammenden Einheimischen zu. Wenn also der gesetzmäßige Erbe ein Mädchen war, wurde sie vom juristischen Standpunkte aus als Mann behandelt, das heißt, daß sie wenn sie heiratete, ihren Namen dem Manne und den Kindern gab. Die Prozedur sicherte Zeiten hindurch den Einheimischen den obersten Rang über den persönlichen und gemeinschaftlichen Bodenbesitz, das Recht und die Pflicht der Nachkommen Einheimische zu sein. Unter den Bedingungen derselben Prozeduren wurde die Sprache, der Glaube, die Bräuche überliefert und bewahrt.

Der einheimische Charakter der Gemeinschaft nahm Teil an ihrer juristischen Struktur durch das consuetudinar Recht; deshalb mußten alle ihre Mitglieder Einheimische sein. Diese Organisierung ist eine der besten Erklärungen für das Bestehen der Rumänen während der vorstaatlichen Periode.

Eine der wichtigsten Folgen der Existenz der lange dauernden einheitlichen Organisation und der Beziehungen zwischen diesen Formationen, war ohne Zweifel die kulturelle Einheit in dem Bildungsraum der Rumänen. Sogar im Süden der Donau, betrifft die Organisation der dörflichen Gemeinschaften Landstriche mit einer meist romanisierten Bevölkerung.

Die alte rumänische Gemeinschaft ist im institutionellen Sinne der wichtigste Beweis, der dakoromanischen und rumänischen Kontinuität im nördlichen und südlichen Donauroaum.

Die Produktionsweise einer Gesellschaft ist das Ergebnis der Ausbeutung und Veränderung der Natur, doch ihre Form ist bestimmt durch die juristischen Eigenheiten des Bodenbesitzes und von dem Stadium der sozial-ökonomischen Entwicklung.

Im ersten Jahrtausend entwickelte sich die einheimische Bevölkerung im sozial-ökonomischen Medium der dörflichen Gemeinschaften, aus deren Mitte die ersten unterschiedlichen sozial-ökonomischen Elemente erscheinen, die vor dem VII.—VIII. Jahrh. bemerkt wurden. Die Betonung dieser Unterschiede in den inneren Bedingungen der Gemeinschaft, führte langsam zur Entwicklung der Elemente und Beziehungen von frühem feudalen Charakter, zuerst durch das Erscheinen einiger sozialen Kategorien dann einiger sozialen Klassen und der feudalen Produktionsweise.

Im VIII.—XI. Jahrh. hatten die Rumänen eine Produktionsweise die sich auf die Ökonomie der dörflichen Gesellschaften mit privatem Bodenbesitz (Ackerboden, Weingärten, Wiese) und mit gemeinsamem und gemeinschaftlichem Besitz von Wäldern, Weiden, Gewässer usw.) stützte (Gemeinschaft-Produktionsweise).

Die Wandervölker praktizierten die asiatische Produktionsweise, die sich auf eine natürliche und räubliche Ökonomie des Raubes und des Tributes stützte, in welcher der private und gemeinsame Bodenbesitz nicht existierte. Sie übten nur eine politische und ökonomische Herrschaft aus, über ein Gebiet und über eine Bevölkerung. Die Herrschaft wechselte mit der Wanderung und ihren militärischen Erfolgen. Die Wandervölker

setzen sich nicht ein als Besitzer des Bodens über den sie herrschten und mischten sich auch nicht in die Art und Weise und die Technik der lokalen Produktion ein.

Die Übergabe der Erzeugnisse der Herrschenden als Tribut, brachte nicht die Veränderung der einheimischen Produktion mit sich. Obwohl abhängig von den Wandervölkern, bewahrte die örtliche Bevölkerung die Organisation der dörflichen Gemeinschaften und behielt auch die Zivilisation mit den lokalen Sitten und Bräuchen des sesshaften Lebens.

Dieses ergibt sich aus der Weiterführung des Ackerbaus und der Viehzüchtung, der Handwerke, des Gebrauches der Werkzeuge mit alter dako-romanischer Tradition und dem Bewahren der Begräbnisbräuchen.

Die archäologischen Daten die sich auf die ökonomische Situation der örtlichen Bevölkerung beziehen, zeigen das quantitative Vorhandensein von Gütern welche den gewöhnlichen Gebrauch überschritten. Außer der Menge der Erzeugnisse welche der politischen Macht bestimmt waren, war das Mehrprodukt einer der Faktoren welcher zu den sozialen Unterschieden im Inneren der dörflichen Gemeinschaften geführt haben. Gleichfalls gehörten die Erzeugnisse mit denen sie Handel trieben, zu dem Mehrprodukt ihrer Arbeit (persönliche und die der Gemeinschaft) in den Bedingungen der eigenen Produktionsweise und der Autonomie des lokalen ökonomischen Systems.

Die Merkmale der lokalen Produktionsweise waren bestimmend für die sozial-ökonomische und politische Entwicklung der Rumänen im VIII.—XII. Jahrh.

Es waren im Umlauf mehrere Werkstättenerzeugnisse, einige sogar Luxuswaren (Amphoren, Keramik, Werkzeuge, Schmuck, Kultobjekte usw.). Viele wurden örtlich hergestellt, als Beweis gelten die Gießformen andere wieder wurden auf dem Wege des Tausches gegen Naturprodukten erreicht. Die Münzen hatten in dieser Zeit eine sehr geringe Zirkulation.

Die Geschichte der Rumänen in und nach dem ersten Jahrtausend, bis zur Gründung der feudalen rumänischen Staaten, war die Geschichte dieser dörflichen Organisationen, in welcher sich ein sehr starker und fortwährender Widerstand herausbildete; die Gegenwart von militärischen Führern ist sicher; diese ist fürs X. Jahrh. auch von den literarischen und epigraphischen Quellen bestätigt, die sich auf die Landteile aus Siebenbürgen und der Donau beziehen.

Erst in den Entwicklungsbedingungen einiger Elemente der städtischen Zivilisation (die Schrift aus dem X. Jahrh. erscheinen die ersten Namen einiger lokaler politischen Führer, die aus der Gemeinschaft hervorgetreten waren. Ein Beweis bringt in diesem Sinne, das Entstehen von Kategorien und dann von sozialen Klassen: die herrschende sowie die unterjochte Klasse gehörten derselben ethnischen Gruppe an; sie besaßen dieselbe Sprache, Bewußtsein, und Zivilisation. Die Bojaren oder die großen Landbesitzer aus den mittelalterlichen rumänischen Staaten, mit wichtigen staatlichen Aufgaben, waren immer Rumänen; sie stammten nicht aus einem fremden Volke (Wandervolk), die von der herrschenden Klasse herausgebildet wurde. Zwischen den beiden sozialen Klassen, der Bojarenschaft und der unterjochten Bauernschaft, standen die freien Bauern — „moşnenii“ und „răzeşii“ in Gemeinschaftsorganisa-

tionen mit innerer Autonomie: Überreste der alten rumänischen Gesellschaft des I. Jahrhunderts.

In der Moldau und den rumänischen Ländern verblieben sie so ein Massenphänomen bis ins XVIII. Jahrh. (der Landvermesser oder Conscriptia des Virmonte) <sup>6</sup>. Deshalb ist die Entwicklung der feudalen Verhältnissen in der Geschichte unseres Landes ein örtliches Ereignis, entwickelt aus den Gemeinschaften und nicht Dank dem Zufügen einer fremden Bevölkerung.

Das auserwählte, aber auch erbliche System in der politischen Aktivität der mittelalterlichen rumänischen Staaten kann ein Hinweis für die Art und Weise sein in der im Zeitabschnitt des Auftauchens der militärischen Führer gehandelt wurde.

Die Wahl des „domn“ (Herrschrinzes), des militärischen Führers „auf offenem Felde“ <sup>7</sup>, ein Brauch der in der Moldau bewahrt wurde, war die Prozedur der Wahlen in der Gemeinschaft. Deshalb wurde der Herrscher der rumänischen Länder Domn (Herr) und Wojewode genannt. Auch in dieser Hinsicht war die mittelalterliche rumänische Hauptarmee <sup>8</sup> — die große oder die Landarmee genannt — sehr wichtig, sie war hauptsächlich aus freien Bauern gebildet.

Die Ergebnisse der archäologischen Forschungen bringen immer wieder Beweise des ständigen Gegenwärtigseins einer romanischen Bevölkerung im Norden der Donau — in den inneren karpatischen Gebieten, wie auch im Osten der Karpaten — mit einer dörflichen sozial-ökonomischen, sehr blühenden Entwicklung, einer Markt-Aktivität und dem Erzeugniswechsel mit dem Imperium.

Am Anfang des VII. Jahrh. zieht ein großer Teil der slawischen Stämme ins Reich, die zurückgebliebenen wurden in den dörflichen lokalen Organisationen aufgenommen und stufenweise assimiliert. Die sogenannte slawo-romanische Symbiose war eigentlich deren Eingliederung in die östlichen Dorfgemeinschaften, organisierter und bewußter Form, die zu ihrer Assimilierung führte.

Anfangen mit dem XI. Jahrh. fängt fürs rumänische Volk eine neue Entwicklungsetappe seiner Geschichte an, eine Zeitspanne die von einer neuen kulturellen Strömung, vom städtischen Charakter, aus dem Reich eindringend durch die byzantinischen Festungen aus der Donaulinie bestimmt wurde. Diese Entwicklung wird spät abgeschlossen nach dem Untergange der byzantinischen Vorherrschaft in diesen Gebieten, und ihrer territorialen und politischen Loslösung vom Reich, durch die Gründung der rumänischen mittelalterlichen Staaten und der Zivilisation im XIII. — XIV. Jahrhundert.

<sup>6</sup> Al. Al. Vasilescu, *Registrul tuturor localităților cuprinse în harta Olteniei*, „Arhivele Olteniei“, V, (1926), nr. 27.

<sup>7</sup> Grigore Ureche, *Letopiseful Țării Moldovei*, București, 1954.

<sup>8</sup> Valentin Al. Georgescu, *Bizanzul și Instituțiile românești pînă în secolul al XVIII-lea*, București, 1980, S. 59.

## BYZANCE ET SCYTHIE MINEURE AU VII<sup>e</sup> SIÈCLE

AURELIAN PETRE

L'existence du *limes* byzantin sur le Bas-Danube au VII<sup>e</sup> siècle — et, plus précisément encore, durant les années qui vont de Maurice Tibère à Constantin IV Pogonat — a représenté, et représente encore un thème de recherche dans l'historiographie<sup>1</sup> qui aborde, néanmoins assez souvent, ce problème plutôt en fonction de modèles traditionnels que d'un point de vue qui tienne compte des faits mis à jour par l'état actuel de la documentation.

La recherche historique roumaine est directement impliquée dans l'étude des formes et des réalités liées à une présence effective de l'autorité byzantine dans l'ancienne province de la Scythie Mineure, partie intégrante de l'aire d'ethnogenèse du peuple roumain. Car, à partir des solutions concernant une telle présence au VII<sup>e</sup> siècle — ce qui représente le sujet même que nous voulons aborder ici — on peut aussi clarifier un autre problème fondamental, celui de l'existence de la romanité orientale au sud du Danube à la même époque.

L'archéologie roumaine a mis au jour, ces trente dernières années, une série de monuments du haut moyen âge appartenant à l'ensemble du VII<sup>e</sup> siècle. La théorie selon laquelle le territoire actuel de la Dobroudja — l'ancienne province Scythia Minor — serait devenu une vraie *terra deserta* après les puissantes attaques avaro-slaves des années 600—602, continue cependant à trouver crédit, en dépit de l'abondante documentation archéologique qui l'infirmes carrément. Affirmer encore qu'après 602 la zone istropontique aurait été définitivement perdue par l'Empire vaincu et que ses frontières se seraient déplacées pour toujours — ou presque — du Bas-Danube au-delà des Balkans ; penser que cette retraite aurait eu pour effet une destruction complète de la civilisation byzantine et, partant, une dispersion complète de la population locale survivante, dont une partie aurait migré en-deçà du Danube, dans les Carpates, une autre dans les Balkans et encore plus au sud, dans les zones fermement contrôlées par Byzance — c'est affirmer, en annulant sans procès aucun les résultats de la recherche archéologique, la disparition totale de la romanité sud-danubienne après 602<sup>2</sup>. Ces terres vidées d'hommes, vidées aussi de toute forme d'autorité et de civilisation, auraient été occupées, à partir de 602 encore, par les tribus slaves, qui y auraient créé une nouvelle civilisation, fructifiée après 681, avec l'arrivée des Proto-Bulgares, dans le premier

<sup>1</sup> Ion Barnea et Gh. Ștefan in « Actes du IX<sup>e</sup> Congrès International d'études sur les frontières romaines », Mamaia, 6—13 septembre 1972. Bucarest et Köln—Wien, 1974, p. 15—25.

<sup>2</sup> D. Angelov in « Études balkaniques », 4, 1969, p. 14—37.



Etat slavo-bulgare. Les démentis que l'archéologie est en mesure d'apporter à une telle vision de l'histoire de ces « marches » de l'Empire sont nombreux et importants ; nous essayerons ici de les réactualiser en ce qui concerne en tout premier lieu la Dobroudja, afin de prouver, une fois encore, qu'il s'agit plutôt d'une vue de l'esprit que d'une thèse historique corroborée pour les réalités documentaires.

Nous ne reprendrons pas ici en détail la démonstration de la continuité dont fait preuve le fonds ethnique et culturel le plus ancien du peuple roumain — les Géo-Daces, dont l'individualité, dans la masse thrace, dans l'aire balkano-istropontique, est signalée par les sources écrites dès le VI<sup>e</sup> siècle avant n.è. <sup>3</sup>, et dont la persistance ininterrompue dans la même aire peut être prouvée jusqu'en plein VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, au moment où le peuple roumain est déjà défini dans ses traits essentiels de langue <sup>4</sup> et de culture <sup>5</sup>. Les découvertes archéologiques, mises en valeur par des synthèses d'une haute tenue scientifique, prouvent d'une manière irréfutable l'existence d'une évolution, sans solution de continuité aucune, de la civilisation géto-dace, puis daco-romaine, jusqu'à celle des anciens Roumains. Que cette réalité ait été parfois contestée ne saurait modifier en rien le fait que le peuple roumain est autochtone dans toute son aire d'ethnogenèse. Ce trait caractéristique distingue le processus de sa formation par rapport à d'autres peuples constitués dans les territoires des Romanies Orientales par des tribus lointaines qui y ont été colonisées par l'action politique de l'Empire.

Ce phénomène politico-démographique qui a modifié la structure ethno-linguistique du Sud-Est européen a mis aussi en rapport l'histoire des Roumains avec celle des migrants.

Une abondante littérature met en discussion les problèmes de l'installation des Slaves dans la péninsule Balkanique. D'après des points de vue exprimés encore assez récemment, les débuts de ce phénomène remonteraient vers la fin du V<sup>e</sup> siècle et le commencement du siècle suivant, et atteindraient, dans la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle, le moment d'un vrai déferlement. Celui-ci n'aurait rencontré, au sud du Danube, qu'un nombre très restreint de Thraces non romanisés, n'ayant subi qu'une influence superficielle par la suite du contact avec les cultures grecque et latino-byzantine, continuant cependant à parler leur langue thrace <sup>6</sup>.

Une pareille image appelle des corrections assez importantes en ce qui concerne, tout d'abord, la définition et la participation de la composante autochtone dans ce processus d'ethnogenèse. Il est impossible de parler, en fait, aux V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles, d'une population thrace sans autre précision — puisqu'aussi bien, au sud du Danube, dès le VII<sup>e</sup> siècle av.n.è. les Thraces s'étaient différenciés dans des unités ethniques avec leurs propres noms — Gètes au nord des Balkans, Odryses, Bessi, etc. au sud de ces

<sup>3</sup> Herodot, *Istoriei*, IV, 92 (*Fontes ad historiam Dacoromaniae Pertinentes*), Bucarest, 1964, p. 49 ; dorénavant *Fontes*.

<sup>4</sup> Const. C. Giurescu, *Istoria românilor*, I, Bucarest, 1974, p. 178.

<sup>5</sup> Aurelian Petre in *2050 de ani de la fâurirea de către Burebista a primului stat independent și centralizat al geto-dacilor*, Universitatea din București, 1980, p. 193—214.

<sup>6</sup> D. Angelov, *La Bulgarie médiévale et le monde européen*, conférence présentée lors du XV<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques, dans la séance publique du 13 août 1980.

mêmes montagnes. Inutile donc de court-circuiter ce phénomène et d'ignorer le fait qu'aux V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles l'ensemble de ce substrat était déjà romanisé en profondeur<sup>7</sup> — si on ne pense pas, en fait, qu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle il aurait complètement disparu. Les découvertes archéologiques prouvent cependant qu'il n'en est rien, puisque dans tout le territoire mésiqne des IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles se développe une culture unique romano-byzantine, de caractère soit urbain, soit rural. Les quelques persistances d'une onomastique thrace ne peuvent compenser le fait que l'ensemble de la population était romanisée en profondeur dès les III<sup>e</sup>—IV<sup>e</sup> siècles, parlant latin — à l'exception de la frange de cités grecques de la côte pontique, où le latin ne surpasse pas, pour l'instant au moins, le grec dans les documents épigraphiques, mais qui jouent le rôle de facteur secondaire dans le processus même de romanisation. Affirmer qu'à leur arrivée les Slaves n'auraient rencontré dans l'espace sud-danubien que des Thraces non romanisés revient donc à postuler la disparition de la population romanique à dominante gète qui représente le fonds ethnique principal des deux côtés du Danube — hypothèse que la documentation archéologique ne saurait qu'infirmar.

Un deuxième problème, tout aussi fondamental, est celui de la date à laquelle les Slaves — élément essentiel dans l'ethnogenèse du peuple bulgare — ont occupé le territoire des provinces sud-danubiennes, y compris celui de la Scythie Mineure. Ainsi que nous l'avons rappelé plus haut, une partie au moins des auteurs contemporains font remonter les débuts de cette pénétration aux V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles, pour culminer après le règne de Justinien ; de 565 jusque vers 650, le processus d'installation des Slaves dans la péninsule Balkanique, sur le territoire, donc, des provinces de Mésie<sup>8</sup>, de Thrace, de Macédoine et partiellement aussi en Grèce, aurait été, dans ses grandes lignes, conclu. Or, les études des historiens et archéologues roumains, s'appuyant sur une documentation archéologique très sûre, évoquent une image bien différente de l'histoire de cette partie de l'Empire romain d'Orient. Celui qui signe ces lignes a repris, lui aussi, l'étude des problèmes que soulèvent les témoignages archéologiques les plus anciens se rapportant à la présence des Slaves archaïques dans l'aire balkano-ponto-carpatique, rejoignant, dans ses conclusions, les thèses les plus importantes de l'historiographie roumaine du sujet.

1. Les traces matérielles les plus anciennes pouvant être attribuées aux Slaves archaïques au nord du Danube ne sauraient être datées avant 558—560. Ce qui plus est, ces témoignages ne sont pas seulement très peu fréquents, mais aussi isolés : on ne les retrouve qu'à l'intérieur des complexes archéologiques autochtones, et il n'y a pas de site d'habitation slave autonome. Ceci est vrai même pour la Moldavie, qui est supposée être la première étape de cette poussée slave vers le Sud-Est européen.

Nous avons pu démontrer que même les éléments d'inventaire céramique considérés parfois de caractère par excellence slave dans le contexte

<sup>7</sup> Ion I. Russu, *Elemente traco-getice în Imperiul roman și Byzantium (veacurile III—VII)*. *Contribuție la istoria și romanizarea tracilor*, (Éléments thraco-gètes dans l'Empire Romain et Byzantium (III<sup>e</sup>—VII<sup>e</sup> siècles)). Contribution à l'histoire et à la romanisation des Thraces, Bucarest, 1976, p. 161—164.

<sup>8</sup> D. Angelov in «Études Balkaniques», *cit. supra*, p. 5 ; Vasilka Tăpkova-Zaimova et S. Damjanov dans «Actes du XV<sup>e</sup> Congrès des Sciences historiques», *Rapports*, I, *Grands thèmes*, Bucarest, 1980, p. 90—91.

des découvertes du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècles s'avèrent être les descendants typologiques des modèles locaux, développés à partir des formes dacoromaines des III<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles ; ces prototypes sont présents non seulement en Moldavie, mais aussi en Transylvanie et en Valachie, à une date où personne ne saurait mettre en doute ni la présence romaine, ni l'absence des Slaves<sup>9</sup>.

Quant aux fibules dont la présence semblait témoigner une mode slave, nous avons pu démontrer, il y a assez longtemps, qu'il s'agissait en fait d'un produit provincial de caractère nettement byzantin et diffusé dans toute l'aire de l'Empire, sans impliquer aucune conséquence pour l'attribution ethnique de leur contexte archéologique et culturel<sup>10</sup>.

2. Les recherches archéologiques systématiquement effectuées dans la Dobroudja depuis plus de soixante-dix années ont mis au jour, aussi bien pour le VI<sup>e</sup> siècle que pour les siècles suivants, une civilisation matérielle de caractère *exclusivement* romano-byzantin : qu'il s'agisse de centres militaires, de villes fortifiées ou de centres ruraux, il n'y a pas de présence slave pour contredire la continuité d'une civilisation provinciale romano-byzantine qui s'y développe dans ses coordonnées déjà traditionnelles. Les quelques vases travaillés à la main qu'on a pu retrouver entiers, datés dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle et qu'on a essayé d'attribuer aux Slaves sont, ainsi que nous venons de le dire à l'instant, les descendants typologiques d'une série sans solution de continuité et remontant, pour ses débuts, au IV<sup>e</sup> siècle au moins — à une date, donc, où aucune présence slave ne saurait être postulée dans les provinces de l'Empire constantinien. Cette situation est propre à tout l'espace balkano-ponto-danubien aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Il en résulte donc de toute évidence qu'il n'y a pas de preuve archéologique à l'appui de l'hypothèse d'une présence en masse des Slaves dès la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle au sud du Danube. La seule culture représentative dans tout l'espace de la péninsule Balkanique au VI<sup>e</sup> siècle est la culture romano-byzantine. Il faut ajouter aussi, d'ailleurs, qu'il n'y a aucun « dossier », aucune monographie archéologique, dans toute la littérature du sujet, pour apporter la preuve matérielle d'une présence massive des Slaves au VI<sup>e</sup> siècle dans le Sud-Est européen.

Cette conclusion nous oblige à reprendre le problème de la « chute » du *limes* danubien de l'Empire dans un autre optique. Ainsi que nous l'avons rappelé au début de cet article, le point de vue selon lequel vers 650 de n.è. l'établissement des Slaves dans l'espace balkanique aurait été un fait accompli s'appuie sur la thèse selon laquelle après 602 de n.è. l'Empire aurait été obligé de renoncer à la Scythie Mineure, à la suite de la poussée slavo-avare, et que, par cela même, la romanité sud-danubienne aurait été dispersée après cette date.

Une étude tant soit plus détaillée de la documentation archéologique provenant de la Dobroudja prouve cependant qu'il n'y a pas de vraie solution de continuité au début du VII<sup>e</sup> siècle et qu'après le choc de 602 la vie de la province a repris ses formes d'existence et de civilisation romano-byzantines — modestes, peut-être, mais, certes, traditionnelles.

<sup>9</sup> A. Petre, *loc cit. supra*, n. 5, p. 195—197.

<sup>10</sup> Idem, S.C.I.V. 1, 1965, p. 67—96 ; S.C.I.V. 2, 1965, p. 275—289 ; S.C.I.V. 2, 1966, p. 255—276.

Cette conclusion, que nous avons formulée déjà en 1963<sup>11</sup>, se trouve aujourd'hui étayée par d'autres découvertes archéologiques confirmant ce point de vue. En dépit de ces faits, on continue souvent à parler de la « chute du limès » sous Maurice Tibère comme d'un fait assuré, faisant de 602 de n.è. la date-limite de l'histoire de la Scythie Mineure en tant que province de l'Empire. Il nous faut donc reprendre, au moins rapidement, l'examen d'un dossier archéologique — et, partant, historique — des plus décisifs.

Comme on le sait bien, les Romains ont créé un réseau de fortifications dans la Scythie Mineure, constituant un système défensif à trois volets : la ligne du Danube, l'intérieur de la province et la région côtière de la mer Noire. Dans ce même ordre, reprenons, à partir de la zone du *limès* danubien, les éléments caractéristiques pour le problème qui nous préoccupe :

— *Aegyssus* (aujourd'hui Tulcea) est l'extrémité septentrionale du système défensif du Danube. Les recherches archéologiques des dernières années prouvent que ce site, habité aussi avant l'époque romaine, est fortifié aux III<sup>e</sup>—IV<sup>e</sup> siècles et prolonge son existence *jusqu'à la fin du VII<sup>e</sup> siècle*, puisqu'on y a trouvé dans le dernier niveau de caractère romano-byzantin une monnaie de Héraclius (610—641 de n.è.) et un moule de boucle d'oreille datable aux VII<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>.

Il faut mentionner aussi que plus au nord encore de l'ancien *Aegyssus*, dans la commune de Nufărul, où se trouvent probablement les traces d'un centre d'habitation civile, on a trouvé une monnaie de Héraclius<sup>13</sup>. Les recherches que nous avons effectuées dans ce site indiquent la présence d'un centre de haute époque byzantine, détruit par le village moderne.

— *Noviodunum* (aujourd'hui Isaccea, dép. de Tulcea) est un centre romain des plus anciens, ses débuts datant de l'époque de Néron, et dont l'existence continue sans interruption même pendant le règne aussi troublé de Phocas, ainsi que le prouvent les monnaies qui y ont été découvertes<sup>14</sup>.

— *Axiopolis* (Cernavoda, dép. de Constanța) est une fortification où la dernière série monétaire byzantine finit avec une monnaie de Héraclius<sup>15</sup>. L'ancien nom d'*Axiopolis* se retrouve, d'ailleurs, dans les sources écrites du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>.

— *Durostorum* (Silistra, R. P. de Bulgarie) est un centre des plus importants, aussi bien à l'époque romaine qu'à celle byzantine. Son rôle militaire et politique dans la structure de la province de Mésie est des plus importants. De *Durostorum* — centre mentionné sans interruption par les sources écrites des VII<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles — provient une monnaie de Phocas<sup>17</sup>.

— Le village actuel de *Rasova* se trouve sur le site d'un village antique de nom inconnu ; c'est d'ici que provient un petit trésor monétaire dont l'importance pour l'histoire de la circulation monétaire dans l'ancienne

<sup>11</sup> Idem in «Dacia», N.S., VII, 1963, p. 317—353.

<sup>12</sup> M. Opaïț, «Pontica», X, 1977, p. 309—310.

<sup>13</sup> SCIV, 2, 1966, p. 425.

<sup>14</sup> I. Barnea, «Materiale», V, 1958, p. 471.

<sup>15</sup> A. Petre, «Dacia», N.S., VII, 1963, p. 348.

<sup>16</sup> I. Barnea, SCIV, 1, 1960, p. 76.

<sup>17</sup> Beșevliev, «Etudes Balkaniques», 5, 1966, p. 215 qui ajoute à cette série les villes de Nicopolis ad Istrum = Nicopol, Odessos = Varna, Bononoe = Vidin.

Scythie Mineure est de tout premier ordre. La série de ces monnaies commence avec Constantin V et Léon IV (751—780), continuant avec Léon IV et Constantin VI (776—780), Constantin VI et Irène (780—797), Léon V (813—820), Basile I<sup>er</sup> (867—887), Constantin VII et Zoé (913—919), Roman I (919—921), pour finir avec Constantin VIII et Roman II (945—959)<sup>18</sup>.

★

*L'intérieur de la Dobroudja* contient, lui aussi, des témoignages archéologiques importants pour le haut âge byzantin :

— A *Ulmetum* (aujourd'hui Pantelimonul de Jos) on a pu constater d'importantes réfections de la cité après 600—602 ; cette phase de reconstruction est datée par une monnaie de Héraclius<sup>19</sup>.

— *Tropaeum Traiani* (Adamclisi, dép. de Constanța), la fortification contiguë au célèbre trophée de Trajan, subsiste dans ses cadres traditionnels, et avec une civilisation de caractère byzantin indubitable, au moins jusqu'à 650<sup>20</sup>.

— *Urtuia*, à environ 3 km de Tropaeum, où subsistent les traces d'un village du haut moyen-âge, et où on a découvert des monnaies de Théophile et Constantin (832—839), ainsi que de Théophile (839—842)<sup>21</sup>.

— Dans le *village d'Istria*, à environ 2 km de l'ancienne ville grecque d'Histria, on a découvert un village et une nécropole des VII<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles d'où provient aussi une monnaie de Constantin IV Pogonat (660—685)<sup>22</sup>.

— A *Stirmen*, en R. P. de Bulgarie, sur le territoire de l'ancienne Mésie Inférieure, on a trouvé des monnaies de Constantin III (641—668), associées, ici aussi, à des matériaux de haute époque byzantine<sup>23</sup>.

★

Dans la zone côtière de la mer Noire, les témoignages d'une continuité de vie et de civilisation provinciale byzantine sont tout aussi clairs :

— A *Tomis* (aujourd'hui Constanța), on a découvert une série monétaire sans solution de continuité depuis Phocas (602—610) jusqu'à Constantin IV Pogonat (660—685)<sup>24</sup>.

— A *Callatis* (aujourd'hui Mangalia) on a trouvé des monnaies de Héraclius (610—641)<sup>25</sup>.

— A *Sinoe*, sur les bords du lac d'Istria, dans une habitation civile assez riche, on a trouvé des vases de haute époque byzantine associés à une monnaie de Héraclius<sup>26</sup>.

— A *Histria* enfin, dans les couches supérieures de la ville ancienne, on a trouvé des éléments essentiels à l'élucidation des problèmes concernant l'histoire de la Dobroudja au début de l'époque byzantine. Les fouilles

<sup>18</sup> I. Dimian, S.C.N., 1, 1957, p. 190.

<sup>19</sup> B. Mitrea, SCIV, 3, 1966, p. 426.

<sup>20</sup> Barnea et al., *Tropaeum Traiani*, I, Bucarest, 1979, p. 230.

<sup>21</sup> I. Dimian, S.C.N. cit., p. 195.

<sup>22</sup> H. Nubar, SCIV, 1966, 3, p. 605.

<sup>23</sup> D. Dimitrov « Arheologia », 3, 1963, p. 5.

<sup>24</sup> A. Petre, « Dacia », N.S. VII, 1963, p. 348.

<sup>25</sup> I. Barnea, « Materiale », VI, 1959, p. 905.

<sup>26</sup> A. Petre, « Dacia », N.S., VII, 1963, p. 348.

des trente dernières années ont mis au jour des monuments prouvant sans aucun équivoque le fait que, par dessus les ruines provenant de la dramatique destruction de 600—602 la cité a été reconstruite dans toute son aire antérieure : l'enceinte a été réparée, on a reconstruit des maisons, le réseau des rues a été refait sur les anciens tracés, une basilique chrétienne a été remise en état. Cette réfection est datée par des monnaies de Phocas et de Héraclius. Il faut ajouter, par ailleurs, que l'inventaire céramique de ce niveau du VII<sup>e</sup> siècle est sans aucune exception de provenance byzantine, documentant ainsi une continuité de rapports commerciaux et culturels dont l'importance ne saurait nous échapper. Ce qui plus est, les murs d'enceinte, entièrement reconstruits, sont doublés à l'extérieur par une triple ligne de *valla* en terre ; dans l'un de ces *valla* on a trouvé une monnaie en or de Phocas.

Après cette ligne fortifiée, vers l'intérieur, se trouve une nécropole d'inhumation avec des inventaires datables tout le long du VII<sup>e</sup> siècle. Dans la même zone, une basilique chrétienne cimétériale appartient aussi au VII<sup>e</sup> siècle.

Il est presque superflu d'ajouter, dans ces conditions, que cet ensemble, défini d'une manière si précise comme appartenant à la civilisation du haut moyen âge byzantin, ne contient aucun élément susceptible de témoigner d'une présence étrangère — et que, par ailleurs, il n'y a à Histria aucune autre couche archéologique, contemporaine ou postérieure, qui puisse signaler une telle présence. Les monuments archéologiques du VII<sup>e</sup> siècle appartiennent *sans exception* à la population et à la culture qui y étaient établies depuis un millénaire déjà<sup>27</sup>.

Aux témoignages que nous venons d'invoquer, il faut ajouter celui des sigiles byzantins des VII<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles, attestant fermement la présence au Bas-Danube des officialités et de l'administration byzantine.

Nous pouvons évoquer, à l'appui des mêmes thèses, nos propres découvertes et conclusions dues à la fouille systématique — entre 1957 et 1971 — de la grande nécropole de l'ancienne cité de Bérhoé sur le Danube (aujourd'hui Piatra-Frăcăței), prouvant l'existence ininterrompue d'une même population romaine du II<sup>e</sup> jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>. Le fait même que, de nos jours encore, le bras du Danube sur lequel se trouve située l'ancienne cité porte le nom de *Băroi* (cf. aussi l'ancienne *Altina*, aujourd'hui *Oltina*) est, au demeurant, une preuve évidente de continuité.

Des documents que nous venons brièvement d'évoquer ressort, à notre avis, une conclusion bien nette : la présence, partout en Dobroudja au VII<sup>e</sup> siècle, d'un même horizon de civilisation, se rattachant, dans le plan synchrone, à la culture byzantine de haute époque et, remontant, pour ses sources, vers la tradition fermement ancrée de la romanité provinciale des siècles antérieurs, prouve aussi bien la présence d'une autorité byzantine effective dans toute la Dobroudja que l'absence d'une occupation slave de ces contrées aux VI<sup>e</sup>—VII<sup>e</sup> siècles. Dans ce contexte, la pénétration slave dans la zone balkano-danubienne ne saurait être envisagée que par rapport à la présence des Protobulgares dans cette aire historique.

<sup>27</sup> Id., *Ibid.*, p. 317—334.

<sup>28</sup> Id., *Beroe I, La Nécropole des II<sup>e</sup>—VII<sup>e</sup> siècles* (sous presse).



Au VII<sup>e</sup> siècle, les Protobulgares d'Asparuch entreprennent des attaques si dangereuses pour l'Empire qu'une armée impériale commandée par Constantin IV Pogonat se déplace de Constantinople jusqu'au Danube pour y rencontrer l'ennemi. Le sens exact de cette initiative mérite qu'on s'y arrête pour un instant, à condition d'intégrer cette information des chroniques byzantines dans le contexte général des documents linguistiques, ethnologiques et archéologiques.

Parmi ces derniers, les constructions militaires du haut moyen âge de la Dobroudja occupent une place éminente<sup>29</sup>. Il faut rappeler à cet égard la fortification identifiée sur le territoire actuel de la commune de Niculițel. Il s'agit d'une citadelle à fortifications en terre et d'un modèle unique dans l'ensemble des places fortifiées de l'âge byzantin. Ce monument depuis longtemps signalé a été étudié par des fouilles systématiques en 1953 et 1954<sup>30</sup>; il est composé d'une circumvallation en terre au périmètre de 27 km, enfermant une surface de 48,3 km<sup>2</sup>. La hauteur du *vallum* atteint maintenant 3 m environ, sur une base ne mesurant pas moins de 17 m. Vers l'extérieur de cette enceinte, dans les zones de terrain plat, le *vallum* est renforcé par une fosse profonde de 2 m et large de 4 m. A l'intérieur, on a pu identifier trois camps fortifiés, démarqués par des enceintes similaires à la circumvallation extérieure. Entre celle-ci et les lignes fortifiées des camps intérieurs il y a une ligne de défense médiane composée de deux *valla* l'un vers S—E, l'autre vers N—O<sup>31</sup>.

Ce complexe défensif avait été identifié par l'archéologue bulgare K. Skorpil avec le camp fortifié d'Asparuch, l'*Oglos*, construit entre 660 et 668 et quitté en 678 quand les Protobulgares auraient commencé leur descente vers les Balkans<sup>32</sup>.

Une thèse plus récente, celle de l'archéologue roumain P. Diaconu, maintient en ses grandes lignes la même datation, situant ce monument aux VII<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles, mais l'attribuant soit aux Avars soit à des populations nordiques, stipendiés de l'Empire et l'ayant construit pour le compte des Byzantins<sup>33</sup>.

I. Barnea, qui a dirigé les fouilles de Niculițel, propose une datation de ce complexe aux XI<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles, le considérant comme une seconde ligne de défense après la cité danubienne de Noviodunum, à 8 km au nord de la fortification dont nous venons de parler. Celle-ci aurait été construite soit par les Byzantins eux-mêmes, soit par des Petchenègues ou Coumans au service de l'Empire<sup>34</sup>.

Pour des raisons qu'on ne saurait énumérer ici sans trop charger le texte, notre opinion va dans le sens d'une datation haute, au VII<sup>e</sup> siècle, du complexe de Niculițel. Le problème majeur reste cependant celui de son attribution et de sa signification précise; la réponse à cette question peut bien s'avérer être la clef de voûte d'une explication d'ensem-

<sup>29</sup> I. Barnea in id. et *Din istoria Dobrogei*, III, Bucarest, 1971, p. 97—116 (dorénavant DID III).

<sup>30</sup> I. Barnea, *SIV*, 3—4, 1955, p. 735—743.

<sup>31</sup> Cf. DID III, p. 117—118.

<sup>32</sup> *Ibid.*, n. 140.

<sup>33</sup> P. Diaconu, *SCIV*, 2, 1972, p. 318.

<sup>34</sup> DID III, p. 119.

ble des phénomènes ethno-culturels et historiques dont l'ancienne province de la Scythie Mineure a été le théâtre dans la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle.

L'édification du complexe de Niculițel est contemporaine d'une altération assez évidente du contexte archéologique de la Dobroudja : si avant 679/680 ce contexte infirmait, par son caractère unitaire, toute hypothèse postulant une pénétration massive étrangère au fonds romano-byzantin, après cette date, des modifications dans la structure des découvertes peuvent être interprétées dans le sens d'une restructuration du fonds ethnique de la province.

L'identification précise des éléments nouveaux — devant être assignés à la pénétration d'un horizon slave et protobulgare au sud du Danube — n'est cependant pas des plus aisées. L'une des difficultés majeures de cette opération, visant à cerner ce qui appartient aux nouveaux venus et ce qui appartient à l'ancienne population roumaine de la Dobroudja, est le fait que, sans exception, aussi bien les formes céramiques que le type d'habitation trouvent leur origine dans les formes locales développées aux IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles. Une autre difficulté concerne les rites funéraires : on peut constater, en effet, que des anciennes communautés roumaines, chrétiennes depuis des siècles déjà, continuent à pratiquer l'incinération traditionnelle chez les Géo-Daces, tandis que d'autres, plus proches des traditions romaines de l'Orient impérial, pratiquent depuis longtemps l'inhumation. Il en résulte qu'aux VII<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles la plupart des nécropoles de la Dobroudja sont birituelles. Ce phénomène qui caractérise une aire très vaste, s'étendant de la Transylvanie jusque vers le sud de la péninsule Balkanique (cf. les urnes cinéraires d'Olympie à la même époque<sup>35</sup>), signale donc une restructuration ethno-culturelle assez importante, sans exclure la résurgence et la diffusion secondaire de faits culturels parfois très anciens.

C'est dans ce contexte qu'il faut essayer de situer le monument de Niculițel. Par sa forme et par ses solutions techniques cette énorme fortification ne se rattache pas de toute évidence, exclusivement, à la tradition byzantine<sup>36</sup> qui continue, par ailleurs, non seulement aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, mais aussi pendant les siècles suivants, à ériger et à utiliser des citadelles en pierre. Il s'agit donc sans aucun doute d'une citadelle appartenant, comme type constructif et comme conception d'ensemble, à une population non romaine qui, à cette date, doit être identifiée, de toute vraisemblance, aux Protobulgares.

Il y a cependant des indices nous faisant supposer que, si le type de construction militaire de Niculițel n'est pas celui byzantin, le bénéficiaire de cette construction est au moins en dernière instance l'autorité impériale. Une partie, au moins, des détails de construction ne sont pas indépendants par rapport à la technique byzantine (bien que, dans ce domaine, il est difficile de formuler une opinion très assurée en l'absence d'un relevé d'ensemble du site). En second lieu, la réutilisation dans la construction des matériaux romains provenant des anciennes fortifications romaines des environs de Noviodunum<sup>37</sup> présuppose l'accord de

<sup>35</sup> A. Petre, RESEE, 2, 1980, p. 369.

<sup>36</sup> DID III, p. 118, n. 144.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 119.



l'autorité byzantine, dont la présence au VII<sup>e</sup> s. sur le Danube et à Noviodunum même nous semble, ainsi que nous venons de l'affirmer, assurée. Les dimensions, enfin, du monument de Niculițel suppose l'utilisation d'une importante force humaine dépassant, à notre avis, le potentiel sur lequel pouvaient compter les guerriers d'Asparuch. A partir de ces indices, il nous semble que la signification du monument de Niculițel doit être comprise sous un double aspect : construction à l'usage des Protobulgares, elle y fortifie leurs positions en tant que stipendiés de l'Empire byzantin près des frontières danubiennes.

L'utilisation par l'autorité impériale des guerriers migrants des confins de l'Empire n'est pas un fait isolé, et d'autant moins insolite, dans l'histoire de ces siècles. L'absorption des ethnies « barbares » dans le système défensif du *limes*, d'abord dans les structures déjà constituées de l'armée romaine, ensuite aussi avec leurs propres structures et hiérarchies, remonte, comme on le sait bien, au moins à l'époque de Constantin, que les derniers auteurs païens accusaient d'avoir « barbarisé » l'Empire. Inutile de retracer ici l'histoire de ce mouvement qui se produit partout presque dans les anciennes provinces, avec des conséquences importantes, certes, mais qui n'aboutissent pas inévitablement, surtout en Orient, à l'élimination de l'autorité de Byzance. Qu'il s'agisse souvent d'une initiative politique et militaire des Byzantins, instrumentalisant à leur compte l'agressivité guerrière de leurs turbulents voisins de passage il suffit de se rappeler une réflexion de Constantin Porphyrogète dans son traité qui synthétise, au X<sup>e</sup> siècle et à propos des Petchenègues, une expérience déjà séculaire et une politique depuis longtemps traditionnelle à Constantinople :

« A mon avis, il est toujours très utile pour l'empereur des Romains de vouloir être en paix avec le peuple des Patzinakites, de conclure avec eux traités et conventions amicales, de leur envoyer chaque année un message avec les présents qu'il convient et qui leur sont agréables, d'en prendre aussi, en retour, des otages et garants, ainsi qu'un messageur — ceux-ci se rendant dans cette cité que Dieu a en sa garde, avec celui qui a la charge de ces affaires, jouiront, par les bienfaits et la protection impériale, des honneurs appropriés de la part de l'empereur »<sup>38</sup>.

Une attitude similaire s'esquisse sans doute à l'arrière-plan des informations concernant les rapports byzantino-bulgares au VII<sup>e</sup> siècle. En dépit des difficultés de lecture des sources anciennes, postérieures de plus d'un siècle aux événements enregistrés et souvent assez confuses (souvent aussi malveillantes, comme le suggère, par exemple, l'attitude de Théophanès envers les Bulgares), les grands traits d'une politique byzantine envers les grandes unions tribales des confins de l'Empire se laissent néanmoins deviner assez clairement. En ce qui concerne les Protobulgares, les initiatives de Héraclius sont évidentes : en 628, le khâgan Kouvrat de la Grande Bulgarie reçoit le haut titre de *patricius* (sans doute aussi la foi chrétienne, comme c'est le cas déjà, en 619, pour l'anonyme chef des Huns mentionné par Nicéphore, et que G. Ostrogorski identifiait avec Organa, cousin de ce même Kouvrat)<sup>39</sup>. Les rapports diplomatiques

<sup>38</sup> Const. Porphyr., *De adm. imp.*, I, 16—24 (= Fontes II, p. 658).

<sup>39</sup> A propos de Kouvrat v. Niceph., *Brev.*, p. 24, 9—15. De Boor (= Fontes II, p. 624, 16—21). Pour Organa id., *ibid.*, p. 12, 20—30, avec l'observation de G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, I, Paris, 1956, p. 133, n. 2.

établis au moins à partir de cette époque se poursuivront sans interruption jusqu'à l'époque de Constantin III et à la mort de Khâgan Kouvrat.

On pourrait même supposer que les Byzantins n'étaient pas étrangers, sinon à la dissolution de la Grande Bulgarie, au moins à ses conséquences, puisque, des cinq formations héritées par les fils de Kouvrat, deux se déplaceront — l'une vers la Pannonie, l'autre vers la Pentapolis de Ravenne où les Bulgares deviendront ὑπόρροροι des chrétiens<sup>40</sup> — par des itinéraires plutôt inexplicables sans un contrôle byzantin.

Quoi qu'il en soit, c'est la descente d'Asparuch vers le Danube — deux ou trois décennies plus tard — qui nous intéresse ici. Les deux sources principales, Théophanès et Nicéphore, en retracent à peu près la même séquence : en traversant le Danapris et le Danastris, Asparuch et ses compagnons campent (σκηνώσαν) près du Danube dans le lieu dit Oglos, voisin des terres de l'Empire (τὰ πλησιάζοντα τῆς ὑπὸ Ῥωμαίων ἀρχῆς χωρία) comme écrira Nicéphore<sup>41</sup>. Soit dit en passant, les deux textes ne permettent nul doute sur le statut des terres au sud du Danube — y compris la Dobroudja avant 679 : χώραν ὑπὸ χριστιανῶν τότε κρατουμένην — *terre alors appartenant aux Chrétiens*, selon les mots de Théophane<sup>42</sup>. Le vrai problème est ailleurs, à notre avis : où situer l'Oglos pour concilier, autant que possible, les informations des sources écrites avec les résultats de l'investigation archéologique. Car, bien qu'explorée systématiquement depuis plus de trente ans, la région située au nord du Delta du Danube, vers laquelle nous orientent les narrations citées, n'a pas relevé de traces d'une présence protobulgare. Même si on admettait que cette présence est donnée comme précaire par les termes employés des écrivains byzantins, les fortifications qu'il faut imaginer très importantes puisqu'elles font obstacle à une armée aussi expérimentée que celle de Constantin IV font défaut au sud de la Moldavie. Cette appréciation pourrait correspondre, par ailleurs, à la fortification de Niculițel, mais cette identification présuppose une autre séquence que celle transmise par les textes. On pourrait supposer, reprenant sur d'autres bases l'opinion de Skorpil, que les Bulgares d'Asparuch s'étaient établis au sud du Danube, à la frontière septentrionale de l'Empire, mais avec l'accord, au moins de principe, de l'autorité impériale, puisque là s'étendaient *les terres dont les chrétiens étaient les maîtres* ; que la campagne de Constantin était non pas la seule *directe* du déplacement de l'union d'Asparuch, mais bien la conséquence du fait que, après avoir été installés comme défenseurs de la ligne du Danube, les Bulgares avaient commencé à rançonner la province. La surprise de Constantin devant la poussée d'Asparuch s'expliquerait mieux par cette volte-face du successeur de Kouvrat, qui rompait ainsi des accords montant à l'époque de Héraclius, que ne le fait le texte de Théophanès laissant croire que l'empereur ignorait alors jusqu'à l'existence d'une peuplade dont les Khâgans avaient été néanmoins jadis *patricii* de l'Empire.

<sup>40</sup> Niceph., *Brev.*, p. 34, 1–6 (= *Fontes* II, p. 626, 6–10); cf. Theoph. *Chronogr.*, p. 357, 10–28. De Boor (= *Fontes* II, p. 618, 12–24).

<sup>41</sup> Niceph., *Brev.*, p. 34, 20–25 (= *Fontes* II, p. 625, 20–21).

<sup>42</sup> Theoph., *Chronogr.*, p. 358, 12–13 (= *Fontes* II, p. 618, 37–38).

On pourrait, d'autre part, construire une deuxième hypothèse, fondée, cette fois-ci, sur l'acceptation des données topographiques qu'impliquent les textes. Dans cette alternative, une partie des Bulgares auraient été établis dans la zone de Pliska-Madara, une autre vers la frontière danubienne, après la guerre de Constantin. Quelle que soit, en effet, la reconstitution de détail de la campagne impériale — reconstitution qui ne nous semble pas assurée, pour l'instant au moins, à cause des invraisemblances assez nombreuses des textes — un fait archéologique s'impose avec certitude : il n'y a pas, dans la zone istro-pontique, un niveau de destruction synchrone et massive, comparable à celle de 602, qui puisse marquer la défaite byzantine et la poussée anarchique des Bulgares. Il y a, par contre, des traces d'infiltration ethno-culturelle qui aboutiront, certes, à une restructuration de l'ancien fonds traditionnel, mais sans le détruire en profondeur ; cette situation ne répond pas à une guerre devastatrice, mais bien à une installation contrôlée. Il nous semble donc plus logique de supposer que la retraite de Constantin s'était effectuée après la conclusion d'un accord rendu plus ferme aussi bien par une démonstration militaire que par des présents conformes à l'usage, et que, loin de *poursuivre* l'armée impériale à travers la Dobroudja, les Bulgares d'Asparuch ne font rien d'autre, en fin de compte, que de la *suivre* vers les régions qui leur seront assignées par les Byzantins.

Etablis dans la zone nord-est du territoire actuel de la R. P. de Bulgarie — peut-être aussi, comme nous venons de la suggérer, en nombre bien moindre et pour un court laps de temps, vers le Danube — les guerriers d'Asparuch sont bien des *stipendiés* de l'Empire. En effet, les accords de Constantin IV leur garantissaient non pas un territoire propre, mais une place au milieu des formations slaves qu'ils contribuaient à maîtriser, ainsi que des présents annuels<sup>43</sup>. Inutile de souligner que cette politique, loin d'être humiliante, comme le voudraient les auteurs du IX<sup>e</sup> siècle, n'était que traditionnelle pour l'Empire, et que la diplomatie byzantine s'était depuis longtemps exercée à renforcer les accords à coup de présents réguliers et souvent somptueux : il n'y a qu'à relire l'histoire des rapports de Byzance avec tous ses voisins barbares pour s'en convaincre. Quant à la colonisation des tribus étrangères dans les terres de l'Empire, elle ne fait que répéter l'expérience d'un Héraclius qui colonisait des Serbes et des Croates, ou de Constantin IV lui-même qui avait autorisé, avant la Bulgarie d'Asparuch, la création d'une *Scлавинie* formée de Slaves colonisés<sup>44</sup>.

Les conséquences de cette installation pour la romanité balkano-danubienne sont néanmoins assez graves, car elle se voit disjointe : les autochtones de l'ancienne Scythie Mineure seront sans doute la masse

<sup>43</sup> Niceph., *Brev.*, p. 35, 24–25 : = *Fontes* II, 626, 35, cf. Theoph., *Chronogr.*, p. 359, 20 (= *Fontes* II, p. 618, 40). V. à ce sujet V. Beševliev, *Die protobulgarische Inschriften*, Berlin, 1963, p. 57 et I. Barnea, dans DID III, p. 24 avec la n. 55.

<sup>44</sup> Pour la colonisation des Serbes et des Croates v. en dernier lieu R. Browning, *Byzantium and Bulgaria. A Comparative Study across the Early Medieval Frontier*, Londres 1975, p. 44, qui considère les Croates et les Serbes « probably of Sarmatian origin » à moitié slavisés. L'Empire d'Héraclius aurait encouragé aussi bien leurs récoltes que leur établissement dans la péninsule Balkanique au milieu des tribus Slaves comme alliés de Byzance. Pour la politique de Constantin IV v. I. Barnea, DID III, p. 10.

des habitants de ce qu'on pourrait appeler, peut-être, à la suite de Constantin Porphyrogénète, la province de l'Istros<sup>45</sup>, tandis que la population latinophone située plus au sud sera dominée par les formations stipendiées. On peut se demander, en fait, s'il ne s'agit là d'une politique délibérée de l'Empire, visant à fragmenter, à encercler presque, cette romanité orientale qui était pourtant son alliée naturelle. Est-ce parce que ces communautés latinophones pouvaient être soupçonnées de pencher un jour vers la chrétienté latine dans un empire qui se disait romain en parlant le grec ? Est-ce plutôt parce que les restructurations propres à la poussée du féodalisme byzantin suscitaient déjà des tensions centrifuges que les hiérarchies archaïques des guerriers migrants ne connaissaient pas, et qu'ils pouvaient donc d'autant mieux contrôler ? Ce qui est évident, c'est que l'Empire reconnaissait — ou, plus tard, annulait — des Bulgaries et des Sclavinies, refusant un statut officiel aux Romanies qui étaient depuis longtemps déjà la réalité la plus vivante de ces contrées.

Vers 688, cette structure du pouvoir sera, au demeurant, déséquilibrée par les Bulgares d'Asparuch, qui recommencent à piller les provinces de l'Empire. Justinien II donne donc l'ordre de supprimer les Sclavinies et les Bulgaries<sup>46</sup>.

Ce conflit n'empêchera pas, d'ailleurs, le dernier des Héraclides de renouer l'alliance avec les Bulgares ; réfugié en Crimée, celui-ci s'est d'abord ménagé l'appui des Khazares, dont le Khâgan était son beau-frère, pour rendre ensuite personnellement visite au Khâgan Tervel (701—705), successeur d'Asparuch, pour demander son aide contre l'usurpateur de Constantinople. En échange, Justin promettait à Tervel de nombreux avantages dont un mariage impérial.

Après avoir reconquis Constantinople et la pourpre, le Rhinotmète recompense Tervel en lui conférant le titre de *caesar*, *tzar*<sup>47</sup>, et en lui reconnaissant des terres plus étendues que celles qu'il détenait auparavant. Ce moment marque, sans doute, un tournant dans les rapports entre Byzantins et Bulgares, auxquels l'autorité impériale reconnaissait maintenant la possession des terres qu'ils occupaient, et dont le chef était inséré dans la hiérarchie des dignités byzantines. Les événements ultérieurs prouvent, néanmoins, que cette reconnaissance n'impliquait nullement une retraite de l'Empire et l'abandon des terres dont il octroyait le droit d'usage sans cesser de les considérer siennes.

L'année 681 ne marque pas une rupture dans le rapport des forces dans la zone balkano-danubienne ; ni alors — comme, d'ailleurs, ni en 705—711 — l'empereur n'a conclu de traité reconnaissant un état indépendant sur ses propres terres. Il y a, sans aucun doute, une évolution qui part des honneurs accordés par Héraclius à Kubrat, passe par le conflit de 678, mais aussi par les conventions de Constantin et d'Asparuch, pour aboutir au titre conféré à Tervel ; sans doute, pourtant, ce chemin est parcouru en sens inverse lorsqu'en 971 Jean Tzimiscès rapportera à Constantinople les signes même d'investiture que Justinien II avait jadis donné au Khâgan

<sup>45</sup> Const. Porphyrogénète, *De Them.*, 44—45 (= *Fontes* II, p. 668, 35 sqq et 670, 1—24). Cf. I. Barnea, dans DID III, 23 sqq.

<sup>46</sup> Theoph., *Chronogr.* 364, 11—12. De Boor, cité par I. Barnea, DID III, p. 11 avec bibliographie.

<sup>47</sup> I. Barnea, *ibid.*, p. 24.

bulgare. Entre ces deux moments, l'histoire des fidélités et infidélités bulgares dans leurs rapports avec Byzance se déroule comme événement visible d'un complexe historique plus vaste et comprenant aussi bien le lent travail de brossage linguistico-culturel dont les terres dominées par l'aristocratie bulgare sont le théâtre que la résistance des communautés roumaines de la Romania sud-danubienne travestie, mais jamais détruite, dans les cadres de la province d'Istros et sur ces terres que l'Empire avait depuis toujours considérées siennes. Sur cette même aire qui constituera, après la victoire de Tzimisès, le thème dont le nom Paradounavon garde un écho latin, les Roumains continueront un développement qui aboutira à l'empire de la dynastie des Assan : une millénaire connexion autochtone s'exprime ainsi dans le titre de Ioniță, *imperator omnium Bulgarorum et Blacorum*.

A juste titre, donc, une brillante synthèse récemment publiée appréciait que, « depuis les années 600—700, en s'organisant sous des princes locaux gouvernant au nom de l'Empire d'Orient », la romanité sud-danubienne a pu résister aux pressions destructives des migrants et y défendre les destinées de leur civilisation européenne. Comme en conclut l'auteur que nous venons de citer, « la résistance des autochtones se développe, en fait, dans tout l'ancien territoire géto-dace, jusqu'à la ligne pontique »<sup>48</sup> ; c'est une conclusion que celui qui signe ces lignes ne peut que pleinement assumer.

<sup>48</sup> Mihnea Gheorghiu, *Rezistența autohtonilor*, « Magazin istoric », Bucarest, 2/1980, p. 10.

# HELLENISCHE POLIS UND BYZANTINISCHES STAATSDENKEN\*

JOHANNES IRMSCHER

(Berlin)

In memoriam MIHAI BERZA

Die Polis der griechischen Antike, gegründet auf Privateigentum am Boden und auf Sklaverei, geprägt durch Ideale wie δημοκρατία, αὐτάρκεια, ἐλευθερία, αὐτονομία, ἰσηγορία, παρρησία und entsprechend Träger einer eigenen Ideologie, legte die Voraussetzungen für „Griechenlands höchste innere Blüte“ in der „Zeit des Perikles“. Als ein goldenes Säkulum erschien nachfolgenden Generationen die Epoche, in welcher Athen zum „Hellas von Hellas“ (Ἑλλάδος Ἑλλάς) aufstieg, und die Neuzeit sprach von einem Siècle de Périclès, wenn das Zusammentreffen staatlicher Machtentfaltung mit einer Hochblüte von Kultur und Kunst gekennzeichnet werden sollte.

Angesichts einer derartigen welthistorischen Bedeutung liegt die Frage nahe, ob und in welcher Weise die klassische Polis nach der Ablösung der antiken Produktionsweise auf dem Territorium fortlebte, auf dem sie entstanden war, das heißt im griechischen Staate von Byzanz. Dabei wird zunächst zu prüfen sein, welchen Ort die Polis im Geschichtsbild der Byzantiner einnahm und welche Verwendung ihre Terminologie fand, während die zweite Frage sich darauf richtet, die Nachwirkung der Polis im politischen Denken und in den gesellschaftlichen Organisationsformen zu ermitteln.

## I.

Wenn die Sophistik im klassischen Athen mit Recht als die große Erziehungsbewegung der Polis angesprochen werden konnte, so übernahm die Zweite oder Neue Sophistik der römischen Kaiserzeit zwar weitestgehend deren Sprache und Formeln, während der absolutistische Dominat für eine politische Aktivität der Masse der freien Bürger kaum Raum ließ. Die auf äußere Eleganz bedachten Redelehrer wußten sich indes mit solcher Beschränkung ihres Wirkens unschwer abzufinden. Das gilt zum Beispiel voll und ganz für Libanios, den Sophisten par excellence, der ungeachtet seines Eintretens für bedrängte Mitbürger und seiner Kritik an Schänden der Verwaltung niemals ein politisches Amt bekleidet hat. Er kannte sich in den Klassikern aufs beste aus, und seine Reden haben

---

\* Die vorstehenden Darlegungen nehmen ihren Ausgang von einem Beitrag in dem Sammelwerk: *Hellenische Poleis: Krise-Wandlung-Wirkung*. Herausgegeben von Elisabeth Chalotte Welskopf. Band 3, Berlin, 1974, S. 639 ff.

das Ihre dazu beigetragen, daß Athen der Nimbus einer großen Vergangenheit erhalten blieb. Aber die Gestalten dieser Vergangenheit waren für ihn und seinesgleichen lediglich literarische Sujets, Themen für Deklamationen und Aufsätze; die geschichtliche Umwelt dagegen, zu der sie gehörten, war ihm fremd, und nichts lag ihm ferner als der Gedanke, die Ideen jener Vergangenheit für die eigene Zeit verlebendigen zu wollen. Wo aber dennoch ein solcher Rückgriff erfolgte, richtete er sich geradezu gegen die Polisideale. Das eindrucksvollste Beispiel gibt die Rede 25 *Περὶ δουλείας*; sie will zeigen, daß jeder Mensch ein Sklave sei, und wirft den Athenern und den Demokraten, die im Besitze der Freiheit zu leben meinen, die Relativität ihrer Ideale vor.

Es sei nicht verschwiegen, daß sich in den Übungsreden des Libanios, den Progymnasmata und Deklamationen, auch andersartige Aussagen finden. Stellt man jedoch diesen Exerzitien die wirklichen Reden gegenüber, so wird deutlich, daß eine Aussagekraft hinsichtlich der persönlichen Anliegen des Libanios überhaupt nur den Orationes zukommt; denn in den rhetorischen Schulübungen stehen die mythologischen Themen, stehen die ethologischen Sujets gleichgewichtig neben den historischen. Aus solchen Überlegungen aber ergibt sich, daß Libanios, dessen Opuskula in Byzanz zur Schullektüre, ja zur allgemeinen Bildung gehörten, der klassischen griechischen Staatsform innerlich fernstand; der Staatsgedanke verkörperte sich für ihn in der Monarchie, und ganz gewiß nicht nur für ihn, sondern auch für die gesellschaftlichen Gruppierungen, deren Wortführer er war: die Oberschicht der Stadtbevölkerung, das sind die Kurialen und die Anhänger Julians.

Denn dank seiner erwiesenen Festigkeit war das Imperium Romanum zum Reich schlechthin geworden, das die gesamte Ökumene zu erfassen berufen galt, und bei allen Schichten der Bevölkerung setzte sich immer mehr eine monarchische Blickrichtung durch, der ein historisches Verständnis für die griechische Polis ebenso abging wie für die römische Republik. Das demonstrieren am eindringlichsten die Weltchroniken, insofern als sie jene beiden Geschichtsabschnitte weitestmöglich ausklammern und in ihrer Berichterstattung von der biblischaltorientalischen und der persischen Geschichte auf die Zeit Alexanders von Makedonien und die Diadochen übergehen. Am Anfang dieser Linie steht sichtbar Johannes Malalas, welcher, selbst der Epoche Justinians zugehörig, das erste, nachwirkende Beispiel der volkstümlichen christlich-byzantinischen Mönchschronik schuf. Aus dem Athen des 5. Jahrhundert erwähnt er den „Philosophen-Pädagogen“ Platon, der sich in seinem „Timaios“ zur Trinitätslehre bekannt habe, und nennt als ihm zeitgenössisch Xenophon, Aischines und Aristoteles, welche an die Seelenwanderung geglaubt hätten. Das war alles, was die große Masse der byzantinischen Leser über das Perikleische Zeitalter erfuhr!

Denn auch die späteren Chronisten geben keine befriedigenderen Aufschlüsse. Die wenig nach dem Jahre 628 verfaßte Osterchronik, benannt nach ihren einleitenden Betrachtungen zum Osterzyklus, erwähnt die Berühmtheit des Herodot, die Akme des Backchylides und die Geburt des Sokrates; Perikles übergeht sie ebenso mit Stillschweigen, wie das schon im 4. Jahrhundert bei Euseb, dem Vater der Kirchengeschichte und

Schöpfer einer in Tabellenform gebrachten Weltchronik, geschehen war. Ausführlicher, wengleich derselben Überlieferung verhaftet ist der „Chronologische Auszug“ des Mönches Georgios mit dem Beinamen Synkellos, das heißt Geheimsekretär des Patriarchen, ein Amt, das er unter Tarasios (784—806) ausübte. Unter Einflechtung von Anekdoten wird hier über die Perserkriege erzählt, aber auch der Peloponnesische Krieg findet sich in diese Form gebettet: Er sei ausgebrochen, nachdem Perikles einen Beschluß der Volksversammlung durchgesetzt hatte, daß die Athener mit den Megarern keine Gemeinschaft mehr halten dürften, weil jene Aspasia, des Perikles Gattin (sic!), beleidigten; die Megarer hätten daraufhin bei Sparta Anschluß gesucht. Mancherlei Anekdoten werden ferner über Platons Sizilienaufenthalt mitgeteilt, in bezug auf welchen immerhin treffend bemerkt wird, der Philosoph habe die Tyrannis in eine Aristokratie umwandeln wollen. Nikephoros, des Tarasios Nachfolger in der Würde des Patriarchen, läßt die griechische Geschichte ganz aus und geht unvermittelt von den Persern auf Alexander über. Der primär kirchlich-theologisch interessierte Georgios Monachos in der 2. Hälfte des 9. Jahrhunderts hat zwar eine lange Liste griechischer Zeitgenossen der Achämeniden, von denen jedoch nur Sokrates des Zusatzes gewürdigt wird, er habe, weil er die hellenischen Gesetze mißachtete, den Schierlingsbecher nehmen müssen.

Die bis 948 reichende weltgeschichtliche Kompilation, die unter verschiedenen Verfasseramen geht, hält gleichfalls nur die persische Königsgeschichte für relevant. Zur Regierung des Artaxerxes Mnemon (404—358) wird notiert, daß „zu dieser Zeit Platon der Philosoph und Aristoteles in Ansehen standen“. Die gleichen Namen begegnen miteinander verbunden ein Jahrhundert später bei Georgios Kedrenos: „Aristoteles ist Schüler bei Platon“. Zuvor war über die Perserkämpfe erzählt worden, und zwar bezeichnenderweise vom persischen Standpunkt aus: Xerxes kam nach Athen und verbrannte die Stadt. Ohne viel chronologische Skrupel werden darauf Sokrates' Tod „infolge der Unvernunft der Athener“ und das Erdbeben in Achaia — offenbar die Zerstörung von Helike und Bura im Winter 373/72 — erwähnt. Wiederum ein Jahrhundert später verfaßte Johannes Zonaras sein Handbuch der Weltgeschichte, das sowohl hinsichtlich seiner Sprachform als auch dank der Heranziehung antiker und mittelalterlicher Quellen die übrigen Leistungen seines Genus überragt. Dessen ungeachtet unterscheidet sich sein Geschichtsbild nicht von dem der Vorgänger; das heißt, die Persergeschichte wird recht ausführlich dargetan, über das dieser kontemporäre klassische Griechenland dagegen wird kein Wort verloren.

Wenn solches am grünen Holze geschieht, wird man vom dünnen nicht mehr erwarten können: Die Verschronik des Konstantinos Manasses (+1187) geht, ganz im Sinne des von Vergil geprägten Augusteischen Geschichtsbildes, vom Trojanischen Krieg zu Äneas und der Geschichte Rom über und läßt Hellas gänzlich außer acht; Daß die Byzantiner sich allzeit als Römer, das heißt Römer, gefühlt haben und ihr Reich als die ungebrochene Fortsetzung des Imperium Romanum ansahen, macht das naive Opus des Manasses, das weit über Byzanz hinaus Wirkung übte, eindrucksvoll sichtbar. Die persische Entwicklungslinie dagegen findet man bei Manasses' Zeitgenossen, dem kaiserlichen Sekretär Michael



Glykas, sowie bei Ioel wieder in den Vordergrund gerückt. Für beide Autoren bildet demgemäß die Regierung des Artaxerxes Makrocheir den Fixpunkt, mit dem Listen hellenischer Geistesheroen verbunden werden. Die Abhängigkeit und die Art der Zusammenreihung macht offenkundig, daß keiner der beiden Chronisten mit diesen Namen weitergehende Vorstellungen verband.

Mit den zuletzt genannten Autoren hatte die byzantinische Weltchronik ihren Höhepunkt bereits überschritten, und die aus der Paläologenzeit erhaltenen Texte haben zu den bekannten keine neuen Lichter aufzusetzen. Im Geschichts- und Weltbild der byzantinischen Unterschichten, das, abgesehen von Bibel und Heiligenviten, vor allem durch die vorgeführten volkstümlichen Mönchschroniken geprägt wurde, war, so ergibt sich als Fazit, kein Raum für die Geschichte der Stadtstaaten des klassischen Hellas. Günstigstenfalls vermittelten jene einige Namen und Begriffe; eine anschauliche Vorstellung von der Ideologie und Praxis eines demokratischen Staatswesens war aus diesen Schriften jedoch nicht zu gewinnen, weil ihre Autoren und die Quellen, von denen diese unmittelbar abhingen, sie selbst nicht besaßen. Aber auch wenn jene Überlieferung fundierter und reicher gewesen wäre, so hätte sie bei Menschen, für welche die Monarchie die gottgegebene, ewige Ordnung darstellte, kaum Verständnis gefunden.

Trotzdem bleibt noch zu fragen, ob nicht wenigstens die klassisch Gebildeten, mochten sie nun der Oberklasse oder dem in Byzanz zumal in den späteren Jahrhunderten nicht unerheblichen intellektuellen Proletariat zugehören, auf bessere Informationen zurückzugreifen vermochten. Natürlich ist es Fakt, daß Byzanz als ein treuer Bibliothekar der Menschheit das klassische Schrifttum der Antike als bleibenden Schatz für spätere Jahrhunderte bewahrt hat. Dabei kann jedoch nicht übersehen werden, daß dieses Bewahren am wenigsten den politischen Inhalten des klassischen Athen gegolten hat. Das primäre Bildungsinteresse war nicht anders als in der Spätantike auf die klassische Form und nicht auf das antike Gedankengut gerichtet, und ganz ähnlich galt die seit dem 9. Jahrhundert wiedererwachte philologische Aktivität den Texten an sich. Wo man aber auf die antiken Inhalte zurückgriff, lagen die politischen Institutionen des klassischen Hellas jenseits der Aufmerksamkeit, so zum Beispiel bei der großen Enzyklopädie, die Kaiser Konstantin VII. (912—959) anlegen ließ, oder den Neuplatonikern, die sich vornehmlich den Platonschriften zuwandten, die für ihre metaphysischen Spekulationen beziehungsweise unter magisch-theurgischem Gesichtspunkt von Bedeutung waren. Solche Gegebenheiten gilt es zu berücksichtigen, wenn wir das byzantinische Schrifttum, das sich in etwa mit unseren Wissensspeichern vergleichen läßt, befragen.

Im 9. Jahrhundert leitete in dem frühfeudalen Staatswesen von Byzanz, das sich nach der slawischen Landnahme, dem Ansturm der Araber und den Wirren des Bilderstreits neu konsolidiert hatte, der Patriarch Photios eine Wiedergeburt der klassischen Studien ein. Nicht nur, daß er die philologische Bearbeitung der klassischen Texte förderte, trieb er selber philologische Studien am Aristoteles und stellte er in seiner „Bibliothek“ Referate über Bücher zusammen, die in seinem Schüler- und Freun-

deskreis studiert worden waren. 99 profane Autoren erscheinen in diesem Werke und — enttäuschen in unserem Zusammenhang; denn zum überwiegenden Teil gehören sie der römischen Kaiserzeit oder der byzantinischen Epoche zu. Die klassischen Dichter, Platon, Xenophon und Thukydides wurden bei der Exzerpierung nicht berücksichtigt; natürlich waren sie Photios vertraut, die beiden letztgenannten beurteilt er höchst bezeichnend als „Richtschnur des attischen Dialekts“. Der älteste Autor, der Beachtung findet, ist Herodot. Er wird in stilistischer wie literarhistorischer Hinsicht treffend charakterisiert, der Inhalt seines Werkes knapp gekennzeichnet, und zwar in echt byzantinischer Denkweise unter dem Gesichtswinkel der persischen Geschichte; bei der heute verlorenen, von Photios recht breit behandelten „Persischen Geschichte“ des Ktesias, des Leibarztes des Artaxerxes Mnemon, ergibt sich eine solche Sicht schon vom Thema her. Die zehn attischen Redner werden namentlich genannt mit dem Hinweis, daß Photios nicht sämtliche ihrer Reden zu Gesicht bekommen habe. Dagegen war ihm der kaiserzeitliche Rhetor Ailios Aristoteles recht gut vertraut; doch was war von dem Lobredner römischer Ordnungsmacht über das klassische Hellas mehr zu entnehmen als einige als rhetorische Exempla verwendete Fakten? Bemerkenswert ist schließlich noch die als Kodex 37 bezeichnete Schrift, ein anonymes Traktat in Dialogform, offenbar aus frühbyzantinischer Zeit. Er sucht nach der besten Staatsform, die er als „Gerechtigkeits Herrschaft“ bezeichnet; deren Verfassung soll aus monarchischen aristokratischen und demokratischen Elementen gemischt sein. Stellung bezieht Photios nicht, nur der Kritik, die der Anonymus an Platons „Staat“ übt, schließt er sich an.

In summa zeigt der Ausblick auf Photios, daß der hochgebildete Hierarch, Politiker und Schriftsteller, wie sich versteht, über ein sehr viel reicheres Informationsmaterial verfügte als die mitunter recht bornierten Verfasser der Weltchroniken, daß aber seine politische Grundeinstellung sich von der jener Autoren in nichts unterschied.

Schließlich hat noch die Aufmerksamkeit dem spätbyzantinischen Polyhistor und Prähumanisten Theodoros Metochites (+1332) zu gelten, der, höchster Beamter und Berater von Kaisern, den Naturwissenschaften in Byzanz zum Durchbruch verhalf und ganz in diesem Sinne gegen den zu seiner Zeit herrschenden Neuplatonismus sich Aristoteles zum philosophischen Führer erkor. Seine „Miscellanea philosophica et historica“ fassen in lockerer Form Ergebnisse seines Forschens und Überlegens zusammen, ohne eine abgerundete philosophische oder wissenschaftliche Systematik anzustreben. Seinem Leitbild getreu setzt er sich, obgleich für ihn die Monarchie die in jeder Hinsicht beste Staatsform ausmacht, mit den verschiedenen Verfassungen auseinander und widmet der Demokratie das ganze ausführliche Kapitel 96. Doch so weit er auch in seinem historischen Überblick ausgreift, überall vermag er nur den „unvernünftigen Demos“ zu erkennen. Als eine „reine Demokratie“ galt ihm auch Athen, das „berühmte Schatzhaus aller Bildung und Wissenschaft“, über dessen Staatsordnung das 99. Kapitel handelt; aber auch hier vermag Metochites nur Krankheit, Überspitzung und begründeten Verfall zu entdecken.

## II.

Die vorgetragenen Materialien dürften zur Genüge verdeutlicht haben, daß von einer bewußten Tradierung der Polisidee in Byzanz keine Rede sein kann, ja daß den Bürgern Ostroms die Polisideale von Volksherrschaft und Bürgerfreiheit unverständlich und fremd blieben. Die klassische Bildung aber, die Kenntnis von jenen Vorstellungen und Wertbegriffen hätte vermitteln können, war fast immer Privileg der Angehörigen der herrschenden Klasse und dadurch mit Notwendigkeit aristokratisch orientiert. Doch selbst wenn andere Bevölkerungsschichten zu ihm Zugang fanden, vermochte jenes Gedankengut nicht mobilisierend zu wirken; denn die Lektüre der klassischen Autoren wurde rein formal betrieben, so formal, daß selbst die etablierte christliche Kirche diesen Bildungsstoff zu dulden vermochte. Wo aber die Paideia, deren auf aristokratischer Charakter nicht übersehen werden darf, über die Vermittlung rhetorischer Kunstgriffe hinaus noch etwas von ihrem Ziel, Menschen zu bilden, bewahrt hatte, richtete sie sich auf das Individuum, stand sie nicht mehr im Dienste des Staates. Dennoch bleibt die Frage zu beantworten, ob nicht mittelbar — in alten oder neuen Institutionen — die hellenische Polis fortlebte und unter veränderten Bedingungen, den Zeitgenossen vielleicht kaum bewußt, weiterwirkte, und diese Frage stellt sich um so dringlicher, als von anerkannten Autoritäten beispielsweise in bezug auf die frühbyzantinischen Deme als einem Gefäß gesprochen wurde, in dem die Freiheitstraditionen der antiken Städte nachlebten. Dabei werden zwei Aspekte zu berücksichtigen sein, zum ersten das Problem einer Polistradition in der Verwaltung der byzantinischen Städte und zum zweiten die Frage nach freiheitlichen Überlieferungen in der Administration des Reiches.

Es steht außer Zweifel, daß auch nach dem Zusammenbruch des griechischen Staatensystems die Poleis weiterbestanden, ja infolge der Entstehung der hellenistischen Flächenstaaten sogar noch an Zahl zunahmen. Darüber darf jedoch der entscheidende Unterschied nicht übersehen werden, daß jene hellenistischen Städte, mochte ihre Selbstverwaltung auch noch so ausgedehnt sein, nicht mehr Völkerrechtssubjekte darstellten, sondern in die Verwaltung der neuen zentralisierten Monarchien orientalischen Typs einbezogen waren. Die überkommene politische Terminologie wurde beibehalten, doch die verwendeten Begriffe änderten entscheidend ihren Inhalt. Mit „Freiheit“ ist nicht mehr staatliche Unabhängigkeit und Souveränität verbunden, sondern der Begriff bedeutet jetzt lediglich das Fehlen einer Besatzung, das Recht zu eigener Gemeindeverfassung (wofür der vormals sehr viel gewichtigere Terminus *Autonomie* Verwendung fand) sowie die Entbindung von Abgaben. Wie sich diese Veränderung der politischen Verhältnisse im Bewußtsein gerade der Stadtbevölkerung auswirkte, demonstriert augenfällig die Entwicklung der Komödie von Aristophanes mit seinen dezidiert politischen Stücken, welche die Probleme der Poliseinheit gestalten, hin zu Menander, der den individuellen, von dem Walten der *Tyche* abhängig geglaubten Wunsch nach Wohlergehen in den Mittelpunkt rückt. Aber auch an die Philosophie ist zu erinnern, in der das Individuum in allen Systemen zum erklärten Ziel der Betrachtung gesetzt wird und die Individualethik gegenüber der sozialen Ethik das Übergewicht erhält. Gleichermäßen trug die

Staatstheorie den veränderten Gegebenheiten Rechnung. Die keimhaft schon durch die Denker des klassischen Griechenlands vorbereitete Lehre von der Mischform des Staatsaufbaus war keineswegs dazu angetan, den Gedanken der Volksherrschaft zu propagieren, sondern suchte ganz im Gegenteil die Ablehnung einer demokratischen Ordnung zu begründen und die unbeschränkte Machtausübung der großen Sklavenhalter wissenschaftlich zu rechtfertigen. Von ihr aber führt ein folgerichtiger Weg zu den Konzeptionen eines Geschichtsbildes, das die womöglich noch theologisch verankerte Universalmonarchie als die optimale, ja die einzig mögliche Herrschaftsform herausstellt; in den vorhin zitierten byzantinischen Chroniken fanden wir dieses Weltbild, auf einen denkbar breiten Leserkreis abgestimmt, wirkungsvoll vermittelt.

Beachtet man diesen Hintergrund, so bedeutet es wenig, wenn in der hellenistischen Staatenwelt und dem Römerreich, das ihr Erbe antrat, den griechischen Staaten ihre Demenorganisation belassen blieb und Gymnasium, Theater und Tempel zum Symbol eines vornehmlich kulturell verstandenen Hellenentums wurden. Im übrigen haben die Staatsmänner des römischen Imperialismus ihrer Verachtung der griechischen Demokratie mit ihrer *Libertas immoderata ac licentia concionum* unverhüllt Ausdruck gegeben und dementsprechend, wo immer sie in Griechenland oder im Orient auf Poleis mit demokratischer Verfassung trafen, diese auf timokratischer Grundlage umgestaltet.

Doch selbst diese Freiheit, die ja in Wirklichkeit nur die Freiheit einer plutokratischen Oberschicht darstellte, blieb nicht unangetastet. Mindestens seit Trajan gab es kaiserliche Bevollmächtigte zur Beaufsichtigung der städtischen Finanzverwaltung, *Curatores rei publicae*. Zwar treten gewisse Kompetenzverschiebungen im Laufe der Zeit ein, deren Veranlassungen nicht zum letzten in der Ausgestaltung des kommunalen Liturgiewesens mit dem allen Polisprinzipien widersprechenden Zwangsinstitut des Dekurionats zu suchen ist, im Grundsätzlichen änderte sich jedoch nichts an der Tatsache, daß vollends mit dem politischen System Diokletians die Polis aufhörte, als ein autonomes, sich selbst verwaltendes Gebilde zu existieren. Der *Defensor civitatis* (auch als *Defensor plebis* bezeugend), ursprünglich bestellt zum Schutze der *Humiliores* gegen Übergriffe der *Potentiores*, verdrängte allmählich den *Curator rei publicae* aus seiner Rolle als oberster Beamter der Stadt; auch sein Amt geriet freilich mit dem wachsenden Einfluß der Bischöfe in Verfall, und in Justinianischer Zeit stellte der Episkopus den eigentlichen Schutzherrn der Stadt dar.

Die politischen Veränderungen, die wir andeuteten, fanden naturnotwendig ihren semantischen Niederschlag. Selbstverständlich blieb die Vokabel Polis auch weiterhin in Gebrauch; aber der Sprecher des 6. Jahrhunderts verstand darunter eben lediglich die Stadt als Siedlung oder auch als Kommune, als untere Organisationseinheit im Rahmen der imperialen Hierarchie, keinesfalls jedoch die souveräne Bürgergemeinschaft mit allen jenen Attributen, von denen eingangs die Rede war, und schon gar nicht faßte er Polis als Synonym für „Demokratie“. Dafür aber wurde — wie vorher Rom zur *Urbs par excellence* — die Hauptstadt Konstantinopel zur Polis schlechthin, während sich für die anderen Städte die Bezeichnung *Castrum* einbürgerte.

Noch stärker sind die Wandlungen beim Begriffe Demokratie. Schon Polybios sprach gelegentlich in pejorativem Sinne von Demokratie (die Demokratie als Aushängeschild der Ochlokratie!), und diese Abwertung setzte sich fort, je mehr das Polisdenken verdrängt wurde. Bei dem streitbaren Patriarchen Kyrill von Alexandrien in der ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts und dann nachfolgend in der byzantinischen Chronographie heißt Demokratie „Lynchjustiz, Zusammenrottung, Rebellion, Aufstand“, und nur in christlicher Metaphorik kann noch von der „wundervollen Demokratie der Atome“ gesprochen werden, wie denn überhaupt die Sprache der Kirche sich weitgehend der Begriffswelt der Polis bemächtigt: Freiheit ist im speziellen die christliche Freiheit, macht eine Qualität der Heiligen aus, wird in Beziehung auf das ewige Leben und auf die Eigenschaften Gottes erkannt; Politie heißt vornehmlich „Lebensweise, Lebensform“, und zwar gern im Hinblick auf die asketische Praxis, Polites ist der Christ als Bürger der himmlischen Heimat, und „in die Bürgerrolle eintragen“ steht metaphorisch für „taufen“. Jener weitgehende Bedeutungswandel von Demokratie widerspiegelt die Bedeutungsveränderung von Demos, ohne die er unerklärlich sein würde. Demos bezeichnete eben nicht mehr die Gesamtgemeinde der freien Bürger, sondern bedeutete die Zirkuspartei — vornehmlich der Blauen und Grünen — in den Großstädten des oströmischen Reiches; diese Zirkusparteien waren territorial gegliedert, dienten als Stadtmiliz und übten noch weitere öffentliche Funktionen aus.

Mit solchen Feststellungen wird in keiner Weise die politische Bedeutung der Demen in Frage gestellt, die sie auf lokaler Ebene und vor allem in der Hauptstadt Konstantinopel besaßen, deren Bevölkerung dank Gewohnheitsrechts zumal in Krisenzeiten sich in ihren Organisationen zum Repräsentanten und handlungsberechtigten Vertreter der gesamten Bevölkerung des Imperiums aufwarf. Gegenüber dem kaiserlichen Absolutismus vermochten jedoch weder der Senat, der zu einer Art Kronrat geworden war, und schon gar nicht der Demos — der Singular begegnet nicht selten im kollektiven Sinne für die beiden Demen der Grünen und Blauen — als gleichberechtigter Partner in Erscheinung zu treten; letztere waren vielmehr auf Anträge und Bitten angewiesen. Aber genauso wie der Senat bei einer Schwächung der Kaisermacht seine Möglichkeiten ins Spiel brachte, taten das die Demen, in denen die unteren Bevölkerungsschichten die Masse des Parteivolkes stellten, während die Führung bei den Blauen alte Aristokratie und Amtsadel, bei den Grünen die Großkaufleute und Besitzer von Ergasterien inne hatten. So wurden die Aktionen der Demen zum Ventil, durch das die realen Bedürfnisse der Volksmassen in Erscheinung treten konnten, um jedoch nur allzu oft im Interesse der herrschenden Klasse manipuliert zu werden. Auf jeden Fall stellte die Institution für die Kaisermacht eine nicht zu unterschätzende Potenz dar, die man klüglich ins Kalkül setzte. Doch so viel auch die Einrichtung der Demen an politischem Bewegungsraum schuf und damit an politischem Bewußtsein hervorrief — in der Tat übte das Hippodrom die gegenteilige Wirkung wie der stadtrömische Zirkus aus und erfüllte auf einer anderen Ebene die Funktion des attischen Dramas — so sehr sie auch Illusionen von Bürgerfreiheit und kommunaler Autonomie zu wecken vermochte, steht sie doch niemals und nirgends im Zeichen der klassischen Polis und

der diese vorrangig kennzeichnenden demokratischen Regierungsform. Die Quellen zu jener Vergangenheit aber waren, wie vorhin deutlich wurde, den Demenideologen durchaus zugänglich, und man müßte daher erwarten, daß sie sich dieses geistigen Arsenal bedient haben würden, wenn sie es im Hinblick auf ihre politischen Absichten für brauchbar erachtet hätten.

Das Gegenteil ist jedoch der Fall. Selbst die Vokabel Polis = Stadt wird in ihrer Verwendung zunehmend eingeschränkt: sie dient zur Bezeichnung der Kapitale sowie von Griechenstädten in partibus infidelium, also außerhalb des Reichsgebietes, während in Byzanz selbst die Bezeichnung Castrum aufkommt. Noch früher war schon der Hellenenname verloren gegangen, der doch gerade für das Bewußtsein des Polisbürgers höchste Bedeutung besessen hatte; als Hellenen bezeichnete man jetzt die Heiden, die Byzantiner dagegen fühlten sich als Römer: Bürger und legitime Repräsentanten des römischen Weltreiches wollten sie sein, während das klassische Hellas aus ihrem Geschichtsbild verschwand und erst mit dem Niedergang des byzantinischen Feudalismus der alte Hellenenname wieder zu Ehren kam, ja ein Programm bedeuten konnte. Die römisch-christliche Universalmonarchie wurde zur Weltordnung schlechthin, und ihr Gleichgewicht schien gestört, wenn die Demen mit den ihnen gegebenen Mitteln Monarchie und Senat zu unterwerfen suchten; mit „Demokratie“ wird dieser Vorgang bezeichnet, und zwar gerade auch von den volkstümlichen Chronisten, die das Bewußtsein der Massen prägten. Solche „demokratische“ Aktionen galten diesen Autoren konsequenterweise als Staatsverbrechen, und Malalas findet es ganz in der Ordnung, wenn der Repräsentant der Obrigkeit in einem Falle dieser Art Gewalt anwendete und „die Demokratie“ der Byzantiner in seine Gewalt brachte“. Eine veränderte Zeit und eine veränderte Gesellschaft haben wie den Hellenenbegriff auch den Begriff der Demokratie seines Wertes und seiner Würde entkleidet und in vollem Wortsinn verketzert und verteuelt. Die frühbyzantinischen Demen, soweit sie den Volkswillen zum Ausdruck zu bringen vermochten, konnten daher diese zentralen Begriffe wie die gesamte Polisideologie für ihre Klassenkampffaktionen nicht brauchen.

### III.

Es ist bekannt, daß schon in der Komnenenzeit die Städte dank der Entwicklung in Handel und Handwerk wieder an Bedeutung gewannen. Aufs ganze gesehen, vermochten jedoch die byzantinischen Städte eine Veränderung des politischen Systems nicht herbeizuführen; denn während sich im Abendland im Kampf mit den feudalen Stadtherren sich selbst verwaltende Kommunen herausbildeten, behielten in den Städten des Ostreichs die Feudalherren die Oberhand, stark genug, demokratische Bewegungen niederzuhalten. Immerhin gewann die Bezeichnung πόλις für die Κάστρα wieder Raum, und es fehlte auch nicht an Bestrebungen, die Rechte der frühbyzantinischen Zirkusparteien aufs neue zu praktizieren. Doch schloß die Rückbesinnung auf die frühbyzantinischen Verhältnisse noch keineswegs die Rückbesinnung auf die klassische Polis ein.

Ihren Gipfelpunkt erreichten die byzantinischen Volksbewegungen in dem Aufstand in Thessaloniki in den Jahren 1342 bis 1349, an dessen Spitze die radikale Gruppierung der Zeloten stand. In unserem Zusammenhang interessiert vor allem die Frage nach der Ideologie der Aufständischen. Manche Forscher haben dabei auf die vermeintlichen demokratischen Traditionen hingewiesen, die es in Byzanz neben Autokratie und Despotismus allzeit gegeben habe, und glaubten diese letztlich auf die antiken Stadtstaaten zurückführen zu können. Wir hatten indes bereits vorhin Veranlassung, einen angeblichen Traditionalismus dieser Art vom philologischen Quellenbefund her in Zweifel zu ziehen, und möchten die historiographische Forderung hinzufügen, „nicht einzelne Texte herauszugreifen, sondern den Gesamtkomplex zu betrachten“. Unter solchen Prämissen aber ergibt sich, daß die frühbyzantinischen Demen auf ganz anderen Voraussetzungen basierten als die spätbyzantinische Zelotenbewegung; nicht aus dem Fortwirken eines vermeintlichen Demokratismus resultieren die Klassenkämpfe der byzantinischen Geschichte, sondern aus den jeweiligen konkreten Klassenverhältnissen. Dabei wäre es durchaus denkbar gewesen, daß die Führer der Zeloten, die offenbar über ein sozialpolitisches Programm verfügten, sich zur Stärkung ihrer ideologischen Position der „Sprache, Leidenschaften und Illusionen“ der „klassisch strengen Überlieferungen“ bedient hätten. Daß sie es nicht taten, beweist das Zeugnis des gelehrten Historikers Nikephoros Gregoras, der die Originalität der Zelotenrepublik nachdrücklich hervorhebt, indem er sie gegenüber den bekannten Staatsformen absetzt: Sie sei keine Aristokratie gewesen, wie Lykurg sie im alten Sparta begründete, noch eine Demokratie von der Art der Kleisthenischen in Athen, aber auch mit dem Staatswesen des Zaleukos in Lokris in Unteritalien und des Charondas in Katane auf Sizilien sei sie nicht zu vergleichen und schon gar nicht mit den späteren Mischverfassungen in Zypern und Altrom und anderen Orts; es handele sich vielmehr um eine ungewöhnliche Form von Ochlokratie, wie sie eben der Zufall herbeiführe. Daß der Aristokrat Gregoras den Zeloten mit Reserve begegnete, ist nur natürlich; aber eben aus solcher Distanz heraus würde er es bestimmt zurückgewiesen haben, wenn sich jene für ihre Aktionen auf das klassische Griechentum berufen hätten.

Daß auch dessen politischen Inhalte im Zeichen eines verstärkten Attizismus und polyhistorischer Gelehrsamkeit, wie sie die Literatur des ausgehenden Byzanz weithin charakterisieren, wieder Aufmerksamkeit galt, bezeugt neben Gregoras der Philologe Thomas Magistros. Isokratisches Gedankengut aufnehmend, handelte er über die Pflichten des Herrschers und verfaßte einen zweiten Logos über den Staat. Zugegeben, daß der Traktat die Abhängigkeit des Regenten von der Masse der Staatsbürger herausstellte, nimmt er dennoch das überkommene monarchische Weltbild ungeprüft hin; die Klassenkämpfe der Epoche sucht er mit der Mahnung zum Ausgleich zu beschwichtigen: „Wenn wir auch den ganzen Staat nach Vornehmen und Plebs gliedern, so halten wir es doch nicht für recht, wenn Bosheit oder Übermut von einer Seite gegenüber der anderen Platz greifen, vielmehr sollten beide Seiten einander gleichermaßen mit dem gebührenden Wohlwollen begegnen“. In diesem Sinne orientiert der Verfasser ausschließlich auf die Entwicklung der moralischen Qualitäten des Individuums,

dessen Einbettung in die Universalmonarchie ihm als selbstverständlich erscheint. Gewichtig erscheint in unserem Zusammenhang die Äußerung, daß Athen, das ja seit dem 7. Jahrhundert zur peripheren Kleinstadt herabgesunken war, in seiner Bedeutung für ganz Griechenland, ja für die ganze Menschheit herausgestellt wird. Die Konkretisierung dieses Gedankens enttäuscht freilich die Erwartungen, die man vielleicht damit verbinden möchte; denn von den politischen Errungenschaften des 5. Jahrhunderts ist mit keinem Wort die Rede, sondern lediglich von der Sittlichkeit der Athener, ihrer Gottesfurcht, ihrer Rechtschaffenheit etc. Wenn darum am Schluß die Leser zur Kalokagathie ermahnt werden, so wäre es abwegig, darin eine Hinwendung zur heidnischen Antike zu erblicken.

Immerhin bleibt unbestreitbar, daß auch die verstärkte Rückbesinnung auf die formalen Seiten der antiken Literatur einen wesentlichen Schritt zur Vorbereitung jener großen progressiven Umwälzung bedeutete, die sich nicht zum geringsten auf die „aus dem Fall von Byzanz geretteten“ Manuskripte gründete. Aber das ausgehende Byzanz bereitete die Renaissance nicht nur vor, es hatte auch selbst an ihr Teil. Schon im 11. Jahrhundert hatte Michael Psellos (1018—1079 oder 1097) den Platon neu entdeckt — nicht den Politiker, wohl aber den Philosophen und Forscher — und über ihn die Errungenschaften antiken Denkens wiedergenommen: Rationalismus, Feststellung der Fakten, Ergründung der Ursachen, Verwerfung jedes blinden, auf Autorität oder Analogie gegründeten Glaubens. Ihren Gipfel aber fand diese Linie in Georgios Gemistos Plethon (Mitte des 14. Jahrhunderts — 1452), der mit Recht als politischer Philosoph bezeichnet worden ist. Im Despotat Mistra schien ihm die Chance gegeben, nach Platonischem Ideengut einen Idealstaat zu errichten, der das Hellenentum zu neuer Blüte führen sollte; denn von Hellenen, nicht mehr von Römern wird in Plethons Schriften bewußt und mit Nachdruck gesprochen. In dieser Hellenentradiation wiederum stehen ihm die Spartaner an vorderster Stelle. Das liegt nahe, weil die Reformpläne des humanistischen Utopisten Plethon ja auf einstmalig spartanischem Territorium Wirklichkeit werden sollten; mehr aber noch ergibt sich diese Inklinaton aus der Sache selbst. Denn der altspartanische Staat ist in Plethons Buch über die Gesetze das erklärte Vorbild, gereinigt freilich von der übermäßigen Härte und ergänzt durch das Herzstück der Platonischen Staatslehre, die Durchsetzung der Philosophie bei den Herrschenden. Ganz in diesem Sinne wird bei anderer Gelegenheit — in einem Logos an den Despoten Theodoros II. — von den drei Hauptstaatsformen die Monarchie als die hervorragendste bestimmt, wenn sie sich nämlich auf die besten Ratgeber und tüchtige Gesetze als bestimmende Kräfte stütze; die Verantwortung des Herrschers wird daher gegenüber Kaiser Manuel II. nachdrücklich betont. Für die athenische Demokratie blieb freilich in diesen aristokratischen Konzeptionen kein Raum — ebensowenig übrigens wie für Kirche und Priestertum, so daß der Patriarch Gennadios wenige Jahre nach Plethons Tode die Verbrennung seines Werkes über die Gesetze anordnete und nur einige Bruchstücke zu Beweis Zwecken aufzubewahren gestattete.

Mit Georgios Gemistos Plethon schließt die Geschichte des politischen Denkens in Byzanz, 1453 fiel die Hauptstadt des einst großmächtigen



Reiches in die Hand des türkischen Eroberers. Der Staat, der damit als politische Potenz beiseite geräumt wurde, war alles andere als ein Idealstaat gewesen, Inbegriff etwa von Prunk und Reichtum, kräftig nach außen und einträchtig nach innen, vielmehr kennzeichnete ihn in den mehr als 1000 Jahren seines Bestehens der endgültige Verfall der antiken Produktionsweise sowie die Herausbildung und schließlich die volle Entfaltung der Feudalordnung, in deren Endphase bereits Anzeichen der kapitalistischen Produktionsweise sich ankündigten. Erbitterte Klassenkämpfe, in denen die Volksmassen wider Ausbeutung und Unterdrückung ihre Rechte und Freiheiten verfochten, wurden zum Motor dieser Entwicklung. Es gehört zu den Charakteristika des byzantinischen Staates und seiner Kultur, daß er als ein „Bibliothekar der Menschheit“ die geistigen Errungenschaften des alten Griechenlands getreulich bewahrte. Somit hätte es nahe gelegen, daß die Erinnerung an Polisfreiheit und Polisdemokratie zur wirksamen Waffe in jenen Kämpfen geworden wäre. Daß diese Erwartung trügt, dürften unsere Darlegungen gezeigt haben: Der breiten Masse in Byzanz, den Herrschenden wie den Beherrschten, fehlte infolge des überkommenen imperialen Denkens und des daraus abgeleiteten Geschichtsbildes das Organ für ein sich — und sei es auch nur in seiner Oberschicht — selbst verwaltendes und selbst regierendes Staatswesen. Die Gelehrten kannten zwar die klassischen Texte, aber deren politische Aussagen für die eigene Zeit nutzbar machen konnten und wollten sie nicht. Sie haben sie jedoch aufmerksam gepflegt und sorgsam tradiert, so daß sie wirksame Waffen blieben, deren sich später die Bourgeoisie beim Kampfe um ihre Emanzipation sehr wohl zu bedienen wußte.

## DE LA VLACHIE DES ASSÉNIDES AU SECOND EMPIRE BULGARE

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA

Installé sur les rochers des Balkans, tel un nouveau sphinx, l'État des Assénides, le « second Empire bulgare » défie tout historien qui s'y aventure de déchiffrer son énigme. Les questions qu'il pose à travers les sources de date et de provenance diverses sont bien embarrassantes. Les frères Pierre, Assen et Joannice sont-ils des Roumains, des Vlaques, ainsi que les désignent les sources contemporaines ou des Bulgares, comme le veulent les textes byzantins plus récents et la tradition historique médiévale bulgare ? Pourquoi des Roumains auraient-ils fondé un Empire bulgare et pourquoi des Bulgares auraient-ils cherché à se faire reconnaître par le monde politique de l'époque comme souverains de la Vlachie et des Vlaques ? Pourquoi renoncent-ils Jean Assen II (1218—1241) et ses successeurs à toute mention de la Vlachie comme possession distincte de la Bulgarie dans leur titre ? Qu'est-ce donc qu'est cette Vlachie des Assénides qui enfante le « second Empire bulgare » ? Après tant de recherches et de disputes à leur sujet, nous devons constater que la création et le caractère du « second Empire bulgare » restent un problème difficile et controversé de l'histoire médiévale des Balkans<sup>1</sup>.

Certains historiens ont tâché de le simplifier. Les Vlaques des sources contemporaines des Assénides ne seraient, d'après eux, que des Bulgares, pas des Roumains. Suivant tel chercheur, *Vlaque* n'est pas un nom ethnique, celui des Roumains, mais un terme à signification socio-professionnelle désignant tout pasteur des Balkans, le Bulgare y compris. Les Vlaques des Assénides ne seraient donc que des Bulgares de la région septentrionale de la Péninsule<sup>2</sup>. Selon tel autre médiéviste, les Roumains du sud du Danube étant peu nombreux et leur importance politique et militaire très limitée, les écrivains byzantins du temps des Anges parleraient plus volontiers d'eux que des Bulgares pour minimiser de la sorte l'insurrection des Assénides et la création du « second Empire bulgare ». Le terme *Vlaques* signifiant *Roumains* serait donc employé par les Byzantins pour désigner les Bulgares<sup>3</sup>. Afin d'éloigner les Vlaques de l'histoire médiévale bul-

<sup>1</sup> Pour l'état actuel de la question v. B. Primov, *Crearea celui de al doilea țarat bulgar și participarea vlahilor* dans *Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor (sec. XII—XIX)*, I, București, 1971, p. 9—13; Genoveva Cankova-Petkova, *Bălgarija pri Asenevci*, Sofia, 1978 (l'auteur ignore malheureusement toute la littérature roumaine du problème); St. Brezeanu, « *Imperator Bulgariae et Vlachiae* ». În jurul genezel și semnificației termenului « *Vlachia* » din titulatura lui Ioniță Asan, « *Revista de istorie* », 23, 1980, 4, p. 651—674.

<sup>2</sup> V. par exemple Str. Lišev dans *Fontes Latini historiae Bulgaricae*, III, Sofia, [1965], p. 213, n. 2.

<sup>3</sup> G. Cankova-Petkova, *op. cit.*, p. 26—27 et 189.

gare, on est allé jusqu'à opposer au témoignage des sources contemporaines, qui en parlent abondamment, celui des textes de seconde main et des compilations tardives qui gardent le silence à leur sujet <sup>4</sup>.

Toutes ces tentatives simplificatrices ne sont qu'autant de manœuvres peu scientifiques visant à éviter les difficultés de la recherche plutôt que de les affronter et surmonter. Elles n'aboutissent à rien d'autre qu'à embrouiller les données, pourtant nettes et concordantes, des sources byzantines et occidentales qui attestent la romanité des Vlaques et des Assénides, le rôle important des Roumains dans la vie du nouvel Empire balkanique, son caractère mixte, bulgare et roumain, au temps des premiers Assénides, sa « bulgarisation » à l'époque de Jean Assen II <sup>5</sup>.

D'autres historiens se sont contentés de défendre la véracité des sources. Tout en constatant que « le second Empire bulgare a été créé par l'énergie active des Roumains des Balkans, dans la ligne des vieilles traditions impérialistes bulgares » <sup>6</sup>, ils ne donnent pas de réponse aux questions évoquées ci-dessus ou ils le font en termes trop généraux <sup>7</sup>.

Il y a enfin les savants qui se sont hasardés à expliquer la naissance, le caractère et l'évolution du « second Empire bulgare », tâchant aussi de définir sa place dans l'histoire des Roumains et des Bulgares à la fois. Selon D. Onciul, l'État des Assénides comprenait deux pays, « différents par la nationalité de leurs habitants » : la Bulgarie sud-danubienne, avec la capitale de l'Empire, Tirnovo, pays des Bulgares, et la Vlachie des Roumains, située au nord du Danube. Le titre que se donne Joannice, *Imperator Bulgariae et Blachiae*, ainsi que celui qui lui fut reconnu par la papauté, *rex Bulgarorum et Blachorum, rex Bulgariae et Blachiae*, expriment le caractère dualiste de son État. Pendant le règne des premiers Assénides, les Roumains semblent avoir dominé la vie de celui-ci, ce qui explique les mentions fréquentes qu'en font les sources de l'époque. Vers 1241, sous la menace des Tartares, la Vlachie se sépare de l'Empire, en acceptant, pour des raisons de sécurité, en échange de son appui militaire, la suzeraineté du royaume hongrois. L'État des Assénides, eux-mêmes bulgarisés, restera donc, au sud du Danube, un Empire bulgare, attesté comme tel par les sources plus récentes. Au nord du fleuve, l'ancienne union de la Vlachie et de la Bulgarie laissera ses traces dans la civilisation d'origine slavo-byzantine et dans les institutions laïques et religieuses de la future Hongrovlachie, la Țara Românească <sup>8</sup>.

<sup>4</sup> V. à ce sujet B. Primov, *op. cit.*, p. 36—38.

<sup>5</sup> On reste perplexé devant les affirmations de Vassil Gjuzev qui, au mépris de toutes les sources et de toute la littérature scientifique du problème, la bulgare y compris, décrète l'irréalité du titre de *rex Bulgarorum et Blachorum* octroyé par le pape Innocent III à Joannice : « Es deckt aber die tendenziösen und groben Fälschungen der rumänischen Historiker auf, die ohne jede Begründung durch Geschichtsquellen den Bulgarischen Staat zur Zeit der Asseniden als „vlachisch-bulgarisches Reich“ bestimmen und so weit gehen, den Herrscher Ivan Assen II (1218—1241) „vlachisch-bulgarischer Zar“ zu nennen » (« Palaeobulgarica », III, 1979, 4, p. 79).

<sup>6</sup> N. Băncescu, *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second Empire bulgare (1185)*, Bucaresti, 1943, p. 93.

<sup>7</sup> Constantin von Höfler, *Die Walachen als Begründer des zweiten bulgarischen Reiches der Asseniden, 1186—1257*, « Sitzungsberichte der philos.-hist. Classe der K. Akad. der Wissenschaften », 95, 1879, p. 229—245 ; N. Băncescu, *op. cit.* ; R. L. Wolff, *The « Second Bulgarian Empire » : Its Origin and History to 1204*, « Speculum », XXIV, 1949, p. 167—203.

<sup>8</sup> D. Onciul, *Radul Negru și originile principatului Țării Românești*, « Convorbiri literare », 24—26, 1890—1892 (= *Scrieri istorice*, éd. A. Sacerdoțeanu, I, Bucaresti, 1968, p. 328—428) et *Originile Principatelor române*, Bucaresti, 1899 (*Ibidem*, p. 560—715).

Acceptée par d'autres historiens roumains<sup>9</sup> et bulgares<sup>10</sup>, la théorie de D. Onciul, séduisante par sa cohérence et apparemment confirmée par les réalités ethniques et géo-politiques médiévales et modernes, n'a pas résisté pourtant aux objections critiques de B. P. Hasdeu<sup>11</sup> et A. D. Xenopol<sup>12</sup>. Ceux-ci ont prouvé que les sources invoquées par D. Onciul n'offrent pas une base documentaire assez solide pour nous permettre d'identifier la Vlachie des Assénides avec celle du nord du Danube. La patrie des Assénides devrait être cherchée au sud du grand fleuve.

Les Vlaques des Assénides sont donc, d'après A. D. Xenopol<sup>13</sup>, les Vlaques balkaniques, les ancêtres des Aroumains. En alliance avec les Bulgares, ils auraient fondé, sous une dynastie roumaine, l'État mixte, bulgare et roumain, de Tirnovo. La Vlachie du titre de Joannice n'est pas un pays distinct de la Bulgarie, c'est le royaume dans son entier qui est appelé *Bulgaria et Blachia*. Les références aux Vlaques et à la Vlachie qu'on rencontre dans les documents de l'époque ont en vue la présence et le rôle important des Roumains dans la vie de l'État des Assénides. Leur disparition reflète le processus de bulgarisation de cet État, phénomène aisément explicable. Habitants des montagnes, les Vlaques auraient été l'élément guerrier qui apporta la victoire dans les luttes contre les Byzantins et les Latins de Constantinople, assurant la viabilité du nouvel Empire balkanique. Ils auraient cédé ensuite le devant de la scène politique aux Bulgares, « élément pacifique et organisateur », habitants de la plaine, qui disposaient en outre d'une forte tradition étatique et ecclésiastique. Descendus de la montagne vlaque dans la plaine bulgare où ils établissent le centre de leur État, les Assénides eux-mêmes finiront par se bulgariser. Peu à peu, les Roumains balkaniques deviennent l'un des peuples soumis à la couronne désormais bulgare et souvent les sources du Moyen Âge, peu soucieuses quant à l'ethnie des sujets d'un souverain, les appellent Bulgares eux aussi. Suivant A. D. Xenopol, l'Empire des Assénides n'a rien à voir avec les Roumains du nord du Danube. Malgré les critiques qu'elle a suscitées<sup>14</sup>, la théorie de A. D. Xenopol a prévalu dans l'historiographie roumaine<sup>15</sup>.

<sup>9</sup> Șt. Ștefănescu, *Rumtno-bolgarskie svjazi v IX—XIV vv. i stanovlenie rumtnskoj gosudarstvenosti*, « Romanoslavica », IX, 1963, p. 531—542; *Legături româno-bulgare în prima jumătate a secolului al XIII-lea* dans *Omagiu P. Constantinescu-Iași*, București, 1965, p. 223—228; E. Stănescu, *Byzance et les Pays roumains aux IX<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles* dans les *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines*, I, București, 1974, p. 408—409; A. Tăutu, *Le conflit entre Johanitsa Asen et Emeric roi de Hongrie (1202—1204)*, dans les *Mélanges Tisserant*, III, Vatican, 1964, p. 367—393.

<sup>10</sup> B. Primov, *op. cit.*, p. 44—52.

<sup>11</sup> B. P. Hasdeu, *Negru Vodă* dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, IV, București, 1898, p. L (= *Etymologicum Magnum Romaniae*, éd. Gr. Brâncuș, 3, București, 1976, p. 678).

<sup>12</sup> A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, éd. I. Vlădescu, III, București, s.a., p. 221—230.

<sup>13</sup> A. D. Xenopol, *op. cit.*, II, p. 223—256; *L'Empire valacho-bulgare*, « Revue historique », 47, 1891, p. 277—308.

<sup>14</sup> C. C. Giurescu, *Despre Vlahia Asăneștilor*, « Lucrările Institutului de geografie al Universității din Cluj », IV, 1931, p. 109—124.

<sup>15</sup> V. Brezeanu, *op. cit.*, p. 654—655; C. Noe et Marin Popescu-Spineni, *Les Roumains en Bulgarie*, Craiova, 1939, p. 25—46.

On a trop souvent la tendance à minimiser — et à tort — l'importance des pages écrites par N. Iorga<sup>16</sup> sur l'État des Assénides. Se fiant parfois imprudemment, dans la reproduction des sources, à sa fameuse mémoire et s'obstinant à défendre toute sa vie durant, en dépit des objections justifiées formulées par d'autres chercheurs, certaines interprétations très personnelles de leurs données, l'illustre savant commet, il est vrai, des inadvertances surprenantes et avance des hypothèses peu soutenables<sup>17</sup>. Nous lui sommes néanmoins redevables de la nouvelle perspective d'histoire universelle qu'il a donnée aux études sur le « second Empire bulgare » et qui nous permet de mieux comprendre sa naissance, son caractère, son évolution. Les remarques pénétrantes qu'il a faites, à base d'anciennes et de nouvelles sources, au sujet de l'État des Assénides sont riches en suggestions pour ceux qui continuent ses recherches. N. Iorga a mis en pleine lumière les origines roumaines du mouvement des Assénides, simple soulèvement, au commencement, des pasteurs vlaques des Balkans, provoqué par les abus de l'administration byzantine qui violait leurs anciens privilèges, empiétant sur la coutume. Leur Vlachie n'est que l'une de ces formations roumaines qu'on rencontre un peu partout dans l'Europe sud-orientale de l'époque dont le nom barbare traduit le latin Romania ou le roumain *Tara Românească*. Iles de latinité, submergées par les flots des invasions barbares, ces formations sont autant de survivances fragmentaires et ruralisées de l'Empire romain, des *Romanies populaires* comme les appelle l'historien. Elles abritèrent les Roumains pendant le haut Moyen Âge constituant des communautés privilégiées, jalouses de leur autonomie relative et gardant le souvenir de leurs origines Région bien délimitée, ayant des privilèges séculaires et son aristocratie, la Vlachie des Assénides devrait être identifiée suivant N. Iorga avec celle de la Thessalie, où les Roumains sont attestés bien avant et longtemps après les événements de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Repoussant à tort les objections suscitées par cette localisation, il prouve, en revanche, que le mouvement des Assénides est en rapport avec « une plus large vitalité de la nation [roumaine], de la Thessalie jusqu'au Danube ».

C'est aussi N. Iorga qui a mis au jour le caractère impérial de l'État des Assénides. Ce « second Empire bulgare » n'est pas un État national, bulgare ou roumain, mais, à l'instar du premier, celui de Siméon, une copie de l'Empire romain, dans sa variante byzantine, une monarchie universelle en principe qui tend, consciemment ou non, à se substituer à Byzance. Si le premier État bulgare était un Empire romain à dynastie bulgare, le second n'est qu'un Empire romain à dynastie vlaque. En tant que tel, il développe, avec Joannice, contre l'Empire latin de Constantinople « avec ses prétentions byzantines légitimes, bien que non orthodoxes », une « tentative inconsciente de synthèse, contenant le Pinde, la rive droite du Danube, ainsi que la rive gauche, avec une tendance vers Constantinople, mais aussi vers la Mer occidentale, tentative qui, très vaste, n'a pas pu aboutir à cause surtout de l'opposition des Grecs d'Asie Mineure et d'Épire, qui sont les 'légitimistes' byzantins ». En s'associant les Bul-

<sup>16</sup> N. Iorga, *Histoire des Roumains de la Péninsule des Balkans*, București, 1919 ; *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, III, București, 1937, p. 104—121.

<sup>17</sup> Cf. P. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932, p. 218—221 ; C. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 111—112.

gares à leur révolte, en faisant recours aux traditions étatiques du premier Empire bulgare et de l'Empire macédonien de Samuel, les Assénides ont ouvert la voie à une « revanche slave » contre l'hellénisme byzantin. Acceptés par les représentants de cette revanche, par le clergé des villes et des monastères, par la population urbaine — qui était bulgare — les Vlaques des Balkans en devinrent les chefs et « eux-mêmes se sentirent fortifiés et rehaussés par une pareille consécration ». Sous l'influence donc de l'Eglise et de la civilisation slavo-bulgare, en rapport avec la tradition historique bulgare, l'Empire des Assénides, la Cour et la dynastie elle-même perdent vite leur caractère roumain, le souvenir de leurs origines. Bulgarisé, l'État des Assénides n'en reste pas moins un Empire, l'Empire romain d'expression culturelle bulgare. Ce serait, d'après N. Iorga, Jean Assen I<sup>er</sup> qui, à la différence de Pierre, « romain » celui-ci, se donnera le titre d'empereur « des Bulgares et des Grecs, terminologie nationale moderne ».

La papauté tentera de « mettre la main sur la nouvelle fondation politique » des Assénides. Suivant les idées qui se formaient alors en Occident, le pape Innocent III tâchera de délimiter sous le rapport territorial la « puissance œcuménique rivale » de Joannice, auquel il refuse le titre impérial, en lui reconnaissant seulement celui de roi d'un territoire bien défini : la Bulgarie et la Vlachie. Pour sa part, N. Iorga ne cherche pas à délimiter, à l'instar de D. Onciul, les deux pays. Il constate toutefois la persistance des tendances séparatistes et autonomistes des Vlaques balkaniques qui continuent à mener leur vie dans des petites communautés isolées de pasteurs, sous l'autorité de leurs *tchelniks*, même après la fondation de l'Empire des Assénides. Selon l'historien roumain, l'insistance avec laquelle la chancellerie pontificale ajoute au titre des Assénides les termes de *Blachi*, *Blachia* montre non seulement l'importance des Roumains dans le nouvel État, mais aussi l'intention de la papauté de « borner dans des limites 'barbares' » le nouveau pouvoir, par égard pour les Byzantins, qu'on veut gagner à l'union des Eglises. En même temps, dans sa correspondance avec le souverain de Tirnovo, Innocent III saura jouer sur l'ambiguïté de ce terme ethnique qui évoque, pour les Roumains, le souvenir de leurs origines romaines et de l'Empire de leurs ancêtres. Ce faisant le pape s'évertue à les attirer de son côté, d'en faire les agents de sa politique dans la Péninsule Balkanique. Le refus du roi de Hongrie de reconnaître à Joannice le titre de roi de Bulgarie et de Vlachie, accordé par le pape, n'échappe pas à N. Iorga, mais il se borne à le constater, sans essayer un examen plus attentif de ce litige. Malgré ses points faibles et lacunes, l'analyse du titre des Assénides ainsi qu'il ressort des documents de provenance diverse de l'époque, due à N. Iorga, met en évidence, plus que ne l'avait fait celle de D. Onciul, la portée politique de celui-ci et son sens idéologique. Elle met en garde le chercheur contre une interprétation hâtive, au pied de la lettre, des sources qui sont autant de documents de mentalité, donnant du monde une image moulée dans la matrice d'une certaine conception du pouvoir et de sa légitimité.

Quant aux rapports entre « le second Empire bulgare » et les Roumains du nord du Danube, N. Iorga parle de la tendance des souverains de Tirnovo à entraîner les Vlaques et les Vlachies autonomes de la plaine danubienne dans leur effort de synthèse impériale, par le biais des rela-

tions avec les maîtres cumans de cette région. Il croit pouvoir parler aussi de la tentative de Joannice à assumer le patronage des chrétiens de rite « grec » du royaume de Hongrie, des Roumains y compris, toujours au nom de la même conception impériale<sup>18</sup>.

Pour G. Murnu<sup>19</sup>, la création de l'État bulgare et roumain des Assénides est « le résultat d'un long processus d'adhésion solidaire et intime », l'expression d'une « cohésion naturelle, avec une apparence d'affinité élective » entre Bulgares et Roumains balkaniques du Moyen Âge. Soumis à l'ancien État bulgare, les Vlaques des Balkans sont arrivés à former comme un bloc unitaire avec les Bulgares, constituant avec eux une seule structure politique, militaire et ecclésiastique. En échange des services militaires qu'ils ont su rendre à l'Empire des anciens khagans et czars, ils avaient reçu de leur part des privilèges, une certaine autonomie, réussissant à garder leur individualité ethnique roumaine. Après la chute du premier État bulgare, les Vlaques et les Bulgares restent associés dans leur résistance envers les excès de l'administration byzantine. Ils mènent en commun, contre Byzance, une lutte acharnée dont le mouvement des Assénides n'est que l'aboutissement. Constatant qu'il eut été « inimaginable pour les Vlaques de ne pas voir leurs intérêts et leur sort liés, à la vie et à la mort, à ceux de leurs vieux compagnons », qu'il eut été inconcevable pour eux de « fonder un nouvel ordre des choses, un gouvernement national vlaque », G. Murnu regarde le « second Empire bulgare » comme la forme politique traditionnelle de collaboration, voire d'union, des Bulgares et des Vlaques, ressuscitée par une dynastie d'origine roumaine. L'initiative de la révolte appartient aux Roumains, aux Vlaques, en raison de leur situation privilégiée, de leur force militaire et économique, des libertés qu'ils ont réussi à garder, à la différence des Bulgares, dans l'Empire byzantin, après la chute de l'État de Samuel. Habitant la Bulgarie orientale, les Vlaques auraient échappé, suivant G. Murnu, au massacre ordonné par Basile II le Bulgaroctone en Macédoine. En dehors de cela, un contingent important des Vlaques de la Bulgarie occidentale se serait retiré à l'époque dans les montagnes de Rhodope et des Balkans, c'est-à-dire dans les régions mêmes de la rébellion des Assénides. La « bulgarisation » de l'État des Assénides ne fut, selon G. Murnu, qu'extérieure et formelle, un effet du recours aux traditions politiques et ecclésiastiques de l'ancien Empire bulgare et non l'expression de la vitalité historique des Bulgares, fortement affaiblis par les Byzantins après l'anéantissement de celui-ci. En outre, les Vlaques des Balkans, « contraints par des besoins économiques inéluctables » et « obéissant à leur instinct de conservation de leur

<sup>18</sup> N. Iorga, *Histoire des Roumains*, III, p. 138 et 117–118. Selon N. Iorga, qui invoque à l'appui une lettre pontificale à l'évêque d'Oradea, « Ionitza réclame „les évêchés de Hongrie“, tombés entre les „mains de certains Grecs dépravés, qui les détruisent” ». En réalité, le document cité (Hurmuzaki, I, p. 39–40) ne parle point de Joannice ; le pape se réfère à une plainte contre les « Grecs », c'est-à-dire contre les chrétiens de rite grec, faite par le roi de Hongrie. Ainsi que nous nous proposons de démontrer dans une étude à part, la lettre d'Innocent III n'en reste pas moins une preuve indirecte de la tendance de Joannice à se soumettre, par le patronage de leur Église, ces croyants « grecs » du royaume de Hongrie.

<sup>19</sup> G. Murnu, *Les Roumains de la Bulgarie médiévale*, « Balcania », I, 1938, p. 1–21. V. du même : *Istoria românilor din Pind. Vlahia Mare (980–1259)*. *Studiu istoric după izvoare bizantine*, București, 1913.

ethnicité » seraient passés, pour la plupart, au nord du Danube pour s'unir aux Roumains carpatiques. Dépourvu de l'énergie des Vlaques, le nouvel État des Balkans se serait dissipé « aux premiers souffles de la tempête asiatique » des Mongols. Evidemment, les pages écrites par G. Murnu sur l'Empire des Assénides comportent une certaine exagération du rôle des Roumains comme facteur de puissance et de vitalité de celui-ci. On ne saurait, non plus, accepter sans critique ni ses affirmations concernant l'émigration des Vlaques balkaniques au-delà du Danube, ni ses considérations sur l'affaiblissement de la capacité d'initiative politique des Bulgares aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, ni certains de ses principes de philosophie de l'histoire. En esquissant de main de maître la « préhistoire » du mouvement des Assénides, en évoquant ainsi qu'il l'a faite la condition des Roumains dans le premier État bulgare et dans l'Empire byzantin, en poursuivant le développement des relations entre Bulgares et Vlaques, G. Murnu a rendu pourtant plus intelligible la genèse du « second Empire bulgare » et l'on dirait même plus vraisemblable sa fondation par une dynastie d'origine roumaine.

Nous devons à G. I. Brătianu <sup>20</sup> un brillant exposé des origines et du caractère du « second Empire bulgare ». Le savant roumain reprend les thèses d'A. D. Xenopol, en mettant aussi à profit, avec un sens critique remarquable, toutes les acquisitions plus récentes de la recherche dans ce domaine. Aux explications données par A. D. Xenopol à ce qu'on appelle la « bulgarisation » de l'État des Assénides — la force de la tradition étatique et ecclésiastique bulgare, le rôle plus important pris par les Bulgares au temps des derniers Assénides —, il ajoute une autre, tirée de l'examen de la situation internationale au XIII<sup>e</sup> siècle. Suivant G. I. Brătianu, la tradition étatique bulgare, les anciennes relations entre le premier Empire bulgare et Rome, ainsi que l'ascendance bulgare des Assénides vlaques qui seraient des descendants de l'ancienne dynastie de Pierre et de Samuel ne sont qu'autant d'arguments invoqués par la diplomatie pontificale pour justifier, face aux contestations de la Hongrie, l'envoi d'une couronne royale à Joannice reconnu « roi des Bulgares et des Vlaques ». Ces arguments d'ordre diplomatique et extérieur sont devenus pour les Assénides une nécessité d'État après la rupture avec le Saint-Siège : c'est alors que la tradition étatique et ecclésiastique bulgare reste l'unique source de légitimité qu'ils pouvaient invoquer à l'appui de leur création politique. Négligées à tort par d'autres chercheurs, les remarques de G. I. Brătianu sur la place de l'État des Assénides dans les relations internationales du Moyen Âge sont des plus subtiles et des plus importantes qu'on ait jamais faites <sup>21</sup>.

C'est le mérite de P. P. Panaitescu <sup>22</sup> d'avoir cherché la motivation sociale des actions politiques des Assénides. Selon lui, le mouvement des

<sup>20</sup> G. I. Brătianu, *Asăneștii* dans *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*, București, 1945, p. 53—82. V. du même : *Origines et formation de l'unité roumaine*, Bucarest, 1943, p. 100—106.

<sup>21</sup> Cf. James Ross Sweeney, *Innocent III, Hungary and the Bulgarian Coronation: A Study in Medieval Papal Diplomacy*, « Church History », 42, 1973, 1, p. 320—334.

<sup>22</sup> P. P. Panaitescu, *Împărăția românilor și a bulgarilor* dans *Introducere la istoria culturii românești*, București, 1969, p. 216—224.



Vlaques et des Bulgares des Balkans eut été dirigé contre les abus de l'administration byzantine, mais aussi contre l'exploitation féodale subie par les masses populaires de la part des seigneurs de la région. La révolte serait donc un soulèvement populaire, détourné ensuite à son profit par la féodalité locale des Balkans en quête d'autonomie. Le recours de Joannice au titre d'empereur, de « czar », s'explique, suivant P. P. Panaitescu, par son besoin de renforcer l'autorité centrale du nouvel État, menacée par les tendances centrifuges des seigneurs féodaux. La « bulgarisation » de l'Empire des Assénides s'expliquerait, elle aussi, par des causes d'ordre social. Les Vlaques constituaient, affirme l'historien, l'élément populaire de l'armée des Assénides. En raison de leur condition sociale inférieure, le rôle des Vlaques ne pouvait être qu'incomplet et de courte durée dans la vie du « second Empire bulgare ». Il n'existe, soutient P. P. Panaitescu, aucun rapport entre la création politique des Assénides et les Roumains du nord du Danube. Malgré quelques contradictions et un certain schématisme simplificateur, la perspective sociologique donnée par P. P. Panaitescu aux études sur l'État des Assénides contribue largement au progrès de la recherche dans ce domaine <sup>23</sup>. Le savant roumain a par ailleurs le mérite d'avoir donné une image plus exacte et plus moderne de la vie des Roumains pendant le haut Moyen Âge, de ces *Vlachies* autonomes constituant le cadre politique de leur développement à l'époque et dont celle des Assénides n'en est que l'une des plus importantes. Il a signalé aussi bon nombre de sources pas encore ou pas suffisamment étudiées, prouvant la romanité des fondateurs du « second Empire bulgare », le rôle qu'y ont joué les Vlaques.

Des études dues à tous ces historiens une conclusion se dégage : *le « second Empire bulgare » fut un État médiéval et typiquement balkanique, qu'on ne saurait comprendre ni en partant du principe moderne et européen des nationalités, ni en adoptant sans critique la perspective idéologique des sources du Moyen Âge. À travers les formes byzantines et occidentales qu'il s'est données lui-même ou qu'il a feint de se donner, nous devons tâcher de saisir les réalités ethniques tellement diverses, les intérêts et les aspirations souvent différentes du monde balkanique qu'il a essayé de grouper dans une association d'allure impériale en vue de se substituer à Byzance* <sup>24</sup>. En tant que tel, l'État des Assénides impose à celui qui veut lui arracher son énigme une méthodologie spéciale et une perspective adéquate : celles de la balkanologie. Méconnaître ces vérités c'est risquer de se faire tuer et dévorer par ce sphinx, envoyé dans les Balkans en punition du nationalisme de leurs historiens. Le but de ces pages est de les rappeler à qui veut les entendre.

La Vlachie des Assénides, « région bien délimitée, ayant des privilèges séculaires » <sup>25</sup>, est l'une des nombreuses formations roumaines attestées par les sources de l'époque dans tout l'espace habité par la romanité

<sup>23</sup> Le « sociologisme vulgaire » dont P. P. Panaitescu devint parfois bon gré mal gré le représentant dans l'historiographie roumaine trouve son expression typique — et caduque — dans les pages consacrées à la révolte des Assénides par M. Roller, *Istoria R.P.R.*, București, 1956, p. 75—77.

<sup>24</sup> Cf. V. Papacostca, *La Péninsule Balkanique et le problème des études comparées*, « Balcania », VI, 1943, p. XVI.

<sup>25</sup> N. Iorga, *Histoire des Roumains*, III, p. 109.

sud-orientale<sup>26</sup>. La croûte des diverses dominations barbares, qui les avaient soumis, une fois enlevée, les descendants des anciens citoyens romains de langue latine, les Roumains, voient de nouveau le jour de l'histoire. Barbarisés et ruralisés, ils gardent pourtant la conscience de leur illustre ascendance exprimée dans le nom dont ils s'appellent — *români* — et que l'envahisseur traduit dans sa langue — *Vlaques*<sup>27</sup>. Entrés dans la sphère d'influence des Empires de la steppe ou incorporés dans les structures politiques des États barbares de la Péninsule Balkanique, les Roumains sont devenus des étrangers pour l'Empire, lui-même hellénisé, de Constantinople. En retrouvant ses anciens citoyens, après la chute de l'État de Samuel, qui les avait soumis, en faisant de nouveau d'eux ses sujets, Byzance leur refuse le nom dont ils se vantent, celui de Romains, qu'elle réserve désormais aux seuls Grecs, devenus *Rhomées*. Elle les appellera donc du nom barbare de Vlaques, dépourvu en langue grecque de toute signification historique. Comme tous les autres étrangers, les Roumains reçoivent dans l'État byzantin un statut spécial, semblable à celui dont ils avaient joui avant la reconquête de la Péninsule Balkanique par celui-ci.

En effet, sous leurs maîtres barbares, les Roumains avaient conservé une certaine autonomie et leur individualité ethnique dans ces Vlachies, « pays roumains » reconnus comme tels par l'envahisseur. L'existence d'une autonomie des Vlaques dans le premier Empire bulgare est attestée par le chroniqueur byzantin Nicéas Choniate. Il parle de l'intention des Assénides « d'unir en un seul le règne des Mysiens et des Bulgares, comme auparavant »<sup>28</sup>. Les contemporains byzantins gardent donc le souvenir du régime autonome dont les Vlaques avaient joui dans le premier Empire bulgare. En écrasant celui-ci, Basile II avait eu la prévoyance d'encourager le séparatisme vlaque en créant une diocèse à part des « Roumains de toute la Bulgarie » avec son siège à Vranje<sup>29</sup>. L'existence d'autres Vlachies dans l'Empire byzantin témoigne d'une politique vlaque de Constantinople, qui encourage et, au moins, respecte l'autonomie des Vlaques en vue de s'assurer leur fidélité<sup>30</sup>.

Les devoirs et les privilèges des Roumains, des Vlaques, dans l'Empire byzantin ne sont pas très bien connus. On peut supposer qu'ils découlaient de leur occupation principale, l'élevage des moutons, et de leur condition d'habitants de la montagne. En faisant paître leurs troupeaux sur les domaines de l'État, les Roumains dépendaient directement de l'empereur auquel ils versaient un impôt. Exemptés de toute autre charge envers

<sup>26</sup> N. Iorga, *La « Romania » danubienne et les barbares au VI<sup>e</sup> siècle*, « Revue belge de philologie et d'histoire », III, 1924, 1, p. 35—50; Ș. Papacostea, *România, Țara Românească, Valahia : un nume de țară*, « Luceafărul », XXII, 1979, 3.

<sup>27</sup> A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, București, 1977, p. 17—22 et *passim*.

<sup>28</sup> Nicetae Choniatae *Historia*, recensuit I. Bekker, Bonn, 1835, p. 489. Cf. *Ibidem*, p. 482 : « les barbares du mont Haemus nommés auparavant Mysiens et maintenant Vlaques ».

<sup>29</sup> S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu*, București, 1959, p. 136—139.

<sup>30</sup> I. I. Nistor, *Originea românilor din Balcani și Vlahiile din Tesalia și Epir*, București, 1944 (« Analele Academiei Române. Memoriile secțiunii istorice », seria III, tome XXVI, memoriul 7).

les seigneurs byzantins, ils avaient, en revanche, des devoirs militaires comme gardiens des routes et des défilés dans les montagnes, surtout dans les zones frontalières. Si les sources byzantines sont plutôt discrètes à ce sujet, d'autres textes concernant les Vlaques de Serbie, de Croatie et de Bosnie, ceux de la côte dalmatine sont très riches en informations qui nous permettent de mieux connaître le statut privilégié des Roumains balkaniques au Moyen Âge, sous les diverses dominations qu'ils ont subies. Le témoignage de toutes ces sources est concordant avec celui, plus vague, des Byzantins : depuis les temps les plus reculés et jusqu'à l'époque ottomane, les Roumains balkaniques ont bénéficié d'un régime d'autonomie relative, ayant leurs chefs, certains privilèges fiscaux et politiques, en échange de leurs devoirs militaires et d'obligations d'ordre économique liées à leur occupation pastorale. Ils étaient sujets d'un droit particulier, le *Jus Valachicum*, connu dans les Balkans slaves sous le nom de *zakon vlaškom* et dans l'Empire ottoman sous celui de *adet-i eflakje* <sup>31</sup>.

Le soulèvement des Assénides, chefs d'une Vlachie balkanique qu'on ne saurait délimiter de manière très précise sur la carte, mais qui doit être cherchée, à notre avis, au nord-ouest de la Bulgarie actuelle <sup>32</sup>, cette rébellion anti-byzantine des bergers roumains a été provoquée par le refus de l'autorité centrale de reconnaître, peut-être de reconfirmar les privilèges fiscaux octroyés par les prédécesseurs des Anges aux Vlaques en raison de leurs services militaires. La motivation est typiquement roumaine et on la rencontre à l'origine de maints autres mouvements des Vlaques balkaniques <sup>33</sup>. Par ailleurs, le soulèvement des Assénides répond à une tendance générale du monde byzantin de l'époque vers l'autonomie régionale. Il n'est donc que l'expression vlaque d'un des symptômes de la crise byzantine de la fin du XII<sup>e</sup> siècle <sup>34</sup>.

Les Vlaques pouvaient se limiter à l'exigence du respect de leur autonomie traditionnelle. Ce qui a provoqué l'extension balkanique de leur révolte a été le manque de sens politique de l'empereur Isaac et de son entourage. Incapables de prendre des mesures militaires décisives de répression, ils n'ont pas eu, non plus, la sagesse de ménager les intérêts et les aspirations autonomistes des Vlaques, prêts d'ailleurs à rendre service à l'Empire engagé dans la guerre normande. La réponse de l'empereur aux demandes des Assénides a suscité des critiques de la part des dignitaires

<sup>31</sup> V. E. Stănescu, *La population vlaque de l'Empire byzantin aux XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles. Structure et mouvement*, Athènes, 1976, 21 p. (XV<sup>e</sup> Congrès international d'études byzantines. Rapports et co-rapports. I. Histoire); P. S. Năsturel, *Les Vlaques balkaniques aux X<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles (mouvement de population et colonisation dans la Romanie grecque et latine)*, « Byzantinische Forschungen », VII, 1979, p. 89–112; S. Dragomir, *op. cit.*, *passim*; N. Beldiceanu, *Le monde ottoman des Balkans (1402–1566). Institutions, société, économie*, Londres, 1976 (études sur les Roumains balkaniques à l'époque ottomane – I, II, III, IV) et *Sur les Vlaques des Balkans slaves à l'époque ottomane (1450–1551)*, « Revue des études islamiques », 1966, p. 83–132; Anca Tanașoca, *Autonomia vlahilor din Imperiul otoman în secolele XV–XVII*, « Revista de istorie », 34, 1981, 8 (sous presse).

<sup>32</sup> Pour l'état actuel de la question v. Brezeanu, *op. cit.* et C. C. Giurescu, *op. cit.* Nous nous proposons de reprendre ailleurs ce problème de géographie historique.

<sup>33</sup> V. par exemple notre article *Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : Maximus Planude, Epistulae, XIV* (éd. Treu), « Revue des études sud-est européennes », XII, 1974, 4, p. 578–582 avec bibliographie.

<sup>34</sup> N. Oikonomides, *La décomposition de l'Empire byzantin à la veille de 1204 et les origines de l'Empire de Nicée : à propos de la « Partitio Romaniae »*, Athènes, 1976 (XV<sup>e</sup> Congrès international d'études byzantines. Rapports et co-rapports. I. Histoire), 28 p.

byzantins. A travers les pages de Nicéas on peut deviner l'existence de deux courants d'opinion à la cour byzantine : l'un, représenté par Leon Monasteriotès, adepte d'une répression sévère du mouvement, à l'instar de celle ordonnée jadis par Basile II <sup>35</sup>, l'autre, dont l'écrivain lui-même semble se faire l'écho, qui recommandait la modération. Nicéas suggère, en effet, que les Vlaques avaient la possibilité de se contenter de ce que leur appartenait c'est-à-dire de la *toparchie de Mæsie* <sup>36</sup>, à savoir, dans le langage archaïsant de l'auteur, la toparchie de Vlachie. L'Empire, de son côté, avait donc la possibilité de donner satisfaction entière aux Assénides, en leur accordant, comme seigneurs autonomes de leur Vlachie balkanique, la place des toparques dans son hiérarchie. Il existait d'ailleurs, au temps du Choniate, dans le sud de la Péninsule Balkanique, une autre Vlachie, la Grande Vlachie thessalienne, ayant à sa tête justement un toparque <sup>37</sup>.

La fin de non-recevoir opposée par Byzance aux demandes des Vlaques a poussé les Assénides à créer eux-mêmes le cadre politique de leur autonomie. Tentative hardie, devant laquelle beaucoup de leurs congénères ont hésité <sup>38</sup>. Suivant le scénario habituel de toute insurrection byzantine, Pierre se fait proclamer empereur par les siens. En quête d'une base sociale plus large que ne l'était celle des bergers roumains balkaniques et d'une légitimité que son origine vlaque ne pouvait guère lui offrir, il s'associe les Bulgares et les Cumans de la plaine danubienne. Les premiers lui apportent la tradition étatique et ecclésiastique, inséparables dans la mentalité médiévale, du premier Empire bulgare, reconnu jadis par Byzance comme *basileia* locale et barbare, pourvue d'un patriarche à côté de l'empereur. Les Cumans lui fournissent la terrible force de frappe de leur cavalerie. Mais Byzance s'obstine à ne pas reconnaître ce nouvel Empire dont elle s'efforce de subminer les bases tant par l'intrigue que par la force des armes. Les Assénides s'adressent alors aux croisés de Frédéric Barberousse de passage dans la Péninsule Balkanique. Ils offrent à l'empereur germanique leur appui — de connivence avec les Serbes — en échange de la « couronne de la Grèce », c'est-à-dire de la souveraineté des chrétiens de rite grec des Balkans <sup>39</sup>. Devant le refus de l'empereur occidental, ils chercheront l'appui du pape même, en lui demandant, à lui aussi, la couronne impériale des Bulgares et des Vlaques, ainsi que la création d'une patriarchie à Tirnovo. Après des tratatives parfois assez tendues, Joannice reçoit le titre de roi des Bulgares et des Vlaques, de la Bulgarie et de la Vlachie, ce qui fait réagir le roi de Hongrie qui voudrait se soumettre la nouvelle formation politique des Balkans. Avec le concours de la papauté<sup>4</sup> les Assénides vlaques deviennent donc subitement descendants des anciens « czars » bulgares qui auraient été, ceux-ci mêmes, couronnés jadis par le pontife romain.

La généalogie bulgare des Assénides n'est peut-être pas inventée de toute pièce. Il est possible que les chefs vlaques des Balkans soient descendus, par des femmes, de l'ancienne famille impériale bulgare, ainsi

<sup>35</sup> N. Choniatae, *op. cit.*, p. 488.

<sup>36</sup> N. Choniatae, *op. cit.*, p. 489.

<sup>37</sup> N. Choniatae, *op. cit.*, p. 841, cf. G. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 166.

<sup>38</sup> N. Choniatae, *op. cit.*, p. 485.

<sup>39</sup> *Historia peregrinorum*, MGH, SS, N.S., V, p. 149.

qu'il est sûr que les Assénides étaient liés aux maîtres cumans de la plaine danubienne par des alliances matrimoniales destinées à garantir leurs alliances militaire et politique. L'aristocratie balkanique du Moyen Âge n'était pas moins mélangée du point de vue ethnique que celle de l'Europe occidentale ou la byzantine. Mais ce qui est particulièrement frappant dans le cas des Assénides c'est leur effort de conserver et de se faire reconnaître par les autorités mondiales de l'époque leurs droits sur cette Vlachie, possession originaire de leur famille, possession distincte de la Bulgarie et dont l'autonomie constitue le but politique de la révolte anti-byzantine. Il est également significatif le fait que, jusqu'à l'époque du règne de Joannice et plus précisément jusqu'à la bataille d'Andrinople, les Assénides se limitent à défendre leur État nord-balkanique et montagneux, on serait tenté de dire leur Vlachie, évitant de s'installer en Thrace. L'extension impériale de leur formation politique dans le sillage du premier État bulgare ne sera que l'oeuvre de Joannice et surtout de Jean Assen II <sup>40</sup>.

Dans l'idéologie des premiers Assénides l'idée de la romanité des Vlaques, des Roumains, tient une place centrale. Avec eux, pour la première fois dans l'histoire, cette idée devient une idée politique, un instrument de l'action diplomatique et de la lutte pour l'émancipation nationale. Sans doute, la romanité des Roumains n'était pas l'argument suffisant pour étayer leur indépendance politique. L'évoquer, c'était pourtant utile pour créer le climat spirituel favorable aux traitatives avec Rome. Ce qui plus est, nous avons la preuve que, du côté byzantin, on craignait assez cette idée pour tâcher de la faire oublier. Si Kinnamos est conscient de l'origine romaine des Vlaques, descendants des anciens « colons d'Italie » <sup>41</sup>, Kékauménos <sup>42</sup> voit dans les Roumains de Thessalie révoltés aussi, de son temps, contre Byzance et toujours alliés aux Bulgares, les anciens Daces et Besses, insurgés jadis contre l'Empire romain, dont celui de Constantinople serait, d'après lui, le continuateur légitime. D'ailleurs aucun auteur byzantin ne fait mention des rapports des Assénides avec la papauté, avec l'ancienne Rome.

Le fait décisif qui a déterminé les Assénides à adopter comme forme d'existence politique l'Empire est la création de l'Empire latin de Constantinople avec son aspiration à devenir en tout et pour tous le successeur catholique de Byzance. En prétextant l'appel des citoyens grecs d'Andrinople, Joannice se comporte en aspirant à la couronne byzantine. La lutte de 1205, la captivité de Baudouin et son meurtre marquent l'option du nouvel État balkanique pour un développement en sens impérial, son aspiration à se substituer à Byzance <sup>43</sup>. Ajournée par la mort de Joannice devant Thessalonique assiégée, empêchée de prendre toute son ampleur par la faiblesse de Boril qui se range docilement dans le front catholique <sup>44</sup>,

<sup>40</sup> Mutafčiev, *op. cit.*, p. 219—220.

<sup>41</sup> Ioannis Cinnami, *Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, recensuit A. Meineke, Bonn, 1836, p. 260.

<sup>42</sup> *Sovety i rasskazy Kekavmena*, éd. G. G. Litavrin, Moscou, 1972, p. 268—270.

<sup>43</sup> G. Prinzing, *Die Bedeutung Bulgariens und Serbiens in den Jahren 1204—1219 im Zusammenhang mit der Entstehung und Entwicklung der byzantinischen Teilstaaten nach der Einnahme Konstantinopels infolge des 4. Kreuzzuges*, München, 1972, p. 25—43.

<sup>44</sup> V. Vasilevskij, *Obnovlenie bolgarskago patriaršestva pri Ioanne Asene II v 1235 godu*, « *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosvetčeniija* », 4, 1885, 238, p. 10—13; P. Nikov, *Car Boril pod spellinata na edin nov pametnik*, « *Spisanie na Bălgarskata Akademija na Naukite* », 3, 1912, p. 121—134.

cette tendance triomphera avec Jean Assen II. Personnalité de grand poids nourrissant des ambitions à sa mesure, forgeant des plans politiques dont la réalisation sera favorisée par le contexte international, le fils du vieux Assen était complètement détaché de son milieu vlaque d'origine. Il avait vécu, depuis son enfance, parmi les Cumans. Gagné entièrement par l'idée d'une restauration de l'Empire orthodoxe, il met au service de son rêve les instruments vérifiés par la tradition dont il disposait : la culture slave, la doctrine impériale bulgare, l'Église bulgare. Il ne se veut plus roi catholique de la Vlachie et de la Bulgarie, mais empereur orthodoxe des Bulgares et des Grecs <sup>45</sup>.

L'idéologie de Jean Assen II sera donc une refonte de celle du premier Empire bulgare de Siméon. Existante en fait, l'autonomie de la Vlachie balkanique n'a plus de place dans le titre de ce nouvel « Empereur des Bulgares et des Rhomées ». Mais le pape y fait allusion chaque fois que Jean Assen II se rapproche de Rome <sup>46</sup>, ce qui prouve non seulement la tendance du Saint-Siège à « borner dans des limites barbares » la puissance œcuménique du souverain de Tirnovo, mais aussi le fait que la Vlachie des Assénides continue sa modeste existence dans les Balkans. En même temps, la formule de légitimité interne du nouvel Empire change avec Jean Assen II : il refait, à sa manière, l'histoire des commencements de l'État. Dans cette nouvelle version des événements de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, dont l'historiographie médiévale bulgare fera un véritable dogme politique, Assen le vieux, le père de Jean Assen II devient le principal chef de la révolte anti-byzantine, le rôle de Pierre, son frère, passant au second plan et toute allusion à la couronne envoyée par le pape disparaît, le souverain balkanique s'érigeant en patron de l'orthodoxie grecque. Boril lui-même prendra la figure d'un champion de cette orthodoxie ; il ne sera plus le catholique fidèle à Rome qui, sur ordre du pape et suivant une tendance générale du monde occidental combattant le catharisme, avait pris ses fameuses mesures de répression contre le bogomilisme. Déroutant de nos jours les historiens, cette version nouvelle des origines de l'Empire des Assénides, à portée politique évidente, trouvera par Georges Akropolite son écho dans la littérature historique byzantine <sup>47</sup>.

De leur côté, les écrivains de l'Occident médiéval ne renonceront pas très vite aux anciennes dénominations de l'État des Assénides et de leurs sujets. Imposé par l'autorité pontificale, fixé par la tradition littéraire, confirmé par les réalités ethniques des Balkans longtemps après le règne de Jean Assen II, le nom de cet État reste, pour eux, celui de « royaume de Vlachie et de Bulgarie » et même, tout simplement, « Vlachie » <sup>48</sup>.

<sup>45</sup> G. Cankova-Petkova, *op. cit.*, p. 109—137.

<sup>46</sup> « Nobili viro Assano domino Blachorum et Bulgarorum » (Grégoire IX à Jean Assen II, en 1237, *Hurmuzaki*, I, p. 159) ; « prelati in Bulgaria et Blachia constituti... dilectus filius nobilis vir Assanus dominus Bulgarorum et Blaccorum » (Grégoire IX au clergé de Bulgarie et de Vlachie, 1237, *Ibidem*, p. 164) ; « Nobili viro Assano domino Bulgarorum et Blachorum » (Grégoire IX à Jean Assen II, en 1237, *Ibidem*, p. 165).

<sup>47</sup> Nous avons présenté l'image de l'Empire des Assénides dans l'œuvre historique de Georges Akropolite dans une communication qui sera publiée sous peu.

<sup>48</sup> « ultra Danubium versus Constantinopolim Valachia, quae est terra Assani, et minor Bulgaria, usque in Solonomam omnes soluunt eis tributum [i.e. Tartaris] » (Guillaume de Rubrouck, en 1254, *Hurmuzaki*, I, p. 265—266) ; « Balduinus imperator Constantinopolitanus... a Blacis forinsecus aggregatis et Cumanis... et captus est et consequenter occisus » (Salimbene de Adamo [m. après 1287], *Chronica ab a. 1168—1287*, MGH, SS, XXXII, p. 25) ; « Janucius

Au temps des premiers Assénides, il était encore concevable le plan d'une confédération groupant autour de la Vlachie balkanique des frères Pierre, Assen et Joannice celles de Chrysos, Strez, Bellota ou Sthlavos, dynastes apparentés ou non aux chefs de Tirnovo, indiqués eux aussi comme Vlaques par les sources. L'union de leurs Vlachies était entravée pourtant par les tendances centrifuges qui animaient ces petits barons balkaniques, entichés de leur autonomie et dont les grands pouvoirs de la Péninsule — l'Empire byzantin, l'Empire latin de Constantinople — savent profiter dans leur rivalité avec le « second Empire bulgare ». Le recours aux traditions byzantines dans leur forme slavo-bulgare, la résurrection du principe impérial bulgare et le retour à l'orthodoxie grecque donnèrent à Jean Assen II les moyens nécessaires pour mettre fin aux tendances anarchiques dans son royaume. Mais le prix de sa réussite fut, certes, le renoncement à la romanité, l'éloignement de Rome et des Vlaques aussi.

Aucun document n'autorise les historiens à parler d'une domination des Assénides au nord du Danube. La tendance du nouvel État balkanique d'entraîner les Roumains du nord du fleuve, leurs Vlachies, dans une synthèse impériale, soit directement, soit par l'alliance avec les Cumans suzerains, tendance dont N. Iorga parle à plusieurs reprises, reste pourtant très vraisemblable. Elle ne serait d'ailleurs que l'expression d'une permanence historique dans la vie du Sud-Est européen. En effet, tous les Empires du sud du Danube ont essayé de s'emparer de la rive gauche du fleuve, comme l'ont tenté, tour à tour, les Romains, les Byzantins, les Ottomans. De toute façon, la seule preuve dont nous disposons d'un essai de Joannice à se soumettre les chrétiens de rite grec de la région nord-danubienne, donc les Roumains, preuve indirecte par surcroît, est le document invoqué par N. Iorga<sup>49</sup>.

Expression exceptionnelle de la vitalité politique des Roumains balkaniques aux XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles, le soulèvement des Assénides a eu comme résultat la restauration de l'Empire bulgare. Il n'y a rien de paradoxal dans cette évolution. Les circonstances balkaniques l'expliquent dans ses moindres détails, tout comme la situation des Roumains du nord du Danube, leurs conditions de vie et de développement historique expliquent l'évolution de leurs Vlachies, devenues les États féodaux roumains du XIV<sup>e</sup> siècle. Vue du côté de l'Empire, l'histoire des Assénides est une étape du déclin de la romanité balkanique qui donne, par eux, la mesure de sa capacité de création politique pour une dernière fois dans cette région du monde. Vue de l'autre côté, du « barbaricum », elle est, comme d'ailleurs celle des princes touraniens établis et slavisés dans les Balkans, fondateurs du premier Empire bulgare, une étape du triomphe des Slaves dans la Péninsule. Elle offre aux historiens l'occasion de prouver, par son étude vraiment scientifique, en dehors de tout préjugé et au mépris de tout orgueil « national », leur option pour l'esprit européen.

Rex Ulachiae unitus (sic !) cum Rege Bulgarorum • (Laurentii de Monacis Veneti Cretae Cancellarii *Chronicon de rebus Venetis ab U. C. ad annum MCCCLIV* . . . Venetiis, MDCCLVIII, p. 141) ; • Henricus . . . secundus Imperator firmata pace cum Ulachis, filiam Principis ipsorum [i. e. Boril] duxit in uxorem • (*ibidem*, p. 145) ; • Robertus filius Petri [i. e. Robert de Courtenay] postea per Ungariam et Blachiam pergens Constantinopolim a Matthaео Patriarcha coronatus est • (*ibidem*, p. 146).

<sup>49</sup> V. *supra* n. 18.

## 'BLACHI' AND 'GETAE' ON THE LOWER DANUBE IN THE EARLY THIRTEENTH CENTURY

STELIAN BREZEANU

In the history of the relations between the West and South-East Europe, the 13th century was the time when the Latin world began to follow more closely the political and ethnic reality in the Balkans. There were several reasons for that, the most important being, of course, the Crusades which involved broader interests of the Western countries<sup>1</sup>. The events in the South-East European political scene at the turn of the 12th century (the emancipation of the South-Slav states from the Byzantine rule and the establishment of a Latin Empire in Constantinople) further increased the Western interest in that area<sup>2</sup>, as witnessed by the attempts of the Holy See to bring the local churches under Rome's authority, or by the endeavours of the Western knights to expand their domination into all the territories that had formerly been controlled by Byzantium<sup>3</sup>. That accounts for the huge amount of information amassed by the Latin authors and for the enhanced accuracy of the records concerning the Eastern Romanity, whose Southern branch was to play a leading part in the events taking place in the Balkans during that period. A thorough investigation of that material and an assessment of its documentary worth have not been undertaken so far. For that reason one should not be surprised to learn that even in our days most valuable information on Romanity in the Balkans and on ethnic facts North of the Danube is still being discovered in mediaeval sources published long ago in various European collections. Such information has not yet been fully turned to account by historical science. This also applies to the text considered

---

<sup>1</sup> One of the more recent works on that question is A.D. v. den Brincken, *Nationes Christianorum Orientalium*, Kölner Historische Abhandlungen, 22, Köln—Wien, 1973.

<sup>2</sup> G. A. Bezzola, *Die Mongolen in abendländischer Sicht (1220—1270). Ein Beitrag zur Frage der Völkerbegegnungen*, Bern—München, 1974, pp. 37—38. Cf. also the table of Latin authors who took an interest in the matters of Byzantine East in the 9th—14th centuries, compiled by A.D. v. den Brincken (*op. cit.*, pp. 445—450). Of the 150 authors, 35 wrote in 800—1200, 36 in 1204—1261, 33 in 1261—1308, and the others in the 14th century. Although this criterion has a relative value, the resulting image is revealing for the spectacular increase of Latin interest toward Oriental matters after 1204.

<sup>3</sup> For classical works on the subject cf. A. Luchaire, *Innocent III et la question d'Orient*, Paris, 1907. More recent research includes B. Primov, *The Papacy, the Fourth Crusade and Bulgaria*, "Byzantinobulgarica", I, 1962, 183—212; G. Prinzing, *Die Bedeutung Bulgariens und Serbiens in den Jahren 1204—1219 in Zusammenhang mit der Entstehung und Entwicklung der byzantinischen Teilstaaten nach der Einnahme Konstantinopels infolge des 4. Kreuzzuges*, München, 1972; H. Röscher, *Papst Innocenz III und die Kreuzzüge*, Göttingen, 1969.



in this essay, namely an excerpt from *Otia imperialia* by Gervasius of Tilbury.

Gervasius of Tilbury was born in mid-12th century Essex; he studied law at the University of Bologna and stayed there as a teacher. He soon left the University though, and he wandered through Latin countries in search of protectors. He remained for some time at the court of Wilhelm II, King of Sicily; in 1198, he joined the retinue of Otto IV of Braunschweig, who appointed him Marshal of Arles and then, in 1215, Chancellor of the Roman German Empire<sup>4</sup>. By 1211, he had written *Otia imperialia*, a partisan book designed to serve Otto IV's aims in the latter's quarrels with Pope Innocent III. It is an encyclopaedic work, including information on history and political theory, geography and folklore. It consists of three parts, the most important being the second, devoted to historical geography and political theory; it was in that part that Gervasius of Tilbury demonstrated his extensive reading of Latin authors, both of classical Antiquity and of the early Middle Ages, including Lucretius, Horace, Vergil, Ovid, Salustius, Paul Orosius, Bede the Venerable and Paul the Deacon<sup>5</sup>. That section of his work contains the passage which we shall dwell upon in the following.

The seventh chapter of the second part, devoted to the Northern regions of Europe, describes the Baltic territories, Scandinavia and Germany, and it also follows the course of the Danube from its source downstream<sup>6</sup>. Having reached the middle course of the river, after leaving Hungary, the author so continues his account: "exhinc, terram Gravati <Crobatiam> similiter pertransit, divisionem capiens apud Brandiz super Danubium. Ilic versus septrentionem sunt Cumani, adorantes quidquid illis primo mane occurrit. Ilic Gete et Coralli. A divisione Danubii usque Constantinopolim sunt 24 dieti versus eorum. Primo enim occurrit desertum Bulgarie, quod est terra Blacti, ubi vicus Ravana et vicus Nifa. In fine deserti est civitas Stralis, caput Romanie. Exhinc Philippopolis; post quam Andrinopolis; exhinde Constantinopolis"<sup>7</sup>.

In the second section of his text, Gervasius describes the ancient *via militaris* Singidunum (Belgrade) — Naissus (Niš) — Serdica (Sofia) — Philippopolis (Plovdiv) — Adrianopolis — Constantinople, called "Czar's Road" in Serbian mediaeval documents<sup>8</sup>, the royal route of the Balkans leading into Central Europe; it used to have primary economic and strategic importance during the Roman period and also later on, during the Middle Ages. The ancient *via militaris* was described by many mediaeval sources, especially those relative to the Crusades, as the main land route linking the Orient to the West, a road which was frequently travelled by merchants and diplomats, knights and friars. That is why there is no

<sup>4</sup> For further details on Gervasius, see W. Stubbs, *Historical Works of Gervase of Canterbury*, London, 1879, vol. I, pp. XLI & foll.; R. Pauli, in "Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften", Göttingen, 1882, pp. 312—322.

<sup>5</sup> *Ibidem*; Idem in MGH, SS, 27, pp. 359—361; A. Granden (*Historical Writing in England c. 550—c.1307*, London, 1974, p. 324) describes Gervasius as "the littérateur".

<sup>6</sup> Gervasius of Tilbury, *Otia imperialia*, M.G.H. SS, vol. XXVII, pp. 370—371.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 371.

<sup>8</sup> I. Cuivič, *La péninsule balkanique*, 1918, p. 21.

difficulty in identifying the various cities along the route, which also appear in our description. Brandiz is the citadel of Branichevo on the Danube, mentioned by many 12th—13th century Latin authors<sup>9</sup>. *Vicus Ravana*, presented in other Latin sources as *civitas* or *oppidum* Rabinel (Rabnel), is the settlement of Ravno<sup>10</sup> in the Moravian areas of Serbia. The name of the other *vicus*, Nifa, is a corruption of Nissa or Nisse<sup>11</sup>, derived from the ancient name of Naissus (Niš). Finally, "the fortress of Stralis" is also a corrupted form of Serdica (Sredets, Triaditsa), the original name of modern Sofia<sup>12</sup>. Consequently, the Western territories of mediaeval Bulgaria, along the axis Belgrade—Niš—Serdica, were described by Gervasius as *desertum Bulgariae*. That description is confirmed by other coeval Latin sources, which either call it *desertum Bulgariae* as well<sup>13</sup>, or *silva Bulgariae*<sup>14</sup>, signifying in both cases a sparsely populated and untilled tract<sup>15</sup>.

More important, however, is the English author's observation that the area was known as "Land of the Vlachs" (*terra Blacti*). Bulgarian scholar Borislav Primov took exception with this statement and argued that some Latin and Greek sources were rather confuse about the distinction between the Vlachs and the Bulgarians. In that case, he claimed, the proper description would not have been "Land of the Vlachs" but rather "Land of Bulgarians"<sup>16</sup>. To substantiate his statement, the Bulgarian historian traced a parallel between the account given by the English author and the information provided in the chronicle written by Abbot Arnold of Lübeck at the turn of the 12th century about the advance of Frederick I Barbarossa's army into Orient. About the city of Serdica, the German prelate had stated that "it was located on the border between Greece and Bulgaria"<sup>17</sup>. Therefore, concluded the distinguished Bulgarian historian, Gervasius of Tilbury, like many other mediaeval authors, had mistaken the Vlachs for the Bulgarians, since it was not possible that two coeval

<sup>9</sup> Odo de Deuil, *Liber de via sancti sepulchri*, M.G.H., SS, XXVI, p. 63; *Chronicon Magni Presbyteri*, M.G.H., SS, XVI, p. 509; Iohannes de Piscina, *De transfretatione Frederici I*, M.G.H. SS, vol. XVII, p. 339.

<sup>10</sup> *Historia Peregrinorum*, in *Fontes Latini Historiae Bulgariae*, III, Sofia, 1965, p. 226; Ansbertus, *Historia de expeditione Frederici imperatoris*, in *Fontes rerum Austriacorum, Scriptores*, vol. V, p. 21.

<sup>11</sup> Cf. also "Chronicon Magni Presbyteri", M.G.H., SS, vol. XVII, p. 509; Odo de Deuil, *op. cit.*, p. 62; Wilhelm de Tyr, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*, in: *Recueil des historiens des croisades. Historiens occidentaux*, I, pp. 52, 76, 77; Ansbertus, *Historia*, p. 22.

<sup>12</sup> Odo de Deuil, *op. cit.*, p. 62. Cf. B. Primov, *Formarea celui de al doilea țarat bulgar și participarea Vlahilor*, (The Establishment of the Second Bulgarian Czarate and the Participation of the Vlachs), in *Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor. Sec. XII—XIX* (Romanian-Bulgarian Relations along the Centuries. 12th—19th Centuries), vol. I, Bucharest, 1971, p. 260.

<sup>13</sup> Odo de Deuil, *op. cit.*, p. 61, 65 ("...in desertis Bogarie").

<sup>14</sup> *Casus Monasterii Petrishusensis*, M.G.H., SS, XX, p. 674 ("per Pannonia et Bulgariam silvam..."); *Annales Austriae*, M.G.H., SS, IX, p. 547 ("silva Bulgariae..."); *Annales Pegavienses*, M.G.H., SS, XVI, p. 266.

<sup>15</sup> Du Cange, *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*: "desertum dicitur de agro inculto".

<sup>16</sup> B. Primov, *op. cit.*, p. 26.

<sup>17</sup> Arnold of Lübeck, *Chronica*, M.G.H., SS, XXI, p. 172.

authors should refer to the same city as being located either on the border between Bulgaria and Greece, or in the "Land of the Vlachs", i.e. in Romania<sup>18</sup>.

Before spelling out a definite view on that matter, let us follow the descriptions of that area given by other Latin sources in the 12th century and in the early years of the 13th, particularly the accounts about the routes taken by the crusaders. The Latin sources dealing with the First and the Second Crusades constantly called the territory under consideration *silva Bulgariae*, *desertum Bulgariae*, *regiones Bulgariae* or simply *Bulgaria*<sup>19</sup>. This may appear to be surprising, considering the political situation in the area in the 12th century and the fact that mediaeval authors used to name a given territory and its population according to the ruling political factor<sup>20</sup>. In this particular case, however, while the territory was presented as a *terra Graecorum*<sup>21</sup>, the fact that it had belonged for several centuries to the First Bulgarian Empire, whose memory was still strong in the West, and the direct contacts of the Latins with that area explain the use of the above-mentioned names by various sources; they had actually acquired by that time the connotation of a real toponym in forms like *desertum Bulgariae* or *silva Bulgariae*. It is, in fact, worth mentioning that Western authors in the 11th and 12th centuries often referred to it either as simply *Bulgaria* or in compounds like *desertum Bulgariae*, *silva Bulgariae*, *regiones Bulgariae*, but very seldom mentioned the "Bulgarians". These terms were also frequently used in Latin sources relating the subsequent Crusade. The territory between the Danube and the Balkans, through which the Belgrade—Serdica *via militaris* used to pass, also appeared as *desertum Bulgariae* and *silva Bulgariae*<sup>22</sup>. A notable change in the description of the ethnic realities in the area occurred in relation to the political events which took place in the Balkans in the concluding years of the 12th century. The emancipation of the territories South of the Danube from the Byzantine authority and the establishment of a state ruled by the Asen dynasty brought the Vlachs into prominence in Balkan political affairs; in fact, the founding fathers of the Trnovo Czarate were ethnic Vlachs. Contemporary Latin sources described the new Czarate as a state of the "Bulgarians and Vlachs"<sup>23</sup>, or simply as the

<sup>18</sup> B. Primov, *op. cit.*, p. 26.

<sup>19</sup> Ekkehard Urangiensi, *Chronica*, M.G.H., SS, VI, p. 220; Odo de Deuil, *op. cit.*, pp. 61, 62, 66; *Chronica Monasterii Casinensis*, M.G.H., SS, VII, p. 766; *Annales Palidenses*, M.G.H., SS, XVI, p. 500.

<sup>20</sup> L. Musset, *Les invasions. Les vagues germaniques*, Paris, 1969, p. 63; S. Brezeanu, *De la populația romanizată la vlahii balcanici* (From Romanized Population to Balkan Vlachs), "Revista de Istorie", XXIX, 1976, 2, 211 and foll.

<sup>21</sup> See in that connection Odo de Deuil (*op. cit.*, p. 64: "...intravimus Bogariam terram Grecorum...").

<sup>22</sup> *Annales Austriae*, p. 547; *Annales Pegavienses*, p. 266; *Casus Monasterii Petrishusesnsis*, p. 674, etc.

<sup>23</sup> See mainly Innocent III's correspondence with Johanitsa (*Migne, Gesta Innocentii III papae*, P.L., CCXIV, col. 17—228; Innocentii III papae Regesta sive Epistolae, P.L. CCXIV, col. 2—1194, CCXIV, col. 10—1612; I. Duichev, *Prepiskata na papa Inokentii III k balgarite*, Sofia, 1942).

“state of the Vlachs”<sup>24</sup>; hence, the name of *Bulgaria et Vlachia*<sup>25</sup> or *Vlachia (Blaquie)*<sup>26</sup>. That is why, according to some Latin authors, *silva Bulgariae* and *desertum Bulgariae* were included in *terra Blachorum* or were populated by *Blachi*<sup>27</sup>.

Returning to a parallel analysis of the texts by Arnold of Lübeck and Gervasius of Tilbury, let us note that the German abbot belonged to the broader trend of 12th century Latin chroniclers who were familiar with the traditional picture of South-East Europe, dominated by *imperium/regnum Graecorum (Graecia)* and by Bulgaria; the city of Serdica used to be precisely on the border between the two countries<sup>28</sup>. His English contemporary, however, was an open-minded scholar, and he was aware of the great changes which had altered the political map of the Balkans at the turn of the 12th century. That is the reason why he replaced the traditional representation of the political layout in South-East Europe by a new image, dominated by *terra Blacti*, i.e. the state founded by the Asen dynasty, and by *imperium Romaniae (Romania)*, which designated those territories of the former Byzantine state which had been taken over by the Latin Empire of Constantinople<sup>29</sup>. Naturally, his information that the city of Serdica belonged to Romania is hardly tenable; it must have been a recollection of the city's important position at the time when the Balkans had still been under the rule of Constantinople. Gervasius' knowledge of the changes in the European political scene in the early 13th century is also proved by the original solution he gave to the question of the two Emperors under the impression of the establishment of a Latin Empire at Constantinople<sup>30</sup>.



Let us now examine the ethnic reality North of the Danube, as presented by Gervasius of Tilbury: “*ilic versus septentrionem sunt Cumani adorantes quidquid illis primo mane occurrit. Ilic Getae et Coralli*”. He knew about the Cumans that they lived North of the river as far as Branichevo; still, the information available to him was not very precise, since the Northern direction would have led to a point somewhere in Transylvania. At any rate, the presence of Cuman rule North of the Danube, in the Wallachian Plain, in the early 13th century was attested by several con-

<sup>24</sup> *Historia peregrinorum*, in: *Fontes Latini Historiae Bulgariae*, III, Sofia 1965, pp. 227, 241; Ansbertus, *Expeditio Friderici*, p. 24; *Genealogiae Comitus Continuatio Claramaricensis*, M.G.H., SS, IX, p. 330.

<sup>25</sup> Innocent III's correspondence with Johanitsa (see note 22); Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, ed. Laur, Paris, 1924, pp. 21, 63, 102, 108; Ge. de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, ed. Faral, Paris, 1939, pp. 311, 335, 345. Cf. S. Brezeanu, *Imperator Bulgariae et Vlachiae. În jurul genezei și semnificației termenului “Vlachia” din titulatura lui Ioniță Asan* (In Connection with the Origin and Significance of the Term “Vlachia” in the Title of Ioniță Asen), “*Revista de istorie*”, XXXIII, 1980, 4, 651–674.

<sup>26</sup> Ansbertus, *Expeditio Friderici*, pp. 24, 48 (“*terra Blachorum*”).

<sup>27</sup> *Ibidem*, pp. 20, 24, 26, 44, 48; *Historia peregrinorum*, pp. 224, 241.

<sup>28</sup> The same traditional image is to be found also in *Annales Colonienses Maximi*, M.G.H., SS, XVII, pp. 797–799.

<sup>29</sup> For the meaning of the notion of Romania, see R. L. Wolff, *Romania: The Latin Empire of Constantinople*, “*Speculum*”, XXIII, 1948, p. 1–34.

<sup>30</sup> S. Brezeanu, *Das Zweikaiserproblem in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts (1204–1261)*, “*Revue roumaine d'histoire*”, XVII, 1978, 2, 253.

temporary sources. Let us recall here the many facts related by Nicetas Choniates and by the Latin chroniclers of the Fourth Crusade about the Cuman presence North of the Danube. It was the Cumans who supported the Asen rulers in their wars against the Byzantines and the Crusaders <sup>31</sup>. Let us also recall the information contained in a document produced by Arpad's Chancery in 1250 in connection with the well-known Hungarian expedition of 1210 (precisely at the time when the English author was writing his book) to assist Czar Borila Asen; the expedition started from Sibiu and passed through Cumania <sup>32</sup>, therefore through a territory somewhere between the Carpathians and the Danube. We should also mention the toponyms of Petcheneg-Cuman origin in the Wallachian Plain, mainly in the area between the Argeş and the Jiu rivers <sup>33</sup>, which prove that the steppe people used to coexist with the Romanian population in that region during the 10th to the 13th centuries. As to the detail concerning the Cumans — “adorantes quidquid illis primo mane occurrit” — it attested the existence of a cult of the sun with the nomadic population in the Danubian Plain; such a cult is known to have been shared by all the steppe peoples <sup>34</sup>.

The other information about the situation North of the Danube — “ilic Getae et Coralli” — is much more difficult to interpret.

Three references to Coralli have come down to us; all of them by authors of the Antiquity. One is to be found in Strabo's work: he described Coralli as one of the many Thracian tribes South of the Danube. They used to live in a vast territory between the foot of the Haemus Mountains and the Pontic shore, side-by-side with the Bessi, the Mairi, and the Dandeteleti <sup>35</sup>. According to Appian's information, Coralli gave assistance to Mithridates in his war against the Romans <sup>36</sup>. Finally, we find references to that population in Ovid's *Pontica*; the Latin poet in exile mentioned them twice in the fourth section of his book:

“Hic mea cui recitem nisi flavis scripta Corallis,  
quasque alias gentes barbarus Hister habet?”

(IV, 2, 37—38)

“Litora pellitis nimium subiecta Corallis  
ut tandem saevos effugiamque Gaetas”

(IV, 8, 83—84)

<sup>31</sup> N. Choniates, ed. Bonn, pp. 663, 692; ed. van Dieten, I, pp. 499, 522—523; Idem, *Orationes et epistolae*, ed. van Dieten, pp. 3—4, 7—8; Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, ed. Lauer, Paris, 1924, pp. 63—64.

<sup>32</sup> *Documente privind istoria României*, Seria Transilvania, I, pp. 338—339.

<sup>33</sup> I. Conea, I. Donat, *Contribution à l'étude de la toponymie pechénègue-coumane de la Plaine Roumaine du Bas Danube*, in *Contributions onomastiques*, publiées à l'occasion du V<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Onomastique à Munich du 24 au 28 août 1958, Bucuręsti, 1958, p. 166.

<sup>34</sup> A similar detail is given by Nicetas Choniates (*Orationes et epistolae*, ed. van Dieten, p. 8), who presents them as “a people without a faith, worshipping many gods at the same time, since they consecrate as god anything that first comes within their sight” (ἔθνος δὲ εἰσιν οὗτοι ἀσεβεῖς ὁμοῦ καὶ πολυσεβεῖς καὶ χειροτονοῦν Θεὸν τὸ πρῶτως ὄφθην).

<sup>35</sup> Strabo, *Geography*, VII, 5, 12.

<sup>36</sup> Appian, *Historia Romana*, I, Leipzig, 1962, p. 480; *Izvoarele istoriei României*, I, Bucharest, 1964, p. 572.

In relation to our subject it is important to note that the Latin poet placed the Coralli alongside the Getae, just as the English author later did. It is a most significant detail, which entitles us to infer that Gervasius of Tilbury, who was thoroughly acquainted with the classical Latin authors, had also read the Roman exile's work. During the last centuries of the Antiquity, the Coralli seem to have passed into oblivion, once the Thracian population on the Lower Danube was Romanized. All the same, no other mediaeval source except Gervasius ever mentioned their name again.

The other people mentioned in Gervasius's work — the Getae — appeared frequently and for a long time in antique and mediaeval texts. They were first mentioned by Herodotus, describing one of the most powerful Thracian tribal unions on either side of the Danube; subsequently they were to form a basic component of the Romanian people's ethnogenesis<sup>37</sup>. During the last centuries of the Antiquity, the name of Getae was sometimes applied to the Goths; that description was introduced by Jordanes, but it could hardly have been known to Gervasius.

For the purpose of our subject, more important are the references to that name in the 11th to the 15th centuries Byzantine sources. One of them is related to the well-known military expedition on the Danube undertaken by Emperor Isaac Comnen in 1059 against the Hungarians and the Petchenegs. After the North-Danubian invaders had been repulsed, there took place a mass migration of the Petchenegs from territories North of the Danube into the Balkan provinces of the Empire. An account of those events was given by Michael Psellos, a contemporary observer, and by Anna Comnena. Both Byzantine authors cited the same cause for the Petcheneg migration: "the Getian people" (τὸ τῶν Γετῶν ἔθνος) living North of the river had plundered and laid waste the Petcheneg country<sup>38</sup>. We would stress that the experts on this subject have not been able to agree on the identification of "the Getian people". Without going into the details of that controversy, we should recall that they have been identified first with the Cumans<sup>39</sup>, then with the Uzi<sup>40</sup>, and with the Romanians<sup>41</sup>.

<sup>37</sup> D. Pippidi, D. Berclu, *Geți și greci la Dunărea de Jos din cele mai vechi timpuri până la cucerirea romană* (Getae and Greeks on the Lower Danube since the Earliest Times to the Roman Conquest) = *Din istoria Dobrogei*, vol. I, Bucharest, 1965; A. Rădulescu, I. Bițoleanu, *Istoria românilor dintre Dunăre și Marea Neagră. Dobrogea* (History of the Romanians between the Danube and the Black Sea. Dobruja), Bucharest, 1979, pp. 36 & foll.

<sup>38</sup> M. Psellos, *Chronographie*, ed. E. Renaud, vol. II, Paris, 1928, p. 128; A. Comnena, *Alexiade*, ed. B. Leib, vol. I, Paris, 1937, p. 127.

<sup>39</sup> N. Iorga, *Les premières cristallisations d'état des Roumains*, Bucharest, 1920, p. 37.

<sup>40</sup> M. Gyoni, *Zur Frage der rumänischen Staatsbildungen im XI. Jahrhundert in Paristrion*, Budapest, 1944, p. 91; V. Tapkova Zaimova, *Quelques remarques sur les noms ethniques chez les auteurs byzantins*, "Studien zur Geschichte und Philosophie des Altertums", Budapest, 1968, p. 403; P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Bucharest, 1970, pp. 59, n. 166; G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*<sup>2</sup>, II, Berlin, 1958, p. 111. In a former study (*Die archaisierenden Namen der Ungarn in Byzanz*, "Byzantinische Zeitschrift", 30, 1929/30, p. 251), G. Moravcsik identified those "Getae" with the Russians.

<sup>41</sup> E. Stănescu, *La crise du Bas-Danube byzantin au cours de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle*, "Zbornik radova Vizantoloskoginstituta", IX, 1966, pp. 53—54; Idem, *Les «mixo-barbares» du Bas Danube en XI<sup>e</sup> siècle. Quelques problèmes de la terminologie des textes*, "Nouvelles études d'histoire", III, 1965, pp. 50—51; I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, III, Bucharest, 1971, p. 132.

Six decades later, another Byzantine expedition, led by Sebastocrator Andronicus Comnen, Emperor John II Comnen's brother, reached the Danube in 1122 to stave off the attacks mounted by the peoples from the Northern side of the river. In his panegyric upon the death of Sebastocrator Andronicus Comnen, Theodor Prodromos referred to the victory Andronicus had won over the "Getae" on the Danube<sup>42</sup>. In another funeral eulogy — for Emperor John II — Theodor Prodromos praised the Emperor's victory over the "Getae" and the "Scythians" on the Danube<sup>43</sup>. Modern research has identified Prodromos's "Getae" with the Hungarians<sup>44</sup> or the Uzi<sup>45</sup>. Further mentions of the "Getae" North of the Danube are to be found with the two great 14th century Byzantine historians : Nikephor Gregoras and John Cantacuzenus. The former, speaking of the great Tartar invasion, mentioned several populations living in the North-Pontic steppes, including the "Getae"<sup>46</sup> a people that cannot be identified in the given context. The latter recalled, in connection with an expedition undertaken by Andronicus III Palaeologus against the Bulgarians, an attack mounted against the Imperial army by the Tartars — called "Scythians" in the Greek text —, whom the Byzantines mistook for "the Getae from across the Istros"<sup>47</sup>. In this case the "Getae" were correctly identified as the Romanians living North of the Danube<sup>48</sup>; that identification is still open to discussion, however, since in the Byzantine historian's work the Romanians also appear as "Ungrovlachi"<sup>49</sup>. It is certain nonetheless that the "Ungrovlachi" described by John Cantacuzino were the subjects of Basarab I, whose principality had been called *Ungrovlachia* by the Patriarch of Constantinople, a few years before the former Byzantine Emperor started to write his historical oeuvre. In that case the "Getae", as they appear in his work, ought to be identified with the Romanians of Southern Moldavia, at a time when the principality of Moldavia had not yet been established; subsequently, the people living East of the Carpathians were called "Moldovlachi" in Byzantine sources. This identification stands valid, considering the present-day knowledge of the ethnic reality North of the Danube in the first half of the 14th century. In the following century<sup>50</sup> it is certain that the name "Getae" was used to designate the Romanians living North of the Danube<sup>51</sup>.

Returning to Gervasius's information about the presence of "Getae et Coralli" between the Carpathians and the Danube in the early years of the 13th century, the following question arises: are we faced with a

<sup>42</sup> W. Hörander, *Theodorus Prodromos. Historische Gedichte*, Wien, 1979, II, 51—59.

<sup>43</sup> *Ibidem*, XXV, 35—37.

<sup>44</sup> G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, p. 111.

<sup>45</sup> M. V. Bibikov, *Istochnikovedcheskie problemy izuchenija istorii kochevnikov v Nizhnem Podunajje v XII veke*, "Revue roumaine d'histoire", XIX, 1980, 1, 51—52.

<sup>46</sup> N. Gregoras, *Byzantina historia*, ed. Bonn, I, p. 36.

<sup>47</sup> I. Cantacuzino, *Historiarum libri IV*, ed. Bonn, I, p. 465.

<sup>48</sup> Al. Elian, N. Ş. Tanaşoca, *Fontes Historiae Daco-Romanae*, III, Bucharest, 1957, p. 485, n. 9.

<sup>49</sup> I. Cantacuzino, *op. cit.*, I, p. 175.

<sup>50</sup> I did not take into consideration the mention made by L. Chalcokondyl (ed. Bonn, p. 73; ed. E. Darko, I, pp. 67—68) referring to the "Getae" of Antiquity.

<sup>51</sup> Critobul of Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea, anii 1451—1467*, ed. V. Grecu, Bucharest, 1963, pp. 61, 63, 291, 293.

literary *topos*, borrowed by the English author from Ovid, or is it an actual information, substantiated by the ethnic reality North of the Danube in the Middle Ages? The fact that he also mentioned the Coralli — unknown to other mediaeval sources — in that context might speak in favour of the interpretation based on literary *topos*, but the presence of a "Getian" population as a cause for Byzantium's political concern in the 11th to the 15th centuries, and the fact that the Greek sources unanimously confirmed that the Getae used to inhabit the territories North of the Danube — that is precisely the area Gervasius undertook to describe — definitely urge us to lean toward accepting this hypothesis as valid information. Let us emphasize in this connection that the English author shifted the habitat of the "Getae" and "Coralli" from Scythia Minor, where Ovid had been exiled, to the Wallachian Plain — a fact that is not devoid of significance. That is why it is more than probable that the Byzantine information about the "Getae" living between the Danube and the Carpathians must have somehow come to the notice of the vagrant scholar. Apparently, it was rather vague information, since he noted it as such, without providing other details about the "Getae" and the "Coralli"; in this it contrasts with his description of other peoples, including the Cumans, in which he showed a definite taste for the picturesque. On the other hand, it is to be surmised that contemporary evidence about the North-Danubian "Getae" must have induced Gervasius to believe that the Coralli also continued to inhabit that area, as testified by Ovid's poem.

But who were the "Getae" mentioned by Gervasius of Tilbury? Of the several peoples that the author might have had in mind we should consider those identifications which modern research has suggested in connection with the "Getae", as mentioned in the 11th to the 15th century Byzantine sources: the Cumans, the Hungarians, the Uzi and the Romanians. The Cumans and the Hungarians are definitely out of question: the former were mentioned by their own name in the very excerpt that we are examining, while the latter were well known to the English author, who named their country Ungaria and Hunia<sup>52</sup>. Of the two other possible identifications — Uzi and Romanians — the former is inconvenienced by the fact that it is hardly plausible for a nomadic population, which had been missing from the sources as early as the 11th century, to survive in the Carpathian-Danubian area as an independent ethnic group in the early 13th century. It would seem that, because of the information available to him, the English author simply transferred in his own time a situation that used to prevail on the Lower Danube more than a century before, which is hardly possible considering the actuality of the author's other information provided in that context. That is why the most plausible solution is to identify the Gervasius's "Getae" with the Romanians. As early as in the 12th century the ethnic reality between the Carpathians and the Danube became more definite, as the Romanian population assimilated alien Slav and Turanian elements and began to organize in "lands" (*țări*) of its own throughout the area; the fact was clearly recorded in the

<sup>52</sup> Gervasius of Tilbury, *op. cit.*, p. 371.



well-known mid-13th century Diploma of the Johannite Knights. In any event, only a quarter century after the English author's work was completed, a well-known pontifical epistle furnished positive information, coming through German channels, about the existence of a Romanian population called *Walati*<sup>53</sup> in the area where the two Romanian principalities outside the Carpathian arc (Wallachia and Moldavia) were to establish their border. That is precisely the region where Gervasius's "Getae" were supposed to live and where they were attested a century later by John Cantacuzenus.

★

To conclude, if Gervasius's "Getae" were — and we would suggest that they indeed were — the Romanians living in an area between the Carpathians and the Danube, it is fair to assume that *Otia imperialia* was the first Western source providing information about the two branches of the Eastern Latinity at the turn of the 12th century. While Gervasius's account about the Vlachs living South of the Danube did not make spectacular revelations, if we related it to the abundant Western reports about that specific branch of the Eastern Latinity at that time and about the Romanians living North of the Danube, then it appears that Gervasius actually stimulated the interest of the Latin world in the ethnic and political facts in the area between the Carpathians and the Danube; that interest was to grow in the following decades in step with the increasing significance of the process leading to the establishment of Romanian political and state entities, which was then reaching its decisive stage.

---

<sup>53</sup> Hurmuzaki, *Documente*, I, 1, p. 132.

## THE ROLE OF "VLAH" AND ITS RULERS ON ATHOS AND SINAI

(Reflections on a Portrait of Constantin Brâncoveanu, Prince of Wallachia, at St. Katherine's Monastery on Mt. Sinai)

J. G. NANDRIS

(London)

In Post-Byzantine times, after the fall of Constantinople to Fatih Mehmet Sultan in 1453, the Romanian principalities of Moldavia and Wallachia played a part out of all proportion to their size and resources in endowing and maintaining the monastic centres of eastern Orthodox spirituality which now found themselves under Ottoman influence. Politically they also filled the role of buffer states in Europe against otherwise substantially unopposed expansion of that influence, without gaining very much credit or external assistance in the process. Artistically this was the period during which the unique painted churches of Bukovina in the north of Moldavia were created. These are unique, not in that they do not have intimate relationships with other masterpieces of Post-Byzantine art in Serbia and on Athos, but in that their brilliant polychrome paintings were carried out on the external as well as internal walls of the churches, where for half a millennium they have retained their splendour in snow and rain. These buildings became carefully ordered paradigms of Christian spirituality, setting out visually in the relationships between the different parts of the building, the tenets of faith of a peasant people whose fervent beliefs were independent of literacy. Indeed it is often forgotten how much of an advantage is illiteracy in the strengthening of traditional culture. The distinctive architecture of the Moldavian churches is reflected, by virtue of the patronage of the Voivodes of Moldavia and Wallachia, in that of very many of the monastery churches of Athos. In recognition of the Latin "*Ktitors*", or benefactors, they are depicted or mentioned in portraits on the walls or in the frescoes, in heraldic carvings, inscriptions and dedications of ikons, on the gilded covers of thrones and books, and in the parchment chrysobulls with which they ratified their endowments to the monasteries. These further included gifts of estates in Romania, called *metohia*, from which the monastery could continue to enjoy revenues. The source of all these riches is often alluded to under terms obscure to most west Europeans, such as *Moldovlakhia* or — even less comprehensibly — *Ungrophaldakia*. But no other patrons can be adduced who so consistently and generously supported nearly every one of the twenty or so autonomous great monasteries of Athos, irrespective of their particular national affiliations then or at this time, especially in such matters as rebuilding after the frequent fires. Cârdea and Simionescu (1979) have recently documented these benefactions. The concept of nationality remains in any case an ana-

chronistic one in Byzantine history for a very long time. It is perhaps ironic that the only major Orthodox nation of south-east Europe not to have its own monastery on Athos is the Romanian, whose decaying skete of Prodromul at the farthest tip of the peninsula is as large as many monasteries, yet has consistently been denied that status.

One further feature of Athos should be mentioned, the presence of a class of civilian monastery servants, employed on the estates, and in cutting and transporting the timber from which an important part of monastery revenue from within the peninsula was derived. Prominent among these servants were Vlachs, or Aromini, the Latin-speaking inhabitants of mainland Greece, whose various specialised roles included mule-teering, and hence control of much of Balkan transport before the age of the railways. Themselves fervently Orthodox, though without prejudice to their efficiency elsewhere as brigands (the "klephts" of the Greek War of Independence), these people are ancient 'Thracian' inhabitants of the Balkan peninsula, who acquired their Latinity from the Romans (Nandris 1980). In their native mountain villages of the Pindus such as Metsovo or Samarina, their large, impressive churches take a quite different form from the Moldavian or Athonite type, and are visibly related to the Roman Basilica.

It is now being appreciated what an important role Orthodox Athonite monasticism filled in the preservation for posterity of inestimable historical evidence, jealously guarded in its archives and treasuries despite all the vicissitudes which have destroyed so much more. Documents and portraits are gradually being published, and for example Turdeanu (in *Révue des Études Roumaines*, 1975) recently drew attention to a portrait of a Wallachian ruler, Șerban Cantacuzino, at the monastery of Iviron on Athos. It is often assumed that historical material which is known to those familiar with the monasteries must already be more widely known. This is not necessarily always the case, and it is better to draw attention to evidence than to lose sight of it. In this spirit I should like to refer to a portrait of Constantin Brâncoveanu, which now hangs in the Council Room of the Monastery of St. Katherine on Mount Sinai, and use the occasion to draw out some analogies between the Athonite and the Sinaitic situations. It is not unpublished (Beza 1937 or Rabino 1938 e.g.), but needs to be reconsidered.

The picture is in oils on canvas, framed, and in good condition. It depicts the Wallachian ruler of 1688—1714 in richly trimmed ermine robes, with a fine grasp of sartorial niceties and a less sure one of perspective. The portrait is nevertheless a fine one, and approximately life size. His crown is on the table, and is also found in slightly different form behind him surmounting the arms of Wallachia. The inscription beside his head reads :

CONSTANTINVS·BRANKOVAN  
SVPREMVS·VALACHIÆ·TRAN·

Ω  
SALPINÆ·PRINCEPS·ÆTIS 42·

Ω Ω  
AO·DNI·J696.

The portrait is a clear likeness of Brâncoveanu. It can be compared with his depiction in Romania, in the frescoes of the monastery of Hurezu for

example, which show him in similar ermine trimmed robes, with the same features and beard, and the same ring with a stone on the little finger of his right hand. The Sinai picture seems to be the original, although there is at least one version in Romania.

The presence of the portrait at St. Katherine's itself illustrates that Romanian concern for the support of Orthodox monasticism extended as



far afield as Sinai, a remote region under mediaeval conditions of travel. There are considerable analogies between the relations of Romania or "Vlah" to both Athos and Sinai, and between the historical roles of the two centres of monasticism. These arise in part out of the nature of Orthodox monasticism itself, whose spirituality and organisation lean especially heavily on its traditions, and in addition monks have always travelled between the two centres. The location of the "real" Mount Sinai has been much disputed, but is irrelevant before the fact that the Monastery of St. Katherine still stands where it was founded in the mid sixth century by Justinian, himself a native Latin-speaker of south-east Europe from a village near Skopje.

It was thus Christian monasticism which created and maintained this mountain and its surroundings as a holy place during the last one and a half millennia. Even earlier, from the first one or two centuries A.D., the early hermits made the desert their peculiar province, first in the Thebaid and at Skete in Egypt, and immediately thereafter in Sinai. To the monastery we owe the guardianship of the oldest library in the world, including recently discovered further pages of the Codex Sinaiticus and other treasures, and the preservation of the oldest continuously

inhabited building in the world, for us and our posterity. The analogy with the Athonite libraries is clear, and while the oldest monastery there, the Great Lavra was founded later than Sinai in the tenth century, on Athos too there were earlier hermits on the peninsula. Aside from this role of preservation and transmission of objects and traditions, there are other parallels between the two centres. Among its many metohia (which were as far-flung as India) Sinai was also given lands in Romania, where these holdings gave its name to the town of Sinaia. It also had monastery servants, originally assigned by Justinian soon after the foundation, to man the fortified site which his envoys had built, and to protect the monks from the Saracens, or what we should now probably refer to as the local Bedouin.

It might be too much to expect that there should be any further parallel between these soldier-servants, with their further role as camel drivers and as guides for pilgrims to Sinai, and the Vlah muleteers and workmen found on Athos. But it is precisely the case. These people today have become the Jebaliyeh tribe, meaning the Mountaineers, one among many Islamic Bedouin groups in Sinai, but distinguished from all the others in many ways. They still have a special role as servants of the monastery, and are settled immediately around it. They have tenacious traditions as to their origins from a land called "Vlah", from whence a hundred of them with their families were sent by Justinian, and joined by another contingent from Egypt. At that time they were Christians. These traditions are substantiated not only by the writings of Byzantine chroniclers, such as Procopius (the coeval of Justinian) and of Euty chius (writing around 900 A.D., and much better acquainted with the region than was Procopius) but also by scientific evidence. The latest serological evidence shows that the blood-groupings of the Jebaliyeh are completely distinctive, among all other populations of the area. They are one of the oldest isolates among Near Eastern peoples, supporting the long-standing tradition that they go back 1,400 years. Only the Samaritans can claim a longer serological record of isolation, while there is no prospect that any other modern population in the Near East can claim to trace older genetic links, with for example the ancient Hebrew peoples. The Jebaliyeh blood groups include traces of genes from Egyptian sources, substantiating the oral tradition of an Egyptian contingent.

The prospect of linking a part of their genetic component with some south-east European group cannot be taken literally. It must be remembered that south-east European populations are not comparable isolates, having been centred in regions of intensive historical ferment, whereas the Samaritans and the Jebaliyeh have both been protected by cultural exclusiveness from their neighbours, and in the case of the Jebaliyeh by geographical isolation. But the fact remains that the most likely source which Justinian, the Latin-speaking native of an Empire whose inhabitants he knew well, would have chosen a group suitable for the role of soldiers, guides, and — with the ultimate substitution of the camel for the mule — as muleteers, were precisely the Latin-speaking natives of south-east Europe. Like their descendants, the modern Vlachs of Greece (the Aromini), these were famed as solidiers, from the time of the Roman or Byzantine armies, down to the modern Greek army in which they form

the toughest paratroopers. They traditionally fill all the relevant roles of muleteers, monastery workmen, guides and so forth.

The geographical location in this context of “Vlah” remains problematical, and is often equated with parts of modern Wallachia — a name which like Vlah, Welsh, and a wide range of other derivative terms throughout Europe owes its origin to the same Germanic root, apparently used by Celtic peoples to denote “strangers” across whom they came in the course of their expansion during the Iron Age across Europe. The English Arabist Palmer in the nineteenth century records the Jebaliyeh account of their origins from the land of “K’lah” — which is the result of the Arabic disinclination to vocalise the letter “V”. We know from the record of the Armenian geographer Moses Khorenatzi, writing in the ninth century about Sarmatia and Thrace, that by that time there was in that region (including modern Romania) a geographical entity (and not merely a people) known as Vlah — “the unknown land they call Balakh”. The best reason for a land being obscurely known must surely be if it were as mountainous and afforested as the Carpathians. Very shortly after this in Euty chius, writing around 900 A.D., we find a laconic and hitherto unremarked reference, in the passage where he is quite unambiguously discussing the Jebaliyeh, and nobody else. He says: “. . . ; suntque ex ipsis Lachmienses”. (There are also among them the *Lachmienses*.) The Arabic context (and the fact that Euty chius himself had Arab origins which give his knowledge of the region more authority than those of Procopius) again explains the loss of the initial “V”, and means that in this enigmatic clause we surely have reference to the Vlah people. The historical tradition of the Jebaliyeh is firm that they came from “Vlah”, by the Black Sea, and that they were Roman Byzantines, initially speaking the Roman language. Latin was and remained the official language of Byzantium in any case until the time of Heraclius, in the seventh century; and for much longer the daily language of an important proportion of the native inhabitants of the Empire. We now know that such natives, the Bessae, were represented among the monks of Sinai within decades of its foundation in the sixth century, as well as in other Palestinian monastic centres.

The Jebaliyeh present us with an ethnoarchaeological and historical problem which in its essentials refers to the fundamental issue of what it is that constitutes the identity of a human group. The short answer would seem to be that it is “behaviour as if” that identity were a fact; and “obedience to the often unenforceable” cultural norms which sustain belief in it (Nandris, forthcoming). It certainly is not any single-factor explanation of genetic, linguistic or any other literalist continuity. The transformations of Jebaliyeh culture to suit the Sinaitic environment and to further their relations with neighbouring tribes (all of whom they antedate) are among the features which make them a paradigm of the ethnoarchaeological problem. In the interest of survival they adopted Arabic, Islam, and all the ways of life appropriate to the desert. Yet against all probability they have not forgotten their origins. Their remote conferees in south-east Europe have made similar adjustments to the industrial or urban desert, and to their language of daily use.

The field work in Sinai in 1978 took place in the context of research into this ethnoarchaeological problem and was supported by the British Academy. These reflections centred however distantly on the portrait of Constantin Brâncoveanu arise as a by-product of those researches. They are presented here in the conviction that we should not show ourselves less willing to overcome physical and intellectual obstacles linking remote places and ideas than were those early south-east Europeans.

#### REFERENCES

- Beza, M., 1937, *Urme românești în Răsăritul Ortodox*, Bucharest.
- Câdea, V., Simionescu, C., 1979, *Witnesses to the Romanian Presence on Mount Athos*, Editura Sport—Turism, Bucharest.
- Nandris, J. G., 1980, *The Thracian Inheritance*, "Illustrated London News", June 1980; 99—101.
- Nandris, J. G., forthcoming, *The Jebaliyeh of Mount Sinai, and the Land of Vlah*, in *Proceedings; III Weltkongress für Thrakologie* (Vienna, 2—6 June 1980).
- Rabino, M., 1938, *Le Monastère de Sainte-Catherine du Mont Sinai*, Cairo (Royal Automobile Club of Egypt).

## ASCALON—A MISTAKEN TOPONYM IN THE LIFE OF NIPHON II, PATRIARCH OF CONSTANTINOPLE

TUDOR TEOTEOI

The Life of Niphon II, patriarch of Constantinople twice or even thrice<sup>1</sup>, was written by his younger contemporary Gabriel, protos at Athos between 1517 and 1527<sup>2</sup>. Niphon's death year is probably 1508. More certain are the month and the day of his death, namely the 11th of August, when he is celebrated by the Orthodox Church. This is an older tradition: other saints are celebrated by this Church also on the day of their death (for instance Gregory Palámas, who died on the 14th of November 1359, is celebrated both on the 14th of November and on the second Sunday of Lent). The date of Niphon's birth is even more uncertain, and it is usually admitted as somewhere between 1435 and 1440.

Niphon's existence and the epoch in which he lived were very much alike, i.e. very agitated. In this sense it is quite relevant that the very man praised by Gabriel for the sanctity of his life and who strove so much to the supremacy of the canonic laws in the religious life of Wallachia<sup>3</sup> could have been accused of trisepiskopos<sup>4</sup>. Before being promoted patriarch of Constantinople, he had been a metropolitan of Thessalonica, so that Wallachia where he was invited by prince Radu the Great (1495—1508), most likely in 1503, was his third bishopric. His striving to impose the observance of the canonical rules in the rich diocese north of the Danube opposed him to the Wallachian prince. This resulted in his leaving the metropolitan throne to which he had been invited and in his returning to the Athos monastery of Dionysiou where he ended his life. A constant cult for him was kept afterwards there.

---

<sup>1</sup> The first two reigns are doubtless and dated 1486—1488 and 1497—1498; the third one is questionable but V. Grumel, *La chronologie* (= *Traité d'études byzantines*, I), Paris, 1958, p. 437, admits it and dates it in the spring of 1502 (see P. Ș. Năsturel, *Recherches sur les rédactions greco-roumaines de la Vie de Saint Niphon II, patriarche de Constantinople*, RESEE, V, 1967, 1, 41).

<sup>2</sup> J. Darrouzès, *Liste des prêtres de l'Athos*, in *Le Millénaire du Mont Athos, 963—1963. Études et mélanges*, I, Chevetogne, 1963, pp. 439—440. (see P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 42).

<sup>3</sup> "Și tocmi toate obiceiurile pre pravilă și pre așăzământul sfinților apostoli" (he set all the customs on the law and on the teaching of the Holy Apostles): Tit Simedrea, *Viața și traiul sfântului Nifon patriarhul Constantinopolului. Introducere și text*, București, 1937, p. 9, 9—10.

<sup>4</sup> For a comparison we should consider the suit of *trisepiskopos* against patriarch Matthaïos (1397—1410) by some prelates led by Makarios of Ankyra (V. Laurent, *Le trisépiscopat du patriarche Matthieu*, "Revue des études byzantines" (= REB), XXXI, 1973, 5—105).



The text we refer to contains several interesting details, which have already been analysed exigently and critically in a study published in 1914<sup>5</sup>, supplemented by other studies on the same topic, a natural thing to happen if we think that history itself witnesses a permanent renewal and enrichment with new data and specifications. On the same line, some specifications should be made in the future. Some restrictive opinions of N. M. Popescu should be reconsidered attaching greater credibility to the text of the source.

The present attempt is less ambitious and focuses only on explaining a single detail in "The Life of Saint Niphon", which has been given no solution so far. We mean the identification of the wrong toponym "Ascalon" which appears both in the Romanian manuscript editions (with slight form variations) and in the Greek editions of this *Vita*. The origin of this mistake should be sought in the misunderstanding by the copyist or copyists of the real toponym of the original text, lost a long time ago.



#### 1. THE "ASCALON" TOPONYM IN "THE LIFE OF SAINT NIPHON"

The source primarily describes the origin of Niphon's family and his childhood and then gives some most interesting details on his joining the monastic clergy.

In the circumstances that followed the Florence Council (1438—1439), a more conspicuous polarisation of the forces within the Orthodox Church took place (i.e. between unionists and anti-unionists). "The Great Church of Constantinople" participated in this council and agreed to the unification with the Western Church under emperor John VIII's pressure. Until the Turkish conquest of 1453 its throne had been almost constantly occupied by unionist patriarchs, but its authority witnessed a considerable regress especially in the Western areas of the Balkan Peninsula, where the autocephalous archbishopric of Ohrid had refused to join the council<sup>6</sup>. In exchange this archbishopric witnessed a considerable growth of influence and authority mainly in former neighbouring dioceses, which were then under its direct obedience. We refer to the bishoprics of Epirus, Macedonia and South Albania. The same was the status of the Epirus Church in Arta attested in the second half of the 14th century as subordinated to Constantinople<sup>7</sup> but whose prelate was ordained a century later in Ohrid, according to our source.

Niphon lived then in the city of Arta. He had been born in the Peloponnese, had travelled through several regions of continental Greece and had become a "perfect monk", *teleios monachos*, as a Byzantine text would have called him. He had been under the direct guidance of Zacha-

<sup>5</sup> N. M. Popescu, *Nifon II Patriarhul Constantinopolului*, "Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice", seria a II-a, XXXVI, București, 1914, pp. 731—768.

<sup>6</sup> A fact certified by other sources, the *mémoires* of S. Syropoulos included (s. V. Laurent, *Les « Mémoires » de Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence (1438—1439)*, Paris, 1971, p. 164, 2—4 and 598, 1—6).

<sup>7</sup> Fr. Miklosich and Jos. Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani* (= MM), I, Vienna, 1860, p. 494 (a document of July 1367).

rias, "a spiritual man"<sup>8</sup> conversant with Greek and Slavic, who had come to Arta from the Athos monastery of Vatopedi. The events took place around 1460: "Tară Zahariia și cu Nifon puțină vreme lăcuind acolo, vrură să meargă în țara Ascudonului, căroră mulți li se împreună între soții; și purceseră de la Justinianii unii pre uscat iar alții în vase pre mare și sosiră la o cetate mare pre nume Dracea care este în țara Asculunului și acolo s-au suit în cetate Cruia, fiind de la Dracea ca la 6 mile de loc"<sup>9</sup> (And Zacharias and Niphon lived there [i.e. in Arta] for a short time and wanted to go to the Ascudon land, and many people joined them; they started from Justinianii, some by land and some by sea, and reached a big city called Dracea, that lies in the land of Asculun and there they climbed to the city of Cruia, some 6 miles away from Dracea).

The Dracea of the text represents the Slavic name of the harbour of Durres in Albania, called Durazzo in Italian, i.e. Dyrrhachion<sup>10</sup> for the Byzantines, often used by the Normans as a bridgehead for their raids in the empire. Cruia is obviously Kruja, where they met Scanderberg [as our text further tells us, but this episode does not interest us any longer] and where nowadays there is a statue in honour of the Albanian hero. We are consequently dealing with a logical and fully verifiable sequence of facts and, more than that, of historical situations. Only the mention of Justiniana Prima as starting point to the "land of Ascolun" is an inadvertence of a copyist or of the author himself; we can say nothing more about this as far as the original text of Gabriel has not been preserved. The same text places Justiniana Prima "in the land of Ohrid"<sup>11</sup> and fully identifies it to the city of Ohrid. No matter whether the latter lay exactly on the place of the former city founded by Justinian I or somewhere in the neighbourhood, it took over entirely its historical tradition, a fact reflected in the titles of the Ohrid archbishopric during the Byzantine period. It is true that Ohrid lies on the border of the homonymous lake, but the way to Durres crosses only the land and thus it would have been impossible for the travellers to reach it "by sea", starting from Ohrid, whose "land" lay in the immediate neighbourhood of the city of "Ascolun". It refers thus to a somewhat longer voyage starting from Epirus — the former fragment mentions in a conspicuous way the city of Arta — wherefrom one could reach Dyrrhachion in a most natural way both by land (through Vodena, today Edessa, Argyrocastro, Korça or Berat — the Byzantine Bellegrada) and by sea, along the shore close to the island of Kerkyra.

It is interesting that the Romanian manuscript edition — though older and closer to the lost original of "The Life of Niphon" — records the

<sup>8</sup> Here too a Byzantine text would mention *pater pneumatikos*, i.e. "spiritual father".

<sup>9</sup> Tit Simedrea, *ed. cit.*, p. 3—9.

<sup>10</sup> A Greek colony Dyrrhachion (Dyrrhachium for the Romans) was also called Epidamnus in the antiquity (s. Konstantin Jireček, *Die Lage und Vergangenheit der Stadt Durazzo in Albanien*, "Illyrisch-albanische Forschungen", zusammengestellt von Ludwig von Thallóczy, München—Leipzig, 1916, I, 155).

<sup>11</sup> "in țara Ohridului" (Tit Simedrea, *ed. cit.*, p. 3, 35).

toponym in several forms<sup>12</sup>: “Ascolon” in B. P. Hasdeu’s edition<sup>13</sup>, “Ascudon” in the Naniescu-Erbiceanu edition, taken over by Tit Simedrea and used as a reference text in all subsequent studies. The toponym appears again in the Romanian text with reference to Neagoe Basarab’s bestowals: “Așijderea făcu o pristanishte în Ascalun la mare, să fie de corăbieri”<sup>14</sup> (Also he had a harbour built on the seashore for the sailors). Even though in this context there are slight variants, the Hasdeu edition gives the very “Ascalon” form<sup>15</sup>.

We thus notice that the Romanian translator or translators of the lost original did not understand that toponym and rendered it in different variants which oscillate around Ascalon — a town in Palestine, also a harbour but at the Mediterranean, which played quite an important role during the Crusades. It is not from the Crusades that the town was known, but from the Old Testament. Though the Romanian translator’s knowledge of geography seems at places quite deficient, he realized that it could not be the Ascalon on the Eastern coast of the Mediterranean. Therefore the variants we find throughout the Romanian edition represent as many unsuccessful attempts of the author (or of the authors) of the Romanian edition<sup>16</sup>. There are quite a lot of Greek manuscript editions of the text but they are obviously farther off the lost original than the Romanian one. The fact has been demonstrated by all those who dealt with “The Life of Niphon”, so there is no need for us to insist on it. All the Greek editions are agreed as far as the toponym Ascalon is concerned. In all the Greek (and modern Greek) variants published so far, the toponym appears invariably as Ascalon, used most correctly with its inflexionary singular accusative form requested by the grammatical context: εἰς τὸν Ἀσκάλωνα<sup>17</sup> or πρὸς τὸν Ἀσκάλωνα<sup>18</sup>. A noticeable fact is that the Greek editions only reproduce the first of the above-mentioned fragments, namely that referring to Niphon’s passage through that region, but not the second one about Neagoe Basarab’s bestowals to that harbour. The Romanian version gives lengthy accounts of the aids given by the Wallachian prince to

<sup>12</sup> For the list of the Romanian editions and manuscripts of this source see P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 42, n. 9. For the Greek editions of the same source, see *Ibidem*, p. 41, n. 4 and *passim* (especially pp. 68–75, where fragments of the Meteora manuscript are published in appendix).

<sup>13</sup> B. P. Hasdeu, *Archiva istorică a României*, vol. I, 2nd part, București, 1865, p. 134, col. B.

<sup>14</sup> T. Simedrea, *ed. cit.*, p. 24, 4–5; in the Iosif Naniescu—C. Erbiceanu edition of the *Vita*, namely *Viața și traiul sfinției sale părintelui nostru Nifon, patriarhul Țarigradului*, București, 1888, p. 96, where the same form occurs as in the Simedrea edition.

<sup>15</sup> B. P. Hasdeu, *loc. cit.*, p. 146, col. A. “Letopisețul Cantacuzinesc” reproduces only this second fragment concerning Ascalon, and not the first one. The form mentioned here is “Ascalon” as well (*Istoria Țării Românești: 1290–1690. Letopisețul Cantacuzinesc*, critical edition of C. Grecescu and D. Simonescu, București, 1960, p. 30, 14).

<sup>16</sup> In case the existence in older Romanian texts of more forms for the Ascalon in the Old Testament were demonstrated, our conclusion would lose validity.

<sup>17</sup> See the text of Νέων Ἐκλόγιον περιέχον βίους ἀξιολόγους διαφόρων ἐγίων . . ., Venice, 1803, p. 374, col. B (also reproduced in the Russian translation of *Афонскиѣ Патерикъ*, Petersburg, 1867, II, p. 6: удалѣлись въ АСКАЛОНЪ).

<sup>18</sup> Vasile Grecu, *Viața Sfântului Nifon. O redacțiune grecească inedită*, București, 1944, p. 46,6. We suppose that the “Askalon” form is also to be found in the Meteora manuscript. The fragments published by P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, pp. 68–75, do not reproduce the excerpt which interests us here.

the Christian Orient because the Romanians were more sensitive to this subject, while the Greek versions considerably shorten this chapter and focus in exchange on Nippon<sup>19</sup>.

N. M. Popescu, to whom we owe a first critical analysis of the source, was obviously embarrassed by the Ascalon toponym. "I never learned that the country around Durazzo could have been called Ascolon, Ascalon", he wrote in 1914. Relying on the second fragment which asserts that Neagoe Basarab had a harbouring place for the ships arranged there, a "pristaniste în Ascalon la mare", the same author inferred that "the Ascalon of the Old Testament acquired the sense of harbour in general"<sup>20</sup>. Nobody ever since dealt with this detail, which seemed very difficult. In the index of V. Grecu's Greek edition Ascalon is mentioned as "an undetermined locality with a harbour at the Adriatic Sea"<sup>21</sup>. More recently Dan Zamfirescu included the Romanian text of this *Vita* within an anthology of old Romanian literature set up in collaboration with G. Mihăilă. This new edition of the text, carefully reproduced (after Tit Simedrea's edition) and provided with rich footnotes, makes mention in a lengthy footnote<sup>22</sup> of the difficulty and of the importance of elucidating this detail.

## 2. "ASCALON" = AULŌN (AVLCNA, VALCNA, VLORA)

The key to the solution of this enigma was offered by a hagiographer source of Byzantine tradition, comprising more elements of Slavic character than this *Vita*. We refer to "The Life of St. Romylos", born in Vidin of a Greek father and a Bulgarian mother and deceased after 1382 in the Serbian monastery of Ravanica. The language problem of the initial text arose here, too, as it was preserved both in Greek and Slavic editions. Obviously this aspect is secondary for our subject. We mention it in order to evince the parallel historic situations of the two sources: both refer to travels through the Balkan Peninsula and mainly to Mount Athos. There are also characteristic features. Romylos or Romil was and remained only a monk, while Nippon climbed to the highest ranks of the ecclesiastic hierarchy. In Romil's education an important part was played by Paroria, a monastic center founded by Gregory of Sinai (†1346) in Northern Thrace or somewhere north of that province, that is in the Eastern part of the Balkan Peninsula. The Ottoman conquest which followed soon after that dealt a decisive blow to that center, which had disappeared long before Nippon's birth. Mention must be made of the fact that before the Maritza River battle (26th Sept. 1371) Romil's travels were due mainly to the Eastern parts of the peninsula, and suddenly headed for the West

In this sense in the Greek editions there are details missing in the Romanian edition and which V. Grecu, *ed. cit.*, p. 9, considers as ulterior appendixes. But such fantastic elements can be found in the Byzantine hagiography that it is not impossible that they might exist in the original text of protos Gabriel.

<sup>20</sup> N. M. Popescu, *op. cit.*, p. 35, n. 2.

<sup>21</sup> V. Grecu, *ed. cit.*, p. 177, s.v.

<sup>22</sup> After making a précis of N. M. Popescu's opinion with regard to the toponym, the conclusion is reached that its explanation "requires special research" (Dan Zamfirescu in *Literatura română veche (1402—1647)*, Introductory word, edition and notes by G. Mihăilă and D. Zamfirescu, I, București, 1969, p. 101).

afterwards. Niphon in exchange, linked to that area by birth, spent the first part of his life there and the function of high prelate he later held led him to the Eastern areas, i.e. Thessalonica, Constantinople, Sozopol. We can easily understand that with the oppressing Ottoman threat to the Eastern part of the peninsula, the Byzantine Orthodoxy tried to consolidate their footholds in the West. Some of these were particularly active in the last three decades of the 14th century and during the following century — see Ohrid's case — while some others were no longer anonymous and sought an individuality of their own. To achieve this, they took advantage of the political competitions between various local dynasts as well as of the extreme religious rivalry between the Byzantine and the Roman Churches in this region and especially in the Albanian area. This is the case of the region whose center is Valona, today Vlora, a port at the Adriatic Sea lying on the Southern Albanian Coast.

The Greek name of the city, i.e. Aulōn — the Askalon in the "Life of St. Niphon" — occurs in the Byzantine sources more often than one may think. The fact is partly due to the identity or homonymy with the common noun *αὐλῶν*, from which it possibly derived and which stands for "narrow, gorge, valley, channel". According to Tomaschek<sup>23</sup> and Jireček<sup>24</sup>, the city is mentioned for the first time by Ptolemaios in the 2nd cent. A.D. and then it appeared in Latin sources such as *Tabula Peutingeriana* or "The Anonymous Geographer of Ravenna" under the name of Aulona. The harbour seemingly took over the historic inheritance of the former Apollonia colony which lay somewhere north on the way to Dyrrhachion between the mouths of the Seman and Vjosa rivers. Its last mention dates back to the time of emperor Justinian. On the site of the former colony, decayed due to the erosion of the marshy soil, Gustav Weigand and Carl Patsch noticed at the beginning of this century the Greek monastery of Panagia tēs Apollonias and Pojani village inhabited by Vlachs<sup>25</sup>.

The Aulōn harbour, denoted on the Italian maritime maps by Lavelona, Avelona and Valona<sup>26</sup>, made the connection, the same as Dyrrhachion did, with Brundisium in South Italy. The route was signalled by both Prokopios in the 6th century and Pachymeres at the beginning of the 14th century. It goes without saying that Aulōn occurred a lot during the Norman incursions and during the Crusades, the same as Ascalon appeared on the Eastern coast of the Mediterranean. This mere coincidence might have played a part in mixing up the two cities, as it occurs in the "Life of St. Niphon".

Since capitalization of proper nouns is not a strictly observed rule in the Byzantine manuscripts, we sometimes come across the term of *aulōn* and we cannot possibly say if it is a common noun which stands for "narrow" or if it is a toponym. Gregoras means a maritime city in South-Eastern Asia Minor, which lay ὑπὲρ τὸν Κιλίκιον αὐλῶνα<sup>27</sup>. Hieronymus

<sup>23</sup> W. Tomaschek in Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, III, Stuttgart, 1895, col. 2414—2415.

<sup>24</sup> K. Jireček, *op. cit.*, p. 153.

<sup>25</sup> *Ibidem*.

<sup>26</sup> Tomaschek, *loc. cit.*

<sup>27</sup> Nikephoros Gregoras, *Byzantina historia*, I, Bonn, 1829, p. 194, 14.

Wolf was not able to state precisely if that was “the Cilician straights” or a city called Aulōn in Cilicia. The German humanist preferred the first hypothesis and mentioned that he knew from Pachymeres’ text of “a certain place between Dyrrhachium and Brundisium”<sup>28</sup> which seemed a proper noun and which is our very Aulōn. As a matter of fact, before reaching Dyrrhacion, the ships which had left Brundisium passed through, or by Avlona, which lay south of Dyrrhacion.

The Aulōn of Albania occurs in Gregoras’s account as well, in connection with the victory of the Byzantines in Pelagonia (1259) against the French-Epirote coalition. The author tells that the Byzantines’ enemies laid their camp “in the plains of Aulōn”<sup>29</sup>, after which, on their way westwards, they besieged Bellegrada (Berat).

Back to “The Life of Romil”, we find that the land of Aulon was an appealing center for the Byzantine monachal world ever since the last decades of the 14th cent. and consequently Niphon’s passage through this “land” in the second half of the following century was nothing unusual or original but a mere phase of an already created tradition.

“The Life of Romil” confirms, the same as other sources, that after the Maritza victory the Ottomans made a great incursion to Mount Athos. Many monks left the Mount out of fear: “so did this saint [Romil, o.n.], following the monks’ advice and headed for a region totally unknown and with no fame at all, as the solitude-seeker liked and wished, called Aulon in the local language”<sup>30</sup>. But in vain did Romil hope to live there unknown and untroubled: “many could then be seen coming to him, both from the monks and from the laics, as they were very eager to listen to his words; for they were like sheep without a shepherd, . . . and some others had trespassed the limits of the sane Orthodoxy”<sup>31</sup>. We cannot quote the whole excerpt which depicts the troublesome religious situation created in various Albanian regions by the rivalry between the two major Christian Churches and the heretic manifestations of a bogomilic type. What comes out clearly is the adherence to Romil’s faith not only of many or all ordinary people but also of the leaders, the “toparchs” of the region as the text calls them, who “greatly appreciated him and considered him equal to the apostles”<sup>32</sup>.

The place Romil had made for — i.e. Aulon — held a place of its own within the ethnical, political and religious mosaic of the region by its political configuration and religious option: the Eastern Church. Niphon was due to the place some three quarters of a century later, for Ascalon, a name which occurs with slight variations in some of the Roma-

<sup>28</sup> “Aulon sitne proprium nomen, an angustas Ciliciae fauces sic appellet, dubito. Pachymerius αὐλώνα locum quendam inter Dyrrhachium et Brundisium sic appellare videtur” (Note of Wolf in Gregoras, *op. cit.*, II, Bonn, 1830, pp. 1196–1197).

<sup>29</sup> ἐς τὰ τοῦ Αὐλώνος ἐπιήλατα (Gregoras, *op. cit.*, I, p. 73,6; the excerpt was also noticed by Jireček, *Valona im Mittelalter*, “Illyrisch-albanische Forschungen”, I, p. 171).

<sup>30</sup> Αὐλώνα τὸν τόπον ἐγγχωρίως καλούμενον (F. Halkin, *Un ermite des Balkans au XIV-e siècle. La vie Grecque inédite de Saint Romylos*, “Recherches et documents d’hagiographie byzantine”, Bruxelles, 1971, pp. 143/198, 6–9).

<sup>31</sup> *Ibidem*, pp. 143/198, 16–21.

<sup>32</sup> Ἀλλὰ καὶ οἱ τοπάρχαι μεγάλως ἀπερετίμων αὐτὸν καὶ ἰσαπέστολον ἐκάλουν (*Ibidem*, pp. 143/198, 32–33; on the following page we are told about Romil’s departure from Aulon to Ravanica, where he passed away).

nian manuscript editions of the "Life of Saint Niphon" is identical with the Aulon of the "Life of Romil".

The confusion between the two toponyms is natural from a paleographic point of view, as they are both masculine in Greek and are declined in a similar way, the only difference lying in the stress. With Ἀύλων the stress lies on the last syllable (i.e. on the last but one in the course of declension) while with Ἀσκάλων the last but one syllable is stressed (i.e. the last but two in the course of declension).

We notice that the Romanian translator of the *Vita* of St. Niphon also rendered Ascalon in the masculine. But as Ohrid occurs in the same source in the masculine — we thus come over "Ohridului" instead of "Ohridei" — the previous remark is no longer a proof, the more so as in contemporary Romanian the toponym Ascalon is not feminine. Toponyms borrowed into Romanian from Greek and ending in *-polis* (among them is the name of the Byzantine capital) can acquire in the course of flexion either masculine or feminine endings.

There is still another argument which can support the conversion of Aulon into Ascalon. The paleographical element blends here with the historical one provided by the second fragment in which Ascalon occurs: as already mentioned, the fragment tells of Neagoe Basarab's bestowals to that city and is only to be found in the Romanian manuscript edition of the "Life of Saint Niphon". Here we reproduce the fragment from "Letopisețul Cantacuzinesc": "Așijderea făcu o pristaniște în Ascalon, la mare, să fie de corăbiiari, și o corabie mare și alta mică cu tot ce trebuiaște. Și o au zidit cu zid împrejur și au făcut o culă mare cu arme și cu tunuri, să le fie de pază"<sup>33</sup> (In the same way he had a harbour built in Ascalon, at the seaside, for the sailors, and a big ship and a small one provided with all necessary things. He had a big wall built around and a tower with arms and cannons, to protect them). As it is obvious from this fragment that the city is a harbour, N. M. Popescu thought that: "The Ascalon of the Old Testament had acquired the meaning of harbour at large". The note referring to the same toponym ends thus: "Mr. I. Bogdan draws my attention upon the Sl. *скала* = harbour"<sup>34</sup>.

The origin of "scala", a term known to I. Bogdan from the Slavic texts, is nevertheless more remote, having been taken over from Byzantine texts in the same way in which the Byzantines had taken it over from Latin. Its primary meaning of "entrance place to a building", "stair", seldom occurs in the Byzantine texts<sup>35</sup>, which rather use "klimax" in this sense. "Scala" is more important and more frequently used in the documents, standing for anchorage place for the ship, the harbour installation and its auxiliary buildings. This was the source of its western equivalent "scalatico, scalaticum" or "scalagium". The byzantine *skaliatikon*,

<sup>33</sup> C. Grecescu—D. Simonescu, *ed. cit.*, p. 30, 14—16. We reproduced this variant because we consider it more correct than the others. The differences are in fact slight. "Ascalon" occurs with the same form in Hasdeu's edition, *ed. cit.*, p. 146, col. A and in the edition Naniescu—Erbiceanu, *ed. cit.*, pp. 96/97 the same as in the Tit Simeadrea, *ed. cit.*, p. 24, 4 the "Ascalun" form occurs.

<sup>34</sup> N. M. Popescu, *op. cit.*, p. 35, n. 2.

<sup>35</sup> For this meaning see Ph. Koukoules, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός, IV, Athens, 1951, p. 266.

according to Franz Dölger designated the ship-landing <sup>36</sup>, or the tax for unloading goods according to H. Antoniadis-Bibicou <sup>37</sup>. "Scala" is obviously the equivalent of the "pristanište" in our Romanian text.

We are therefore not very far from the truth if we suppose that the initial Greek text comprised for "Făcu o pristaniște în Ascalon" a phrase like ἐποίησε καὶ μίαν σκάλαν εἰς τὸν Αὐλῶνα, or πρὸς τὸν Αὐλῶνα σκάλαν, or using the genitive of the toponym, τὴν τοῦ Αὐλῶνος σκάλαν. The neighbourhood of Αὐλῶν and σκάλα in the text possibly followed by a more difficult handwriting, but the ignorance of the respective city by the Romanian translator, are the premises which may lie, in our opinion, at the origin of the newly created term. Through a phenomenon whose details are better left out, but which is fully explainable from a linguistic and paleographic point of view, "skala" was included between the first and the last part of the toponym "Aulon". Starting from Aulon, a city about which the Romanian translator knew nothing, he came to A-skal-lon > Ascalon, a more familiar term with him.

Our explanation indirectly supports the thesis of a Greek original for the Romanian translation. This diminishes by no means the importance of the Slavic elements of Byzantine hagiographic texts as well as the proportions of the Greek-Slavic symbiosis, obvious in the history of the Ohrid archbishopric.

Another argument in favour of our identification is that at the beginning of the 20th cent. the harbour installation from the town of Vlora was usually called "skala" and Konst. Jireček described it as such: "Die *Scala* von Valona zählt nur einige armselige Gebäude mit einem achteckigen türkischen Kastell" <sup>38</sup>.

It is worthy of note that that place too received the bestowals of Neagoe Basarab, an educated prince of Wallachia.

### 3. SHORT SURVEY ON "THE LAND OF AULON" IN THE MIDDLE AGES

The "Life of Romil" does not give the names of the "toparchs" of Aulon who showed such a great benevolence towards the hero of this hagiographic text. Yet they are not in the least unknown. They are members of the Balša family, and masters of the Aulon and Kanine lands since 1372, by becoming related with the dynasts who had ruled for about three decades that territory as despots and who in their turn were close relatives of both the Bulgarian and Serbian czars and the last of the Epirot despots. The daughter of Balša Balšić who died in 1385 married Mrkša Žarković (1391—1414), a Serbian dynast whose mother was the sister of the father-in-law of the Byzantine emperor Manuel II Palaeologus (1391—1425).

The territory whose capital was Aulon (Valona, Vlora) had close commercial links with Ragusa and even with Venice. What is more, despite

<sup>36</sup> D. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, I (Text-band), München, 1948, p. 46 (note to the document 9,41) and p. 191.

<sup>37</sup> H. Antoniadis-Bibicou, *Recherches sur les douanes à Byzance*, Paris, 1963, pp. 134—135.

<sup>38</sup> C. Jireček, *Valona im Mittelalter*, "Illyrisch-albanische Forschungen", I, p. 176.



the political situation with its tough moments after Stefan Dušan's death (1355), a small state could be created in the region. Though lacking a unitary ethnical basis, the rivalry among its much stronger neighbours — as for instance the quarrel between Stefan V. Uroš and his uncle Simeon — helped this territory to maintain and even consolidate at times its position. The Ottoman expansion contributed to this because it dealt with the greater states of the Peninsula and was concerned with more important problems than to observe what was going on beyond the Prespa and the Ohrid lakes. "The land of Valona" thus benefitted by a respite which was to go deep into the 15th cent.

If these were the main coordinates of the political evolution in the area — which we do not treat here in detail though the importance of the subject would be worth it — the evolution of the religious situation proves even more interesting.

The *Notitiae episcopatum* of the 5th—6th cent. indicate Aulon in the series of ecclesiastical sees of the Constantinopolitan Church. As new peoples settled in the Balkan Peninsula, its ethnical and political aspect changed. It is only natural that given such a troubled situation, we do not know very much about this bishopric. After the 11th cent., information about Aulon are somewhat more consistent, but under new circumstances, of the conflict between Byzantium and Western Europe.

The rivalry between the two Churches was active on the territory of Albania with equal chances of imposition for each of them. Dyrrhachion lay in the middle of the territory and it was the residence of a Byzantine thema and a metropolitan see. Things altered especially after the fourth Crusade. Under the influence of Venice, the Northern areas got linked to the Dalmatian cities of Rugusa and Antivari. In the 14th cent. the Catholic hierarchy gained ground in these areas, favoured by the interests of the Angevins in South Italy. The tendency to extend it South of Dyrrhachion, which by the middle of the same century ceased being a Byzantine metropolitan see, was not lasting as the Eastern Church proved to be the stronger. The transient series of the Catholic bishops of Aulon, who in our opinion were more of a nominal kind, came to an end in 1399<sup>39</sup>. There were some other cities inland: Bellegrada (Berat) residence of a Byzantine governor before the Serbian expansion<sup>40</sup>, then Korytza (Korča), the native land of Dionysios. In the second half of the 14th cent. the latter founded the Athos monastery which afterwards got his name — tou Dionysiou —, linked in so many respects to Niphon's life and to Neagoë Basarab (1512—1521)<sup>41</sup>.

The archbishopric of Ohrid was fortunate enough to have first-hand prelates such as Theophylaktos during the period of the Comnenoi dynasty and Demetrios Chomatianos in the 13th cent. Later on the archbishopric of Ohrid succeeded to extend its jurisdiction to the dioceses which had sometime been under the rule of the metropolitan throne of Dyrrhachion. The metropolitan of Dyrrhachion was no longer mentioned in the Constan-

<sup>39</sup> Milan von Šufflay, *Die Kirchenzustände im vortürkischen Albanien. Die orthodoxe Durchbruchzone im katholischen Dämme*, "Illyrisch-albanische Forschungen", I, p. 218.

<sup>40</sup> I. Cantacuzenus, *Historiarum libri IV*, I, Bonn, 1828, p. 214.

<sup>41</sup> The link is confirmed by other sources as well among which we wish to mention the information recently published by N. Oikonomides, *Actes de Dionysiou*, Paris, 1968, p. 12, n. 41.

tinople Synod or in the patriarchal acts after 1342<sup>42</sup>. The lands of Aulon and Kanina were to come under the obedience of Ohrid. Mrkša Žarković and the Church under his obedience were subjects of Ohrid. "Your archbishop of Ohrid"<sup>43</sup> is a phrase we come across in the letter addressed to the Serbian dynast between 1391 and 1394 by the Byzantine patriarch. The letter is concerned with the marriage of the prince — as the document only mentions his Christian name, there was in historiography an opinion according to which he was Mircea the Old, the prince of Wallachia — to the daughter of Balša Balšić, a marriage which trespassed the canonical hindrance of consanguinity. As the archbishop of Ohrid had given his agreement λόγω συγκαταβάσεως, the Byzantine patriarch neither agreed nor disagreed (οὔτε ἀνακρίνομεν, οὔτε καταλύομεν)<sup>44</sup> to the fact and only recommended to the couple to confess frequently and do good and ransom prisoners. This last mention was an obvious sign of the permanent Turkish raids. The patriarch showed further on that the personal intervention of emperor Manuel II and his wife contributed a great deal to his attitude; according to other sources the imperial couple were close relatives to the young couple<sup>45</sup>.

It was a fact to be witnessed in the following centuries that the Eastern Church won through the Ohrid throne a victory in this area from the very second half of the 14th cent. Ohrid even became a banner of the intransigent Orthodoxy in the circumstances which followed the Florence Council and the fall of Constantinople. The "Life of St. Niphon" mirrors therefore faithfully those circumstances when "Toate bisericile pravoslavnicilor sã tocmea de la marea bisericã a Justinianii cei Mari"<sup>46</sup> (all the Churches of the orthodox were ruled by the Great Church of Justiniana). The statement obviously contains a slight exaggeration but also a great truth namely the ascension of the Ohrid throne in a first period of Turkish domination, a detectable fact in the documents but noticeable in its title sometimes loaded with appendixes and affected archaisms in the purest Byzantine tradition. But on this aspect found as a matter of fact in our edition as well, we shall not insist here (There was a controversy in the Romanian historiography linked to it and referring to the canonical dependence on Ohrid of the Romanian dioceses in a certain period of the Middle Ages).

To confine ourselves to our subject, the lists of the ecclesiastical sees subject to Ohrid show, in a first period of Turkish domination, the existence of a bishopric of Aulon and Kanina which at times had metropolitan claims but which disappeared in the 17th cent. and became part of the throne of the Bellegrada (Berat)<sup>47</sup>. Towards the end of the same century Dyrhachion appeared again with a metropolitan rank but subject to Ohrid. The facts reported in *Vita Niphonis* happened in this interval of eclipse of

<sup>42</sup> Its last mention dates of August 1342 (ed. MM, I, p. 230).

<sup>43</sup> MM, II, p. 230.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 231.

<sup>45</sup> The details of the episode in Ivan Snegarov, *История на Охридската архиепископия*, Sofia, 1926, pp. 332—333.

<sup>46</sup> Tit Simeirea, *ed. cit.*, p. 7.

<sup>47</sup> H. Gelzer, *Der Patriarchat von Achrida. Geschichte und Urkunden*, Leipzig, 1902, p. 29 and ff. especially pp. 32—33.

the Dyrrhachion throne. Therefore it is natural that in this text the geographical position of the big city (Dyrrhachion) should be established relative to the "land of Aulon", which by the end of the 14th cent. became a footing for the Orthodox world.



The personality of Neagoe Basarab gets new dimensions — and along with it the Romanian contribution to the material and spiritual life of South-East Europe — also through bestowals on a far West town of the Balkan Peninsula: Vlora of today, a toponym about which the Romanian translators of an important hagiographic source knew nothing, at least in 1682, the date of the oldest manuscript of this translation. It is not very important that they did not know of the existence of a toponym. Yet their ignoring a place to which the expenses and efforts of their forefathers had been directed stands proof for a still mediaeval generosity.

*Școala muzicală de la Putna. Manuscrisul nr. 56/544/576 I* (The Musical School of Putna). Edited by GHEORGHE CIOBANU, MARIN IONESCU and TITUS MOISESCU, Ed. muzicală, București, 1980, 445 p. (Izvoare ale muzicii românești, vol. III, Documenta).

The publication of the collection "Izvoare ale muzicii românești" (Sources of Romanian Music) is the outcome of the thorough researches done in musical paleography in this country over the last two decades. These systematic researches on old musical documents — both lay and religious — have materialized in pertinent partial or monographic studies and led to the syntheses which will come out in the aforesaid collection.

At the same time, this collection of musical studies and documents is part of a comprehensive programme — initiated a few years ago — of capitalizing data and historical evidence on the cultural and spiritual past of the Romanian people. This is why its appearance is directly supported by the Bureau of Criticism and Musicology of the Composers' Union.

The initiators of this collection intend — as they confess in the Preface to the first volume — to publish three series of parallel volumes: a series of studies, a second one of musical documents, in facsimile editions ("Documenta"), and a third one including transcriptions of the manuscripts in linear, Western notation ("Transcripta").

The volume briefly presented here is the first volume of the series "Documenta" in the collection "Sources of Romanian Music". In a suggestive way, this volume is a manuscript belonging to the Monastery of Putna, famous musical school in Moldavia in the 16th century; likewise, it is the only manuscript written in Byzantine neumatic notation, which the monastery still preserves.

Given the importance of the School of Putna, as a cultural phenomenon, the authors of the Preface consider useful to include a brief survey — translated into English — of the historical conditions in which the proto-Romanian population espoused, as early as the 4th century, the Christian belief, the way in which, through its subordination in 535 to Justiniana Prima, the Byzantine imprint became decisive for all aspects of the religious life. Later on, the Preface reads, "until the 10th century, the proto-Romanians had used in church both the Greek and the Latin languages. As far as the church chant is implied, we may take it for granted that it was part of the great Byzantine musical culture, whose beginnings in the Romanian countries could be assigned the 6th—7th centuries / . . . / and lasted up to the present times" (p. 30).

Noticing a perpetuation — in both Romanian and foreign older and newer publications — of some erroneous terms, the authors attempt — taking the risk of formulating truisms — at clarifying the meaning of "rite" and "liturgy", stressing that they remained Byzantine no matter the language into which the liturgy was translated, no matter the language from which the terms related to the religious service were adopted. Moreover, the chant, also borrowed, remained Byzantine too — and not "slavonic" — preserving not only the specific notation, the Byzantine neumes, but also the characteristic modal melodic line.

As for the subsequent evolution of the Orthodox Christianity with the Romanians, the preface offers some useful data. Thus, although both the church and the princely chancelleries adopted the Slavonic language in the 10th century and Byzantine literary models were espoused — through the South-Danubian Slavonic channel — religious music followed a different course; the copies of the Romanian manuscripts were written according to the original Byzantine models. That is why the overwhelming majority of the manuscripts preserve the Greek texts of the chants. The direct relations the Romanian Principalities had with Byzantium, the role of the Romanian monasteries at Mount Athos and particularly the musical manuscripts of Putna are decisive proofs in this sense. Many foreign travellers offer evidence of this direct transmission.

Over 200 Byzantine and post-Byzantine manuscripts are preserved in Romania, but no musical manuscripts with their texts written fully in Slavonic have been found here: "there are only isolated chants on Slavonic texts scattered in a few MSS". (p. 34). Moreover, the absence of psaltic manuscripts translated into Slavonic languages was not a feature characteristic of the Romanian people alone; it was also recorded with the Slavonic neighbouring

peoples. At present, the overall number of Slavonic psaltic manuscripts stands at some 30<sup>1</sup>. As it is known, there were comprehensive monastery inventories of church manuscripts translated into Russian<sup>2</sup>, just as the Bulgarians made the same attempt at translating the Greek texts into their own language. Recent researches show that “the number of syllables changed in the translation and accordingly the rhythm of the chant. It was not possible to keep the sequence of the accents ‘Oxeia’ and ‘Bareia’ and others of the Greek prototypes when distributing the accents in the Bulgarian translations, or else the speech intonation would have been infringed and with that the sense and logic of the text. It could be seen at juxtaposing the prototypes and the translations, that the Greek texts are in measured step and very often the stanzas are arranged in an acrostic, while the Bulgarian translations are in prose”<sup>3</sup>.

It might be also added that the chants marked “Boulgarikon” have Greek texts, which means that, even if we do accept the thesis according to which this word stands for a melodical specificity<sup>4</sup>, nevertheless the original texts were always preferred since they gave birth to music, the relation between text and melodical-rhythmical formulae having an intimate character that goes beyond, even if it implies them, the semantic and the linguistic level — the last with its syntactic and morphological aspects.

As a response to statements often made in foreign publications which hold that “the whole Slav literature in the Vlach-Romanian lands, as well as the ecclesiastical service and canticle books are a direct continuation of the traditions of the Bulgarian ecclesiastical culture from the time of Patriarch Euthymius”<sup>5</sup>, some fragments in the Preface to this volume are slightly polemic; the authors prove, with undefeatable arguments, that the church musical manuscripts dating back to the 11th–12th centuries and up to the 18th century were Greek and were either brought to or written in this country. Their musical and extra-musical features attest to the continuity of the Byzantine tradition, a tradition fostered through the direct relations the Romanian Principalities had with both Byzantium and Mount Athos.

As for the manuscripts of Putna, the percentage of Greek texts (as against the number of pages) is of 91, while the rest of the chants have either Slavonic or bilingual, Greek-Slavonic texts.

Noteworthy is the conclusion of the Preface that even if researches may take notice of certain musical peculiarities, like chant styles specific to certain monasteries, or even original creations of wider or narrower circulation, they should not forget that the South-European peoples—found nourishment in the Byzantine culture — mainly through relations of reciprocity — a culture they considered “a common spiritual stock wherefrom they had the right to draw inspiration without any restriction generated by national feelings”<sup>6</sup>, the more so since religion played a greater unifying role.

The Preface is followed by a study exclusively dealing with the manuscript under discussion — 56/544/576 I “Anthologion” from the Monastery of Putna. Unfortunately, this study which includes a series of highly interesting data and opinions, was not translated into English. We can only hope that the series “Transcripta” will contain a presentation of the main musical and paleographic aspects in a bilingual edition.

The study summarizes previous contributions made by Romanian and foreign researchers to the interpretation of the manuscripts of Putna. Thus, with regard to the age and origin of this manuscript, Ann Pennington has remarked that it was made up of two manuscripts with distinct styles of writing, contents and dates. Only one of them, that is the newest one (P I) presents the defining features of the School of Putna. Owing to the fact that it contains chants composed by Eustatie, Manuscript P I definitely belongs to a period after 1511 (the year when the autograph manuscript of Evstatie was completed). The paper was produced in Germany and the watermarks belong — according to the Briquet catalogue — to 1500–1515.

<sup>1</sup> Miloš Velimirović, *The influence of the Byzantine Chant on the Music of the Slavonic Countries*, in *Studies in Eastern Chant*, vol. III, London, 1973.

<sup>2</sup> Idem, *Byzantine Elements in Early Slavonic Chants* (Volume of Appendices), MMB, Copenhagen, 1960, p. 14 (The author refers to the inventory of 1142 of the Xilourgon Monastery—Athos).

<sup>3</sup> Stoyan Petrov-Khristo Kodov, *Old Bulgarian Musical Documents*, in *Nauka i izkustvo*, Sofia, 1973, p. 30.

<sup>4</sup> Kasimir Stanev-Elena Tonceva, *Bolgarskite pesnopenia va vizantiiskite akolulii*, in *Muzikoznanie*, 1978, p. 39.

<sup>5</sup> Stoyan Petrov-Khristo Kodov, *op. cit.*, p. 170.

<sup>6</sup> See Constantin Cronț, *Les relations culturelles des peuples du sud-est de l'Europe au Moyen Age. Le rôle du centre culturel d'Athos*. Paper read at the 3rd International Congress of South-European Studies, Bucharest, 1974. Résumé, tome I, *Histoire*, p. 128.

As regards P II, the watermarks of its paper have not been identified so far. Nevertheless, they are similar to those of the 14th centuries that appear in the Mošin and Troljić catalogue.

The initial numbering of the folios — done by fascicles of 8 folios — make evident that several pages were missing in P I, while P II has only 84 out of the initial 208 folios.

As far as the texts of the chants are concerned, it is pointed out that with P I the percentage per number of pages is of 71,43 Greek texts and the rest in the Slavonic language of medium-Bulgarian redaction. In P II all the texts and all the items are in the Greek language.

The musical notation of the two manuscripts is neo-Byzantine (or Kukulzelian). The dyastematic signs (which determine the intervals) are similar to those which appear at the end of the phase of the paleo-Byzantine notation. The cheironomic signs (which indicate nuances and interpretative expression) differ in number from one chant to the other according to the age of the chant and the manuscript that served as model to the scribe. In this sense one may notice that in the group of manuscripts from Putna the number of signs increases from one manuscript to the other, probably as a consequence of a constant growth of contacts with the great Byzantine cultural centers — Constantinople and Athos — wherefrom new manuscripts could be obtained. This fact may also be noticed in the contents of the manuscripts which, besides old chants contain pieces picked up by the scribes from contemporary life. However, the specific feature of these manuscripts — which, unfortunately, is also the main obstacle to musical transcription — is the cryptic system in which the chants were written. The authors reached this conclusion after noticing that some graphic signs and melodic formulae do not even observe the rules of interpretation and are rather confusing. But we do hope that these musical peculiarities will receive greater attention in the corresponding volume of the "Transcripta" series.

With regard to the thematic contents of the two manuscripts we wish to point out that they were, from the very beginning, anthologies — P I includes chants of the Vespers, Orthros as well as the three Masses — followed by several stichera, P II containing stichera of the feasts of the ecclesiastical year in particular. Together, they represent a highly comprehensive "Anthologion".

A particularity of P II — which appears also in other manuscripts of Putna — is in the authors' opinion, the anagrams. These anagrams — the majority of which belong to John Kukulzeles — shed light on a diversity of poetical-musical means rather uncommon in this category (examples on page 53 and sq.).

As for the authors of the chants, their total number (in the two manuscripts) is 29, of which four were identified by the three researchers. Among them, there are some Romanian composers and the number of their chants stands at 33, all of them being found in P I.

The establishment of the composers' ethnic origin is both a difficult and interesting question and it was the intention of the editors of this edition of Putna manuscripts to discuss it in the introduction to the volume written by Evstatie in 1511, which provides a most fertile ground for linguistic demonstration.

The authors of the present study advance the idea that P II is a manuscript written in Moldavia, at the monastery of Neamț, at the beginning of the 15th century. Apparently, P II is the oldest psaltic manuscript written in this country (as known so far) and its literary features are proof of the Greek chant sung in the Romanian church. According to the inscription on the wood-cover (the year 1556), the two manuscripts were probably bound together by those who used them at the lectern and this is "a concrete proof of the Greek-Slavonic bilingualism which existed in the Romanian orthodox music in the post-medieval epoch until the end of 17th century, when Romanians gave up the Slavonic language and introduced the Romanian in the chants as well" (p. 65 our transl.).

The volume under discussion includes also a series of useful "Annexes". They are highly interesting for experts due to the rich data they contain the more so since the degradation of the manuscripts and some deficiencies of the photographic reproduction rendered certain signs and marginal notes illegible in facsimiles. Thus, the analytic index of the chants contains, besides the usual data of the chants, a section of "marginal notes". Likewise, there is another section including a classification of chants from a typical point of view. The section "circulation" of chants does not mention the last two manuscripts identified — Leipzig Sl. 12 and Leimonos 258 — probably because this edition was in print at the moment of their discovery. The Annexes also contain: an Alphabetic Index of the chants, a List of Anagrammes (with the incipit of the texts of the chants), an Index of chants and authors, the Numbering of Fascicles, the Watermarks of the two manuscripts, the Musical signs used in manuscript writing and in Index of names.

This impressive edition brings to light an important Romanian artistic centre — the School of Putna —, unique in the history of old Romanian music.

*Adriana Șirli*

*Inscriptiile antice din Dacia și Scythia Minor* (Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae) édité par D. M. PIPPIDI et I. I. RUSSU, Bucarest, Ed. Academiei, 1975—1980.

Signalons les deux séries de la collection d'inscriptions :

Première série : *Inscriptiile Daciei romane* (Inscriptiones Daciae Romanae) qui comprend : Vol. I. *Prolegomena historica et epigraphica, diplomata militaria, tabulae ceratae*, collegit, commentariis indicibusque instruxit, Dacoromanice vertit Ioan I. Russu. Praefationem scripsit Ștefan Pascu, 1975, 285 p., 124 fig., 2 cartes.

Vol. II. *Pars meridionalis, inter Danuvium et Carpatos montes*. Collegerunt, Dacoromanice verterunt, commentariis indicibusque instruxerunt Grigore Florescu et Constantin C. Petolescu. 1977, 276 p., 660 fig., 1 carte.

Vol. III, 1. *Dacia Superior. Pars occidentalis (ager inter Danuvium, Pathsum et Marisiam)* collegit, commentariis indicibusque instruxit, Dacoromanice vertit Ioan I. Russu, adsumptis in operis societatem Milena Dušanić, Nicolae Gudea, Volker Wollmann. 1977, 287 pp., 209 fig., 2 cartes.

Vol. III, 2. *Dacia Superior. Ulpia Traiana Dacica (Sarmizegetusa)*. Collegit, commentariis indicibusque instruxit, Dacoromanice vertit Ioan I. Russu, adsumptis in operis societatem Ioan Piso et Volker Wollmann. 1980, 484 pp., 425 fig.

Deuxième série : *Inscriptiones Scythiae Minoris. V. Capidava, Troesmis, Noviodunum*. Collegit, Dacoromanice vertit, commentariis indicibusque instruxit Emilia Doruțiu-Boilă. 1980, 351 pp., 317 fig.

Dans la même collection, mais sans être inclus dans aucune de séries mentionnées signalons le volume *Inscriptiile grecești și latine din secolele IV—XIII descoperite în Româna* (Inscriptiones intra fines Dacoromanice repertae Graecae et Latinae anno CCLXXXIV recentiores). Collegit, Dacoromanice vertit, commentariis indicibusque instruxit Emilian Popescu, praefationem scripsit D. M. Pippidi, 1976, 438 p., 366 fig., 1 carte.

En répondant à d'anciennes exigences de la recherche, les initiateurs du présent recueil se proposent de réunir dans un ouvrage unitaire le matériel épigraphique d'époque antique et byzantine jusque vers les années 1300 trouvé en Roumanie, en lui ajoutant des commentaires, des traductions en roumain, des index, des dessins, des esquisses, des photos et des cartes susceptibles de faciliter le travail des spécialistes et de promouvoir de la sorte l'étude concernant l'époque respective. Compte tenu que dans un pareil domaine c'est la méthode comparatiste qui s'applique le mieux et qu'il convient de prendre en considération des analogies et des parallélismes embrassant un vaste espace, si l'on veut bien saisir le processus historique dans son ensemble, ce recueil intéresse non seulement l'histoire roumaine, mais bien celle de tous les pays du voisinage et même de quelques régions plus éloignées, d'où sa portée internationale. Ses auteurs ont enregistré tous les monuments épigraphiques, même les plus modestes, les plus fragmentaires, selon leur ordre géographique, c'est-à-dire suivant la direction d'infiltration de chaque culture : pour la culture hellénique et byzantine — depuis le littoral pontique et le Delta danubien vers l'ouest et le nord-ouest ; pour la culture romaine, en partant du sud, vers le nord et le nord-est. Distribués en trois sections, ces matériaux pourront être cités dorénavant au moyen de trois sigles différents, suivis de la précision du volume et du chiffre du monument en question. Cela veut dire que les inscriptions de Dacie romaines auront les sigles IDR, cependant que celles de Scythie Mineure seront désignées par les lettres ISM et les inscriptions grecques ou latines ultérieures au III<sup>e</sup> siècle, par IGL. Aux volumes I, II et III (1 et 2) déjà parus, avec les inscriptions de Dacie romaine, doivent faire suite les volumes IV et V, peut-être même VI. Après le volume V avec les inscriptions de Scythie Mineure, on fera encore paraître les volumes I—III avec les inscriptions grecques des cités pontiques et le volume IV des inscriptions grecques et latines de Scythie Méridionale. De cette manière, nous finirons par disposer d'un recueil imposant d'au moins douze volumes d'inscriptions, à même de stimuler sensiblement les recherches dans le domaine de l'histoire antique et médiévale.

La valeur documentaire des inscriptions est devenue évidente notamment à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pour augmenter graduellement, au fur et à mesure des fouilles et des découvertes ultérieures. Les précisions qu'elles ont fournies ont rendu possible le contrôle des sources narratives et leur nombre fut si grand qu'on serait en droit d'affirmer qu'elles devaient révolutionner la recherche, offrant une fresque nouvelle de l'histoire antique et du haut moyen âge. Des données inédites ont enrichi l'étude de l'organisation politique et militaire, des structures sociales, de la diffusion de la culture gréco-romaine, de la persistance des éléments autochtones, du processus de romanisation et des échanges d'ordre idéologique, laïc ou religieux. Nulle part ailleurs que dans le domaine de l'épigraphie on ne peut entrer plus directement en contact avec la vie antique sous ses aspects les plus variés, contact pur des interventions d'un intermédiaire, tels les copistes novateurs dans le cas des manuscrits ou les réfections de l'architecture et de la peinture. L'épigraphie est surtout spécifique pour les derniers cinq siècles avant notre ère et les trois premiers de notre ère, autrement dit pour les périodes d'épanouissement de la culture gréco-romaine, alors que celle-ci manifesta une certaine uniformité dans de vastes espaces,

en usant d'une technique lui appartenant en propre lorsqu'il s'agissait d'exprimer la réalité. Pareille uniformité est attestée de manière évidente par les monuments de Dacie, tout comme par ceux de Scythie Mineure et des autres provinces de l'Empire romain. La réorganisation sociale, ainsi que la prospérité de certaines familles, sont prouvées, entre autres, par des mentions souvent répétées des formules du genre « réalisé par son argent et ses propres moyens » (*fecit de suo, ex suo, pecunia sua* ; ἐκ τῶν ἰδίων) ; « à ses frais » (*impendio suo, sumptibus suis*) ; « sur son domaine » (*ad villam suam*). Un témoignage dans le même sens est fourni par la fréquence des mécènes désireux de faire graver leur nom sur des édifices publics. La terminologie utilisée par les inscriptions devait persister dans sa majeure partie dans la culture byzantine, ainsi qu'il résulte des exemples suivants : *accubitum* (ἀκκούβιτον), *annona* (ἀννώνα), *ascarius* (ἀρκάριος), *Augustus, Augusta, Augustalis, bucellarius* (βουκελλάριος), *circitor* (κίρκετωρ), *collegium* (κολληγίον), *comes* (κόμης), *cornicularius* (κορνικουλάριος), *dux* (δούξ), *indictio* (ἰνδικτίων), *lancarius* (λαγκιάριος), *lecticarius* (λεκτικιάριος), *numerus* (νούμερος), *officium* (ὄφφικιον), *paganus* (παγανός), *patronus* (πάτρων), *pedatura* (πεδατούρα), *primicerius* (πριμικήριος), *titulus* (τίτουλος), *tuba* (τούβα), *uncia* (ὄνικιά), *veredarius* (βερεδάριος), *vicarius* (βικιάριος), etc.

A part la persistance romaine dans la culture byzantine, les épigraphes mettent également au jour de façon indubitable la survivance, dans le monde romain, d'éléments helléniques ou hellénistiques, notamment en Scythie Mineure (*archon, regionis, biarcus, buleuta, exarchus, metropolis, neophytus*, etc.). Même la formule *domine Deus, aiuta nobis* (en roumain : *Dumnezeule, ajuta-ne*) disposait d'un antécédant ou d'un parallélisme en grec, reflété dans une inscription de Tomis de la fin du V<sup>e</sup> siècle (IGL 7, 1—2).

La diversité ethnique des colons romains de Dacie et de Scythie Mineure apparaît en tout premier lieu dans l'onomastique, car la présence d'un nom romain suivi d'autres noms étrangers révèle que nous avons affaire soit à des esclaves, soit à des pérégrins naturalisés sous les diverses dynasties impériales. En voici quelques exemples : le nom romain d'*Aurelius* s'accompagnant de noms étrangers tels *Godes, Helico, Menander, Mommo, Onesimus, Theophilus*, etc. ; ou *Claudius* accompagné de *Anicetus, Timocrates*, etc. ou encore des combinaisons de noms dans le genre de *Iulius Alexander, Iulius Eucharis, Iulius Onesimus* et *Iulia Afrodisia*. Cette origine étrangère est également suggérée par des mots comme *domo* ou *natus*, par exemple : originaire de Laodicée (*domo Laodicea*), né en Amastris (*natus Amastris*), etc. Enfin, les diplômes militaires indiquaient généralement le lieu de naissance des soldats libérés de l'armée : les 32 diplômes militaires recueillis en Dacie et en Scythie révèlent que leurs titulaires venaient de régions très diverses : Afrique, Britannia, Italie du nord, Palmyre, Paphlagonie, Phrygie, Cappadoce, Pannonie, Mésie ou Thrace.

A la différence du monde hellénique, où les rapports entre Grecs et étrangers étaient dominés par des éléments de « langage » et d'« ethnité », dans l'Empire romain c'était surtout le facteur politique qui tenait le premier rôle. Autrement dit, ce qui comptait c'était l'appartenance légale à l'Empire par opposition à l'ennemi, le concept d'*imperium Romanum* ou de *Romania* s'opposait à celui de *solum Barbaricum* ou *Barbaria*. Une inscription de Scythie Mineure datée du commencement du IV<sup>e</sup> siècle (IGL 170, 1) proclame que l'Empire seul pouvait assurer la sécurité et la liberté.

En Scythie Mineure, la domination romaine devait durer pendant plus d'un demi-millénaire. Aussi, cette domination a-t-elle légué à la postérité des couches successives de culture matérielle et spirituelle. C'est ce qui est démontré par une certaine terminologie en usage, à savoir : *basilica*, qui sous cette forme garde son acception antique d'« édifice public de destination laïque », cependant que son sens culturel, ultérieur, persistera dans sa forme roumaine de *biserică* — « église » ; à l'époque, *comes* n'a pas encore pris son sens technique, exact, celui généralisé par la littérature byzantine (κόμης) ; le nom *libertus* « (esclave) affranchi » et le verbe roumain *terta* (*iertare*) « pardonner » suggèrent la restitution hypothétique d'une forme latine \**libertare* « mettre en liberté » ; *martyr* avec le sens de « témoin », conservé par le roumain (*martur*) est antérieur à l'acception actuelle de « martyr », fruit de l'évolution du sens donné à ce mot au sein de l'église chrétienne ; *monumentum* « monument » devait persister en roumain (*mormint*) avec le sens de « tombe, tombeau » ; *paganus*, l'habitant d'une unité administrative dite *pagus*, a reçu par la suite l'acception de « païen » ; *presbyter* « plus âgé » persiste en roumain avec le sens de « prêtre », etc. Le concept de « tombeau » est illustré par les termes : *sedes* « demeure, gîte », *memoria, monumentum, sepulcrum* et *tumulus*, mais jamais par le mot *tumba*, qui devait pourtant survivre dans les langues romanes. La préposition *per* accompagnée d'un verbe passif, préposition devenue *par* en français, figure dans une inscription de Tomis remontant au début du VI<sup>e</sup> siècle : *ex antiquis renovatum est per Paternum reverentiss(imum) epis(copum) nostrum*. Or, la fréquence de la préposition *per* prise dans l'acception de « par l'intermédiaire, par l'intervention de quelqu'un » rend probable la traduction de « Decebalus par l'intermédiaire de Scorylo » de l'inscription si controversée *Decebalus per Scorylo*. On usa plus fréquemment de la forme *pietissimus* que de la forme *piissimus* ; la formule *vxit annis* figurait plus souvent que *vxit annos*, vraisemblablement un reflet de la tendance de se fixer sur la forme unique du pluriel.



en -i. Des formes comme *Sambatis*, *Sambatone*, *sambala* (héritées en roumain : *smbătă* et en vieux-slave : *sombata*) attestent pour la Dacie et la Scythie Mineure une aire linguistique différente par rapport à celle représentée par la forme *sabbatum*. Le sens du verbe *sufferre* (vulgaire *sufferrire*) dans l'expression *curas suffere* fait penser au verbe roumain *suferi*. Enfin, la fréquence des superlatifs dans les inscriptions officielles ou funéraires s'explique d'emblée compte tenu du contexte respectif, l'usage de *carissima*, *dignissima*, *dulcissima*, *felicissima*, *fortissimus*, *infelicitissima*, *innocentissima*, *nobilissimus*, *pietissima*, *rarissima*, *splendidissimus*, etc., s'avère par conséquent tout à fait naturel.

Ces inscriptions sont publiées avec tout l'appareil nécessaire afin de les rendre intelligibles et les valoriser dans le contexte culturel et linguistique en question. Leur très riche commentaire mériterait d'être traduit dans une langue de large diffusion. Toutefois, les spécialistes étrangers ont à leur disposition le texte original des dites inscriptions, établi avec compétence : pour les paragraphes du commentaire susceptibles de les intéresser particulièrement, ils pourront recourir au dictionnaire, ce qui leur vaudra sans doute de se débrouiller sans trop de difficultés puisque le roumain est une langue romane.

H. Mihăescu

GHEORGHE I. BRĂȚIANU, *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești* (La tradition historique concernant la fondation des États roumains). Édition parue par les soins, avec une étude introductives et les notes de VALERIU RĂPEANU. Ed. « Eminescu », Bucarest, 1980, LXXVII + 295 p.

Cette nouvelle édition de l'ouvrage de G. I. Brătianu (paru pour la première fois en 1945) représente sans conteste un véritable événement, car elle réactualise le nom de l'un des plus importants historiens roumains de notre siècle. Son œuvre aborde toute une série de problèmes fondamentaux de l'histoire roumaine (genèse et continuité du peuple roumain, fondation des États féodaux, structures sociales et politiques au moyen âge, caractère unitaire de l'histoire roumaine, histoire politique et diplomatique des temps modernes et contemporains, etc.) et de l'histoire générale (transition de l'antiquité au moyen âge, histoire byzantine avec un regard spécial pour son aspect socio-économique, commerce des cités italiennes au moyen âge, histoire de la mer Noire, problème national à l'époque moderne, formules d'organisation de la paix à travers l'histoire)<sup>1</sup>. A retenir notamment l'intérêt porté par l'historien aux problèmes et méthodes inédites de l'historiographie de son temps. Proche du groupe des « Annales » (revue qui devait lui publier en 1933 une étude d'histoire comparée roumano-slavo-byzantine), ami de Marc Bloch, qui écrivit quelques comptes rendus élogieux sur plusieurs de ses ouvrages, G. I. Brătianu fut l'un des pionniers de « la révolution historiographique » intervenue durant l'entre-deux-guerres. Par son intérêt pour la création d'une histoire comparée, de teinte nettement économique et sociale, sans mésestimer néanmoins les aspects de la mentalité ; par ses tentatives de valoriser certaines sources nouvelles et leurs méthodes d'interprétation (« la tradition orale », par exemple), Brătianu se révèle comme un novateur, un précurseur de bon nombre des tendances propres à l'historiographie actuelle.

Avec sa « Tradition historique concernant la fondation des États roumains », G. I. Brătianu reprend l'étude d'un problème controversé, demeuré pendant longtemps au centre des débats de l'historiographie roumaine. Après une première phase, durant laquelle les historiens adoptèrent la tradition courante à ce sujet sans la soumettre à un examen critique approfondi (comme ce fut le cas de A. D. Xenopol dans son « Histoire des Roumains de Dacie trajane » parue dans l'intervalle des années 1888—1893 sous le titre : *Istoria românilor din Dacia traiană*), l'« école critique » de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle allait tomber dans l'extrême contraire, en déniait toute valeur à la tradition historique non confirmée par d'autres sources. Le plus représentatif des protagonistes de ce courant, Dimitrie Onciul (1856—1923) avait même abouti à la conclusion que la tradition relative à la fondation de la Valachie par la descente du prince fondateur Negru Vodă de Transylvanie au sud des Carpates, vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, ne saurait être rien d'autre qu'« une tradition d'origine purement littéraire, imaginée par les auteurs de chroniques ulté-

<sup>1</sup> Citons quelques-uns de ses principaux ouvrages, dont la plupart ont été publiés en français : *Actes des notaires génois de Péra et de Caffa de la fin du treizième siècle (1281—1290)*, 1927 ; *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire au XIII<sup>e</sup> siècle*, 1929 ; *Napoléon III et les nationalités*, 1934 ; *Privilèges et franchises municipales dans l'Empire byzantin*, 1936 ; *Une énième et un miracle historique : le peuple roumain*, 1937 ; *Études byzantines d'histoire économique et sociale*, 1938 ; *Origines et formation de l'unité roumaine*, 1943 ; *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești* (La tradition historique concernant la fondation des États roumains), 1945 ; *La Mer Noire. Dès origines à la conquête ottomane*, 1963 ; *Sfatul domnesc și adunarea stărilor în principatele române* (Le conseil princier et l'assemblée des états dans les Principautés roumaines), 1977.

riement aux premières chroniques rédigées du pays, un mythe historiographique, pour lequel on recherche en vain dans les traditions populaires les traces de ses sources, de même que son attestation dans les témoignages authentiques » (*Originile Principatelor române* — « Les origines des Principautés roumaines », 1899).

A une époque où, après l'étape « critique » de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie était en quête d'autres voies et méthodes — parmi lesquelles devait compter aussi la valorisation des vieilles traditions — G. I. Brătianu rouvre le débat sur une question qui semblait auparavant définitivement close par la démonstration de D. Onciul. Mais il placera l'ensemble du débat dans un cadre de beaucoup plus large, le haussant à l'échelle européenne, en s'attachant, par ailleurs, d'en dégager quelques conclusions générales relatives aux modalités de valorisation des traditions historiques. C'est ce qui explique l'intérêt général d'ordre théorique et méthodologique suscité de nos jours encore (trente-cinq ans après sa première édition) par cet ouvrage traitant néanmoins d'un sujet particulier. « Nous croyons devoir soumettre — écrit Brătianu — à un nouvel examen l'étude de la question, en tenant compte des recherches récentes poursuivies dans divers domaines, et d'une tendance générale, marquée depuis quelque temps par les études historiques, d'accorder plus de valeur aux traditions, que ne l'avait fait l'école critique du siècle dernier... C'est pourquoi nous avons fait précéder les études consacrées à la fondation des États roumains, d'une introduction qui apporte quelques exemples tirés de l'histoire générale de l'Antiquité et du Moyen Âge, à l'appui de cette démonstration. Il nous a paru, en effet, que dans les recherches sur l'authenticité des faits historiques relatés par la Bible, aussi bien que dans les études homériques ou les travaux plus récents regardant l'origine et la fondation de Rome, les données fournies, pour une très grande part, par les fouilles archéologiques, ont remis en valeur les traditions, que la critique du XIX<sup>e</sup> siècle s'était crue obligée de repousser en bloc. Il en est de même des légendes épiques du Moyen Âge... Les textes prennent ainsi leur revanche sur les commentateurs, qui ont souvent poussé le zèle critique jusqu'à vouloir les éliminer complètement... C'est en nous basant sur les résultats de ces recherches et en tenant compte de l'esprit des études récentes, que nous avons entrepris un nouvel examen du problème de la fondation des États roumains ».

Tout en soulignant la possibilité d'une « descente » en Valachie — que les sources ne confirment pas, mais qu'elles n'infirmant pas, non plus — Brătianu souligne, dans l'esprit de l'histoire socio-économique qu'il préconisait, l'évolution intestine de la société en Valachie et en Moldavie avant la fondation des États respectifs. L'élément venu de l'extérieur (du reste, toujours d'un territoire roumain : la Transylvanie) ne devait que parachever une évolution sociale et politique de longue haleine. Et voici la conclusion de l'auteur à ce sujet : « En général, deux tendances se dégagent de ces travaux divers : l'une qui veut démontrer l'existence des conditions, qui pouvaient expliquer et déterminer l'émigration en Valachie d'un seigneur roumain de Transylvanie à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, à la suite de l'immixtion toujours plus grande des autorités royales dans la vie des campagnes « valaques », ainsi que des restrictions apportées aux anciens privilèges de la population roumaine, de rite orthodoxe, de cette province ; l'autre qui s'efforce de prouver qu'en Moldavie, comme en Valachie, des groupements politiques locaux, seigneuries de cantons ou de vallées, ont précédé la formation de l'État unitaire, la grande principauté du XIV<sup>e</sup> siècle. Il a fallu, pour les rassembler en un seul corps politique, la « descente » d'un élément étranger à la région, en l'espèce d'un seigneur venu de Transylvanie, pour chercher au-delà des Carpates les libertés qu'il ne pouvait conserver sur sa terre ancestrale ».

Cette nouvelle édition de l'ouvrage de G. I. Brătianu prend, par ailleurs, une signification d'autant plus grande du fait de l'ample étude introductive (plus de 70 pages) — elle-même presque une monographie — de Valeriu Râpeanu. Il s'agit de la première évocation de cette importance de la vie et de l'œuvre de l'historien, après les articles plus succincts de Ștefan Ștefănescu, *Enciclopedia Istoriei românești* (L'encyclopédie de l'historiographie roumaine, 1978, p. 72—73) et de Lucian Boia (paru dans « Studii și articole de istorie », 1978, p. 169—173). Sous une forme qui n'a rien de par trop méthodique, mais qui, justement par l'imprévu d'une série d'informations des plus variées, ne manque pas de charme, Valeriu Râpeanu introduit dans le circuit public des données en quantité et d'une diversité frappante relatives à la vie et à l'œuvre de G. I. Brătianu, ainsi qu'au contexte politique et historiographique de sa carrière. Le politique — qui, ainsi que l'auteur le montre à juste titre, compte, malgré ses erreurs, parmi les protagonistes du *libéralisme démocratique* à une époque dominée par l'ombre du totalitarisme —, de même que l'historien, situé à l'avant-garde de la recherche et de la pensée historiographique de son temps se dégage des pages de cette étude vivante et réelle. Ce que Valeriu Râpeanu a accompli en fin de compte ce n'est pas seulement l'édition d'une œuvre importante, mais aussi le premier pas en vue de ce que devra être un jour une vaste monographie sur G. I. Brătianu, un plaidoyer pour la valorisation de toute son œuvre, dont la première étape serait l'édition des ouvrages les plus importants du grand historien.

Lucian Boia

NICOLAE CARTOJAN, *Istoria literaturii române vechi* (Histoire de la littérature roumaine ancienne), II<sup>e</sup> édition, Postface et bibliographies finales par DAN SIMONESCU, Préface de DAN ZAMFIRESCU, Ed. Minerva, Bucarest, 1980, 589 p.

C'est dans une Europe en proie à la discorde et aux destructions, entre 1940 et 1945, que sont parus à Bucarest les trois volumes *Istoria literaturii române vechi*, par le professeur et grand érudit Nicolae Cartojan. Cet ouvrage peut être considéré comme une modalité *sui generis* de réagir contre la profonde détérioration des relations entre les hommes. On y trouve la description de la manière dont les Roumains, à l'instar de Byzance, ont créé une culture qui proclame à chaque instant la valeur de l'effort de l'homme pour se perfectionner, dans un monde voué aux changements et dans des conditions le plus souvent contraires.

Aujourd'hui encore, on ne se lasse pas d'être impressionné par le ton chaleureux de l'auteur, par la pondération de ses jugements, par sa ténacité dans le déchiffrement des traits essentiels de la littérature roumaine d'avant le XVIII<sup>e</sup> siècle \*, par sa volonté d'en définir le message sans méconnaître pour autant les acquisitions des peuples voisins. Fruit du labeur persévérant d'une vie entière, l'histoire de la littérature roumaine ancienne de Cartojan est en même temps une réponse aux « années terribles » de ce milieu de siècle, une démonstration du droit des Roumains à l'existence.

Lorsque Nicolae Cartojan — professeur à la Faculté des lettres et de philosophie de Bucarest, descendant d'une vieille famille de paysans libres de la plaine de Danube — élabora sa synthèse, il évoluait avec aise autant dans la culture byzantine que dans les littératures romanes et slaves, tout en maîtrisant la recherche la plus détaillée dans tous les problèmes controversés de la littérature roumaine. Mieux encore : il avait étudié personnellement les manuscrits, enrichi la liste des titres et le nombre des copies, démontré l'ancienneté et la diffusion de beaucoup d'entre eux.

Mais il n'avait pas fait de l'érudition un but en soi, un hobby d'intellectuel raffiné. Les œuvres du passé n'étaient pas pour lui de simples objets d'analyse : par un effort de reconstruction des époques révolues, Nicolae Cartojan est parvenu à les examiner aussi par les yeux d'un contemporain et à en établir la valeur dans la perspective d'un long intervalle de temps. Il travaillait guidé par la conviction qu'une valeur artistique ne peut être comprise et appréciée justement si l'on n'a essayé au préalable de comprendre les hommes dont elle a émané. Son érudition a fait ainsi revivre les écrits des temps révolus, de sorte que, loin d'avoir devant nous un exposé minutieux mais aride d'une littérature périmée, nous trouvons presque toujours des pages vibrantes qui conservent aujourd'hui encore — quand l'information bibliographique a fait les progrès qui sont connus — tout leur intérêt.

Chaque fragment presque témoigne de cette aspiration de l'auteur à la mesure et à la clarté. Ses deux volumes sur les livres populaires<sup>1</sup> avaient valu à Nicolae Cartojan la réputation d'un spécialiste en cette matière. Mais lorsqu'il traite de la littérature en général, il a soin de situer ces livres à la place qui leur revient en réalité, sans se laisser entraîner par sa compétence particulière dans ce domaine. De même, sa manière de présenter des opinions divergentes sur certains points de notre passé encore imparfaitement éclaircis (parfois jusqu'à ce jour !) constitue un modèle d'objectivité qui mériterait d'être imité plus souvent. Mentionnons seulement, à cet égard, les discussions sur la genèse de la variante allemande de *Cronica lui Ștefan cel Mare* (La Chronique d'Etienne le Grand), sur les interpolations dans la chronique de Grigore Ureche, ou encore sur l'identification des auteurs des chroniques valaques de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du siècle suivant. Cartojan n'était pas dénué de goût pour la polémique, mais il ne laissait jamais la passion prendre le dessus sur son jugement. Il considérait la connaissance comme un processus continu que personne n'a le droit, par orgueil, de contrecarrer. C'est pourquoi il avait pour principe de respecter les idées d'autrui, de ne jamais persévérer dans ses propres erreurs, de signaler, et non pas d'escamoter les zones encore imparfaitement éclairées.

Nicolae Cartojan a structuré son matériel suivant les schémas qui avaient cours à son époque et dont certains, malgré des tentatives de renouvellement, se sont maintenus jusqu'à ce jour. Mais, parallèlement, il a ouvert des perspectives nouvelles, parfois pressenties par ses

\* Le dernier volume a paru à titre posthume et c'est la mort de l'auteur, non sa volonté, qui a déterminé le terme de l'ouvrage.

<sup>1</sup> *Cărțile populare în literatura românească* (Les livres populaires dans la littérature roumaine), 2 vol., Bucarest, 1929, 1938. La II<sup>e</sup> édition a paru par les soins de Al. Chiariescu, avec un Avant-Propos de Dan Zamfirescu et une Postface de Mihai Moraru, Ed. științifică și enciclopedică, Bucarest, 1974.

devanciers : nécessité de situer la littérature roumaine dans le contexte naturel de la Roumanie tout entière, importance des écrits en langue slavonne, rôle créateur des Roumains dans la diffusion et la continuation du modèle byzantin, sans parler de ses fréquentes références aux beaux-arts et à la culture orale.

S'il existe des problèmes de détail qu'il n'a pas su déchiffrer, il a eu en échange maintes intuitions qui dépassaient le stade des recherches atteint de son temps. L'une de ces intuitions, née de sa connaissance approfondie des livres populaires, a été celle du rôle primordial joué par l'élément rural dans la cristallisation de la littérature roumaine écrite. Mentionnons de même son analyse — sans les partis pris habituels — des différences entre la façon d'écrire de Grigore Ureche et celle de Simion Dascălu, différences qui traduisent les modifications survenues entre-temps dans les mentalités.

La synthèse de Cartoian, réalisée au cours de plusieurs années d'activité didactique universitaire, a contribué dès avant sa publication à la formation de maints professeurs d'enseignement secondaire. Après la parution des trois beaux volumes, à l'impression soignée et aux abondantes illustrations qui font revivre la littérature écrite et donnent un poids supplémentaire aux développements de l'auteur, de nombreuses autres générations d'étudiants s'en sont servis comme d'une source d'informations des plus autorisées, mais aussi comme d'une profession de foi dans la vérité et le beau. C'est pourquoi le rôle de l'ouvrage dépasse de loin celui que peuvent suggérer les comptes rendus ou les études des spécialistes et il faut être reconnaissants aux Éditions Minerva d'avoir remis en circulation ce traité qui, bien que consacré à l'époque dite « ancienne » et élaboré il y a presque quarante ans, demeure actuel.

Dans la préface de cette nouvelle édition (*Un traité classique d'histoire de la littérature roumaine ancienne*), Dan Zamfirescu situe avec précision la synthèse de Cartoian parmi les ouvrages du même ordre, dont quelques-uns ont pour auteurs des personnalités marquantes, comme B. P. Hasdeu, M. Gaster, O. Densusianu, N. Iorga, etc. La première édition a été augmentée d'un *Index des noms*, dont le manque se faisait sentir réalisé par Gabriela Duda ; le texte a été reproduit intégralement, par les soins compétents d'Andrei Rusu et de Rodica Rotaru, sur l'initiative du prof. Dan Simonescu, auquel on doit également la *Postface* et une *Bibliographie sélective* des ouvrages de spécialité parus entre 1942 et 1979.

En sa qualité d'ancien disciple et ensuite de proche collaborateur de Nicolae Cartoian, Dan Simonescu évoque le souvenir de son maître, dont l'exceptionnelle activité intellectuelle était doublée de remarquables qualités spirituelles.

La bibliographie, groupée sous les titres des différents chapitres comme celle de la première édition qu'elle vient compléter, maintient le mode de présentation concis et analytique de Nicolae Cartoian. À côté d'autres instruments de travail parus dernièrement, tels que *Dictionarul cronologic al literaturii române* (Dictionnaire chronologique de la littérature roumaine), publié par Ed. științifică și enciclopedică, Bucarest, en 1979, ou *Dicționarul literaturii române de la origini până la 1900* (Dictionnaire de la littérature roumaine depuis les origines jusqu'à 1900), structuré d'après les auteurs et les œuvres (Ed. Academiei, Bucarest, 1980), la bibliographie par problèmes qui clôt la synthèse de Cartoian nous donne la mesure des progrès réalisés par la recherche au cours de ces quatre dernières décennies. Si à cela l'on ajoute les études parues dans les domaines de l'histoire politique, du folklore ancien, de l'évolution des beaux-arts, de l'histoire de la philosophie, mais surtout si l'on mesure les avantages en soi de la connaissance synthétique, on se rend compte que l'ouvrage de Cartoian représente assurément l'apogée d'un mode de présentation systématique, mais qui, repris tel quel, ne serait plus à même d'aboutir à des réalisations vraiment satisfaisantes. A essayer de présenter l'immense matériel accumulé, dans les limites des anciens schémas, on risquerait d'aboutir, dans le meilleur des cas, à des ouvrages utiles par la centralisation des connaissances, mais non à une véritable synthèse. Nous ne pouvons plus nous permettre aujourd'hui de parler de littérature écrite sans la rapporter constamment à la littérature orale et aux beaux-arts, en tant qu'expressions d'une même mentalité, dans les mêmes conditions sociales. Il n'est plus permis d'accorder au folklore (au mieux) un petit chapitre à part, de même que l'on ne saurait faire abstraction du grand nombre de manuscrits — et d'autres témoignages — qui attestent la présence de la culture écrite en milieu rural et l'unité de la création écrite et de celle orale. La démarche décisive à cet égard est, selon nous, la prise de conscience de l'unité fondamentale de notre culture, qui ne comporte pas de différences antagoniques entre l'apport de la noblesse, du clergé et des couches populaires.

Quels que soient cependant les efforts et aussi le progrès qui marqueraient l'élaboration de ce type nouveau de synthèse, un fait est certain : la voie vers le stade de connaissances auquel nous aspirons doit passer nécessairement par les ouvrages de Nicolae Cartoian et doit même s'attarder sur eux.

Cătălina Velculescu

*Enlightenment and Romanian Society*, edited by POMPILIU TEODOR, Ed. Dacia, Cluj-Napoca, 1980, 280 pages

Saluons l'heureuse initiative de grouper dans un volume, destiné à remplacer pour le proche avenir la synthèse dont nous ne possédons encore que des éléments, un certain nombre de recherches qui sont soit des sondages partiels, soit des aperçus d'une netteté forcément un peu simplificatrice, sur divers aspects de la structure intellectuelle de la société roumaine du XVIII<sup>e</sup> siècle, voire encore du XIX<sup>e</sup>. L'éditeur, qui contribue à ce recueil avec un rapide exposé des études roumaines à ce sujet et avec un article substantiel, s'est associé une quinzaine d'auteurs roumains et la collaboration de spécialistes étrangers chevronnés.

Le volume propose en axiome l'existence des Lumières dans les pays roumains, malgré les opinions différentes qui se sont faites entendre (tout récemment, par exemple, Lauro Grassi, dans la « Nuova Rivista Storica »). La position analogue des prédécesseurs n'est pas toujours un argument, surtout lorsque certains d'entre eux, après avoir examiné l'ensemble des faits, n'ont pas cru possible d'assimiler le phénomène étudié aux Lumières (sans guillemets) européennes. Pour bien peser les pour et contre, les propos échangés en 1968, à l'occasion du colloque *Les Lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est européen* sont à méditer.

Cette fois, le débat est repris sans contradicteurs, ce qui devrait engager l'auteur de ce compte rendu au rôle ingrat d'*avocat du diable*. Telle n'est pas mon intention ici, où je me contenterai de nuancer parfois des jugements trop pércinptoires. Ce qui est certain, c'est que la lecture de ces textes — rendue malaisée par leur anglais raboteux, car il faut dire que les traducteurs ont été cruellement inférieurs à leur tâche — achève de persuader l'historien de la nécessité de relancer et d'approfondir quelque jour le problème.

L'une des études les plus incitantes à la réflexion est justement la première, due à Adrian Marino, qui envisage les « Lumières » roumaines sous l'angle de leur esthétique et de leur étiologie littéraire. L'auteur soutient que les idées sur la fonction sociale du livre et des spectacles furent les mêmes dans les Principautés et en Transylvanie, à cause des similitudes dans la situation politique et sociale de ces régions. Au contraire, le rapprochement (ou le mimétisme ?) idéologique dans des conditions fortement dissemblables avait besoin d'être expliqué. En faisant ressortir l'utilitarisme de la conception de la littérature et du théâtre qui a dominé longtemps l'*intelligentsia roumaine* (en fait, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle), A. Marino laisse voir qu'elle peut aboutir à une justification de la censure. Ainsi, dans le cas d'un édit d'Alexandre Soutzo, prince de Valachie (1819) — un parfait réactionnaire —, qui proclame que le but du théâtre serait de fournir l'exemple des bonnes mœurs et d'assurer le triomphe de la vertu. On se demande si ce prétexte ne servait pas à réprimer les représentations théâtrales privées qui diffusaient des textes clandestins où la contestation du pouvoir (le prince et sa cour) se manifestait violemment. Rappelons également que le théâtre grec de Bucarest, protégé par les Phanariotes (Karadja, Argyropoulos), était regardé par la bourgeoisie roumaine avec un vif ressentiment qui révèle une réaction sociale et nationale autant qu'une inappétence culturelle.

La « gratuité » de l'art poétique chez les Văcărescu et Conachi coexiste avec une préoccupation sincère et constante de ces auteurs pour la modernisation : à côté de leurs loisirs réservés aux Muses, c'étaient des grands dignitaires et des magistrats conscients de leur devoir civique. Tant que subsistera le préjugé qui les considère des « féodaux » attardés, en cherchant les tenants des « Lumières » dans la seule bourgeoisie, le tableau du développement culturel des Roumains à l'époque moderne demeurera incomplet et inexact.

Le problème de l'imprimerie serait-il si récent ? Les initiatives de Brancovan et des Phanariotes, les précédents encouragements reçus par l'activité typographique et connus jusqu'à Londres (lettre d'Edmund Chishull à Th. Smith, 1704) n'ont pas été pris ici en considération. Or, ils correspondent à une première étape des Lumières dans les pays roumains. La passion de la lecture n'est pas nouvelle, non plus. Ce qui est nouveau, c'est le public ; beaucoup plus nombreux qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les lecteurs ne se recrutent plus uniquement parmi les grands boyards et les membres du clergé. Aux témoignages invoqués par A. Marino, on peut ajouter un autre : plus d'un boyard qui commande son portrait fait peindre en arrière-plan une bibliothèque, son orgueil. En Transylvanie, on cite le tirage des ordonnances impériales imprimées comme un indice du nombre de lecteurs possibles, mais les chiffres mentionnés par A. Răduțiu et L. Gyémánt sont limités entre 200 et 2000 exemplaires.

Il serait souhaitable de continuer les recherches de Cătălina Velculescu sur les souscripteurs (syndromites) des éditions du XIX<sup>e</sup> siècle — c'est une forme de mécénatisme bon marché — car de telles études permettent de circonscrire plus sûrement le volume du public et, en même temps, l'orientation de son goût.

Cette même tendance utilitaire et didactique, dominante dans la littérature, se retrouve dans les ouvrages de théorie économique parus en roumain de 1780 à 1820. Selon N. Edroiu qui, après Cornelia Bodea, a étudié ces textes, ce sont surtout des traductions. Par exemple, on traduit à Bude en 1810, en roumain, les recommandations de Charles-Philibert de Lasteyrie au sujet de la culture du coton. Ce genre de publications, auquel appartiennent aussi *Iconomia rurală* de Manolachi Drăghici (Jassy, 1834) et le périodique de vulgarisation médicale et économique édité par les frères Virnav en 1844—1845, ne s'arrête ni en 1820, ni en 1830. Il est intéressant de voir à quel point les genres tendent à se confondre et combien la paternité des écrits est interchangeable. Tel de ces ouvrages, anonyme, a été successivement attribué à Piuariu-Molnar et à Maior, avant d'être rendu à son véritable auteur, Șincai.

Une étude intéressante est celle de Iacob Mirza qui, en signalant à travers quelques bibliothèques roumaines de Transylvanie la présence des livres de Fleury, Febronius, Puffendorf, Heineccius, touche au sujet des affinités idéologiques du « josphisme » avec le galléanisme, le jansénisme, la Réforme catholique et la doctrine du droit naturel. On ne saurait pourtant croire que ces gens ne lisaient que le credo des Lumières. Ne devrait-on pas évaluer plus scrupuleusement la part que représentaient, dans leurs lectures, les « philosophes » et les théologiens non-conformistes ? Aux Archives d'État de Sibiu, fonds Brukenenthal, O 1—6, n° 178, et Q 1—4, n° 281, les dossiers de la censure, avec les listes de livres défendus et saisis, peuvent fournir des renseignements précieux à cet égard.

Nous ne mentionnons ici que pour sa conclusion : l'article de F. Constantiniu sur les réformes de Constantin Mavrocordato, brillant résumé des profondes recherches de l'auteur : le régime phanariote en Moldavie et en Valachie n'a pas été un intermède étranger à l'histoire nationale, car la politique des princes « grecs » fut déterminée par les réalités roumaines et obligée, sous leur pression, de s'y adapter. Le réformisme autrichien en Transylvanie et son attitude envers les Roumains sont analysés par A. Răduțiu et L. Gyémánt, qui présentent les conclusions de leur enquête sur les actes officiels imprimés en roumain de 1700 à 1843 (répertoire en cours de publication : 617 documents, dont 376 entre 1781 et 1789, 108 seulement en 1784).

L'article du professeur David Prodan, auteur d'un livre capital sur le même sujet, est une étude exceptionnellement attentive, nuancée et objective des rapports entre l'empereur Joseph II et la révolte de Horea. Les principaux thèmes en sont : le conflit entre les autorités civile et militaire de Transylvanie, antérieur au soulèvement des paysans — la politique personnelle de l'empereur, hostile à la noblesse, telle qu'elle ressort de sa correspondance avec le chancelier Eszterházy — sa réaction aux événements de 1784. Toujours dans le même ordre d'idées, Pompiliu Teodor essaie d'aligner les initiatives politiques qu'on pourrait qualifier d'*éclaircies* dans les Principautés sur la formation d'une conscience politique des Roumains de Transylvanie. Ces pages révèlent le progrès de la conceptualisation des conditions et des comportements politiques dans des termes souvent empruntés au vocabulaire des Lumières (« autonomie », « vertu », « patrie », « nation », « constitution », « république »).

L'originale étude d'Avram Andea pose un tout autre type de problèmes en décrivant les changements introduits par la mode dans la vie quotidienne des Roumains du XVIII<sup>e</sup> siècle (costumes, habitat, coutumes de table, alimentation). C'est un horizon très vaste qui s'ouvre aux recherches. On est tenté d'ajouter aux faits recueillis ici à titre d'échantillon tant d'autres que la masse qui s'accumulerait rapidement serait difficile à maîtriser. Pour les toilettes féminines (voir les portraits de fondateurs dans les églises de campagne en Valachie ou en Olténie), on peut commencer dès le XVII<sup>e</sup> siècle, avec le cas de Marie Sturdza, la femme du prince Grégoire Ghika I, qui fut obligée de quitter ses robes de Venise pour revenir au costume traditionnel. Pourquoi parler seulement de costumes, et non de coiffures (masculine : Preda Pirșeoveanu, coiffé à l'allemand sous son *ichlik*, Gavril Drugănescu, portant perruque à son retour de Russie ; féminine : Catherine Știrbei exigeant une perruque de Vienne, mais effrayée des dimensions de l'objet envoyé par son fournisseur). Le « rozol », c'est le *rossolis* ou *rosolio*, une sorte de ratafia préparé avec des pétales de roses, des fleurs d'oranger, de la cannelle et du girofle. On buvait le malvoisie depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, les nappes et les couverts dateait de la même époque, etc.

Pour Alexandru Duțu, qui étudie l'image de l'Europe chez les représentants roumains des Lumières, le XVIII<sup>e</sup> siècle est l'époque des premiers efforts dirigés vers une synchronisation culturelle avec l'Occident. L'auteur fait remarquer que les Roumains revendiquaient leur appartenance à la civilisation européenne, sinon à l'Europe politique comme au temps où celle-ci se confondait avec la chrétienté qu'ils avaient vaillamment défendue contre le Turc. C'est exact ; seulement, ils se considéraient des Européens « de seconde zone » et ils prétendaient devenir égaux aux autres *par la culture*, par le progrès de leur littérature et de leur historiographie (ceci est affirmé par A. T. Laurian dans une lettre inédite de 1847, adressée à G. Magheru). Les critiques sévères de l'auteur contre les historiens qui ont mis l'accent sur la *diffusion* des Lumières, sans prêter une attention suffisante à la réaction des lettrés roumains, sont d'autant plus justes

que cette réponse n'a pas toujours été enthousiaste. Cette tendance hostile aux Lumières est représentée d'abord par les chroniqueurs, qu'ils soient d'origine paysanne, comme Denys l'Ecclésiarque et Ioan Dobrescu, ou de petite noblesse, comme Șerban Andronescu (un autre boyard, M. Drăghici, dira : « liberté, égalité, fraternité, trois mots qui ont apporté mille malheurs »). Elle continue avec Aaron Florian, D. Rallet et les membres de la société littéraire « Junimea », choqués par la rapidité avec laquelle on brûlait les étapes et par le mimétisme de leurs contemporains.

On trouvera des suggestions fécondes dans les articles de W. Markov et E. Winter, tous les deux déjà publiés dans notre revue (2 1972), dont le second souligne l'intérêt des piétistes de Halle pour les pays roumains. Le travail d'Alexandru Zub, joignant la subtilité à l'érudition tente de retrouver les sources de la conception de « grandeur et décadence des États » dans l'œuvre de Cantemir. L'ayant nous-mêmes fait ailleurs, nous nous contenterons d'observer que les *Istorie fiorentine* de Machiavel eussent fourni un excellent exemple de l'idée des cycles successifs du développement des États. Les turcologues voudraient que Cantemir l'eût empruntée aux historiens ottomans. A la suite de Minea et Dragnea, A. Zub y voit une influence de Chalcocondyle, assez difficile à admettre, puisque le titre « Histoire de la décadence de l'Empire grec » n'appartient qu'au traducteur français, Blaise de Vigenère.

Sous le beau titre « Medievalism and Enlightenment in Romania Historiography of the Eighteenth Century », I. A. Pop s'occupe des chroniques écrites à Brașov, dans le vieux quartier roumain de Șchei, par des ecclésiastiques orthodoxes, les seuls intellectuels de cette communauté. Il est certain qu'ils connaissaient les chroniques valaques : celle de Radu Popescu par exemple, à laquelle on emprunte le récit de la découverte de l'Amérique, et celle des Cantacuzène, traduite en allemand par Johann Filstich à l'aide d'un prêtre roumain, avant la version finale en latin. De ces simples annales de Brașov, auxquelles s'ajoutent parfois des notices statistiques et climatologiques d'un grand intérêt, se dégage, sous une forme confessionnelle, un puissant sentiment national. Il serait exagéré d'y chercher un « sentiment européen ». Pas plus que chez Nicolae Stoica de Hațeg, celui-ci ne dépasse jamais les échos naïfs, périphériques. On ne saurait, sous aucun prétexte, annexer les clercs de Șchei aux Lumières, tant que cette notion a encore un sens, si ambigu qu'il soit. Leur respect pour le livre et l'instruction est tout médiéval et traduire l'*Imitation de Jesus-Christ* au XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas précisément une preuve d'application des idées de l'Âge de la Raison.

Les articles de N. Bocșan et V. Muscă reprennent l'étude patiente du discours moralisateur de la littérature provinciale (Transylvanie, Banat). Il n'y est pas question de libération spirituelle, mais de quête d'un bonheur tiède, bourgeois. On retiendra au passage le thème du monarque éclairé et bienfaisant (ce n'est pas seulement Joseph II, mais encore Pierre le Grand, *optimus princeps* pour Șincai et, ajoutons-le, pour Constantin Mavrocordato). La « redécouverte » de la valeur éducative des livres populaires, dont parle Mircea Popa, n'a pu avoir lieu, pour la bonne raison qu'on ne les avait jamais oubliés. L'ascension sociale de leurs lecteurs, bourgeois aux fortes attaches paysannes, a offert un statut respectable à cette littérature de colportage. Tous les exemples cités sont terriblement mineurs, donnant la mesure exacte de ces « Lumières pour les masses ». Le volume s'achève sur un profil intellectuel de Samuel Clain (par Keith Hitchens) et deux contributions (Maria Protase, D. Ghișe et P. Teodor) à l'analyse des idées de Petru Maior.

Au bout de ces notes de lecture excessivement développées, qu'on nous permette encore de fixer quelques points qui aideront à apprécier, dans une perspective qui n'est pas toujours la leur, les études qui composent ce recueil.

L'émancipation nationale (régénération, modernisation, comme on voudra) des Roumains se situe, comme en Amérique du Sud, à cheval entre les Lumières et le Romantisme. Les Lumières, partout en Europe, se sont greffées sur les acquis sociaux et intellectuels de la bourgeoisie. Il n'existe pas de bourgeoisie intellectuelle roumaine jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. En Transylvanie, ce sont des paysans entrés dans les rangs du clergé, en Moldavie et en Valachie de petits boyards qui tiennent le rôle qui est revenu ailleurs à la bourgeoisie. « Bourgeois », c'est une étape dans l'ascension sociale de l'intellectuel roumain, étape qu'il s'efforcera de dépasser, tant qu'il y aura encore une noblesse. Autant à cause de leur propre provenance des milieux populaires que pour mieux atteindre ces milieux, les penseurs de l'École transylvaine n'écrivent pas comme Voltaire, ce sont des prédicateurs au parler rustique, fruste mais vigoureux, à l'érudition solide mais fatigante.

Le mouvement a été déclenché, comme en Ecosse, comme en Italie, par la reprise des contacts avec l'Europe. Entre l'Occident et les pays roumains, l'isolement et la méfiance réciproque s'étaient installés depuis deux siècles, qui sont justement ceux de l'essor décisif de l'Occident. L'impact de la conquête ottomane a rejeté les Principautés dans une ruralisation défensive, tandis que la classe dominante était lentement gagnée par les influences levantine et orientale. En Transylvanie, la « nation nobiliaire » et la bourgeoisie saxonne ont formé un

barrage qui n'a cédé que peu à peu, après l'Union avec Rome qui, ici comme ailleurs, dans les États des Habsbourg, a servi de « ciment » à la collaboration. Désormais, les jeunes Roumains de Transylvanie ne viendront plus, comme aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, étudier dans les monastères du nord de la Moldavie : ils iront à Rome ou, ceux de la religion réformée, peu nombreux, à Genève et, peut-être, Wittenberg d'où ils rapporteront, certes, non l'esprit « philosophique », mais une somme de connaissances et d'habitudes critiques strictement nécessaire à l'épanouissement de la culture roumaine moderne.

Dans la Valachie de Brancovan, Constantin Cantacuzène, dont on connaît la bibliothèque, est déjà un seigneur éclairé, lisant non seulement Érasme et Machiavel, mais Arioste, le Tasse, Guarino, Marino, Loredano et Pallavicini. Il y a ensuite l'extraordinaire bibliothèque de Nicolas Mavrocordat pour laquelle Jean Leclerc et l'archevêque Wake cherchaient les meilleures éditions et les livres les plus récents. Le prince lui-même, dont le médecin avait rencontré Voltaire, revenait souvent aux écrits de Montaigne et de Francis Bacon, retrouvés à la même époque par les « philosophes ». On parlait couramment l'italien à la cour de Nicolas et le français autour de son fils, Constantin. Cependant, cette ouverture vers l'Occident des Lumières ne correspond à aucun mouvement ayant une base sociale. C'est un faux départ. Après une ou deux générations, il n'y aura plus d'étudiants envoyés de Valachie à Venise ou à Oxford. Une telle éducation pouvait convenir à des savants, mais elle était inutilement coûteuse pour les cadres administratifs dont les Phanariotes avaient besoin.

Les horizons physiques et intellectuels étaient encore vers 1700 ceux de 1500 : Radu Popescu a appris vaguement l'existence du Nouveau Monde. Suit un bond en avant, pour le bénéfice d'une étroite minorité, cosmopolite d'esprit comme d'origine. La filiation s'établit ainsi entre un « Spáthumanismus » assez chétif, car réduit à quelques personnalités brillantes, et la première phase des « Lumières » (1680—1730), qui perdra rapidement son élan vital. La pensée des humanistes n'a pas eu à renaître, comme en Italie : elle se maintient active, sans lacune chronologique notable, jusque vers la moitié du siècle, grâce à la continuité entre les réformes fiscales et sociales de Constantin Mavrocordat et les principes éclairés de son père. Répression politique et récession économique détermineront ensuite une période de stagnation qui, autour des années 70, s'accroît en prenant les formes d'une crise révolutionnaire. Revivifié dans ces conditions, l'idéal des Lumières est saisissable dans les revendications ou la phraséologie des mémoires politiques et projets de réforme des décennies qui précèdent l'insurrection de 1821.

La conscience d'une infériorité économique et culturelle par rapport à la situation d'autres pays européens, une vue exagérément pessimiste, « dramatisée », du destin historique des Roumains, se manifestent déjà dans la chronique de Neculce (autour de 1740). Elles s'élargissent bientôt dans le débat sur l'idée de décadence, dont sont incriminés les Turcs et les Phanariotes, qui a constitué une force agissante de la pensée roumaine. Il s'agit d'un mouvement autocritique, destiné à aiguillonner la lutte contre l'ordre ancien, ce qui est un élément essentiel de toute philosophie des Lumières. Il y aura encore la profonde et stimulante expérience du voyage : Dinicu Golescu est un « bon sauvage » qui va, lui, vers l'Europe, ne demandant qu'à être découvert. Aussitôt après, commencent les voyages d'études qui amèneront un grand nombre de jeunes Roumains à connaître personnellement l'Occident, à comparer et à réfléchir sur la situation de leur pays.

Changement intérieur et encore individuel, élargissement de l'horizon spirituel, mais les structures politiques n'ont guère changé depuis 1770. Néanmoins, cette période d'apparente stagnation, dont l'image sera impétueusement noircie par les générations suivantes, est justement celle qui, à travers les écoles et les traductions, a produit une démocratisation de la culture, un puissant support de la démocratisation sociale. Écoles et traductions ont formé ainsi un public roumain réceptif aux Lumières. Seulement, lorsqu'il sera prêt, l'heure des Lumières en Europe était passée. Leur programme sera réalisé par les transformations de l'époque 1830—1865, nées de l'opposition entre réformistes et révolutionnaires, démophiles et démocrates, inspirés ou modélés par les Lumières.

*Andrei Pipitdi*

*The "Past" in Medieval and Modern Greek Culture.* Edited by Speros Vryonis Jr., Udena Publications, Malibu, 1978. (Byzantina kai Metabyzantina), vol. I.

The first volume of "Byzantina kai Metabyzantina" comprises the acts of a symposium held at UCLA University of California Los Angeles on October 31—November 2, 1975. The aim of that symposium was to attempt a certain unity in the domain of Greek scholar studies.



The point is made clear by the preface of Speros Vryonis for whom such a problem is twofold. There is first the necessity of overcoming what he calls "the almost hermetic isolation which separates the fields of ancient Greek, Byzantine, Balkan and modern Greek studies", an isolation which is "artificial and harmful to the study of modern Greek culture". There is secondly a feeling that most of the scholars interested in modern Greek era experience, i.e. that they deal with phenomena which belong to a much older historical development. Conversely the scholars of Byzantium feel that the phenomena which are the aim of their researches did not entirely disappear.

We wish to make a special mention of the definitions Speros Vryonis gives in his preface to explain the general topic of the symposium. These definitions must for certain have made things easier for those who participated in the symposium, being at the same time a symptom for certain new trends in historical thinking. Culture is given the sense described by cultural anthropologists, i.e. as representing the totality of a society's technological and ideational contrivances within which a society lives and perpetuates itself. The most interesting though are the two meanings of the "past". The first one is "sum total of all the forces and elements which have come together in the crucible of history to shape the culture of a society at any given moment". The second meaning covers the concept of "past" as archaism. This is a particularly important concept in the understanding of Greek culture. Here is in brief this meaning as Vryonis puts it: "A particular cultural form which will have disappeared or been basically altered over a long period of time, will be 'artificially' grafted on the cultural trunk at a later date and thus would be reintroduced as, what would seem to some scholars, an archaism". The reintroduction of archaic cultural elements is particularly striking with the cultures of Islam and China and in the long tradition of Greek culture (the pagan texts in Byzantium which became sources for later literature and for later archaic borrowing in language). From such a point of view medieval and modern Greek culture is replete with archaisms. Though continuity in culture arises from the continuing flow and evolution of the fundamental culture, the reintroduction of an archaic cultural form takes place because a member of a society recognizes it as belonging to the culture in some way and so identifies with it.

The effort to give an answer to those problems was carried out by the multidisciplinary symposium which brought in specialists coming from the fields of philology, literature, history of law, art history, anthropology, folklore, political science, history.

The opening study belonging to Walter Goldschmidt and entitled "The Cultural View of History and the Historical View of Culture" (p. 3) gives a few suggestions in point of methodology, concluding most interestingly after having supported all these that: "Historians and anthropologists need one another. The historian must recognize that the peculiarities of his investigations operate within a framework of behavioural regularities. So long as history remains wedded to the particular and ideosyncratic, so long as it remains the investigation of local wars and luminary personalities, it cannot contribute to a scientific understanding of man but can only engage in a constant process of revisionism; it can only reformulate myth".

In Peter Charanis' study "On the Formation of the Greek People" (p. 87), the main point is to counter an opinion according to which the Greek people did not exist during the major extent of the Middle Ages and that those who eventually came to think of themselves as Greeks were in earlier centuries something else. His idea is, and he supports it convincingly that the origin of the Greek people should be sought in Antiquity. He brings in arguments for the continuity of the Greeks and for their national consciousness during the Middle Ages. In his discussion of the assimilation by the Greeks of the peoples living in the Balkan Peninsula in the Middle Ages the author reaches a point (namely note 73, p. 101) where he states "This is not necessarily so". A wider Balkan bibliography than the one taken into account by the author exists on this topic, one of the most intricate in the whole Balkan history.

Robert Browning gives in his "Language of Byzantine Literature" (p. 103) a useful account on a lesser known subject, namely the Greek language of the Byzantine literature. His point is that Byzantine Greek was an extremely complex phenomenon not yet studied properly. He makes an important contribution to the discussion of Byzantine diglossia seen as an essentially literary phenomenon to be distinguished from the modern Greek diglossia. The former certainly contributed to the creation of the latter but it did not merely foreshadow it. The second part of the study which examines the attitude to the use of language starting from the Hellenistic era is impressive. Not only is the origin of diglossia made clear in a most persuasive way but the abundance of samples is certainly an important contribution. In our opinion this study is an important step in the research of the history of Byzantine and (sic) modern Greek language.

Section II is dedicated to modern Greek studies. It starts with the study "The Nature of Modern Greek Nation: the Romaic Strand" by Dennis Skiotis (p. 155) which is in our opinion a study in mentality. Ever since the creation of the modern Greek state, the Greeks were imposed

as a model Ancient Greece and consequently the ancient Greeks (the Hellenes). In popular consciousness the Hellenes remained the symbol of the antiquity and the Greeks called themselves *romioi* (originating in the Turkish Rum-milleti — the Roman community). To *romaiko* stood for the transformation they awaited, namely the reconquest of Constantinople. The term acquired during the centuries other meanings but stood in fact for what the Greeks thought was their national ideal as opposed to the process of "hellenising" which the officials and intellectuals tried to impose in an artificial way.

"The Asia Minor Disaster in Greek Fiction" (p. 177) by Thomas Doulis throws light on an especially tragic chapter in modern Greek history, i.e. the Asia Minor Disaster of 1922. Literature was doubly influenced by the event. There is a theme proper in fiction and an impact made on the life of letters and of thought in Greece. Doulis suggests three main trends, namely "Narratives of Captivity", "The Refugee Experience" and finally "Sounds from Another War". The conclusion despite its concision seems to us quite remarkable "... without our being aware of it, the Hellenism of Anatolia has left the hard-edged world of factual reality and entered the realm of legend and myth".

Evanghelos Petrounias contributes "The Modern Greek Language and Diglossia" (p. 193). The opening part deals with the problem of tradition and the author states seemingly to our surprise that: "tradition can be useful, a source of pride, an inspiration, or it can be a stifling precedent to be avoided...". In fact he is concerned with the specific problem of the modern Greek diglossia and succeeds in demonstrating that in this case tradition was erroneously equated with distortion or violation of specific linguistic rules. Petrounias renders in linguistic terms the image of what is really modern Greek and how should one approach this phenomenon from a scientific point of view. The study profits of the most up-to-day linguistic data and methodology. As the "diglossia" dispute is not yet over in Greece, this study must be seen as a contribution to the imposition of a scientific point of view on the matter along with a definite renunciation of prescriptiveness because the results of this are harmful: "The modern experiment in the imposition of a learned language on Greek speakers implies 'conservatism' which is in actuality abrupt change; it implies 'patriotism' which as applied often indicates disdain for one's own people; it implies 'educational progress' and yet excludes from the educational process the majority of the people..."

The concluding study of the volume belongs to Speros Vryonis (p. 236) and is entitled "Recent Scholarship on Continuity and Discontinuity of Culture. Classical Greeks, Byzantines, Modern Greeks", which is a valuable account of the current trends in modern Greek studies.

What one should retain from the closing study of the volume and from the volume as a whole is an appeal for a more comprising conception of the modern Greek studies. These studies should consider the concept of culture as a whole and take into account the results of social sciences and anthropology. Narrow scientific borders are in these days to be avoided in Vryonis' opinion and we think he is right. The symposium which provided the material to this volume was a success in interdisciplinary research and a useful sample of what is a global conception on Greek culture. A success calls for a continuity in the field so we are looking forward to the next volume.

Lia Brad

*România în relațiile internaționale, 1699—1939* (La Roumanie et la politique étrangère, 1699—1939). Coordonnateurs : L. BOICU, V. CRISTIAN, GH. PLATON. Iași. Ed. Junimea, 1980, 567 p.

Les études portant sur la position de la Roumanie dans les relations internationales se sont multipliées sensiblement ces dernières années, phénomène qui s'explique non seulement par un intérêt croissant du monde vis-à-vis d'une politique étrangère réellement utile à l'équilibre géopolitique, mais aussi par la logique intérieure même de l'historiographie. Dans la plupart des cas, ces études se rapportent aux développements du XX<sup>e</sup> siècle et notamment à la période de l'entre-deux guerres, à défaut desquels même les problèmes courants ne sauraient, certes, être saisis comme il convient. Mais remonter le temps jusqu'aux importantes mutations intervenues dans l'équilibre européen à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour en suivre les rebondissements dans l'espace carpatodanubien jusqu'à la deuxième conflagration mondiale représentait un impératif, auquel un groupe de spécialistes de Iași se sont proposés de répondre par une vaste et compréhensive synthèse. De sorte que, l'ouvrage *România în relațiile internaționale, 1699—1939*, récemment paru aux Editions Junimea par les soins des historiens L. Boicu, V. Cristian et Gh. Platon, vient compléter une riche bibliographie en approfondissant une problé-

matique toujours actuelle. Mais à la différence de la majeure partie des études précédentes, le nouvel ouvrage a été conçu sous le jour de l'histoire générale, le but des auteurs étant de fixer aussi exactement que possible la place des Principautés Roumaines et, par la suite, de la Roumanie, dans le « concert européen ». Son titre même — selon les auteurs — suppose « une approche du thème par le prisme d'une vision à ouverture de l'extérieur (du plan international) vers l'intérieur, sans négliger aussi l'inversion des plans durant les périodes de politique roumaine active, avec des priorités et des effets à échelle continentale » (p. 5). Perspective légitime, la seule en fait susceptible de permettre l'estimation correcte des relations entre les divers pays. Il faut dire, cependant, qu'une pareille perspective est difficile, car elle réclame la parfaite connaissance de la dynamique de ces relations sur une vaste étendue chrono-topique, ce qui implique de grands efforts en vue de l'information et de la compréhension. C'est une vue de haut, « à vol d'oiseau », embrassant les rapports fluctuants des différentes formations géopolitiques pour leur conférer, de la sorte, une configuration plus nette. Ce qui, dans les directions plus récentes de l'historiographie, se dessine comme une exigence de l'approche sur de vastes espaces et de longue haleine devient dans le présent ouvrage un regard « extérieur », à même de saisir des ensembles à l'échelle continentale et mondiale. En même temps, du moment où les deux facteurs, *extérieur* et *intérieur*, se trouvent dans un rapport dialectique, la connaissance exhaustive du phénomène ne saurait avoir lieu sans l'étude complémentaire des deux facteurs ; de là l'obligation d'un changement méthodique de perspective. Cette chose, les historiens à vocation l'ont réalisée presque toujours de manière tacite, les uns la théorisant même comme une exigence de méthode. Les auteurs du volume qui nous importe ici l'ont fait délibérément, surtout lors de l'inversion des « plans », qui impose aussi le changement de l'angle de vision.

Qu'est-ce que leur démarche a-t-elle pu offrir de neuf ? Certes, de nombreuses études (et la bibliographie finale, rédigée par Florin Platon, en témoigne) ont été écrites avec pour objet divers moments des relations étrangères de la Roumanie, intéressantes des périodes assez brèves, voire même plus longues, mais limitées quand même aux relations bilatérales. Aucune de ces études n'a englobé jusqu'à présent l'ensemble des relations sur la durée de trois siècles, comme c'est le cas du présent ouvrage, qui — et la chose en est fort rare — bien que rédigé par neuf collaborateurs, témoigne d'une remarquable unité de conception. C'est à Ven. Ciobanu que nous sommes redevable du chapitre consacré au XVIII<sup>e</sup> siècle ; Gh. Platon signe la section concernant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; L. Boicu traite de l'intervalle 1853—1866 — dont il s'est occupé, du reste, dans plusieurs autres études parues précédemment ; enfin, V. Russu fixe son attention sur les années suivantes, jusqu'en 1875. La crise d'Orient qui devait conduire à un changement de statut pour les Principautés Unies d'il y a un siècle est examinée par A. Filimon et V. Cristian. A ce dernier auteur appartient également le chapitre consacré à la période suivante et allant jusqu'en 1914. Des pages substantielles sont dédiées par I. Agrigoroaie à la Première Guerre mondiale, cependant qu'Emilian Bold et J. Benditer brosent le tableau de l'entre-deux-guerres. Par conséquent, trois siècles d'histoire roumaine projetée sur l'arrièretaille de l'histoire générale et éclairée par les raisons de celle-ci, raisons recommandant de surmonter l'ethnocentrisme et même, en ce qui concerne le dernier siècle, l'eurocentrisme, afin d'aboutir à une vision globale, synthétique. *Partie et tout* interfèrent dans ce processus complexe, durant lequel l'évolution des Principautés d'abord, de la Roumanie ensuite devait parcourir la distance séparant l'*objet* du *sujet*, ainsi que l'estiment à juste titre dans leur conclusion les auteurs du recueil.

Somme toute, la finalité de cet ouvrage est de réaliser « l'ébauche de la personnalité roumaine dans les relations internationales », l'étude du processus tortueux de « l'intégration dans l'économie et la politique de l'Europe » — processus impossible à cerner avec quelque précision sans tenir compte de son double sens. Sous le rapport méthodologique, le livre offre l'énoncé net du problème. Quant à sa rédaction même, il y a, certes, des différences dans la manière de traiter la matière de chaque chapitre, chose toute naturelle pour un travail d'équipe ; néanmoins, ces différences n'ont rien d'essentiel et l'impression générale demeure celle d'une synthèse bien articulée, reposant sur une vision claire et fondée sur une documentation solide.

Tout à fait remarquable notamment la partie introductive de l'étude, avec cette perspective diachronique qu'elles propose. Car « l'étude de l'histoire des relations internationales s'est confinée, pendant longtemps, dans la présentation des confrontations diplomatiques et militaires entre les grandes puissances, conduisant nécessairement à une sorte de schématisme, qui ne permettait guère les nuances requises pour l'ébauche d'un tableau historique aussi proche que possible de la réalité » (p. 6). En faisant cette remarque, les auteurs ont saisi par la même occasion le déplacement graduel de l'intérêt, qui des grandes puissances, accapareuses de la diplomatie européenne, se tourne vers la totalité du continent et de l'humanité, tendance s'accordant par ailleurs avec l'abandon progressif de l'eurocentrisme. Les auteurs, en ralliant les vues de Pierre Renouvin, estiment insuffisante une étude presque exclusive des relations diploma-

tiques et militaires et tâchent de mettre en lumière les « forces profondes » qui régissent ces relations. De même, l'événement et le phénomène historique se partagent à titre égal leur intérêt. Aussi, un pareil point de vue devait-il les conduire à procéder, d'accord en ceci avec les tout derniers résultats de la pensée historique, à l'étude approfondie du rôle tenu par les petites nations dans l'histoire générale. « Quelle place ont occupé et quel rôle ont tenu les Principautés roumaines, et ensuite la Roumanie, dans les relations internationales de la période concernée ? » C'est une question à laquelle le présent ouvrage essaie de répondre, en mettant à profit toutes les recherches déjà entreprises sur ce problème, recherches dont certaines ont été menées par les auteurs mêmes.

Depuis le traité de Carlowitz (1699) jusqu'au commencement de la seconde Guerre mondiale, on a l'aperçu de trois siècles d'histoire durant lesquels les statuts des pays roumains et ensuite de la Roumanie ont connu des changements spectaculaires, selon les développements de la Crise d'Orient et les modifications intervenues dans le système de l'équilibre continental. Partant d'une position de pays autonome mais vassal de la Porte, les Principautés roumaines ont fini par devenir un problème européen, dont la solution risquait, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle d'influer sur la paix des empires limitrophes, ce qui devait contribuer de manière substantielle aux décisions arrêtées par les grandes puissances en 1856 et par la suite. Point de convergence non seulement sous le rapport politique, mais aussi au point de vue ethnoculturel, il était normal que le territoire habité par les Roumains soit au centre de l'attention du monde diplomatique et que des facteurs de haute autorité s'occupent de « l'organisation » de cet espace. De là jusqu'à la politique roumaine développée pendant l'entre-deux-guerres et visant « l'organisation de la paix » (N. Titulescu) dans l'intérêt mondial, la route fut aussi longue que difficile, sur le parcours de laquelle l'impératif de survivre dans une zone si instable devait définir la politique étrangère du pays. Après la chute de la Pologne, cernés de toutes parts par les trois empires et soumis à des pressions dont le but était l'installation de telle ou telle domination étrangère dans leur pays, les Roumains ont su tirer partie des circonstances afin de briser peu à peu l'encerclement, écartant la suzeraineté ottomane lors du Congrès de Berlin de même que plus tard, par les traités de Versailles, les autres dominations étrangères.

D'objet de dispute entre des empires en rivalité, ils sont devenus sujet des rapports internationaux, position qu'ils ont su raffermir malgré bon nombre de pressions hostiles. Quelle voie ont-ils suivie pour ce faire ? Les auteurs du livre la résumant pertinemment dans leur introduction, déjà mentionnée par nous : « consolider l'autonomie, former l'Etat national roumain (1858) et le consolider par les réformes de Cuza, imposer, contre la volonté de l'Europe, un prince étranger, conquérir l'indépendance (1877—1878), certaines options dans le système des alliances (1883) et dans les crises de belligérance (1913, 1916), parachever l'unité nationale étatique et ensuite participer très activement aux relations internationales destinées à sauvegarder la continuité des acquis légitimes » (p. 10). Ce fut là un processus historique aussi long que complexe, durant lequel les structures mêmes de la société roumaine ont subi des transformations essentielles, la féodalité se trouvant remplacée par le système capitaliste, au sein duquel devaient se cristalliser la conscience nationale, se définir la personnalité de l'Etat roumain par rapport au jeu des relations internationales. En étudiant les événements qui par un acheminement progressif devaient aboutir à ce résultat, les auteurs ont su échapper à une manière unilatérale, simpliste dans le genre de celle qui jadis se bornait à présenter quelques influences et facteurs déterminants du dehors. Ils n'ont jamais perdu de vue le double sens de ce processus, en soulignant le caractère créatif des initiatives roumaines. Il s'agit là, c'est certain, d'un pas en avant dans la voie de la valorisation correcte de la présence roumaine de par le monde. Et de cette vaste synthèse, il appert que les Roumains se sont frayés leur propre route, avec intelligence et avec tact, devenant un facteur actif du continent.

La manière dont ils se sont pris pour accomplir les grands actes de leur histoire montre que les Roumains, en raison de l'expérience qu'ils avaient acquise dans ce domaine, ont toujours compté avant toute chose sur leurs propres forces et qu'ils ont gardé une réserve pleine de sagesse vis-à-vis des puissances velléitaires et impérialistes. Avec le temps, une tradition diplomatique s'est instaurée, une tradition à même d'assurer à la Roumanie une continuité politique et un rôle actif dans cette partie de l'Europe. Or, le livre que les historiens de Iași viennent de publier rend compte, avec une documentation solide, avec sobriété et avec mesure, justement de la genèse de cette tradition qui, vu l'emplacement géopolitique de la Roumanie, se révèle (des historiens en grand renom l'ont dit) comme l'une des plus précieuses.

Un tel livre, plus concentré par endroits (là où les développements analytiques ont été considérés nécessaires) et élagué de certains clichés qui ont pu se glisser dans une première rédaction, mériterait, sans doute, d'être mis, dans des versions accessibles, à la disposition des milieux étrangers intéressés.

Al. Zub

**PRINTED IN ROMANIA**

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- ALEXANDRU DUȚU, *Romanian Humanists and European Culture. A contribution to Comparative Cultural History*, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Studies 55, 1977, 196 p.
- ADOLF ARMBRUSTER, *La Romanité des Roumains. Histoire d'une idée*. Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies XVII, 1977, 279 p.
- H. MIHĂESCU, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, 1978, 401 p. Coédition avec « Les Belles Lettres ».
- PETRE DIACONU, *Les Coumans au Bas-Danube aux XI<sup>e</sup>— XII<sup>e</sup> siècles*, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Etudes 56, 1978, 158 p.
- ZAMFIRA MIHAIL, *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană* (Terminologie du costume populaire roumain dans la perspective ethnolinguistique comparée sud-est européenne), 1978, 255 p.
- PETRE ALEXANDRESCU, *La céramique d'époque archaïque et classique (VII<sup>e</sup>—VI<sup>es</sup>)* *Histria IV*, 1978, 253 p.
- MARIA COJA et PIERRE DUPONT, *Histria V. Ateliers céramiques*, 1979, 169 p.
- C. VELICHI, *La Roumanie et le mouvement révolutionnaire bulgare de libération nationale (1850—1870)*, 1979, 231 p.
- ELIZA CAMPUS, *The Little Entente and the Balkan Alliance*, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Etudes 59, 1979, 207 p.
- EUGEN STĂNESCU et NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA (sous la direction de), *Etudes byzantines et post-byzantines*, 1979, 310 p.
- \* \* \* *Nouvelles études d'histoire*, 1980, vol. I, 326 p. ; vol. II, 385 p.
- V. MIHĂILESCU-BĂRLIBA, *La monnaie romaine chez les Daces Orientaux*, 1980, 312 p.,
- \* \* \* *Actes du II<sup>e</sup> Congrès International de Thracologie, Bucarest 4—10 septembre 1976*, 1980, vol. I, 486 p. ; vol. II, 461 p. ; vol. III, 461 p.
- \* \* \* *L'affirmation des Etats nationaux indépendants et unitaires du centre et du sud-est de l'Europe (1821—1923)*, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Etudes 62, 1980, 362 p.
- Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească. IV (1536—1550)* (La Valachie. IV (1536—1550)), 1981, 560 p.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIX, 3, P. 423—640, BUCAREST, 1981



I. P. Informația c. 1368

43 456

Lei 40—